
3 1761 08001333 7


792

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE.

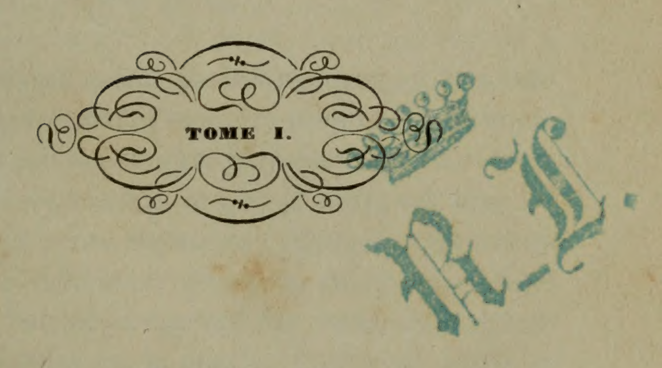
IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE

PAR

Alexandre de Lavergne.



TOME I.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMP., LIBRAIRES-ÉDITEURS

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

I

A travers toutes nos révolutions, il y a une chose qui survit et survivra toujours en France, à Paris surtout : c'est le plaisir. Tout s'écroule ou se transforme... le plaisir seul, sur tous les abîmes à peine recouverts, sur toutes les ruines à peine déblayées, lance au galop ses débardeurs bariolés à travers les nuits étincelantes dont Musard est le dieu!... Le plaisir, dans les régions moins vulgaires, n'interrompt pas ses soupers fins. Il n'est pas d'émeute, si terrible qu'elle puisse être, qui empêche les dandys parisiens de se montrer au bois accompagnés de lionnes... trop apprivoisées!... Le torrent de la

démocratie a beau couler périodiquement à pleins bords, le *sport* et le *turf* conservent leur clientèle attitrée, et il n'y a pas pour cela, peut-être, un cocher poudré de moins.

C'est en vertu de ces habitudes invétérées de notre nation insouciante que, par une assez belle matinée du printemps de 1851, un déjeuner splendide réunissait, dans la principale auberge du village d'Antony, un groupe de viveurs appartenant au monde le plus élégant. Le village d'Antony, situé à 13 kilomètres de Paris, sur la route d'Orléans, avait été choisi à cause du voisinage de la Croix de Berny, car c'était à un *steeple-chase* que se rendaient de concert les joyeux commensaux qui se préparaient aux émotions du *turf* par une dégustation préliminaire des meilleurs produits du magasin de Chevet. Quatre hommes et deux femmes étaient réunis au premier étage de l'auberge qui est, en même temps, relais de poste; il était aisé de voir au premier aspect qu'ils appartenaient à ce monde de plaisir dont la carte topographique a pour points principaux d'étapes l'Opéra, le Café de Paris et la Maison dorée, offrant ensuite comme dépendances accidentelles les quelques buts de course ou de promenade que la mode a consacrés dans les environs de Paris.

Parmi les hommes, il en était deux qui paraissaient sérieux... Le premier était un homme d'une stature fort élevée, mais d'une maigreur hyperbolique et à qui sa blonde moustache, retombant perpendiculairement des deux côtés du menton, donnait déjà un caractère marqué d'étrangeté ; il était facile de reconnaître à sa physionomie exotiquement placide, à son teint blanc et mat, à l'œil bleu des races septentrionales, à une certaine gravité qui semblait tenir à la fois de l'étiquette et de la discipline, qu'il n'appartenait pas à notre nerveuse et impressionnable nation ; c'était, en effet, un boyard d'une des premières familles de Russie, et qui, après de glorieux services dans la guerre du Caucase, avait obtenu (comme récompense de l'empereur) de venir vivre en France, dans le but de s'y amuser. Il tremblait sans cesse que la faveur ou la défiance de son souverain ne le rappelât dans sa patrie ; mais comme les quadrupèdes apprivoisés par des bateleurs et qui, échappés à leurs chaînes, gardent encore les habitudes de leur captivité, le prince Ratanoff avait conservé dans son attitude un décorum moscovite imperturbable ; son vêtement était encore boutonné juste et le sanglait impitoyablement comme si l'œil inquisitif d'un supérieur

eût pu encore lui demander compte de l'étreinte trop lâche d'une agrafe de son uniforme; il s'amusait en France comme d'autres y auraient péri d'ennui!... et une surdité assez prononcée ajoutait encore à l'isolement où semblaient le maintenir ses instincts nationaux. jusque dans le joyeux milieu où il se trouvait.

Quant au second personnage, il était évident que de cruelles épreuves ou de tristes réflexions avaient plus de part à son silence morose que les tendances naturelles de son caractère; c'était un jeune homme d'environ vingt-huit ans, de moyenne stature, les cheveux d'un blond châtain, le visage d'une coupe régulière, d'une expression nativement élevée; sa taille fine et élégante avait emprunté une apparence plus svelte encore à un amaigrissement accidentel ou à des préoccupations dévorantes; un sillon tracé sous chacun de ses yeux, dont une teinte rougeâtre altérait légèrement la beauté, attestait ces fatigues d'une lutte intérieure, cet épuisement d'une nature énergique qui se consume elle-même dans de stériles anxiétés, dans de décevantes aspirations.

Il ne fallait pas aller loin pour découvrir la cause des tourments du jeune homme; en face de lui était assise une de ces femmes dont le

seul aspect décèle la faculté magique d'une sorte de *jettatura*. C'était une jeune femme d'une beauté éclatante, et à laquelle une luxuriante chevelure, d'un blond fauve et doré, ajoutait encore comme un appoint de singularité; elle était pâle, mais d'une pâleur vivante et accentuée, pâleur originelle qui ne sentait ni la tristesse, fardeau inutile qu'elle jetait avec dédain sur sa route; ni la fatigue étrangère à cette organisation inflexible sous une apparence malléable, résistante sous des formes souples, organisation, non de fer, mais d'acier! Son regard avait un caractère à la fois plein de langueur et de vivacité, dont l'expression provocatrice était irrésistible... Sa taille, gracieusement cambrée, semblait appeler un bras pour l'enlacer, en même temps que la prestesse de ses ondulations semblait annoncer qu'on la verrait se dégager rapidement de cette étreinte!... En un mot, l'expression générale de cette individualité étrangement captatrice, semblait résumer à la fois les charmes de l'espoir le plus enivrant, et les difficultés de la lutte la plus attrayante.

A côté de cette nature resplendissante disparaissait complétement l'autre femme qui se trouvait à la même table; beauté d'un type vulgaire, jolie mais sans expression, bien faite mais sans

grâce, une véritable poupée quant au physique; au moral, espèce de courtisane-ménagère, de viveuse pot-au-feu , préférant des meubles à un équipage, parce que les meubles ne mangent pas; qui s'était fait, dit-on, du produit de ses premiers billets doux, un livret à la caisse d'épargne, et qui, maintenant, plaçait l'amour et le plaisir sur le grand-livre... s'amusant sans entrain, mais avec soumission ; sous ce rapport, elle ne dérangeait pas les habitudes de la vie du prince russe avec qui elle paraissait avoir passé un bail implicite pour une association de plaisirs tranquilles et de folies flegmatiques.

Quant aux deux autres personnages masculins qui complétaient le personnel du déjeuner, l'un et l'autre étaient d'un âge mûr... âge que l'on pourrait appeler tout au plus dans un parti pris de politesse une jeunesse de la Saint-Martin; l'un avait le front chauve et tournait à l'obésité que rendait plus sensible encore une taille peu élevée... L'autre, grand, mince, assez distingué de manières, la boutonnière ornée d'un ruban bariolé, se recommandait par une chevelure ondoyante qu'une dizaine de lustres bien comptés argentait des plus chatoyants reflets.

Le premier, qui répondait au nom du docteur Hector Godard, était un médecin de l'Opéra,

sorte d'Hippocrate mondain qui faisait prendre dans la vie le pas au plaisir sur la science. Ses visites, quand le sujet était une jolie femme, passaient pour avoir une destination ambiguë, et l'entrave d'une consultation ne tombait jamais pour lui à l'heure d'un souper fin ou d'une partie joyeuse.

Quant au second, c'était un ancien diplomate, M. le baron Gédéon de Pontauriol, qui, après avoir représenté la France auprès de plusieurs cours de l'Allemagne, s'était aperçu qu'il n'y avait en ce monde qu'une chose sérieuse : la danse : il finit, un beau matin, par ne plus comprendre comment il avait pu s'occuper si longtemps de l'équilibre européen, quand celui des premiers sujets était souvent si peu satisfaisant ; le destin des empires n'était plus rien pour lui auprès des éventualités de l'art chorégraphique, et les révolutions successives, la France menacée d'être engloutie ou abâtardie le touchaient moins douloureusement que la décadence possible des ronds de jambe ; il s'était pris enfin d'un tel amour pour sa nouvelle spécialité, qu'il était devenu un maître de ballets honoraire, une sorte de régisseur-adjoint ; c'était le gardien académique des traditions de l'art des Vestris et des Albert, le contrôleur minu-

tieux et inexorable des négligences et des inexactitudes du corps pirouettant. Logé en face du théâtre, il y passait littéralement sa vie, et, s'il s'en éloignait, c'était encore pour l'Opéra et avec l'Opéra. Inutile de dire, dès lors, que les deux femmes assises à table appartenaient à l'illustrissime académie dans laquelle le diplomate était venu prendre sa retraite. Florentine Chevillard et Fernande Corniquet faisaient partie du corps de ballet, en qualité de coryphées.

— Allons, Tristan, mon cher ami, dit le médecin épicurien au plus jeune des convives, déridez-vous donc un peu ; vous faites venir tout exprès à Antony un excellent déjeuner de chez Chevet, et vous ne fournissez pas la gaieté!... Vous faites économie d'esprit ! Je sais, il est vrai, continua-t-il en regardant la sirène placée en face de Tristan, qu'en fait d'esprit, vous avez éprouvé une grosse perte, et quand on voit certains yeux, il ne faut pas s'en étonner.

— Moins de compliments, mon cher Godard, répondit vivement Florentine, qu'on venait ainsi de mettre en cause ; on m'avait souvent parlé du pouvoir de mes yeux, mais je ne savais pas que ce pouvoir allât jusqu'à changer les hommes en bêtes.

— Qu'importe, reprit l'Hippocrate, si, après

en avoir fait des bêtes, vous en faites ensuite des dieux? A ce compte je m'inscris d'avance pour une place dans votre ménagerie... si Jupiter veut bien le permettre, ajouta-t-il en se tournant du côté de Tristan.

Et comme ce dernier gardait le silence :

— Jupiter consent, dit Godard.

— Mais Junon ne veut pas, répondit Florentine.

Et, toute triomphante de son érudition mythologique, elle s'écria, en frappant du manche de son couteau la main du docteur :

— Hector, à bas les pattes!

Cette saillie excita parmi les convives une hilarité à laquelle Tristan lui-même essaya de prendre part ; mais ce fut du bout des lèvres.

— Ah çà! dit le baron, il me semblait que nous étions venus ici pour nous amuser, et ce pauvre Tristan est gai comme l'enterrement de *Giselle*. Qu'est-ce que cela signifie?

— Que voulez-vous? fit Florentine, monsieur en est sans doute aux regrets de s'être réconcilié avec moi, après une rupture qui n'a pas duré moins de quinze jours, et qui m'a fait tant de mal.

— Ah! Florentine, s'écria le jeune homme en étreignant amoureusement la main de sa

compagne, tu ne le crois pas, tu ne peux pas le croire... Mes bons amis, je vous demande pardon d'une préoccupation bien involontaire. Qui me verse à boire? Est-ce toi, Florentine? Messieurs, je bois à ma réconciliation avec la plus charmante des maîtresses. Faites-moi tous raison.

— A la bonne heure!... Bravo, Tristan! s'écria-t-on de toutes parts, nous te reconnaissons enfin.

En même temps, six bras se tendirent en avant, et six verres pleins d'un délicieux vin de Tokai furent absorbés d'un trait.

— Messieurs, dit Florentine en faisant remplir de nouveau les verres, nous sommes tous des ingrats, nous avons oublié le généreux bienfaiteur qui nous a apporté ce vin de sa cave. Je propose un toast, ajouta-t-elle en se levant et en se tournant vers le boyard, au prince Ratanoff, protecteur de la confédération des rats!

Le toast fut répété en chœur, et cette fois il fallut attaquer une nouvelle bouteille de vin de Tokai. Aussi bien, on eût pu remarquer que, soit habitude, soit dessein de s'étourdir, l'amant de Florentine se versait incessamment de doubles rasades.

Le prince Ratanoff salua militairement avec une reconnaissance grave, et répondit en homme qui a l'oreille dure :

— Chère, vous me complimentez sur ma guerre du Caucase ; vous êtes bien bonne de songer encore à cela aujourd'hui. Oh ! comme on est poli en France!

Un éclat de rire ne put être réprimé ; Gédéon se hâta d'interrompre.

— J'applaudis de tout mon cœur, fit-il, au toast qui vient d'être porté ; mais ne multiplions pas trop ces libations, si bien intentionnées qu'elles soient... Songez que, pour la première fois, ce soir, Florentine, vous dansez *un écho* dans *la Sylphide*.

— A dix heures et demie... j'ai bien le temps, repartit nonchalamment Florentine.

— C'est que vous êtes toujours en retard, reprit impitoyablement Gédéon. Tenez, l'autre jour, dans *la Favorite*, vous êtes entrée en scène sans rouge!... L'avant-dernière fois, en hussard, dans *Paquita*, vous aviez gardé un corset qui vous déformait.

— Au diable, mon cher baron, reprit Florentine, vous êtes par trop régisseur ; ne me mettez pas, d'avance, à l'amende de ma gaieté!... laissez-moi oublier un peu les directeurs et les amoureux

boudeurs!... toute espèce de tyrans!... Je veux être coquette aujourd'hui... je veux séduire le prince Ratanoff, n'en déplaise à Fernande... mais ça fait toujours plaisir de voler une amie!... Je veux séduire le docteur Hector Godard, ce qui sera plus facile encore, car c'est déjà fait; et, si vous dites un mot de plus, baron, je vous séduirai vous-même... Ce sera votre première infidélité à l'affiche ou au tableau des répétitions... et l'on mettra un jour sur votre tombe : « Ci gît le baron Gédéon de Pontauriol! il fut longtemps vertueux, mais un jour!... jour déplorable!... il put préférer un instant une jolie femme au règlement! » Messieurs, encore un verre de tokai à la mémoire du baron Gédéon de Pontauriol!...

Et elle accompagna ce toast provocateur de mines si séduisantes, de si irrésistibles œillades, que le mouvement d'attraction fut général; le boyard lui-même sembla perdre un instant son impassibilité hyperboréale, et, fidèle à son refrain, il s'écria, comme s'il eût prononcé le répons de quelque litanie :

— Oh! comme on est gai en France!

Un sourire se dessina enfin sur les lèvres de Tristan, dont la raison commençait, du reste, à chanceler sous les nombreuses rasades du tokai

et du johannisberg, ingurgités avec une ardeur presque fiévreuse.

Florentine continua :

— Oui, décidément, ce soir, je veux, dans *la Sylphide*, faire tourner toutes les têtes de l'avant-scène, en commençant par l'orchestre... Il y a une chose qui manque à mon succès dans le ballet, c'est que personne ne s'est tué encore à mon intention !... Il faut pourtant qu'on puisse dire, un jour, en regardant l'affiche : « C'est Florentine qui danse !... Une bien bonne danseuse ! Il y a un tel qu'elle a fait mourir. »

— Vous avez envie de faire courir, reprit le prince, qui avait prêté l'oreille avec un soin inaccoutumé ; c'est ce que je voulais faire aussi... Mais je ne m'y suis pas pris à temps !... Saint-Marcelin m'a enlevé le cheval que je voulais acheter... un excellent coureur, qui a remporté un prix, l'an passé, aux courses de Chantilly... Je ne me souviens plus de son nom ; c'est un nom anglais, bien que le cheval soit français... Oh ! l'on est si poli en France !

— C'est Bob ! s'écria Florentine ; j'espère bien qu'il ne gagnera pas... Je suis déjà engagée pour trois mille francs contre lui.

— Vous voulez tenir trois mille francs avec moi ? reprit le prince. Oh ! j'accepte la gageure,

car je crois aux chevaux français qui portent des noms anglais.

— A la bonne heure, dit Florentine, je n'y songeais pas ; mais, c'est égal, touchez là, sublime boyard, vous êtes le prince des sourds !

— Est-ce bête de risquer comme cela des billets de mille francs ! murmura la coryphée économe assise à côté de Florentine.

— Comment donc, fit sardoniquement le docteur Godard, trois mille francs d'un côté, trois mille francs de l'autre, c'est une bagatelle... Quatre années d'appointements ; la belle affaire !...

Puis, se penchant vers le baron, il ajouta tout bas :

— Florentine exploite déjà la réconciliation ; si elle gagne, elle gardera pour elle les roubles moscovites et l'argent de France ; si elle perd, elle enverra à la caisse : c'est toujours monsieur qui paye. Voyez ! monsieur n'a seulement pas l'air de s'en apercevoir, car il est déjà gris comme un Polonais.

— Pauvre Tristan ! murmura Gédéon, vraiment il me fait de la peine ! Aussi, que diable allait-il faire dans cette galère ? Une femme qui en est déjà à sa troisième fortune, à vingt-trois ans... Je suis sûr qu'elle a fait dépenser encore

plus d'argent que la petite Alice, la coryphée qui paye le plus d'amendes pour les absences!...

— Si cela continue, repartit Godard de même, elle en sera bientôt à la quatrième... Tristan a déjà mangé toute la fortune que lui avait laissée son père; il ne lui reste plus que le bien de sa mère, qui a bien voulu répondre pour lui le mois passé; sans cela, il serait à Clichy.

— Qu'avez-vous donc à chuchoter? fit impitoyablement Florentine, qui se défiait de tout; savez-vous, messieurs, que vous n'êtes pas gais!... Au fait, il manque quelque chose à notre déjeuner, pour qu'on s'amuse.

— Vous trouvez, repartit Godard, la bouche pleine... moi je m'amuse toujours à déjeuner.

— Si fait... il manque quelque chose... parmi les convives... il manque des caricatures... Ah! vous allez peut-être réclamer, ajouta-t-elle avec un accent narquois; mais je ne suis pas satisfaite de ce que vous pouvez m'offrir.

En ce moment on entendit les grelots des chevaux, et le pavé s'ébranla sous les roues d'une diligence.

— Tiens! une diligence!... s'écria Florentine, il y a encore des gens qui vont en diligence, et moi qui parlais de caricatures!

— Madame est servie! cria comiquement le

docteur Godard, qui s'était élancé à une fenêtre.

La lourde voiture s'arrêta, et l'on entendit le conducteur crier d'une voix enrouée :

— Messieurs les voyageurs ont une petite demi-heure... On envoie chercher le charron pour raccommoder une roue.

— Tiens! reprit Florentine, je ne savais pas être si bien avec le hasard... Cette halte ne va nous laisser que l'embarras du choix pour ce que je désirais.

— Il faut vous dépêcher, fit Godard, toujours à la fenêtre, le verre à la main ; c'est la caravane du Caire au grand complet, et j'aperçois même des chameaux ; tous les voyageurs descendent ; hommes et femmes, ils vont admirer la cathédrale... Ça doit être quelque chose de très-remarquable... à Antony !

— Ah bah! répondit Florentine en rejoignant Godard à la fenêtre, il reste quelqu'un dans l'intérieur... une jeune fille, je crois...

— Ne la faites pas monter! s'écria Godard, elle paraît fort jolie...

— Mon cher, repartit Florentine, est-ce que vous croyez que j'ai peur? Mais regardez-moi donc !

— Pardon, balbutia le docteur, j'oubliais que

vous êtes habituée à vaincre partout et toujours.

— A la bonne heure, reprit la danseuse ; et pour que vous n'en doutiez plus, je veux que ce soit Tristan lui-même qui aille chercher cette jeune fille que vous trouvez si jolie ; cela le réveillera, car je ne lui ai jamais vu le vin si triste et si endormi qu'aujourd'hui.

En même temps, faisant appel à ses souvenirs de répertoire, la folle jeune femme entonna d'une voix sonore la célèbre évocation du troisième acte de *Robert-le-Diable,* tout en battant la mesure sur l'épaule de Tristan :

« *Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre, réveillez-vous !* »

En proie à tous les symptômes précurseurs de l'ivresse, Tristan tressaillit, comme s'il eût été frappé par un choc électrique, et il se leva machinalement en tendant son verre vide. Le prince Ratanoff s'arma aussitôt du flacon de tokai, et remplit le verre en s'écriant gravement :

— Comme on boit bien en France !

— Or çà, dit Florentine, mon cher Tristan, vous êtes notre ambassadeur, entendez-vous, auprès de la jeune donzelle ; vous allez lui offrir,

en notre nom, la coupe de l'hospitalité et vous nous l'amènerez ensuite ici ; c'est chose convenue, vous le promettez et jurez.

— Je le jure! répondit Tristan d'une voix avinée.

— Bravo ! dit Florentine ; et, quant à nous, maintenant, en danse ! en danse !... c'est le baron Gédéon de Pontauriol qui fera l'orchestre... Docteur, donnez-moi la main, vous êtes mon cavalier.

A peine elle avait prononcé ces derniers mots que, chantant elle-même la ritournelle du ballet des nonnes de *Robert-le-Diable,* elle saisit la main du docteur, et se mit à danser avec un entrain qu'elle n'avait jamais montré certainement sur les planches de l'Opéra. Cédant à la contagion de l'exemple, combinée avec l'influence d'un déjeuner auquel, ainsi qu'on l'a vu, les libations n'avaient point manqué, les autres personnages ne tardèrent pas à s'engager dans une farandole des plus excentriques, dénoûment obligé de toutes les réunions de ce genre.

Voyons ce que faisait pendant ce temps-là l'ambassadeur de Florentine Chevillard. En sortant de l'auberge, il s'était dirigé en chancelant vers la diligence, ayant toujours à la main son verre plein de vin de Tokai. Une seule personne

était restée, en effet, dans l'intérieur du lourd véhicule, dont la portière, ouverte, laissait voir complétement la voyageuse.

C'était une jeune fille d'environ dix-huit à dix-neuf ans et d'une physionomie charmante, en même temps que merveilleusement prise dans sa taille dont les contours se laissaient deviner en dépit même d'une robe fort simple et assez mal façonnée par quelque couturière de village. Elle avait ôté son chapeau, et le soleil illuminait amoureusement ce visage de l'ovale le plus pur et délicatement vermeil, où resplendissait la santé du corps, tandis que, sous de longs cils noirs, dans deux beaux yeux limpides et remplis d'une douce rêverie, brillait l'honnêteté, cette santé de l'âme.

Mais Tristan, sous l'influence des nombreuses rasades auxquelles il venait de se livrer, n'avait plus la perception assez nette pour apprécier la véritable signification de cette ravissante physionomie, qu'il n'apercevait, il faut bien le dire, qu'à travers un nuage ; aussi, sans autre préambule, posant sa botte vernie sur le marchepied, il présenta à la voyageuse le verre qu'il tenait à la main, en s'écriant du ton le plus familièrement aviné :

— Ma belle enfant, voulez-vous me faire le

plaisir d'accepter ce verre de vin de tokai et de me suivre?

La jeune fille resta quelque temps frappée d'une muette stupeur à cette brusque interpellation adressée par un élégant cavalier dont la distinction survivait encore à sa dégradation passagère... Un travail sembla se faire dans la pensée de la jolie voyageuse; toutefois, candide et confiante comme elle l'était, elle s'arrêta bien vite à cette conjecture que c'était là, peut-être, quelque excentricité hospitalière, quelque symptôme usuel du sans-façon de la libéralité parisienne.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle enfin; je n'ai pas soif.

Tristan, oubliant déjà l'engagement qu'il avait contracté, allait se retirer sans doute comme il était venu, lorsqu'un éclat de rire lui fit retourner la tête... C'était Florentine à la fenêtre ayant à ses côtés le docteur Hector Godard.

— J'espère, dit la danseuse, que voilà un ambassadeur respectueux, s'il n'est point persuasif!... Dites donc, mon cher, ajouta-t-elle en se penchant sur l'appui du balcon, je vous trouve trop hardi!... vous n'y mettez pas assez de ménagements... Attendez... je vais vous jeter vos gants par la fenêtre.

Tristan, piqué de cette apostrophe, se retourna vers la jeune fille.

— Il se peut que vous n'ayez pas soif, dit-il, ma toute belle... alors, c'est à moi de boire à votre santé.

En parlant ainsi, il porta à ses lèvres le verre qu'il tenait à la main, et l'épuisa d'un trait, comme s'il eût éprouvé le besoin d'égarer encore plus sa raison déjà troublée ; puis, jetant au loin son verre, qui alla se briser sur le pavé, il poursuivit avec une animation fiévreuse et toujours croissante :

— Ah çà ! mon ange, c'est l'heure du déjeuner, et vous voudrez bien utiliser en notre faveur le temps de cette halte ; il y a là-haut une table bien servie et de gais compagnons ! Venez, venez, l'on vous attend.

— Vous êtes bien bon, monsieur, mais je ne quitte pas la voiture, reprit d'un ton ferme la jeune fille qui, malgré son inexpérience, avait pu interpréter les encouragements donnés par la danseuse et commençait à apercevoir le péril qui la menaçait.

Tristan, de son côté, se prit à regarder la jolie voyageuse, et, cédant à la double exaltation de l'ivresse et d'un instinct purement sensuel, il s'élança dans l'intérieur de la diligence, et saisissant les mains de la jeune fille qui cherchait en vain à se dégager :

— Allons donc, pas de résistance, la belle, fit-il ; on ne voyage pas ainsi seule quand on veut être cruelle !... et l'on ne passe pas si près de nous sans payer le passage.

Et joignant la brutalité de l'action à la trivialité de cette provocation, Tristan étreignit la jeune fille et l'embrassa bruyamment.

Un éclat de rire et des bravos ironiques, partis de la fenêtre, accompagnèrent cet exploit.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis un grand cri retentit dans l'intérieur de la diligence. En même temps, la jeune fille s'élança en dehors de la portière, poursuivie par son insolent agresseur. Son visage, si calme et si vermeil, était devenu d'une pâleur effrayante... Ce n'était plus l'effroi, si tant est que l'effroi eût trouvé place un seul instant dans son âme, c'était la colère qui s'emparait de tout son être, la colère surexcitée par le sentiment le plus vif et le plus profond peut-être chez une jeune fille, celui de la chasteté outragée.

— En vérité, monsieur, balbutia-t-elle d'une voix strangulée, il faut que vous pensiez que je suis seule, pour avoir osé commettre cette lâcheté !...

Sous l'impression de ce dernier mot, Tristan se redressa, et il lui sembla que sa raison lui

allait revenir, mais ce ne fut qu'un éclair.

— Vous n'êtes pas seule? Ah! tant mieux, s'écria le jeune homme, obéissant à cet instinct querelleur, accompagnement ordinaire de l'ivresse; vous n'êtes pas seule, eh bien! nous aurons un plat de plus au dessert, les oreilles du commis voyageur qui vous sert de chevalier. Où est-il? Je veux...

Il n'acheva pas. Un homme était devant lui, un petit vieillard au teint hâlé, vêtu d'un costume ecclésiastique, et dont le large tricorne, encore consacré par l'usage et par les règlements épiscopaux dans quelques diocèses de l'ouest de la France, ne cachait pas entièrement le visage vénérable et les longs cheveux blancs.

— Monsieur, dit le prêtre d'une voix sévère, mais parfaitement calme, je crois que s'il vous reste encore quelque bon sentiment dans l'âme, vous aurez un cruel remord de vous être ainsi mépris sur la personne que vous insultez. Cette jeune fille est ma nièce.

En parlant ainsi, le vieillard avait ouvert ses bras à la jeune fille qui était venue y cacher sa honte et ses larmes.

Les yeux hagards, la bouche béante, comme si un spectre venait de se dresser devant lui, Tristan essaya d'articuler quelques mots; mais

devant le regard à la fois placide et inexorable du prêtre, la parole expira dans sa bouche, et il rentra dans l'auberge en chancelant.

Quelques instants après, et sans que cet incident eût heureusement d'autres suites, on entendit toutes les portières de la diligence se refermer; le postillon fit claquer son fouet, et le lourd véhicule, s'ébranlant de nouveau, continua sa route dans la direction de Paris.

— Eh bien! mon cher, dit Florentine à Tristan quand il reparut, vous n'avez pas eu de succès?

— Qu'en savez-vous? répondit le jeune homme en éclatant de rire.

Puis, avec une sorte de rage instinctive, il prit un verre, et, le remplissant jusqu'au bord, il acheva de laisser dans cette rasade le peu de raison qui lui restait.

A ce moment le prince russe, tirant sa montre, fit observer que l'heure du *steeple-chase* approchait, et qu'on avait à peine le temps de remonter en voiture; il annonça qu'il allait faire atteler.

— N'allons pas nous attarder, dit Florentine; vous savez que je parie? ajouta-t-elle en se tournant vers Tristan.

Et comme le personnage auquel elle s'adres-

sait continuait de garder un silence obstiné :

— Ah çà ! mon cher, ajouta-t-elle en jetant négligemment sur ses épaules un magnifique cachemire, et du ton le plus dédaigneux, est-ce que, par hasard, vous seriez tombé subitement amoureux de... cette... petite ?

— Cette petite?... murmura Tristan avec l'hébétement que produit l'ivresse ; que voulez-vous dire ?

— Eh ! oui, la nièce du curé de la diligence.

— Ah ! s'écria le jeune homme d'une voix saccadée, et en passant sa main sur son front, comme s'il cherchait à évoquer le souvenir d'un rêve ; en effet, tout à l'heure... une femme était dans mes bras... puis j'ai vu un prêtre... Cette femme, qui était-elle ? Était-elle jeune ? était-elle belle ? L'avez-vous vue ? Du diable s'il m'en souvient à moi ! D'ailleurs, ajouta-t-il fièvreusement en attirant sa compagne sur son sein et en la pressant entre ses bras, est-ce qu'il existe au monde d'autre femme que ma Florentine ?

— Comme c'est poli pour les autres ! murmura Fernande.

— Pauvre Tristan ! dit le docteur Godard ; il n'est pas moins ivre de vin que d'amour... c'est complet.

— Allons, reprit Florentine en riant, me voilà rassurée ; seulement, continua-t-elle à voix basse, tu me promets, mon Tristan, de me consacrer toute cette journée ! nous souperons ensemble. Tu viendras me chercher après le ballet. Je danse ce soir dans *la Sylphide*.

— Ce soir !... dit Tristan qui se troubla et parut retrouver devant cette exigence une lueur de raison à la pensée d'un grand obstacle. Ce soir !... non, ne m'attendez pas, Florentine, je ne serai pas libre.

— Ah ! je devine enfin, fit la jeune femme dont le front se plissa singulièrement. Eh bien ! écoutez, Tristan... Pour vous reprendre, il n'est sorte de bassesses, d'obsessions, de persécutions auxquelles je n'aie eu recours !... Sachez bien une chose... Si ce soir je ne vous revois pas, épargnez-vous de revenir demain... tout est fini !

Tristan, à cette déclaration explicite, demeura muet; mais, en proie à une terrible agitation intérieure, hésitant entre sa passion insensée qui l'avait déjà ramené aux pieds de cette sirène, et un besoin de violence et d'esclandre...

— Si cette liaison pouvait se rompre ! dit Gédéon bas à Godard... Tant que Florentine sera ainsi à Tristan, elle n'aura jamais que des pointes déplorables.

— La liaison ne se rompra pas, repartit Godard en haussant les épaules.

— Vous ne répondez pas! continua Florentine en fixant sur Tristan un regard, non plus de lionne, mais bien plutôt de tigresse; soit. Eh bien! baron, dit-elle en se tournant vers Gédéon, vous pourrez dire que je ne danse pas ce soir... J'aurai peut-être un meilleur moyen d'employer ma soirée!...ajouta-t-elle avec un accent effrayant de calme et de résolution.

— Comment! vous ne danserez pas! dit le baron avec un cri d'épouvante. Mais, ce soir, notre deuxième acte est perdu!... Il n'y a que vous et la petite Trigant pour le deuxième écho du pas de cinq... Trigant est malade, et si vous ne venez pas, ce sera dansé comme aux Funambules; nous sommes déshonorés!... Tristan, dit-il vivement, il faut que vous veniez ce soir à la fin du ballet.

Tristan répondit par quelques mots à voix basse.

— N'importe, répondit Gédéon également à voix basse, j'irai avec vous... et je vous excuserai. Je vous le ramènerai ce soir, ajouta-t-il en revenant vers Florentine. Vous pourrez danser tranquille.

— J'étais bien sûr qu'en tout état de choses,

cela ne pouvait pas finir autrement, dit Godard bas à Gédéon. Le cœur de Tristan est trop pris, et sa fortune ne l'est pas encore assez, puisqu'il lui reste le bien de sa mère...

— Mesdames et messieurs, s'écria le prince Ratanoff qui faisait en ce moment sa rentrée, les chevaux sont attelés. Partons bien vite pour le *steeple-chase,* car il est tard. Oh ! comme le temps passe vite en France!

II

Neuf heures viennent de sonner à l’horloge de Saint-’Thomas-d’Aquin; dans un salon d’un des hôtels de la rue de Varennes, dont les fenêtres, ouvertes sur un grand jardin, laissent pénétrer dans l’appartement les suaves senteurs des premiers lilas, trois personnes, deux femmes et un homme, se trouvent réunies autour d’un guéridon, meuble large et massif, dont la structure et l’ornementation rappellent, ainsi que tout le mobilier du salon, le style lourd et sévère du temps de l’Empire; une lampe, posée sur le guéridon, inonde de lumière les trois

personnages qui viennent d'être indiqués, pendant que tout le reste du salon demeure plongé dans la pénombre.

A la lueur de cette lampe, les yeux se fixent tout d'abord sur une femme d'un âge mûr, cinquante-deux à cinquante-quatre ans environ, vêtue avec recherche, mais en même temps avec beaucoup de goût, et remarquable, d'ailleurs, par la riche parure de diamants qui étincellent sur ses bras, sur son cou et à ses oreilles. Les années et les maladies n'ont pu enlever à cette femme tous les vestiges d'une beauté jadis souveraine, vestiges encore empreints sur ses traits amaigris, mais fins et délicats; son visage, plein de grâce et de noblesse, est encadré par deux grappes de cheveux blancs qui rappellent sous leur neige la magnifique chevelure blonde que, jadis, on admirait en elle; d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, mais mince et bien prise, avec sa physionomie pleine de douceur et de mélancolie, la marquise de Morvilliers, tel est le nom de la femme dont nous esquissons le portrait, apparaît, au premier aspect, comme un de ces types de haute race dont, plus que tout autre peut-être, la noblesse de France offre encore tant d'exemples.

A côté de la marquise et dans un fauteuil placé

tout près du sien, se tient un personnage en costume ecclésiastique ; un petit vieillard sec, nerveux, le teint hâlé par le soleil, le front austère, mais le regard plein de bonté ; c'est le vénérable curé du bourg de *** sur les limites du département de la Vendée, avec lequel le lecteur a déjà fait un commencement de connaissance.

De l'autre côté du fauteuil de la marquise et sur une chaise, on voit une charmante jeune fille à la taille élancée, les joues fraîches et rosées comme on n'en rencontre guère qu'à la campagne ; une tête rayonnante d'intelligence avec une ombre de rêverie, des yeux limpides qui laissent voir comme en un pur cristal toute la pureté d'une âme sur laquelle les passions n'ont encore eu aucune prise ; ses cheveux châtains, coiffés en bandeaux légèrement bouffants sur les tempes, encadrent harmonieusement un front peu élevé, qui rappelle à la mémoire charmée les plus beaux types de la statuaire antique ; son teint a toute la douceur qui caractérise les blondes et tout l'éclat qui est le principal attribut des brunes. Vêtue d'une simple robe de soie de couleur sombre à corsage montant, qui dessine à la fois amoureusement et chastement les plus charmants contours,

cette jeune fille présente, à tous les titres du monde, un contraste frappant avec la noble douairière auprès de laquelle elle est assise ; c'est le printemps auprès de l'hiver ; c'est l'humble et fraîche violette au parfum si doux et si enivrant, épanouie au pied de l'arbuste orgueilleux dont le soleil diamante les branches chargées de givre. Qui n'a reconnu, d'ailleurs, dans la jeune fille dont nous venons d'esquisser le portrait, la jolie voyageuse de la diligence?

— Neuf heures ! déjà neuf heures ! s'écria la marquise de Morvilliers, et mon fils ne vient pas encore!

— Neuf heures! reprit comme un écho le vieux curé, et moi qui n'ai pas encore dit mon bréviaire !

— Neuf heures ! répète à son tour la jeune fille, à laquelle on nous permettra, dès ce moment, de donner le nom de Louise. Neuf heures ! comme le temps passe vite ici !

— Puissiez-vous, mon enfant, dit la marquise de Morvilliers, parler toujours ainsi !

— Et pourquoi, madame la marquise, en serait-il différemment ? repartit Louise avec beaucoup d'ingénuité ; voici une journée que je viens de passer avec vous, et vous avez été si pleine de bonté pour mon oncle et pour moi,

que je sens qu'à part le regret de le quitter, ce bon oncle, je ne saurais manquer d'être bien heureuse auprès de vous. Ne vaut-il pas bien mieux, d'ailleurs, vivre ici que dans le couvent où je viens d'achever mon éducation, et où ma destinée était sans doute d'achever également mon existence, sans la position que vous avez bien voulu m'offrir auprès de vous, et qui comble tous mes souhaits.

— Hélas! ma chère enfant, répondit la marquise avec un sourire mélancolique, vous êtes bien jeune encore, et peut-être un jour viendra où ce couvent dont le séjour vous semblait si monotone, vous vous surprendrez à le regretter avec des larmes amères. Croyez-moi, ce n'est ni le séjour d'une capitale, ni tout le luxe et toutes les élégances que la fortune permet de s'y procurer, qui donnent le bonheur.

— Madame la marquise a raison, fit le vieux curé en hochant gravement la tête, comme s'il eût récité le répons de quelque litanie; c'est la vertu seule et une bonne conscience qui peuvent rendre heureux ici-bas, et ainsi que le dit l'apôtre saint Paul...

— Allons, interrompit madame de Morvilliers, voilà que, sans m'en apercevoir, j'ai mis la conversation sur le ton d'un sermon, et j'ai

empiété ainsi sur les prérogatives de M. le curé. Je vous en demande pardon, mon bon abbé ; aussi bien ce n'est pas un jour où je doive me livrer à de tristes pensées que celui où j'ai le plaisir de vous posséder et de recevoir de vos mains un dépôt précieux dans la personne de votre jeune et charmante nièce. Croyez que j'en aurai bien soin, et que je ferai en sorte qu'elle ne se repente pas d'avoir accepté auprès de moi la profession de lectrice, et laissez-moi ajouter bien vite, dit la marquise en tendant la main à la jeune fille, le rôle d'amie.

— Ah! madame, s'écria Louise en baisant avec effusion la main qui lui était offerte, que vous êtes bonne! J'avais bien entendu parler de vous, de vos bienfaits, au presbytère et dans le village où vous avez votre château, mais je vois qu'on ne m'avait pas dit encore assez.

— Prenez garde, mon enfant, d'en dire trop à votre tour.

— Excusez-moi, madame la marquise, fit le curé en se levant de son siége, si je prends déjà congé de vous ; je ne puis, à mon grand regret, demeurer plus longtemps. Vous le savez, j'ai mon bréviaire à lire, et puis il faut que je me lève demain de bon matin pour retourner dans ma paroisse, où j'ai bien des devoirs de mon

ministère à remplir à cette époque de l'année.

— Je n'ignore rien de tout cela, mon bon curé, reprit la marquise, et je vous sais bien bon gré de l'empressement avec lequel vous avez répondu à ma requête, en m'amenant vous même votre nièce. Cependant, une chose me peine, c'est que mon fils se fasse si longtemps attendre; j'aurais voulu qu'avant de vous retirer, vous pussiez voir mon Tristan, qui eût été bien heureux de faire connaissance avec vous.

— Et moi aussi, repartit le curé, j'aurais eu beaucoup de joie et d'honneur à voir M. le comte de Morvilliers, car je ne doute pas qu'il n'ait toutes les qualités et toutes les vertus de madame sa mère. Ce n'est qu'une partie remise, je l'espère, et partie remise à bientôt, car voici l'été qui approche, et M. le comte voudra sans doute vous accompagner à votre château, où vous êtes attendue, madame, ainsi que lui, avec bien de l'impatience.

— J'espère que je ne tarderai pas à vous aller rendre cette visite, mon bon curé, et à renouer connaissance avec votre presbytère. Vous, de votre côté, vous avez maintenant à Paris un attrait bien puissant, et si nous tardions quelque peu à nous rendre auprès de

vous, il faut venir nous chercher, puisque à présent vous connaissez le chemin. Vous me le promettez, n'est-ce pas !

— Oui, madame la marquise.

— A la bonne heure ! c'est marché conclu ! Bonsoir, M. le curé, dormez bien, et avant de vous endormir, priez Dieu pour mon fils et pour moi.

Là-dessus le trio se rompit. Le vieux prêtre s'inclina profondément devant la marquise, et après avoir imprimé sur le chaste front de Louise un baiser plus solennel que d'habitude, il se retira. Les deux femmes demeurèrent seules, silencieuses et pensives durant quelques instants. Nous allons profiter de ces instants pour apprendre au lecteur ce que c'était que madame la marquise de Morvilliers.

Issue d'une des plus nobles maisons du noble faubourg, elle avait été mariée dans les premières années de la Restauration à M. le marquis de Morvilliers, vice-amiral, et beaucoup plus âgé qu'elle. Formé dans de telle conditions, ce mariage avait peu de chances d'être une cause de bonheur pour les deux conjoints, d'autant plus que la marquise était fort jolie et fort disposée au plaisir; que M. de Morvilliers, au contraire, fatigué du rude métier d'homme de mer,

n'aspirait qu'au repos. Toutefois il convient d'ajouter que malgré les dissentiments qu'une pareille incompatibilité d'âge et d'humeur ne pouvait manquer d'amener entre les deux époux, jamais il n'en résulta le moindre scandale. Un système de concessions réciproques, suivi de part et d'autre avec beaucoup de constance et d'abnégation, permit d'opposer le démenti le plus formel à tous les fâcheux pronostics dont la médisance avait salué cet hyménée contracté sous des auspices assez alarmants. Madame de Morvilliers avait, d'ailleurs, un grand fonds de piété, et ce fut sans doute pour elle une égide contre les séductions de tout genre dont elle était incessamment assaillie. Quelque temps avant la révolution de Juillet, elle avait été attachée à madame la duchesse de Berry, en qualité de dame d'honneur. Lorsque cette révolution éclata, elle suivit la princesse dans l'exil, obéissant ainsi, à la fois, aux suggestions de son dévouement pour une auguste infortune, et à l'impulsion de M. le marquis de Morvilliers, qui recommençait au déclin de la vie le triste apprentissage de sa première jeunesse. Frappé au cœur en voyant ainsi pour la seconde fois le spectacle du naufrage de la royauté légitime, le marquis survécut à peine

quelques mois à la révolution nouvelle. Quant à la marquise, elle revint alors en France et se retira dans une terre qu'elle possédait sur les confins du département de la Vendée. C'est là qu'elle résidait lorsque madame la duchesse de Berry entreprit de soulever cette partie de la France. Complétement dévouée aux intérêts de la princesse, elle voulut partager ses périls, comme jadis, à la cour du roi Charles X, elle avait partagé ses plaisirs. A l'époque de l'insurrection de la Vendée, madame de Morvilliers se trouva du petit nombre de ces fidèles et courageuses satellites de la royauté qui renouvelèrent en plein XIX[e] siècle les chevauchées de mesdames de Longueville, de Montbazon, et de toutes les charmantes héroïnes du temps de la Fronde. Peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière lors de l'incendie du château de la Pénissière. A la suite de cette tragique catastrophe, elle mena pendant quelque temps une existence errante et aventureuse; puis le soin de sa santé ébranlée par les fatigues d'une pareille campagne, et sans doute aussi le désir bien légitime de se consacrer désormais exclusivement à ses devoirs de mère envers l'unique enfant qu'elle avait eu de son mariage avec M. de Morvilliers, la ramenèrent à Paris, où

elle vécut dès lors d'une existence aussi sédentaire que jadis elle avait été agitée. Complétement absorbée par l'attachement ardent qu'elle portait à son fils, la marquise de Morvilliers passait une partie de l'année à son château en Vendée, et le reste du temps dans son hôtel de la rue de Varennes, où elle recevait fort peu de monde. Elle avait un caractère plein de douceur et d'aménité; mais les grâces folâtres des anciens jours avaient fait place à une teinte presque constante de mélancolie. On attribuait généralement cette disposition de son âme au regret profond qu'elle éprouvait de voir une auguste famille à laquelle toutes ses sympathies étaient vouées à tant de titres, condamnée à vivre loin du trône et de son pays même. Peut-être n'était-ce pas là l'unique motif de la tristesse dont le front de la marquise de Morvilliers gardait généralement l'empreinte, et la suite de ce récit pourra jeter à cet égard quelque lumière dans l'esprit du lecteur sur la prédisposition que nous nous bornons, quant à présent, à constater.

La pendule du salon sonna dix heures. La marquise tressaillit, et, se levant d'une manière presque convulsive, elle se dirigea vers l'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin, en prêtant machinalement l'oreille au roulement loin-

tain des rares voitures qui sillonnaient, à une pareille heure, le quartier presque désert de la rue de Varennes; puis elle vint se rasseoir près de Louise. Celle-ci attacha sur son inquiète interlocutrice un regard rempli d'une respectueuse et profonde sympathie.

— Vous paraissez souffrir, madame, lui dit-elle, et je comprends que cette attente vous soit pénible; est-ce que M. le comte de Morvilliers a l'habitude de se faire attendre?

— Hélas! reprit la marquise avec un accent empreint de la plus sombre tristesse, ce n'est pas la première fois que je l'attends ainsi vainement; mais, cette fois, il s'agit pour lui d'une circonstance si solennelle que je croyais pouvoir compter sur son exactitude. Ce retard peut lui faire manquer un mariage qui comblerait tous mes vœux. Il s'agit d'une jeune héritière, fille du ministre plénipotentiaire d'une des principales cours d'Allemagne. Il doit être présenté aujourd'hui même; nous sommes annoncés l'un et l'autre; il le sait, et il ne vient pas!

— Sans doute, madame la marquise, c'est le soin de sa toilette qui cause le retard de monsieur votre fils. Il faut l'excuser dans une pareille circonstance, c'est bien naturel.

— Je voudrais croire avec vous, mon enfant,

qu'il en est ainsi ; mais c'est que vous ignorez encore certains détails que je vous confierai peut-être quelque jour et qui sont de nature à légitimer bien des inquiétudes. Oh! croyez-moi, Louise, si le rôle de mère a ses jouissances, il a aussi ses tortures, et ces tortures-là sont bien cruelles !

— Dieu veuille, madame la marquise, vous les épargner toujours ; et si j'en crois tout ce que j'ai entendu dire sur M. le comte Tristan, Dieu exaucera mon vœu.

— Que vous a-t-on dit, Louise ?

— On m'a dit, madame la marquise, que monsieur votre fils était en tous points digne de vous ; et ce sont des personnes en qui j'ai pleine confiance, des personnes qui le connaissent depuis son enfance, qui le voient tous les ans à votre château, et qui ont bien regretté de ne pas l'y voir l'été passé. Ç'a été, en particulier, un bien grand chagrin pour mon oncle qui venait seulement de prendre possession de sa nouvelle cure. Il est vrai que vous avez été si bonne pour lui, madame la marquise, qu'il s'attendait à trouver la même bienveillance dans monsieur votre fils.

— Et notre digne curé n'eût point été trompé dans cette attente, croyez-moi, Louise ; car mon Tristan est, au fond, plein de bonté et de géné-

rosité. C'est une nature franche, ouverte, cordiale, qui a pu subir les entraînements que comporte et qu'excuse la fougue de la jeunesse; mais que je crois incapable d'une mauvaise action ou d'un mauvais sentiment. Moi aussi j'ai bien regretté qu'il ne pût venir l'été passé me rejoindre en Vendée, à l'époque des chasses, comme il me l'avait promis. Des obstacles... oh! bien pénibles, s'y sont opposés. Il nous dédommagera cet été, je l'espère de toute mon âme, et j'en ai plus besoin que vous ne pensez.

— Et moi, madame, reprit ingenument la jeune fille, je suis bien curieuse de connaître M. le comte de Morvilliers.

A cet instant, l'on entendit le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour de l'hôtel. La marquise ne put réprimer une exclamation joyeuse, car elle venait de reconnaître le pas des chevaux de son fils. Quelques secondes après, la porte du salon s'ouvrit, et le comte Tristan de Morvilliers parut. Il était accompagné du baron Gédéon de Pontauriol.

A l'aspect du jeune homme, Louise devint pâle comme une morte; et elle faillit tomber à la renverse, car elle avait devant les yeux l'homme qui l'avait outragée, le matin même, d'une façon si grossière, et dont le seul souvenir

révoltait en elle tout ce que la pudeur a de plus intime et, en quelque sorte, de plus sacré. Chancelante, éperdue, elle porta instinctivement sa main à son visage, et sortit précipitamment du salon. La marquise de Morvilliers, bien qu'un peu surprise de cette brusque retraite, l'attribua tout d'abord à une discrétion très-concevable.

Quant aux deux nouveaux venus, ils étaient l'un et l'autre sous l'influence d'une préoccupation beaucoup trop vive pour prêter la moindre attention à cet incident.

— Ma mère, dit Tristan balbutiant, voici mon ami le baron Gédéon de Pontauriol, que vous connaissez...

— En effet, répondit la marquise, je suis enchantée d'avoir l'honneur de recevoir M. de Pontauriol ; mais j'aurais préféré que ce fût plus tôt, de même que vous, Tristan... Mais quoi ! s'exclama-t-elle en jetant un regard sur la tenue de son fils, vous n'êtes pas habillé !... C'est donc ici que vous venez faire votre toilette... quand vous êtes déjà si fort en retard ?... Eh bien ! allez donc à l'instant. Pendant ce temps, M. le baron de Pontauriol voudra bien me faire compagnie.

Tristan ouvrit la bouche pour répondre, mais

sa langue embarrassée avait déjà failli trahir l'état où il se trouvait encore, et Gédéon ne jugea pas prudent de lui permettre de s'exposer une seconde fois à l'examen maternel.

— Veuillez, madame, dit-il, pardonner à monsieur votre fils... Mais une affaire grave ne lui permet pas de vous accompagner ce soir.

— Je ne connais pas d'affaires qui puissent empêcher un fils de tenir parole à sa mère, reprit la marquise.

— Celle-ci est d'une telle gravité..., repartit Gédéon.

— S'agirait-il d'une affaire d'honneur? dit la marquise en pâlissant. Oh! je ne le quitte plus...

— Non, madame, ce n'est pas de lui qu'il s'agit, reprit Gédéon comprenant qu'il faisait fausse route de ce côté.

La marquise respira librement, et sa physionomie reprit un peu de sérénité.

— Mais il s'agit précisément d'une affaire entre deux amis intimes... dont il peut seul empêcher la rencontre... Vous comprenez, madame, que c'est fort pressant... attendu que le ballet commence à onze heures.

— Comment... que signifie, monsieur?...

— Rien, madame, je me trompais. C'est

que nous avons rendez-vous à onze heures, au commencement du ballet, avec ces messieurs, au foyer de l'Opéra.

— Tout ceci me paraît fort louche, murmura la marquise. Je vous suis reconnaissante, monsieur, ajouta-t-elle plus haut, du soin que vous venez prendre d'excuser mon fils auprès de moi... mais, jusqu'à présent, permettez-moi de vous le dire, il n'avait pas eu besoin d'interprète auprès de sa mère.

— Aussi, n'est-ce pas comme interprète que je suis venu, repartit Gédéon embarrassé, mais seulement pour témoigner de la gravité des motifs qui ne permettent pas à Tristan...

— Mon fils, reprit la marquise avec un léger accent d'impatience, n'a pas plus besoin, auprès de moi, de témoin que d'interprète.

Et, allant à son fils qui était resté à quelque distance d'elle dans la pénombre, plutôt par un sentiment de honte, il faut le dire, que par précaution, elle le prit par la main en l'attirant vers elle.

— Parlez, dit-elle, Tristan, parlez, et dites-moi vous-même les motifs...

— Ma mère, balbutia Tristan, tout ce que vous a dit mon ami Gédéon est parfaitement... c'est-à-dire entièrement... véritable.

Ce fut à ce moment que madame de Morvilliers, qui s'était déjà étonnée de l'irrégularité de quelques pas qu'avait faits Tristan pour traverser le salon, put examiner sa démarche incertaine, les efforts de sa mâchoire alourdie pour articuler des mots sans suite, son teint animé par les reflets d'une coloration inaccoutumée, sa toilette un peu en désordre... Elle comprit la vérité.

— Tristan, dit-elle d'une voix profondément émue, notre maison, qui passe pour être des plus honorables et des plus pures, n'a pu répudier sans doute l'héritage de quelques faiblesses et de quelques fautes; mais vous venez, le premier, de donner l'exemple d'un scandale dont notre histoire ne nous avait jamais légué le souvenir. Vous venez d'insulter votre mère!

Tristan tressaillit, vivement remué à ce mot.

— Oui, continua la marquise en s'exaltant, que vous refusiez de m'accompagner où vous appellent les intérêts de votre avenir et de notre maison, que vous vous perdiez à plaisir, malgré ma tendresse, mes alarmes, mes supplications, je le conçois... Mais lorsque j'attends l'héritier unique des Morvilliers pour le présenter dans un monde digne de lui, comme le fondé de pouvoirs de l'honneur de son père et de ses

ancêtres, vous venez m'offrir je ne sais quel échappé de l'orgie qui garde en ma présence l'attitude de l'ivresse! Tristan, je le répète, c'est plus que manquer à ma tendresse, c'est insulter à mon titre de femme et de mère!

Tristan était redevenu pâle, sa poitrine se gonflait, ses yeux se fermaient à demi, et il semblait s'affaisser sur lui-même.

La marquise se retourna, cherchant Gédéon du regard, pour lui faire sa part de la leçon. Il avait disparu.

—Votre ami s'est déjà banni de ma présence, dit-elle, et a compris que son intervention serait inutile, sinon même peu convenable. Quant à vous, ajouta-t-elle avec cette voix tremblante où la colère avait fini par l'emporter sur la plus vive tendresse, sortez! sortez! vous dis-je! votre place n'est plus ici!

Tristan, qui était tombé plutôt qu'il ne s'était assis sur un fauteuil, dans un coin du salon, se releva machinalement, et se dirigea vers la porte. A ce moment reparut Gédéon.

— Venez, Tristan, dit rapidement le baron, si troublé qu'il ne se préoccupait plus de la marquise, venez vite; Florentine, qui se défie toujours, vient de m'envoyer un petit mot: Si vous n'êtes pas dans votre loge au premier acte

du ballet, elle n'entre pas en scène!... Et elle le fera comme elle le dit... Elle est capable de tout!

Mais Tristan n'écoutait plus Gédéon. L'abaissement où il était tombé, vaguement pressenti par sa conscience quelques heures auparavant, venait de s'éclairer à ses yeux, comme si sa mère y eût porté le flambeau ; la honte des liens dégradants où il venait de retomber, son désespoir de ne pouvoir y trouver le bonheur, le besoin cependant de ne pas échapper à cette passion qui s'était identifiée avec son âme et ses sens, et, plus que tout peut-être, l'affront qu'il recevait d'une mère tendrement chérie... tout avait brisé son cœur et triomphé de ses forces; il repoussa Gédéon sans l'écouter, et alla retomber sur un canapé, étouffant sous des larmes qui ne pouvaient se faire jour.

Après l'arrêt cruel que, pour la première fois, elle venait de porter contre son fils, la marquise émue s'était rejetée sur son fauteuil... Mais elle se releva quelques secondes après, déjà inquiète de sa sévérité et tout près de rappeler son fils qu'elle se repentait d'avoir traité si cruellement!... Mais lorsqu'elle l'aperçut se tordant dans les sanglots, toute sa colère se fondit en une indicible tendresse.

— Mon fils ! mon fils ! pardonne-moi ! s'écria la marquise en venant s'asseoir auprès de Tristan sur le canapé, et en saisissant dans ses mains les mains de ce coupable adoré ; je t'ai blessé... j'ai été impitoyable !... Ah ! j'aurais dû comprendre que je t'ai demandé, que j'ai obtenu de toi un si grand sacrifice, que je te devais maintenant plus d'indulgence pour une faute que je comprends... Oui, tu as voulu t'étourdir sur ta souffrance... Eh bien !... c'est à moi... c'est à ma tendresse à disputer à ces indignes distractions le soin de te consoler... Nous ne nous quitterons plus... et tiens, maintenant... tu vas rester... on va t'aider à t'habiller... quelques instants passés au grand air, dans le jardin, te remettront. Nous irons à l'ambassade, n'importe à quelle heure... Au lieu de me retirer de bonne heure, comme je l'avais projeté, nous reviendrons quand tu voudras. Une nuit est quelque chose, à mon âge, et avec une aussi faible santé que la mienne... Mais, n'importe, si je puis te distraire, t'affermir dans la voie où je veux te conduire avec moi, où je ne t'abandonnerai pas un instant... Mon fils, dis-moi, dis-moi, je t'en supplie, que tu m'aimes... que tu pardonnes à ta mère...

Tristan pleurait sans répondre ; pendant ce

temps, Gédéon était resté debout, près de la porte... très-épouvanté des graves embarras que créait cette scène d'amour maternel à la régie de l'Opéra.

La marquise qui, dans son trouble, son tendre entraînement, ne s'était pas aperçue de la rentrée de Gédéon, fut assez vivement contrariée, en l'apercevant, de l'avoir laissé assister à l'expansion de ses sentiments intimes.

— Je ne vous retiens plus, monsieur, dit-elle au baron.

— Mais, madame, songez, repartit piteusement celui-ci; déjà dix heures et demie !

— Eh bien! que signifie... ? repartit la marquise... Agréez mes excuses, ajouta-t-elle, obéissant encore au sentiment des convenances; mais, quelque plaisir que j'aie à vous recevoir dans un autre moment, vous comprendrez que la présence d'un tiers, dans ces confidences d'une mère avec son fils, peut être gênante.

Gédéon s'inclina profondément et sortit avec un geste de désespoir qui indiquait tout ce qui agitait l'âme de ce Vatel de la chorégraphie.

En proie à toutes les tortures d'une lutte intérieure dont il est facile de se rendre compte, Tristan cherchait et hésitait à la fois à répondre. Sa mère lui ferma la bouche en l'embras-

sant et en l'engageant à se rendre au jardin pour se remettre tout à fait en respirant l'air frais du soir.

Tristan sortit.

Un quart d'heure après, un domestique apportait à madame de Morvilliers une page d'agenda écrite au crayon. Tristan protestait de sa tendresse, de son dévouement, de sa reconnaissance pour sa mère, mais il ajoutait que, décidément, il ne se sentait pas en état de l'accompagner, et qu'il allait rentrer chez lui, remettant au lendemain le bonheur de la voir et l'expiation de ses excuses.

Est-il besoin d'ajouter que Gédéon, qui avait entendu le plan de la marquise, spontanément développé par elle, avait été attendre Tristan dans le jardin, et qu'il avait repris bientôt sur lui, au nom de Florentine, l'ascendant que la tendresse de la marquise avait un instant ravi à la sirène des chœurs de l'Opéra?

La marquise, quoique vaguement alarmée, cherchait à prendre son parti de cette entrevue remise au lendemain, lorsque la femme de chambre entra, un billet cacheté à la main. Ce billet était conçu en ces termes :

« Madame,

« Je suis profondément émue de l'accueil que vous avez bien voulu me faire; mais malgré tout le bonheur que j'aurais eu à vous consacrer tous mes soins, à vivre auprès de vous, il m'est impossible d'accepter cette hospitalité si bienveillante et les offres si gracieuses que vous m'avez faites. Demain matin, avant de repartir avec mon oncle, je viendrai prendre congé de vous, et vous présenter, avec mes regrets, l'expression de mon éternelle reconnaissance.

« LOUISE. »

La marquise relut deux fois ce billet, en cherchant ce qui avait pu le motiver... elle crut se rappeler que Louise était sortie avec une certaine précipitation, au moment où Tristan était entré dans le salon, sans que cette circonstance expliquât cependant tout ce qu'il y avait de mystérieux et d'inattendu dans un pareil billet; mais Louise était déjà couchée; il fallut donc remettre l'explication au lendemain.

La marquise de Morvilliers ne dormit pas cette nuit-là.

III

Il était à peine six heures du matin, lorsque la marquise de Morvilliers entra dans la chambre de Louise. La jeune fille avait déjà fait sa toilette ; elle avait son châle sur les épaules et se disposait à mettre son chapeau.

— Déjà debout, mon enfant, dit la marquise ; et, si je ne me trompe, prête à partir ?

— Oui, madame ; il le faut.

— Vous me direz, au moins, le motif d'une résolution aussi soudaine qu'inattendue.

— Ah ! madame la marquise, ne m'interrogez pas. Dites, si vous voulez, que je suis ca-

pricieuse, fantasque, indigne en tous points de vos bontés; je sens que j'ai mérité vos reproches, et je les supporterai sans me plaindre. Mais mon oncle doit être prêt à partir... il m'attend. Permettez, madame la marquise, que je prenne congé de vous et que j'aille le rejoindre.

Ici madame de Morvilliers, qui était demeurée debout, s'assit, et, prenant la main de la jeune fille, sur le visage de laquelle elle arrêta en même temps un regard plein d'affectueuse bonté :

— Pardonnez-moi, à votre tour, chère Louise, lui dit-elle; votre oncle est parti.

— Parti! parti sans moi! s'écria Louise vivement troublée; ô mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que je sais tout, dit la marquise en attirant doucement à elle la jeune fille qu'elle fit asseoir à ses côtés. Oui, mon enfant, votre oncle ne m'a laissé ignorer aucun détail votre trouble, vos appréhensions en retrouvant ici dans le jeune homme qui vous avait si grossièrement outragée hier matin mon propre fils.

— Eh bien! madame la marquise, n'êtes-vous donc pas convaincue à présent de la né-

cessité où je suis de quitter une maison où je suis exposée à me trouver incessamment en face de...?

— Soit, mon enfant, je le veux bien, puisque tel est votre désir; mais, du moins, vous ne quitterez pas cette maison avant d'avoir reçu les excuses de celui qui vous a offensée, et que vous poursuivez à bon droit de votre rancune. Je l'attends ce matin même, et ce sera son premier soin, vous pouvez y compter. Si, après cela, vous persistez dans votre résolution de me quitter, vous serez libre, c'est convenu avec votre oncle; mais j'espère que vous reviendrez sur cette résolution quand vous connaîtrez mieux mon fils, quand il aura mérité et obtenu de vous son pardon. C'est une espérance que je vous prie, mon enfant, de ne pas m'enlever encore à moi qui n'ai pu vous voir sans ressentir pour vous une sympathie bien profonde, et qui serais bien malheureuse d'être quittée par vous au moment où vous venez de m'apparaître comme un ange consolateur.

En prononçant ces derniers mots, la marquise tendit à la jeune fille une main que celle-ci porta vivement à ses lèvres; puis il y eut un silence pendant la durée duquel on put lire sur la physionomie de Louise le combat qui se

livrait dans son âme entre les suggestions d'un accueil si plein d'affectueuse bienveillance et le souvenir d'une cruelle injure.

— Écoutez, Louise, reprit la marquise; je ne veux pas avoir de secrets pour vous, et vous allez apprendre de ma propre bouche l'histoire de mon fils. Il a eu envers sa mère des torts bien graves, et je les lui ai pardonnés. Il est vrai que je suis sa mère! moi. Cependant, croyez-moi, s'il a la tête bien légère, mon pauvre Tristan, en revanche il a un excellent cœur. Puis si, pour la première enfance, rien ne peut remplacer l'amour et les soins d'une mère, il vient ensuite un âge où cet amour et ces soins même ont besoin d'un contre-poids, qui est l'autorité paternelle. Dieu a voulu que Tristan perdît son père au moment même où il commençait à n'être plus un enfant, et où des conseils virils et un frein puissant devenaient nécessaires pour régler et maîtriser cette organisation si pleine d'expansion et de sensibilité, mais par cela même, hélas! si facilement accessible à toutes les passions. Une circonstance particulière est venue d'ailleurs exercer sur la destinée de mon fils une influence vraiment funeste. Condamné par la religion des souvenirs et des affections dynastiques à une exis-

tence oisive, tant qu'a duré le dernier règne, il ne s'est plus trouvé en état, lorsqu'un nouveau régime de gouvernement a été adopté en France, de prendre une carrière. Celle des armes, à laquelle il était prédestiné par sa naissance et par les services de son père, ne lui était plus accessible en effet à l'âge de vingt-quatre ans, qu'au moyen d'un engagement volontaire comme simple soldat. Ma tendresse maternelle a reculé devant les conséquences d'une pareille détermination, et je m'en suis repentie amèrement plus d'une fois. Mieux vaut, en effet, l'état le plus obscur, la dépendance la plus absolue avec toutes ses chaînes et toutes ses humiliations, mais avec la paix du cœur, que la position en apparence la plus digne d'envie avec toutes les agitations d'une mauvaise conscience.

Après avoir ainsi parlé, la marquise demeura quelques instants rêveuse, et sembla prêter l'oreille à quelque voix intérieure qui se serait éveillée dans son âme; puis, passant rapidement la main sur son front, comme si elle eût voulu chasser un importun souvenir, elle reprit le cours de son récit.

— J'étais, dit-elle, d'autant moins préparée au malheur qui est venu fondre sur moi, que

mon fils, pendant les premières années de sa jeunesse, ne m'avait donné que des sujets de satisfaction. Sentant que, dans l'état d'isolement où mes goûts et une santé fort délicate m'avaient conduite à vivre, il m'aurait été bien pénible de renoncer à la société d'un fils unique et tendrement aimé, Tristan s'était condamné volontairement à une existence des plus sédentaires. Que de fois, le soir, je l'ai vu renoncer aux plaisirs de son âge pour venir causer avec moi ou me faire la lecture! Combien j'étais heureuse et fière alors de couver ainsi sous mon aile ce jeune homme si charmant, si richement doué par la nature, et que toutes les mères m'eussent envié. Hélas! quand il m'arrive de songer à toutes les soirées solitaires, à toutes les nuits sans sommeil que j'ai passées depuis lors, il me semble que Dieu a voulu me punir d'avoir été trop orgueilleuse de mon bonheur. Vous ne sauriez vous imaginer, mon enfant, tout ce qu'il y eut dans mon âme de douloureux pressentiment le jour où mon fils qui, contre son habitude, s'était absenté pendant plusieurs soirées consécutives pour visiter, disait-il, un de ses amis assez dangereusement malade, m'annonça qu'il ne rentrerait peut-être pas la nuit suivante, au cas où la situation de

cet ami viendrait à empirer. La tristesse et la préoccupation profondes auxquelles Tristan était en proie se conciliaient assez mal avec le surcroît de soins qu'il donnait à sa toilette depuis la maladie de son ami. Inquiète, troublée, je le pressai, je le suppliai de renoncer à son projet, lui offrant de mettre à sa disposition mes chevaux, ma voiture, mes gens, pour toute la nuit, s'il le désirait, pourvu qu'il me promît de rentrer à quelque heure que ce pût être. « Non, ma bonne mère, me répondit-il d'un « ton visiblement embarrassé, je n'ignore pas « que vous ne pouvez vous endormir tant que « vous ne me savez pas rentré à l'hôtel, et, « souffrante comme vous l'êtes si souvent, je « me reprocherais de troubler votre sommeil « dans l'intérêt d'un ami. Je préfère ne pas « rentrer. » Le sommeil! grand Dieu, le sommeil ! Oh ! c'est à partir de cette nuit fatale qu'il a fui loin de moi ; car le doute affreux m'avait déjà mordue au cœur ! A quelque temps de là, Tristan, dont le front semblait s'être quelque peu rasséréné, bien qu'il fût encore souvent distrait et rêveur, se plaignit, pour la première fois, de l'extrême éloignement où il se trouvait, dans mon hôtel, de toutes ses relations, et du centre de la vie

élégante. Comme je lui faisais observer que la distance, si considérable qu'elle pût être, entre les limites extrêmes du faubourg Saint-Germain et le boulevard des Italiens, était bien rapidement franchie avec l'attelage dont il se servait habituellement, il me dit, avec un ton de résolution que je ne lui avais jamais connu, qu'il venait de louer, aux environs de l'Opéra, un petit pied-à-terre, où il avait l'intention de faire, de temps à autre, élection de domicile. A cette nouvelle, ma chère Louise, je me sentis tressaillir jusqu'à la moelle des os, une sueur froide me saisit, et, sans pouvoir articuler une parole, je tombai dans une crise nerveuse qui se termina par un torrent de larmes. C'en était fait : mon unique enfant, la consolation, l'appui de mes vieux jours, m'était enlevé ; j'étais mère encore, mais je n'avais plus de fils ! Que vous dirai-je de plus? mes pressentiments ne m'avaient pas trompée, et les premières informations que je recueillis, m'apprirent bientôt ce qui n'était plus un secret pour personne autre que pour moi. Le comte Tristan de Morvilliers, présenté par un de ses amis chez l'une de ces femmes qui sont, à la fois, la honte de leur sexe et la ruine de l'autre, en était devenu éperdument épris. Jeune, riche, beau, il avait

remporté sur ses rivaux un facile triomphe. A partir de ce moment, mon fils, absorbé par sa fatale passion, ne parut plus ici qu'à de longs intervalles ; et comme, avec de pareilles femmes, ce n'est pas seulement son repos, sa considération, son honneur même, qu'on engage en même temps que son cœur, pour satisfaire aux ruineuses fantaisies de sa maîtresse, il en vint, dans l'espace de moins d'une année, à aliéner tout le bien que lui avait laissé son père. Un jour enfin, jour cruel, l'hôtel de Morvilliers fut envahi par des recors. Une lettre de change de dix mille francs avait été souscrite par Tristan, et comme il était hors d'état de l'acquitter, on venait le chercher, lui, le fils du vice-amiral de Morvilliers, pour le conduire à la prison pour dettes.

En prononçant ces derniers mots, la marquise, en proie à toutes les émotions d'un semblable souvenir, se mit à fondre en larmes, et, tendant le main à Louise, qui la contemplait avec une compassion profonde, elle l'embrassa tendrement. C'était la première fois depuis bien longtemps qu'elle trouvait l'occasion d'épancher son cœur, et il lui semblait qu'en confiant à une jeune fille innocente et pure, vers laquelle elle se sentait attirée par une mysté-

rieuse sympathie, le secret de toutes ses douleurs de mère, elle devait trouver en elle une consolatrice, en même temps qu'elle se l'attachait désormais par un lien indissoluble. Dès qu'elle se sentit un peu remise, elle reprit en ces termes le cours de son récit :

— La lettre de change de mon fils fut acquittée par mes soins, le jour même ; mais ma santé, déjà précédemment ébranlée par d'autres épreuves non moins pénibles, ne put résister à ce nouvel assaut. Je tombai dans une crise nerveuse, bientôt compliquée de tous les symptômes d'une de ces maladies teribles qui anéantissent à la fois le corps et l'âme. Pendant six semaines, je fus entre la vie et la mort ; mais, grâce au ciel qui, dans cette circonstance, eut pitié de moi sans doute, je n'avais pas la conscience de mon état, et ne me souvenais même plus que j'étais mère. Cependant, à la nouvelle du danger qui menaçait mes jours, Tristan comprit toute l'étendue de sa faute ; saisi par le remords, il vint s'agenouiller à mon chevet, en priant Dieu de lui conserver la mère qu'il avait si cruellement délaissée, et en promettant solennellement, en échange, de sacrifier l'indigne rivale qu'il m'avait préférée. Dieu est plein de miséricorde, ma

chère Louise! Dieu a été touché du repentir de mon fils, et il a daigné me rappeler à la santé pour me permettre de jouir encore ici-bas de l'amour et des caresses de mon enfant! Que Dieu soit béni, n'est-ce pas? et qu'il pardonne à mon Tristan, comme je lui ai pardonné moi-même, toutes les fautes que lui a fait commettre sa malheureuse passion pour une créature si indigne de lui! Aujourd'hui, je ne veux plus me souvenir que d'une chose, c'est que mon fils m'est rendu, et si je me suis laissé entraîner à vous raconter les souffrances d'une pauvre mère, c'est pour que vous m'accordiez, à votre tour, un peu de vos sympathies, ma chère Louise, et aussi pour que vous ne jugiez pas trop sévèrement celui qui vous a offensée; mais pour que vous soyez indulgente envers lui, comme l'a été sa mère.

Louise ne répondit pas. Elle était sous l'empire d'une préoccupation visible; seulement, au bout de quelques instants, elle crut pouvoir hasarder une question qui expliquera suffisamment quel était l'objet de sa préoccupation.

— Hélas! s'écria-t-elle, combien vous avez été à plaindre, madame la marquise! mais cette femme dont M. le Comte de Morvilliers a été si

profondément épris, elle est donc bien belle? La connaissez-vous ?

— Je ne l'ai vue qu'une seule fois, répondit la marquise; mais les traits de mon ennemie n'en sont pas moins ineffaçablement gravés dans ma mémoire. Elle est belle, en effet, mais d'une beauté toute sensuelle. On dit qu'elle ne manque pas d'esprit, et que l'un de ses amants lui a fait donner quelque instruction, sans doute pour avoir moins à rougir d'elle. Je comprends que de telles femmes puissent plaire aux hommes, mais je ne comprends pas qu'on leur donne son cœur. Elle a quelque chose, d'ailleurs, de profondément caractéristique et dont il paraît qu'elle tire volontiers vanité, c'est une chevelure blonde avec un reflet presque fauve.

A ce signalement, Louise tressaillit; car elle ne pouvait méconnaître la jeune femme qu'elle avait aperçue la veille, auprès de Tristan, au relais de poste d'Antony, et l'outrage qu'elle avait subi s'éclaira pour elle d'une sinistre lueur. Peut-être, à ce moment, Tristan lui parut-il un peu moins coupable, car il n'était point douteux qu'il n'eût subi dans cette circonstance l'influence fatale de ce mauvais ange placé à ses côtés, qui lui avait déjà fait déserter ses devoirs les plus sacrés, ceux d'un fils envers sa mère.

Madame de Morvilliers reprit d'un ton presque enjoué, et sans s'apercevoir du trouble de son interlocutrice.

— En vérité, ma chère Louise, c'est trop nous occuper de mademoiselle Florentine Chevillard, qui ne mérite, à coup sûr, à aucun titre, un pareil honneur. Si je ne savais pertinemment combien elle est devenue odieuse à mon fils lui-même, et combien je dois faire foi sur la parole qu'il m'a donnée de ne plus la revoir, je m'en voudrais d'avoir prononcé un pareil nom devant vous et de vous avoir révélé l'existence de semblables créatures. N'en parlons plus; parlons de vous plutôt, en qui j'espère beaucoup pour me faire oublier tous ces mauvais rêves que je viens de vous raconter. Vous avez, m'a dit votre respectacle oncle, des talents qui me seront bien précieux, si vous consentez à demeurer avec moi, pour charmer la solitude de mon existence, lorsque mon fils sera marié, et cela ne saurait tarder beaucoup. On dit que vous avez une voix charmante et que vous êtes excellente musicienne.

— Oh! madame, répondit la jeune fille en rougissant, je vous préviens que mon oncle a toujours été pour moi d'une indulgence qui me fait peur maintenant. Je ne sais de musique que

ce qu'on peut en apprendre dans un modeste couvent d'une petite ville de la Vendée. Encore est-ce de la musique d'église ou bien quelques chants de nos pays, traduits du patois en français.

— Je grille déjà d'envie d'entendre tout cela. En attendant, voici l'heure des journaux et de la poste ; vous plaît-il, mon enfant, de commencer dès à présent, auprès de moi, le rôle de lectrice?

Sur un signe d'assentiment de Louise, la marquise sonna, et un domestique entra, apportant sur un plateau les lettres et les journaux. Madame de Morvilliers jeta rapidement les yeux sur la suscription des divers messages qui lui étaient adressés, et les remit ensuite à la jeune fille, en en retenant un seul qui portait le timbre de la poste d'outre-mer.

— Vous pouvez, continua-t-elle, ma chère Louise, prendre connaissance de toutes ces lettres, car je ne veux pas qu'à partir de ce moment il y ait de secrets entre nous. Après le courrier parcouru, vous me direz quelle en est la substance, et vous voudrez bien, n'est-ce pas? vous charger d'y répondre en mon nom ; car l'écriture ne me fatigue pas moins que la lecture depuis cette cruelle maladie dont je vous ai parlé.

Louise se mit en devoir de remplir la tâche qu'on réclamait d'elle, et, plus d'une fois, pendant l'accomplissement de cet office, une vive rougeur se peignait sur son visage.

— Eh bien ! fit la marquise, qui de son côté s'était approchée d'une fenêtre, et avait lu avec une attention profonde et non sans quelques signes d'émotion le message qu'elle s'était personnellement réservé ; eh bien ! Louise ! qu'est-ce que m'apprennent toutes ces lettres ?

— Hélas ! madame, rien que vous ne sachiez déjà : ce sont des fournisseurs de M. le Comte et de l'autre personne dont vous m'avez parlé qui réclament avec plus ou moins d'impatience le montant de leurs fournitures après s'être adressés vainement à leur débiteur.

— Cela n'en finira donc pas ! s'écria la marquise avec quelque impatience. Il n'importe, vous répondrez à tous ceux qui se présentent comme les créanciers directs de mon fils, que leur créance sera acquittée par les soins de mon homme d'affaires dans le courant de l'année. Quant à ceux qui ont fait des fournitures à mademoiselle Florentine Chevillard, je ne veux pas en entendre parler. Maintenant, c'est à mon tour de vous donner connaissance du message que j'ai reçu et qui m'annonce une bonne nou-

velle. Ce message m'est adressé par un ancien ami dont nous sommes séparés depuis longues années, et qui aime bien Tristan, lui aussi. C'est le vicomte de Fenestrange, ancien officier supérieur de la garde royale, proscrit en 1832 pour sa participation aux troubles de la Vendée. Son nom ne vous est pas inconnu sans doute, ma chère Louise?

— En effet, madame la marquise, j'en ai entendu parler souvent par mon oncle, qui a été curé d'une paroisse voisine du château de Fenestrange. C'était, dit-on, un grand et bel officier, plein de courage et de dévouement à la cause des Bourbons, pour laquelle il s'est bravement battu à la tête de ses paysans; on avait même répandu le bruit qu'il avait été tué dans l'incendie du château de la Pénissière.

— Non, grâce au ciel, le vicomte a pu s'échapper à l'aide d'un déguisement; mais, condamné à mort par contumace, il a mené dès lors une existence bien aventureuse et bien vagabonde, parcourant successivement tous les États de l'Europe, partout surveillé par la police du dernier règne, et finalement réduit à passer aux États-Unis, d'où sa dernière lettre est datée. Il y a deux ans, il est venu faire un voyage en Angleterre, et c'est à cette époque

que mon fils, auquel il porte un attachement presque paternel, car il n'a pas d'enfants, l'a vu pour la dernière fois. Je suis curieuse, ma chère Louise, de savoir tout ce que votre oncle vous a dit de M. de Fenestrange.

Et comme la jeune fille baissait les yeux et rougissait...

— Allons, continua la marquise, je vois qu'il vous en a dit un peu de mal.

— Oh! non, certes, madame la marquise; seulement, s'il faut tout vous dire, on prétend dans le pays que M. le vicomte de Fenestrange ne rendait pas sa femme très-heureuse.

Ce fut au tour de madame de Morvilliers de rougir et de baisser les yeux.

— Ce sont de méchantes langues, reprit-elle d'un ton moitié sérieux, moitié enjoué, qui ont fait courir ce bruit-là en Vendée. Au surplus, ajouta-t-elle, vous verrez bientôt M. de Fenestrange, car il m'annonce son retour en France pour la fin du mois de mai. Il se lasse, me dit-il, et je le comprends, d'attendre la restauration de notre roi légitime sur le trône de ses pères, et ne veut pas, pour revoir sa patrie, qu'il ne lui reste plus qu'à venir y mourir. Le vicomte a cinquante-cinq ans à peine, si j'ai bonne mémoire, et mon fils m'a dit qu'il l'avait trouvé,

comme toujours, il y a deux ans, plein de séve et de verdeur, malgré ses cheveux blancs. Voici le passage de sa lettre où il me parle de mon cher Tristan, et je veux vous en donner lecture moi-même, pour vous convaincre qu'il n'y a pas que sa mère qui en pense du bien.

En même temps la marquise de Morvilliers lut à haute voix ce qui suit:

« Vous ne sauriez croire combien la nouvelle de votre maladie m'a vivement affligé. Eh quoi! ma belle amie... »

— J'étais belle, il y a vingt ans, dit la marquise en s'interrompant et avec un sourire plein de mélancolie.

« Eh quoi! j'aurais pu arriver en France et ne plus vous y trouver!... Oh! c'est là une pensée cruelle contre laquelle tout mon être se révolte; mais permettez-moi de vous le dire, vous n'êtes point raisonnable. Tristan est jeune et beau et il est inflammable comme tous les bons cœurs. Il a pris une maîtresse dans les coulisses de l'Opéra, et il dépense de l'argent pour elle. Tout cela me semble on ne peut plus naturel, si la maîtresse est jolie. Croyez-moi, chère marquise, il faut toujours et tôt ou tard que jeu-

nesse se passe. A ce propos, à quelle époque croyez-vous que commence ce vilain âge qu'on appelle la vieillesse? Quant à moi, je vous déclare que je n'entends pas être appelé vieux avant soixante et dix ans. Que Tristan se tienne pour averti à cet égard. Comme il me tarde de le gronder moi-même pour toute la peine qu'il vous a faite, ma belle amie! Mais je sens qu'il me tarde encore plus de l'embrasser... »

— Décidément le vicomte est comme moi! dit madame de Morvilliers en repliant la lettre, qu'elle plaça discrètement dans son corsage. Mais c'est assez nous occuper de correspondance..... Voyons les journaux maintenant..... Louise, vous avez la parole.

Le lecteur n'est sans doute nullement curieux de se livrer à une revue rétrospective de ce qui se passait en France et dans le reste du monde, au commencement du printemps de 1851, et il nous saura gré de passer immédiatement au récit d'un *steeple-chase* de la Croix de Berny, récit authentique, et qu'on pourrait retrouver au besoin dans les colonnes du *Constitutionnel* ou de tout autre journal de l'époque.

Après avoir narré avec une grande exactitude d'historiographe toutes les phases de cette mé-

morable lutte hippique, le journaliste achevait ainsi qu'il suit son récit :

« Un incident des plus fâcheux a signalé cette solennité. Une jeune dame, ayant voulu forcer la consigne qui interdisait de pénétrer dans l'enceinte et aux places réservées pour les juges, son cavalier, jeune homme de vingt-huit ans, a pris fait et cause pour elle, et le maire, en personne, s'étant présenté pour interposer son autorité, l'imprudent, qui tenait un *stick* à la main, excité par sa compagne, n'a pas craint de lever sur un magistrat respectable son arme inoffensive. Immédiatement, il a été procédé à son arrestation par la foule elle-même indignée. Ce jeune homme, qui porte un des noms les plus illustres de l'ancienne noblesse, n'a été relâché que grâce à l'intervention de personnes très-haut placées. On assure, d'ailleurs, pour sa justification, qu'il avait, à l'exemple des jeunes lords de l'autre côté de la Manche, fait des libations trop répétées pour être maître de lui dans une circonstance où il s'est conduit d'une manière vraiment scandaleuse. C'est du moins ce qui résulte de la déposition faite à l'instant même par sa compagne, jeune et charmante coryphée des chœurs de l'Opéra,

non moins connue dans le monde du *sport* que... »

En lisant ces dernières lignes, la voix de Louise avait commencé à faiblir, et le vif incarnat de ses joues avait fait place à une pâleur soudaine. La marquise n'avait pu elle-même se défendre d'une certaine anxiété en entendant des détails qui n'avaient que trop d'analogie avec la situation dans laquelle son fils lui était apparu la veille au soir. Sans laisser à sa jeune lectrice le temps de chercher à tromper sa sollicitude maternelle, madame de Morvilliers s'empara vivement du journal et acheva, avec une avidité fiévreuse, le récit du journaliste, dans lequel, suivant un usage quelque peu indiscret, les noms des acteurs de la scène qui précède étaient désignés par leurs transparentes initiales. Le doute n'était plus permis dès lors pour la malheureuse mère, et ce fut d'une voix étouffée par les sanglots qu'elle balbutia :

— Il m'a trompée !... Il m'a menti ! Il est retourné avec cette misérable femme... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi !...

A cet instant, un domestique, paraissant sur le seuil de la porte, annonça que M. le comte Tristan de Morvilliers venait d'arriver, et de-

mandait s'il pouvait être admis auprès de sa mère. La marquise fixa sur cet homme un œil hagard, mais sans lui répondre ; et comme il renouvelait sa question :

— Dites à mon fils, s'écria-t-elle impérieusement, que je ne veux pas le voir, que je lui interdis ma maison, et qu'il n'y rentrera que quand je serai morte.

Ayant ainsi parlé, elle se jeta en pleurant dans les bras de Louise, qui, émue de pitié à la vue d'une douleur si poignante, cherchait à la calmer en lui disant :

— Ah ! madame la marquise, c'est bien décidé maintenant, je reste avec vous !

IV

Le mois de mai à Paris est l'un des plus agréables qu'on puisse passer dans cette capitale ; on ne va que fort tard à la campagne ou aux eaux. Le bois de Boulogne, entre trois et six heures de l'après-midi, présente, à cette époque de l'année, le plus ravissant spectacle ; ce ne sont que beaux équipages, attelages incomparables, fringants cavaliers, et surtout les femmes les plus charmantes. Le soleil du printemps prête à cette scène ses plus doux rayonnements. Il semble qu'il n'y ait dans cette capitale qu'on

aperçoit épanouie, là-bas, à l'horizon, que luxe, élégance, jeunesse et bonheur.

Par une de ces radieuses après-midi, une calèche-berline de la forme la plus élégante, attelée de deux chevaux pur-sang, et conduite par un cocher poudré, roulait dans l'avenue de Madrid; un couple l'occupait, couple charmant et rempli de toutes les grâces de la jeunesse : un jeune homme de vingt-huit ans, une jeune femme de vingt à vingt-deux ans au plus ; on eût dit deux amants dans leur lune de miel, si l'attitude un tant soit peu évaporée de la jeune femme, ses œillades provocatrices et certains saluts lointains échangés familièrement avec quelques cavaliers fuyant à l'horizon, n'avaient suffisamment indiqué une de ces prêtresses du plaisir que, de tout temps, l'Opéra a eu le privilége de fournir aux fils de famille et aux riches désœuvrés pour les aider à manger leur patrimoine.

Cette femme était en effet la belle Florentine Chevillard, et son cavalier était le jeune comte de Morvilliers. La berline venait d'entrer sous une allée ombreuse éloignée du tumulte des grandes allées que fréquente le monde élégant.

— Ne voulez-vous pas mettre pied à terre? dit le comte.

— Volontiers, dit Florentine, donnez-moi

votre bras ; cela me dégourdira les jambes.

— Chère amie, ne vous souvient-il pas de cette allée où nous sommes ?

— Oh ! oui, certes, je connais le bois comme si je l'avais fait ; depuis si longtemps que je viens m'y promener... on est si bête à Paris qu'on n'y pratique qu'une seule promenade, et c'est celle-là. Pourquoi ? Je l'ignore.

— Eh quoi ! cette allée ne vous rappelle rien ?

— Elle me rappelle pour le moment que si le bois de Boulogne est monotone et insipide, cette partie du bois me paraît la plus monotone et la plus insipide de toutes, attendu qu'il n'y passe personne.

— Et c'est tout ?

— Oui... ma foi ! aussi, pourquoi avoir dit à Narcisse (c'est le nom du cocher poudré) de nous conduire par ici ? quelle étrange idée vous avez eue là !

— Hélas ! Florentine, s'écria le jeune comte en poussant un profond soupir, il n'y a pas encore assez longtemps que vous êtes à moi pour que je pusse penser que vous auriez déjà oublié quel souvenir ineffaçable se rattache pour moi à cette allée où nous sommes. C'était à la fin de l'été dernier ; vous vous promeniez dans cette

partie du bois avec une femme de vos amies; vous laissâtes tomber votre mouchoir; je passais à cheval et vous avais aperçue de loin; je descendis, je ramassai votre mouchoir, puis je mis mon cheval au trot, et vous rejoignis. J'entends encore votre voix si harmonieuse qui me remerciait, et vous me dîtes en souriant: « Toute peine mérite salaire. » Vous teniez à la main un bouquet de violettes, que vous mîtes dans la mienne. Ce bouquet, je l'ai toujours, Florentine, et, de ce moment-là, je sentis que mon cœur était à vous. Ah! Florentine, Florentine, avez-vous pu oublier cela?

Et une larme vint perler dans les yeux du comte. Il y a de ces circonstances dans la vie où l'on se trouve seul alors qu'on croyait être à deux. C'est là, pour quiconque a aimé, une des tortures les plus poignantes que le cœur puisse subir. Florentine comprit sa faute, et, prenant la main de Tristan, qu'elle serra dans la sienne:

— Voyons, lui dit-elle, allez-vous encore me faire une mauvaise querelle? Vous aimez à vous plaindre, vous autres hommes... vous êtes d'une exigence!... Il faut que nous devinions vos moindres pensées, et si nous ne nous y associons à l'instant même, nous ne sommes pas bonnes à jeter aux chiens. Soyez raisonnable,

cher Tristan; est-ce que vous vous méfiez de moi? Est-ce que je ne suis pas toute à vous? Tiens, dit-elle en l'embrassant furtivement, m'en veux-tu encore?

— Oh! tu es un ange, Florentine! s'écria le comte, en proie à cette fascination que produit invinciblement l'objet aimé, et prêt à subir, sans se plaindre, les plus injustes reproches, pourvu qu'une semblable compensation vienne s'y joindre et les faire oublier.

— A la bonne heure! te voilà comme je te veux. Qu'as-tu aujourd'hui, mon Tristan? tu n'as jamais mieux mérité ton nom.

— Tu sais que je ne te cache rien, Florentine... C'est que je pense que c'est la fête de ma mère, et je n'ai pas osé aller la lui souhaiter en personne; je lui ai envoyé des fleurs, des violettes aussi, comme celles que tu m'avais données. Pauvre mère! quelle peine je lui ai faite!

— Allons! maintenant c'est de sa mère qu'il s'agit! Eh! mon Dieu! cher Tristan, je me reproche vraiment, vous le savez, de vous enlever à sa tendresse; vous me l'avez assez dit de fois pour que je ne l'ignore pas, et ce n'est pas généreux à vous de m'en parler sans cesse.

— Sans cesse! Mais voilà la première fois depuis cette matinée fatale... depuis un mois.

— Eh bien ! est-ce que c'est moi qui vous empêche de la voir, votre mère?... On dirait que je m'oppose à ce que vous remplissiez vos devoirs ; mais je l'aime moi, votre mère ; est-ce ma faute si elle ne m'aime pas ?

— Il faut lui pardonner, Florentine ; une mère est jalouse avant tout de son fils.

— Eh bien ! que ne vous mettez-vous à sa merci ? que ne me sacrifiez-vous à elle ?

— Ah ! Florentine, tu sais bien que c'est impossible, que je t'aime trop pour cela.

— Mon Dieu ! ne vous gênez pas à mon égard... Vous êtes jeune, vous êtes beau ; mais il ne faut pas vous imaginer qu'on ne puisse pas vous remplacer. Croyez qu'il y en a plus d'un parmi les habitués des coulisses de l'Opéra qui donnerait bien de l'argent pour vous succéder. Tenez, hier, encore, cet agent de change qui a réalisé de si beaux bénéfices à la dernière liquidation à la bourse, disait qu'il les mettrait volontiers à mes pieds, si je voulais seulement l'admettre un matin à ma toilette, et l'on dit qu'il a gagné un demi-million. Le duc de*** ne m'a-t-il pas fait offrir un hôtel, des chevaux?

— Comment ! le duc !... il a osé... Oh! qu'il y prenne garde !

— Allons, ne vas-tu pas te fâcher à présent,

méchant boudeur! Tu sais bien que je te dis tout; n'est-ce pas chose convenue entre nous? Est-ce que, si j'avais la fantaisie d'écouter ces gens-là, je t'en parlerais? Je me tairais et je ferais mes coups à la sourdine comme tant d'autres; mais non, je veux être franche avec toi. Viens, remontons dans la voiture et crois toujours dans ta Florentine.

— Oh! je t'aime, Florentine! je t'aime!

Et là-dessus, les deux amants rentrèrent dans le tourbillon de la foule élégante qui vient peupler le bois de Boulogne au mois de mai entre trois et six heures de l'après-midi.

Qui n'a reconnu, dans le dialogue qui précède, le machiavélisme de l'amour, cet art perfide avec lequel ces sirènes qu'on rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale, y compris les chœurs de l'Opéra, enlacent leurs victimes, pour les précipiter plus sûrement dans cet abîme sans fond où tant de malheureux laissent, à la longue, leur fortune, leur considération, leur honneur même, et où, pour comble de maux, leur cœur se déchire, en proie à d'incessantes et éternelles angoisses! Ah! quelle belle, noble et grande chose que l'amour vrai! Quel fléau terrible que le sentiment qu'une coquette, dans toute l'acception du mot,

offre si souvent en échange de cet amour-là!

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis le dialogue qui précède, que la berline de mademoiselle Florentine Chevillard traversait fièrement toutes les voitures qui s'entrecroisaient, avec deux écuyers cavalcadours à la portière. C'était, d'une part, le baron Gédéon de Pontauriol avec un camélia à la boutonnière, et, de l'autre, le prince Ratanoff qui escortait gravement sa dulcinée, mademoiselle Fernande Corniquet, vêtue en amazone, et montée sur un cheval de manége, par esprit d'économie.

— Eh quoi ! disait Gédéon, vous avez manqué la répétition, ma chère Florentine... Savez-vous qu'on vous mettra à l'amende?... Demandez plutôt au prince Ratanoff. N'est-ce pas, prince, que Florentine est à l'amende?

— Certainement, répondit le prince, que la journée est charmante, ainsi que la promenade. Oh! tout est charmant en France!

— Qu'est-ce que cela me fait? dit Florentine.

— Mais, ma chère, reprit le baron, cela fait que vous demeurerez coryphée, tandis que vous avez tout ce qu'il faut pour devenir premier sujet. Vous ne voulez donc pas travailler à toute force? Tristan, interposez votre autorité, je vous prie, dans l'intérêt de l'art.

A ce moment vint à passer une voiture richement armoriée. Un cri s'échappa de cette voiture.

— Qu'est-ce? dit Tristan en voyant une vive rougeur sur les traits de sa compagne.

— Oh! ne m'interrogez pas, dit Florentine; mais rentrons au plus vite; quittons cette promenade.

— Pourquoi? Nous arrivons à peine... je veux le savoir.

— C'est inutile.

— Florentine, tu me caches quelque chose... C'est un rival! Ah! s'il en est ainsi, malheur à lui! Je suis dans un de ces moments où je sens que j'aurais de la joie à me couper la gorge avec quelqu'un.

— Alors, dit Gédéon, il faut le faire interdire décidément, puisqu'il veut tuer sa mère!

— Ma mère! C'était ma mère!...

— En personne, mon cher.

— Oh! que je suis coupable envers vous, Florentine, moi qui vous soupçonnais! Me pardonnez-vous?

— Il le faut bien; mais rentrons.

— Ah çà! dit Gédéon, quelle était cette charmante sylphide que j'ai aperçue avec madame de Morvilliers dans sa voiture?

— Je l'ignore, fit Tristan.

— Diable! mon cher, quel galbe! Il me semble que j'ai déjà vu cela quelque part... Je suis sûr que si cette femme-là s'en mêlait, elle danserait à ravir.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, que déjà l'attelage touchait au logis de Florentine; celle-ci était devenue rêveuse.

— Combien je vous suis reconnaissant, ma Florentine, s'écria le comte en entrant dans l'appartement, du nouveau témoignage d'amour que vous venez de me donner!... Oh! si ma mère savait ce que vous venez de faire, je suis sûr qu'elle en serait profondément touchée. Pauvre mère! combien je suis coupable à son égard! Tenez, les bonnes résolutions sont fécondes, et, si vous le voulez bien, Florentine, j'irai ce soir embrasser ma mère! Le jour de sa fête, elle ne saurait refuser de me recevoir.

— Je ne m'y oppose nullement, cher Tristan.

En prononçant cet acquiescement, il y eut sur les traits de Florentine une légère contraction qui n'échappa pas à son amant.

— Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? lui dit-il : on dirait que vous souffrez.

— En effet, je me sens mal à l'aise : j'ai comme un frisson intérieur; je vais me coucher.

— Grand Dieu ! ma Florentine, repartit le comte avec la plus vive inquiétude, serais-tu malade ? Veux-tu que j'envoie chercher un médecin ?

— Comme il vous plaira.

— J'y cours moi-même. Godard demeure à deux pas d'ici, je te le ramène.

— Lui ou un autre, peu m'importe.

— Il vaut mieux que ce soit lui, puisqu'il est médecin de l'Opéra et qu'il pourra constater ton indisposition ; car tu ne saurais danser ce soir. Un baiser, cher ange, et je reviens.

Moins d'un quart d'heure s'était écoulé que le docteur Godard était venu, avait examiné la malade, et voici la conversation qui avait lieu entre l'amant et le médecin, en dehors de la chambre à coucher de Florentine, car celle-ci avait déclaré qu'elle avait besoin de repos.

— Eh bien ! docteur, comment la trouvez-vous? Pensez-vous que cette indisposition sera sérieuse?

— Mon cher Tristan, repartit Godard, vous me rappelez ce mot de M. de Talleyrand. Quel intérêt peut avoir M. *** à engraisser ?

— Est-ce que vous supposeriez que Florentine mentirait?

— Je n'en sais rien... un malaise nerveux... c'est difficile à constater.

— Vous pensez qu'elle me trompe?

— Je n'en sais rien ; je vais être plus invraisemblable. J'admets qu'elle ne vous trompe pas.

— Docteur ! fit Tristan avec colère.

Mais, se calmant presque aussitôt, il ajouta :

— Au fait, vous avez peut-être raison ; il peut y avoir quelque chose sous cette indisposition... Décidément, je ne la quitterai pas ce soir.

— Il est vraisemblable que c'était son but.

— Vous ne lui supposez donc que dissimulation et artifice... lorsque aujourd'hui encore elle a fait une chose... Vous en seriez touché, si vous la connaissiez.

— Ne la dites pas... il y a peut-être plus de chance alors pour que j'en sois touché.

— Vous êtes impitoyable, cher docteur. Tenez, aujourd'hui, ma mère était venue au bois de Boulogne, profiter des premiers rayons de ce beau soleil de printemps. Florentine l'a vue, elle a pensé à l'impression que pourrait produire, sur l'organisation frêle et maladive de ma pauvre bonne mère, notre présence à tous deux, et elle a voulu interrompre sa promenade à peine

commencée, malgré tous les attraits de la journée. Eh bien! qu'en dites-vous?

— Hum! hum! la bosse de la discrétion et du respect humain lui a poussé bien subitement, elle qui tenait tant à vous afficher.

— Docteur, vous plaisantez toujours. Mais, tenez encore, depuis quelques jours elle me sait gêné; eh bien! elle a cessé d'avoir recours à moi.

— Oh! alors, je ne plaisante plus; quand une femme comme Florentine fait de bonnes actions et paraît économe, il y a quelque chose là-dessous! Cela doit être très-grave!

— Vous ne croyez donc à aucun bon sentiment de la part de... certaines femmes? Vous ne croyez pas que l'amour qui les a perdues, puisse les racheter jamais!

— Vous avez tort de m'interroger, mon cher Tristan; vous devriez savoir qu'en ma qualité de médecin de l'Opéra, j'ai vu trop souvent les coulisses de ces représentations éternelles données par ces comédiennes d'amour. Tenez, croyez-moi, restons-en là.

— Non, non, parlez, fit Tristan avec une fiévreuse impatience... et si vous avez quelque chose à dire sur Florentine...

— Sur elle en particulier, oh! rien absolu-

ment... Elle obéit aux conditions de sa situation, comme toutes les autres... et si je voyais, par exemple, un forçat du bagne de Toulon, le front ruisselant de sueur, écrasé sous le fardeau de quelque lourde solive, aux rayons d'un soleil brûlant, irais-je lui demander de ces instincts de sensibilité, de ces raffinements de la conscience que peuvent nous permettre à nous autres citadins les loisirs de notre vie commode ?

— Cette comparaison...

— Est plus juste que vous ne pensez. Croyez-vous que ce soit pour leur plaisir que ces femmes-là nous prennent? Erreur ! Il y a de bien douloureuses nécessités, d'implacables et incessants sacrifices dans cette lutte de la dissipation contre la misère, dans cette poursuite d'un avenir impossible à travers toutes les exigences du présent ; mais, une fois jetées dans cette voie de luxe obligatoire, une fois cotées à ce numéro d'ostentation, il faut s'y maintenir !... il faut à tout prix ne pas se laisser écraser par la comparaison de leurs rivales plus fortunées ; il n'y a pas à lésiner sur le choix des moyens... derniers instincts de la pudeur et derniers scrupules de la conscience, on n'a plus le temps, on n'a plus le sang-froid de rien écouter ; dix

amants de plus, s'il le faut, mais jamais un cheval de moins!... et d'autant plus à plaindre dans cette course au clocher de l'envie et de la vanité, d'autant plus condamnées à remplir sans relâche ce tonneau des Danaïdes qui s'écoule incessamment sous leurs pieds, que les impressions, les sentiments qui sont la consolation, le charme de la vie des autres femmes, sont pour elles inévitablement dans les conditions d'un mercantilisme avilissant ; dans ce sanctuaire intime des affections les plus douces, les plus enivrantes, au plus profond de leur âme, là où les autres femmes élèvent un autel à quelque idole mystérieusement adorée, elles sont condamnées à ne plus avoir qu'un comptoir banal!

— Mais enfin, reprit Tristan pâle de souffrance, prétendriez-vous me dire que Florentine n'est pas à moi seul?

— Je n'en sais rien, reprit Godard, mais avec ces femmes-là... il faut s'attendre à tout, même à leur fidélité. Pourquoi diable voulez-vous qu'elles vous trompent quand ce n'est pas leur intérêt ?

— Mais vous oubliez qu'elle a refusé pour moi les propositions les plus magnifiques?... des rendez-vous qui eussent été pour elle des pluies d'or!

— Mon cher ami, croyez-en mon expérience, pour ces femmes-là, ce qui est difficile à trouver, ce ne sont pas quelques billets de banque qu'elles sont obligées de jeter follement, à peine reçus, c'est une grande et véritable passion ! Elles seront bien avancées avec quelque gros banquier, quelque prince ou nabab exotique qui leur laissera des diamants, un attelage, un riche mobilier, que sais-je ? en échange d'un caprice plus ou moins fugitif. Mais ce qu'on ne remplace pas, c'est un homme épris comme vous, un homme qui livrera éternellement ce qu'il a, ce qu'il aura, ce qu'il n'a plus, ce qu'il devra, ce qu'il prendra au besoin... un homme condamné par l'inquiète sollicitude d'une passion fiévreuse à les assurer contre toutes les éventualités du sort, à les couvrir de sa fortune, de son courage, de son crédit, de son nom.

Tristan fit à ce dernier mot un geste d'incrédulité.

— Eh ! mon Dieu ! seriez-vous le premier qui auriez fait une pareille folie !... Mais les périls qui vous menacent sont moins éloignés et moins problématiques.

— Quels périls ?

— J'achèverai, dit Godard, puisque vous m'avez mis sur ce chapitre... Ce qui est le plus

à craindre pour vous, ce n'est pas seulement votre fortune mangée en herbe, votre avenir compromis, le joug d'habitudes invétérées qui vous éloignent de plus en plus du monde où retentit encore le nom honorable de votre famille, et vous rendront tôt ou tard impropre à y figurer; mais croyez-vous que vos forces résistent à une surexcitation de tous les moments, à cette anxiété chronique d'une passion satisfaite peut-être dans quelques vulgaires désirs, jamais dans les nobles aspirations, et toujours fatalement privée du repos, de la sécurité que toute organisation humaine réclame!... Déjà, mon cher comte, vous n'êtes plus reconnaissable depuis quelques mois, et je ne vous en donne pas autant pour que votre santé ou votre raison même s'altèrent gravement... Songez à votre avenir et à votre mère.

Tristan ne répondait pas.

— Il me semble, reprit le docteur Hector Godard, que je trouve en vous moins de contradiction sur ce sujet. Eh bien! ne vous laissez pas aller à ce joug qui n'est si dangereux que parce qu'il est volontaire... qui n'est volontaire que parce qu'il est illusionné... Il faut jeter bas toute cette poétique théâtrale des Manon Lescaut régénérées par l'amour, et des Madeleines

transfigurées par le repentir; il faut comprendre qu'une terre viciée ne peut jamais donner de bons produits. Je ne proscris pas quelques moments de distraction, à condition qu'ils ne deviennent pas une chaîne et un supplice de toute la vie... Que diable! prenez-moi de ces drôlesses-là, mais pas au sérieux... Ayez-en dix s'il le faut, mais, pour Dieu, n'en aimez pas une seule.

Tristan était tombé dans une mélancolie profonde.

— C'est bien imprudent à moi, continua Godard, ce que je me suis laissé aller à vous dire... Florentine ne peut nous entendre, et cependant je suis sûr qu'elle sait tout déjà... avant même que vous le lui disiez, ce qui arrivera... Quand on aime comme vous, on dit tout. Or, la colère de ces femmes-là est presque aussi fatale que leur amour, si l'on peut appeler amour ce mélange d'instincts intéressés et de besoins nerveux qui les font s'attacher à leur proie... Mais puisque enfin j'ai couru une de ces chances, sera-ce au moins avec quelque profit pour vous?

Tristan garda encore le silence quelques moments, puis se leva et tendit la main à Godard.

— Vous avez raison, docteur, dit-il enfin. Ma liaison avec Florentine, c'est la perte de mon repos, le sacrifice de mon avenir; c'est l'ingratitude envers ma mère, c'est une déchéance de tous les devoirs que m'impose mon nom, et puisque je ne puis moins l'aimer, je devrais rompre avec elle.

— Et vous concluez? fit Godard.

— Que je vais la retrouver, ajouta Tristan.

Là-dessus le jeune comte de Morvilliers serra silencieusement la main du médecin et se dirigea vers l'appartement de Florentine.

— Il est flambé! fit Godard. Quel fou!... Sept heures, reprit-il en jetant un coup d'œil sur sa montre; ne suis-je pas presque aussi fou que lui, moi qui, pour le sermonner, ai retardé mon dîner d'une heure!

Ce soir même, Florentine venait de s'endormir, et le comte de Morvilliers, en proie aux préoccupations que lui avait laissées sa conversation avec le docteur Godard, attachait sur cette tête adorée un regard empreint de toutes les angoisses du doute et d'une passion fiévreuse. Absorbé comme il l'était dans cette muette contemplation, il n'avait plus d'yeux que pour son idole; ou, s'il les détournait par aventure, c'était, comme l'avare qui couve son

trésor, pour s'assurer que nul autre que lui ne pouvait s'enivrer d'un pareil spectacle. On était entré plusieurs fois dans la chambre à coucher de la danseuse, sans qu'il s'en fût même aperçu. Cependant il vint un moment où ses yeux, errant machinalement autour de lui, s'arrêtèrent sur un billet cacheté qu'on avait déposé sur un meuble à sa portée. Il tressaillit instinctivement sous l'empire d'un de ces soupçons jaloux qui s'emparent si vite, en pareille circonstance, d'un cœur violemment épris, et il saisit le billet. La suscription le rassura pleinement. Elle était ainsi conçue :

« Pour M. le comte de Morvilliers ; particulière ; lord S... »

Lord S..., était un des plus jeunes membres de la chambre haute d'Angleterre, que Tristan avait eu occasion de rencontrer plusieurs fois, pendant l'hiver qui venait de s'écouler, dans les coulisses de l'Opéra et dans le monde du sport, dont le jeune lord était un des plus fervents néophytes. Beau cavalier, beau joueur, riche d'ailleurs, lord S... avait toutes les qualités voulues pour être parfaitement accueilli dans la société des viveurs de l'aristocratie parisienne.

Tristan avait conçu pour lui de l'estime et de la sympathie, sans qu'il se fût établi entre eux d'autres relations que celles qui naissent d'un contact fréquent et d'un échange banal de politesses. Aussi bien, la liaison nouée par le jeune comte avec Florentine avait un caractère si absorbant et si exclusif, qu'on peut dire qu'elle aboutissait à une confiscation absolue.

Tristan ne reçut donc pas sans surprise de lord S... une missive qui était la première que celui-ci lui eût jamais adressée. Il rompit le cachet et ouvrit la lettre en se demandant si l'excentricité britannique n'avait pas porté lord S... à lui envoyer, sous une forme presque solennelle, une simple invitation à souper. Mais tout à coup ses yeux se troublèrent, une pâleur effrayante envahit son visage, et une sueur froide se répandit sur son front. Le billet qu'il tenait à la main était ainsi conçu :

« Mon cher comte,

« Je pars demain soir pour Londres, et veux,
« avant de quitter Paris, vous rendre un ser-
« vice, parce que j'ai pour vous, malgré la fri-
« volité de nos relations, une considération
« profonde et une estime véritable. J'ai perdu,

« l'un de ces derniers jours, 12,000 fr. au lans-
« quenet contre une personne que vous avez le
« malheur d'honorer de votre amitié. Je ne les
« regrette nullement, je vous prie de le croire,
« et je voudrais même que la somme fût plus
« considérable, s'il doit résulter pour vous, de
« ma lettre, une résolution dans l'accomplisse-
« ment de laquelle il me serait pénible de vous
« voir apporter la moindre hésitation. En deux
« mots, mon cher comte, j'ai acquis la convic-
« tion, bien douloureuse pour vous, que la per-
« sonne dont il s'agit triche au jeu. Je vous en-
« gage ma foi de gentilhomme de garder le se-
« cret sur une pareille infamie : permettez-moi
« pourtant d'y mettre une condition, c'est qu'en
« vous séparant sur l'heure de mademoiselle
« Florentine, vous enlèverez ainsi à quiconque
« le droit de vous considérer à l'avenir comme
« son complice. »

En achevant ce message, l'infortuné jeune homme ne put réprimer un cri de douleur et de rage. A ce cri, Florentine se réveilla en sursaut :

— Qu'est-ce donc? Qu'as-tu, mon Tristan? fit-elle de sa voix la plus douce.

Le comte, haletant, éperdu, demeura muet

quelques instants ; puis, obéissant à une inspiration soudaine, il répondit d'une voix calme en apparence :

— Ce n'est rien. Comment te trouves-tu maintenant, cher ange ?

— Un peu mieux, mon ami.

— J'en suis enchanté ; car j'avais oublié de te dire que j'attends demain chez moi, dans la matinée, quelques amis. Nous jouerons au lansquenet. Tu en seras, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, certes ; j'adore le lansquenet. Quelle est cette lettre que tu tiens à la main ?

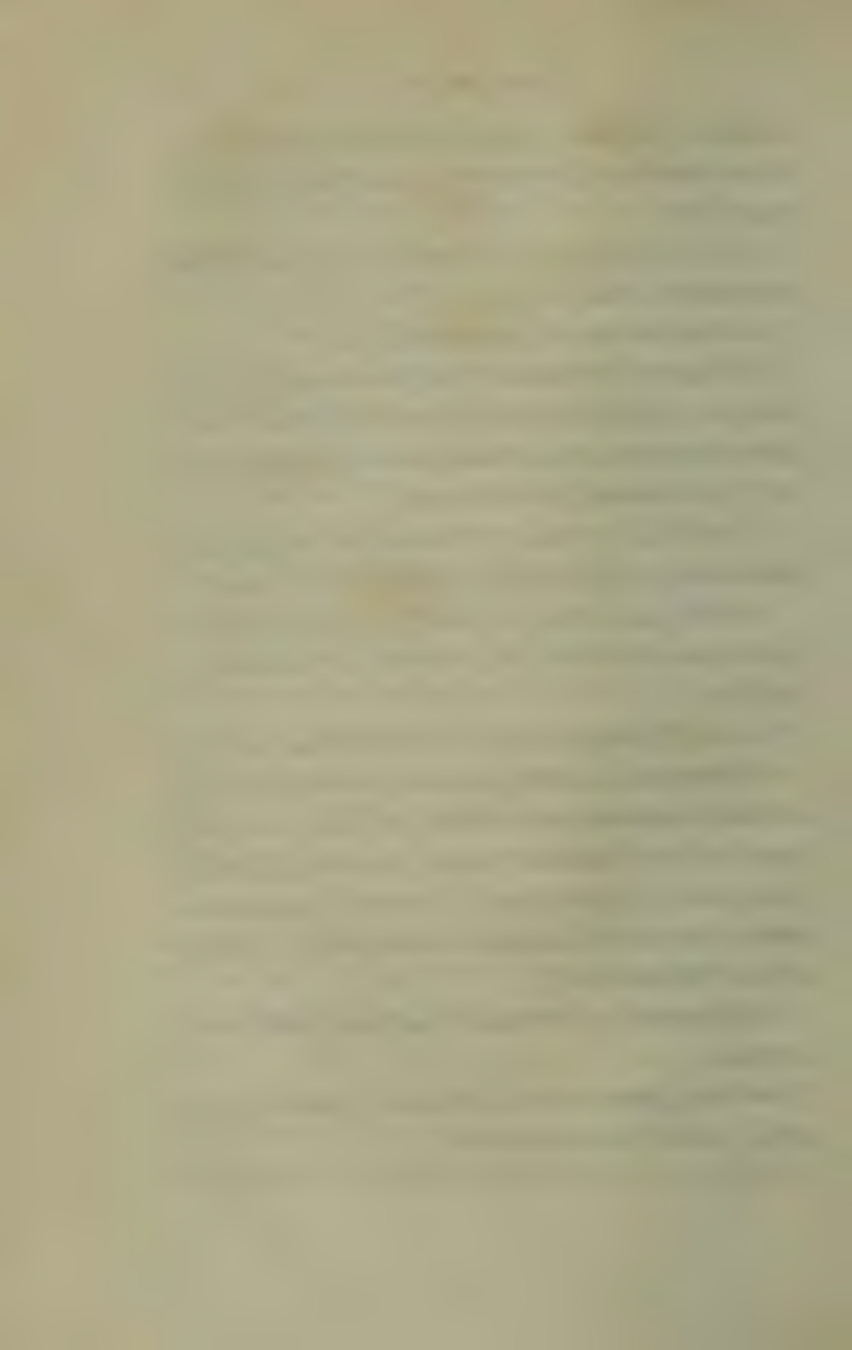
— C'est une lettre de lord S..., qui s'excuse de ne pouvoir être des nôtres. Il retourne à Londres.

— Ah ! tant pis ! Lord S... est beau joueur.

— Surtout quand il perd, murmura Tristan, les dents serrées et le cœur en proie aux plus tumultueuses émotions ; mais, sois tranquille, il y en aura d'autres, et tu pourras gagner encore... comme tu as gagné avec lord S..., n'est-ce pas, Florentine ?

La danseuse ne répondit pas ; elle s'était rendormie.

— Mon Dieu ! s'écria Tristan, faites-moi la grâce qu'elle soit innocente !



V

Le tonnerre gronde, la pluie tombe par torrents sur les boulevards devenus déserts, à l'heure où Paris voit d'ordinaire s'épandre, en tous sens, le long de cette magnifique artère, les flots de son immense population, à l'heure où l'on rentre du bois, du bureau, de l'étude, de la promenade, pour aller dîner.

Si l'on pouvait pénétrer dans l'intérieur de chaque logis, on verrait bon nombre de peureux occupés à fermer hermétiquement volets et rideaux pour ne point être aveuglés par les éclairs qui embrasent incessamment l'atmo-

sphère de leurs sinistres lueurs, pendant que quelques rares admirateurs des grands spectacles de la nature, quelques poëtes ou quelques badauds, collés derrière leurs vitres, observent d'un œil curieux ce qu'on peut considérer à bon droit comme un avant-goût de la fin du monde. Quelles que soient les impressions qu'on éprouve pendant un grand orage, il y a, on le sait, pendant sa durée, une sorte de suspension tacite de tout travail, de toute occupation.

Cependant, comme il n'y a pas de règle qui n'ait ses exceptions, il ne faut pas s'étonner si, dans un élégant appartement de garçon du boulevard des Italiens, un groupe d'hommes et de femmes rassemblés autour d'une table de jeu, couverte d'or et de billets de banque, se livre aux fiévreuses émotions du lansquenet, sans plus se préoccuper de l'état du ciel que si le ciel n'existait pas. On a dit avec raison depuis longtemps que ce serait toujours en vain que Dieu ferait entendre son tonnerre aux oreilles des joueurs.

Un éclair plus violent que tous les autres vient d'inonder l'appartement, et illumine les visages des joueurs d'une clarté blafarde. Ceux-ci gardent le silence, silence troublé seulement par le bruit métallique des pièces d'or et le

froissement des billets dont on fait le compte ; puis une voix s'écrie :

— Il y a deux cent vingt louis au jeu. Qui est-ce qui tient ? Je suis à ma quatrième passe.

— Banquo ! répond une voix stridente, une voix féminine.

A ce moment, la foudre éclate avec un horrible fracas. Le tonnerre vient de tomber à cent pas de la maison ; des cris plaintifs se font entendre ; sans doute le feu du ciel a fait quelque victime ; mais qu'importent le feu du ciel et les victimes qu'il peut faire, quand sur la terre on joue au lansquenet et qu'on a devant soi un enjeu de deux cent vingt louis ? Les cartes, maniées par une main exercée, tombent l'une sur l'autre avec une précision toute mécanique, et chacun retient son souffle, comme si l'on craignait, en respirant, de troubler les mystérieuses manifestations du pouvoir de cette aveugle divinité qu'on appelle le Hasard. Tout à coup le banquier s'arrête, et le chœur des joueurs salue par un indescriptible frémissement sa nouvelle victoire, pendant qu'il murmure lui-même d'une voix grave et avec le plus grand flegme le répons d'une litanie déjà bien connue du lecteur :

— Encore gagné ! Oh ! comme j'ai du bonheur en France ! Ma chère Florentine, je vous prie d'en recevoir mes excuses.

— Je ne vous en veux pas, cher prince, dit Florentine, je n'en veux qu'aux cartes. Toutes les fois qu'il m'arrive de tenir, je perds, et je n'ai pas encore eu une seule main dans toutes mes banques. C'est décourageant, ma parole d'honneur.

— Aussi, ma toute belle, reprit sardoniquement le docteur Godard, vous êtes trop ambitieuse ! on ne peut avoir tous les bonheurs ensemble. Quand j'ai bien déjeuné, moi, je suis homme à me contenter d'un mauvais dîner ; et, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur Tristan, pâle et muet dans un coin de la table, vous avez oublié le proverbe : « Malheur au jeu, bonheur en ménage. »

— Allons, docteur ! fit la danseuse d'un ton plein de mauvaise humeur, taisez-vous ! Vous êtes insupportable avec vos aphorismes. Gardez-les pour vos malades ! Si vous les guérissez, par hasard, vous êtes en droit de les ennuyer.

— Attrapez, docteur, reprit le baron de Pontauriol ; voilà ce que c'est que de jouer avec la chatte, quand le temps est à l'orage.

— Dis donc, Florentine, fit à son tour made-

moiselle Fernande Corniquet, la dulcinée du grand boyard moscovite, sais-tu qu'il n'est pas poli, le baron, de nous comparer ainsi à des bêtes?

— Oh! ma chère Fernande, repartit vivement le docteur, la comparaison ne s'applique pas à vous; vous n'en avez pas besoin.

— Excusez-moi, mes charmantes, dit Gédéon, si j'ai blessé l'une d'entre vous sans le vouloir; c'est un souvenir de ballet que j'évoquais. Vous savez, messieurs : *la Chatte métamorphosée en femme*. Il y a quelques années de cela; mais j'oubliais que ces dames sont trop jeunes pour avoir même entendu parler de ce ballet, qui n'est plus au répertoire.

— Messieurs, s'écria le prince Ratanoff, visiblement intrigué par le ton d'aigreur que la conversation venait de prendre, bien qu'il n'en eût recueilli que quelques mots sans suite, je ne souffrirai pas que les choses aillent plus loin, et que mon ami, le baron de Pontauriol, soit molesté parce qu'il prend mes intérêts.

— Ah çà! interrompit Godard, qu'est-ce qu'il veut dire, ce pauvre prince? C'est bon d'être sourd, mais il ne faut pas en abuser.

— Oui, reprit le prince en s'animant, j'ai entendu distinctement une épithète malson-

nante, adressée à mon ami le baron Pontauriol. On l'a appelé bête. Du moment que le coup est contesté, je le tiens pour nul ; il ne faut pas qu'on puisse dire qu'entre gens d'honneur, comme nous le sommes tous ici, il y a eu quelque déloyauté, quelque tricherie.

— Qui parle de tricherie? cria une voix tonnante.

En même temps, le comte de Morvilliers, qui était demeuré rêveur et en proie à une préoccupation intime et absorbante pendant tout le dialogue qui précède, se leva de son siége les lèvres tremblantes et les yeux presque hagards. Le prince se leva également.

— Allons, murmura le docteur, à l'autre maintenant! Je savais bien que l'amour rendait aveugle, mais il paraît qu'il rend sourd aussi. C'est de la contagion.

Puis, élevant sa voix jusqu'au diapason le plus élevé qu'elle pût atteindre, Godard se mit à crier, en scandant en quelque sorte chaque mot:

— Prince Ra-ta-noff, comte de Morvilliers, m'entendez-vous?

Le prince et le comte hochèrent l'un et l'autre affirmativement la tête.

— C'est bien heureux! Eh bien! don-nez-vous la main.

— Pourquoi?

— Parce-ce-que vous êtes au-jour-d'hui aussi sourds l'un que l'autre.

Un accès d'hilarité générale à laquelle le prince fut le premier à s'associer, accueillit cette facétie, et les deux antagonistes s'étant en effet donné la main, on se mit en devoir de continuer le jeu.

— Prince, s'écria Florentine de façon à être entendue; la main vous reste. Combien voulez-vous me la vendre?

— Chère belle, répondit le boyard avec beaucoup de galanterie, je me sens en veine aujourd'hui de toutes les façons, puisque vous venez d'exprimer un vœu qu'il m'est donné de satisfaire. A ce titre, ce serait à moi d'acheter, à vous de vendre.

En même temps, il remit les cartes entre les mains de la danseuse, pendant que Godard, toujours moqueur, disait tout bas à Gédéon :

— Hein, baron, comme on est galant en Russie!...

— Messieurs, reprit Florentine, faites vos jeux, j'ai quatre cent quarante louis.

A ce moment, Tristan, dont la pâleur redoubla, se leva de nouveau, en proie à une agitation qui ne lui permettait plus de se tenir en place.

— Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous, cher comte? lui dit-on.

— Ne trouvez-vous pas, balbutia-t-il d'une voix altérée, qu'il fait bien chaud ici? On dirait que l'orage se calme, je vais ouvrir une fenêtre.

— Tiens, tiens, dit Fernande, il y a eu un orage? Je ne m'en étais pas aperçue.

— Ni moi, continua Florentine.

— Ni moi, répéta le chœur des joueurs.

— Allons, s'écria le baron, toujours chorégraphe, même au lansquenet, le jeu est fait. Une! deux! trois! Partez, Florentine, et en mesure!

On n'entendit plus, dès lors, dans le salon, d'autre bruit que celui des cartes qui tombaient l'une sur l'autre avec une sonorité presque sinistre, pendant que Tristan, debout, l'œil fixé sur sa maîtresse, dont il ne perdait pas un mouvement, cherchait à comprimer avec sa main les bondissements tumultueux de son cœur. Au dehors, l'orage durait toujours et la pluie tombait avec un clapotement monotone sur les dalles des trottoirs.

— Florentine a perdu, dit le baron.

— Perdu! s'écria Tristan, dont le front s'illumina soudain d'un rayon de bonheur et d'espoir, Florentine a perdu!... Est-ce bien possible? Oh!

ajouta-t-il intérieurement, lord S*** a donc menti! Merci, mon Dieu! merci!

— Pauvre Florentine! murmura-t-on en chœur, elle a bien du malheur aujourd'hui.

En même temps, le comte, cédant à un irrésistible mouvement, s'approcha de la danseuse et lui baisa le front.

— Eh bien! fit la jeune femme d'un ton plein d'amertune, est-ce que vous croyez, par hasard, qu'un de vos baisers vaut quatre cent quarante louis? Vous vous trompez, mon cher.

Tristan était trop heureux du résultat de l'épreuve à laquelle sa belle et adorée maîtresse venait en quelque sorte de se soumettre spontanément, pour chercher à relever ce qu'il y avait de désobligeant pour lui dans une semblable apostrophe; aussi, prenant affectueusement la main de Florentine :

— Ma pauvre enfant, lui dit-il, vous êtes décidément en mauvaise veine aujourd'hui, et je vous engage à ne plus jouer.

— C'est cela, reprit la danseuse; voilà cinq cents louis que je perds, et vous voulez que je me retire du jeu au moment où j'allais peut-être les regagner; vous n'y pensez pas.

— Je payerai pour vous, ma Florentine.

— Belle nouvelle! murmura le docteur; qui en doute?

— Le comte a raison, dit Fernande, il ne faut pas s'entêter contre le sort. D'ailleurs, Florentine, si tu perds aujourd'hui cinq cents louis, tu en as gagné six cents l'autre jour à lord S*** Bénéfice net, cent louis. Oh ! je sais calculer, moi. Pauvre lord S*** ! comme tu l'as traité ce soir-là ! Il n'y voyait que du feu !

— Elle est naïve, au moins, celle-là, continua Godard, se penchant à l'oreille de Gédéon.

En entendant prononcer le nom de lord S***, Tristan avait tressailli.

Quant à Florentine, un observateur tant soit peu perspicace aurait pu deviner, sous le masque de dépit et de mauvaise humeur empreint dans toute sa physionomie et qu'elle affectait d'exagérer encore dans ses paroles, les germes d'une joie secrète et intime et d'une résolution inébranlablement arrêtée.

— Messieurs, s'écria-t-elle, le prince Ratanoff m'avait cédé sa main. La banque m'appartient à présent, puisque c'est mon tour. Je fais vingt-cinq louis.

En même temps et avec une merveilleuse dextérité, la jeune femme substitua au jeu de cartes qu'elle tenait dans la main, un jeu nouveau tout préparé, et qu'elle tenait adroitement caché sous les plis ondoyants de sa robe. Si vive

et si habile qu'eût été cette manœuvre, elle n'avait pu échapper à l'œil inquisitif de Tristan, qui, comme on l'a vu, était demeuré debout auprès de la table de jeu autour de laquelle tous les joueurs étaient assis. Le malheureux chancela ; ses yeux se fermèrent, une lividité étrange décomposa les traits de son visage ; il voulut parler, mais la parole expira dans son gosier, et il tomba à la renverse sur le parquet du salon.

Tous les joueurs furent debout en un clin d'œil, et l'on s'empressa autour du maître de la maison, qui, sous le poids des émotions si diverses par lesquelles il venait de passer instantanément, avait perdu connaissance : on lui fit respirer quelques sels, et il ne tarda pas à reprendre ses sens, s'excusant auprès de ses hôtes, sur l'influence de l'orage et sur une mauvaise disposition, d'avoir joué ainsi le rôle de trouble-fête. Cependant, comme l'heure du dîner approchait, et que l'incident qui avait fait cesser le jeu n'était guère de nature à permettre de le reprendre, tout le monde se retira, et Tristan demeura seul avec Florentine.

Il y eut un long silence. La jeune femme avait compris instinctivement que ce n'était point seulement l'air extérieur qui se trouvait chargé d'une électricité violente, et qu'elle devait

attribuer à toute autre chose qu'à une cause purement physique, la défaillance si surprenante dont Tristan venait d'être atteint. Le mouvement désordonné de son sein, sous le léger corsage qui le couvrait, n'accusait que trop le trouble profond de son âme; elle respirait mal, et son assurance native n'était que sur sa physionomie. Elle s'était jetée sur un divan, dans une pose si naturellement gracieuse, si élégamment et si naturellement dessinée, que devant l'improvisation séduisante de cette statuaire animée, l'amour eût dû se réveiller par l'admiration, s'il n'eût été étouffé par quelque implacable parti-pris.

Le comte, après avoir préalablement fermé les portes et les fenêtres, se promenait convulsivement de long en large dans le salon, comme une bête fauve dans sa cage.

Florentine jugea que laisser prolonger ce silence, serait dangereux... Elle se leva, et s'approchant de Tristan :

— Est-ce que vous êtes encore souffrant, mon ami? lui dit-elle de sa voix la plus câline; voulez-vous que je vous fasse apprêter quelque chose?

— Non, c'est inutile, répondit le comte avec brusquerie.

Et il recommença sa promenade fiévreuse. Florentine s'était rassise sur le divan. Tout à coup Tristan s'arrêta devant elle :

— Il y a longtemps, lui dit-il, que vous n'avez écrit à votre mère.

— En effet, balbutia la danseuse avec une certaine surprise.

— Une brave femme normande, reprit Tristan d'un ton presque dégagé, qui vous croit mariée à votre premier amant. Vous êtes en retard pour la pension que vous lui faites. Croyez-moi, écrivez-lui maintenant même.

— Mais, repartit Florentine d'une voix moins assurée, d'où vous vient cette idée de me faire écrire à ma mère, ici chez vous... aujourd'hui?...

— Il y a des idées qu'on croirait ne jamais avoir, dit Tristan, et qu'on est bien forcé de subir!... Si je vous ai demandé d'écrire à votre mère, ajouta-t-il d'une voix entrecoupée et ses dents s'entre-choquant à chaque instant sous l'influence d'une sorte de frisson intérieur, c'est qu'il y a une telle sympathie entre nous, que ce qui est une nécessité pour l'un devient un devoir pour l'autre. Or, j'ai écrit ce matin à ma mère... et ce que je lui dis dans ma lettre pourrait, avec peu de variantes, servir à la vôtre!...

— Et que lui dites-vous dans votre lettre?... que vous me quittez?... Je devais m'y attendre.

— Pas de cette façon. Mais lisez vous-même.

Florentine prit la lettre que Tristan avait tirée de sa poitrine... et lut d'une voix, cette fois terriblement altérée, les lignes suivantes :

— «Quand vous lirez cette lettre, ma bonne « mère, je ne serai plus. »

— Voilà, interrompit Tristan, ce que vous devrez transcrire littéralement. Continuez.

— « Je meurs pour une personne bien peu digne de mon amour. »

— Je voulais vous faire changer cela, continua Tristan; mais, après réflexion, je trouve que c'est toujours applicable.

— Ah çà! avant de continuer, dit Florentine, dominée par une insurmontable angoisse, et jetant la lettre sur le divan, voulez-vous m'expliquer ce que signifie cette lugubre folie?

— Ce n'est point une folie. Il y a une heure, cette lettre n'était qu'une précaution; elle devait être remise à ma mère ce soir, et seulement dans le cas d'un événement qui n'était que possible; mais, maintenant, elle sera envoyée dans un quart d'heure, en même temps que la vôtre sera jetée à la poste.

— Ah çà! perdez-vous la tête, Tristan?

— Je suis dans mon sang-froid. J'ai envisagé ma situation. Je pouvais vivre encore séparé de ma mère, ingrat, coupable, ruiné, désespéré par vous... mais je ne peux pas vivre déshonoré !...

— Allons, voilà les grands mots! s'exclama Florentine en haussant les épaules avec impatience et en cherchant encore, par un suprême effort, à déployer une assurance qu'elle avait totalement perdue. Quelle mouche vous a piqué pour vous inspirer ainsi cette monomanie funèbre de billets de faire-part anticipés?

— Florentine, reprit Tristan d'une voix sourde, il y a quelquefois des moments où l'assurance est le salut, d'autres où elle n'est qu'une imprudence stérile... Un homme, un galant homme, lord S*** vous a accusée de l'avoir volé au jeu! Je lui ai répondu qu'il avait menti, et nous devons nous battre ce soir à six heures... J'ai passé la matinée, pendant que vous dormiez encore, à chercher des témoins, que je n'ai pas dû choisir dans nos amis habituels... car j'espérais ainsi mieux ensevelir dans le silence ce que je croyais être une calomnie. On peut bien se faire tuer pour une lorette, une femme sans mœurs et sans cœur... mais une femme qui s'est approprié le bien d'autrui par une tricherie infâme...

une voleuse enfin, tranchons le mot, on la livre à la justice, ou, quand on l'aime trop pour pouvoir espérer de s'en séparer, alors on se tue avec elle.

A ces mots que laissaient à peine articuler les transports d'un délire fiévreux, Florentine avait visiblement pâli... car elle comprenait que Tristan était en proie à un désespoir sans frein et sans limites, une de ces crises suprêmes de la raison humaine, tempête mentale sans rivage et sans horizon!... Elle sentait qu'un insaisissable espace, qu'un imperceptible atome séparait peut-être ce jeune homme d'un acte effrayant, d'un crime!... Elle jugeait que, luttant avec cette âme qui se débattait dans une sorte d'agonie morale, il suffirait, de sa part, d'une manœuvre hasardée, d'une parole gauche, pour la précipiter sur cette pente terrible où elle ne la retenait qu'à grand'peine... Peut-être le plus simple et le plus sûr moyen était-il encore d'opposer une dénégation; mais à peine avait-elle entr'ouvert la bouche, que Tristan avait deviné sa pensée.

— Ne cherche pas à mentir, dit-il d'une voix terrible; à l'instant même, je t'ai vue substituer un jeu préparé à celui que t'avait remis le prince... C'est la vérité, et si c'était une illusion... Oh! je ne voudrais point perdre celle-là!

car elle me donne le courage d'en finir avec l'existence que tu m'as faite... Aussi bien, quel est mon rôle sur la terre, où, chaque jour, je détruis mon avenir, mon repos, mon honneur, et, ce qui est plus affreux encore, la vie de ma mère! Et tout cela, sans confiance et sans bonheur... car tout ce que je t'ai donné de dévouement et de sacrifices n'a pu aller jusqu'à ton cœur!... As-tu seulement un cœur? Oui, je n'ai pour toute récompense de tant d'idolâtrie qu'un horrible malaise, qu'une anxiété cruelle et de tous les instants... car je sens que tu n'es pas, que tu ne peux rester à moi... car je lis toutes tes trahisons de l'avenir dans toutes tes souillures du passé... car je me consume inutilement dans cette inutile aspiration vers un retour de tendresse impossible, vers une félicité irréalisable! Et puis, quand bien même je voudrais m'obstiner dans cette voie de souffrances et de perdition, le pourrais-je?... ne serions-nous pas bientôt séparés?... Je ne te verrai plus du jour où la porte de la prison de Clichy sera fermée sur moi.

Florentine fit un geste de dénégation violent.

— Eh! s'écria Tristan avec l'ironie de la fureur, quand tu voudrais venir me voir, est-ce

que tu le pourrais? A ce moment-là tu seras déjà à Saint-Lazare!...

Et il partit d'un éclat de rire convulsif.

— Allons, allons..., dit-il un moment après d'une voix brève, écris à ta mère, et fais vite.

Un moment subjuguée, Florentine prit une plume, traça quelques lignes,... puis, tout à coup, interrompant sa lettre :

— C'est inutile, dit-elle; je n'ai qu'une seule affection au monde... c'est toi, tu le sais bien... A quoi bon des paroles de tendresse qui mentent? Tu peux faire ce que tu voudras... je suis prête... Seulement, il est inutile d'en venir à de pareils moyens, et de se condamner en même temps que la femme que l'on pourrait si facilement quitter... quand on ne l'aime plus.

Tristan haussa les épaules.

— Et quand il serait vrai, continua Florentine, que, dominée par des engagements impérieux et pour t'épargner un chagrin, j'aie cherché un moment ailleurs des ressources que je savais épuisées chez toi... quand j'aurais été criminelle, méprisable même, est-ce une raison pour qu'il ne te reste rien de cet amour dont tu parlais tant!... Si je t'avais moins aimé, moi, m'était-il donc si difficile de me vendre? Aurais-tu préféré cela?

Tristan se cacha le visage entre ses mains.

— Ah ! continua la jeune femme, tu aurais bien pu faire, toi, tout ce que tu aurais voulu... Il n'y a pas de crime, il n'y a pas de flétrissure qui pourrait me détacher de toi... Que veux-tu !... nous autres, nous sommes si misérables, que nous ne connaissons pas ces demi-passions qui comptent sans cesse avec tous les scrupules ! Ou nous aimons, ou nous n'aimons pas !... Aussi, on finit toujours par nous jeter là comme on jette un bouquet fané... Puis vous allez trouver des femmes dont l'amour fait des conditions, dont les élans, par devant notaire, se régularisent selon votre passé, selon votre position, surtout selon votre fortune ! Oh ! toi, du moins, tu as plus de pitié de moi, si réellement tu veux me tuer... je t'en remercie !... Ah ! tiens, je crois que je mourrais heureuse, si je savais que c'est chez toi l'excès de la passion, et non un mouvement d'horreur qui me frappe.

Pendant que Florentine laissait tomber ces paroles prolongées à dessein, l'exaltation de Tristan s'était un peu apaisée ; plusieurs fois il avait dirigé ses pas vers l'endroit où il savait ses armes placées... Plusieurs fois il s'était arrêté... non par amour de la vie, car il était en proie à l'une de ces surexcitations fébriles qui

rendent inaccessible à tous les instincts les plus intimes de l'humanité... mais il se sentait, peu à peu, reprendre par ces influences qui avaient à la fois pour lui le lien de l'habitude et l'attrait du sentiment le plus puissant... Il éprouvait de nouveau le besoin d'écouter cette voix qui lui avait fait entendre de si enivrantes paroles, de contempler ce regard d'où semblaient ruisseler de si captivantes voluptés!...

Florentine observait d'un œil victorieux cet affaissement d'une violence qui s'était dévorée elle-même... elle pouvait se dire que la fin de son empire n'était point encore arrivée.

— Mais que veux-tu donc que je fasse? s'écria Tristan avec l'accent d'une douleur navrante : Est-ce que je peux vivre lorsque ma vie est inséparable de l'infamie que tu y jettes, de quelque scandale de cour d'assises où tu feras bientôt retentir ton nom avec le mien?

— Non, Tristan, repartit doucement Florentine, je sens que nous devons nous séparer ; mais il n'est pas nécessaire de tuer votre mère par la folie que vous méditiez... Voici l'instant où vous devez songer à votre avenir, à votre carrière, à un mariage honorable!... Vous avez vingt-huit ans!... vous n'avez pas de temps à perdre. Avec une femme du grand monde ,

quelque jeune fille élevée au fond d'un hôtel, vous n'aurez point de passé à lui reprocher... vous le croirez, du moins... Quant à l'avenir... eh bien! quoi qu'il arrive, sa dot vous consolera!

— Oh! mon Dieu! c'est elle qui, à présent, m'accuse! s'écria le malheureux en sanglotant. Si j'étais bien sûr au moins que tu m'aimes! ajouta-t-il un moment après tombant soudainement du haut de sa colère fatiguée à l'amour le plus humble et le plus suppliant.

Il serait impossible d'exprimer tout ce qui se dépense parfois de nobles instincts, de puissance, de dévouement, d'héroïque abnégation dans une de ces passions sans sécurité, sans félicité, sans avenir, comme il s'en rencontre tant encore aujourd'hui.

— Oh! j'ai tant besoin de toi! dit Tristan en se couchant aux pieds de Florentine. Si je pouvais croire un moment, un seul, que, sans arrière-pensée, sans calcul honteux, tu me donnes un peu d'amour pour une vie perdue!...

— Vous êtes un enfant, répondit Florentine avec un indicible accent où semblaient se marier la raillerie et l'attendrissement, le rire et les larmes.

Et elle passe ses doigts effilés dans la chevelure de Tristan, qui, haletant, épuisé, oublie toutes les hontes qui pèsent sur lui et ne demande plus qu'à s'endormir un moment dans son illusion menteuse et dans son amour désespéré.

Cinq heures sonnent... et Tristan, longtemps immobile, la tête sur les genoux de Florentine, se rappelle quels irrésistibles devoirs le réclament... il se redresse convulsivement, frissonnant, comme sous un rêve pénible.

— Écoute, dit-il à Florentine, tout à l'heure, tu viens de gagner vingt-cinq louis par un vol... mais beaucoup moins que tu n'avais perdu, je crois!

— Oui.

— Tu as gagné douze mille francs à lord S***. Ces deux occasions sont-elles les seules où tu te sois laissée aller à une pareille infamie?

— Oui...

— Tu me le jures?

— Je te le jure.

— Et tu me jures, quoi qu'il arrive et quels que soient tes embarras, de ne jamais recourir à de pareils moyens?...

— Je te le jure encore.

— C'est bien!... Il y a là quinze mille francs,

tout ce que j'avais pu me procurer à grand'-peine!... Je vais forcer lord S*** à en accepter douze mille; le reste sera pour passer le mois!... Qu'arrivera-t-il ensuite?... Je ne veux plus y songer aujourd'hui.

Et il s'élança hors de l'appartement après un long baiser.

— Ouf! s'écria Florentine quand elle se trouva seule, il y a eu du tirage.

Puis, se plaçant devant une glace, elle se mit à réparer le désordre de sa coiffure. Tout en vaquant complaisamment à cette tâche, et en lissant entre ses doigts sa chevelure d'impératrice, dont elle était fière à bon droit, elle devint rêveuse; le feu de ses yeux s'éteignit dans une molle langueur, et, laissant tomber sur son sein sa tête voluptueuse, elle ajouta :

— Ah çà! est-ce que je serais assez bête pour me mettre à aimer ce fou-là?

Dans ce moment, une voiture armoriée s'arrêtait devant la porte de la maison; et un valet de pied, qui en était descendu, demandait au concierge si M. le comte de Morvilliers était chez lui.

Lorsque la réponse négative du concierge fut rapportée dans l'intérieur de la voiture, un cri de douleur l'accueillit.

Sur ces entrefaites, un domestique de Tristan vint à passer, et une voix brisée par les plus douloureuses émotions , appela cet homme par son nom.

— Est-il bien sûr, dit cette voix, que mon fils ne soit pas chez lui?... Il faut absolument que je lui parle.

— Il n'y est pas, madame la marquise, répondit le domestique se découvrant respectueusement.

— Il faut alors que je l'attende, que je lui écrive, que je lui fasse parvenir un mot. Conduisez-moi à l'appartement de mon fils!

En même temps la marquise de Morvilliers était sortie de sa voiture, et, debout, sur le marchepied, elle s'apprêtait à franchir le seuil de la maison.

— Oh! n'allez pas plus loin, madame la marquise, fit le domestique avec embarras.

— Pourquoi? reprit impatiemment la douairière.

— Parce que, balbutia le domestique en se penchant à l'oreille de la marquise, mademoiselle Florentine est chez M. le comte.

La mère de Tristan resta un instant incertaine, immobile; puis, s'armant de résolution, elle s'écria :

— Il n'importe, conduisez-moi chez mon fils! Mon enfant, ajouta-t-elle en se tournant vers une jeune et charmante personne qui était demeurée dans l'intérieur de la voiture, je n'ose vous demander de m'accompagner; mais vous m'attendez, n'est-ce pas? Oh! quelques instants seulement, et je vous rejoins.

— Oh! madame, répondit une voix émue et du timbre le plus pur et le plus sympathique, prenez courage, Dieu protége toujours les mères telles que vous.

Une larme perla dans les yeux de la douairière qui pressa affectueusement la main de sa jeune lectrice, et entra dans la maison de son fils.

VI

La marquise de Morvilliers, après avoir laissé sa compagne dans la voiture, monta l'escalier de l'appartement de Tristan avec une rapidité qu'on n'aurait pu attendre et de son âge et de son état de faiblesse maladive; le domestique qu'elle avait pris pour guide la suivait à peine. La marquise pénétra sans s'arrêter jusqu'au salon, et ne s'arrêta qu'à l'aspect de Florentine qu'elle n'eut point de peine à reconnaître, bien qu'elle ne l'eût vue, on s'en souvient peut-être, qu'une seule fois, aux reflets scintillants de la rampe sur la scène de l'Opéra.

— Où est mon fils, mademoiselle? demanda brusquement la marquise.

— Madame, je crois... je ne sais..., balbutia Florentine, perdant un instant son assurance à cette arrivée inattendue.

— Répondez-moi, mademoiselle, reprit plus vivement la marquise. Je ne viens pas vous demander le repos de Tristan... sa fortune... son honneur même!... Je sais que tout est perdu ou que tout doit être perdu par vous... Il ne me reste plus de mon fils que sa vie!... C'est sa vie que je viens implorer en suppliante!... Puis-je réclamer moins, mademoiselle?... Mais les malheureux se contentent de peu, et vous m'avez rendue si misérable!... ajouta amèrement la marquise.

— Madame..., je ne vous comprends pas, répondit Florentine avec un étonnement que, cette fois, elle n'eut pas tout à fait besoin de jouer...

— Mon fils se bat, mon fils est tué peut-être en ce moment!... N'y a-t-il que vous qui l'ignoriez?... vous la cause désignée de ce dernier malheur... comme de tous les autres!...

Florentine chercha à prendre l'attitude de la dénégation; la marquise lui ferma la bouche.

— Un de ses témoins est venu me le dire,

s'exclama impétueusement madame de Morvilliers ; il n'a pas voulu m'apprendre la cause du duel, sinon que vous y étiez mêlée... sinon, ce que je devais prévoir... que, dans ce duel, quel que soit l'adversaire de mon fils, il y aura toujours un assassin, c'est vous !

L'attitude, le geste même de la marquise étaient irrésistibles de grandeur et de colère lorsqu'elle traduisait ainsi la courtisane à ce tribunal intime et terrible, où le juge avait tant de droits sur l'accusée !... Grande dame, elle eût déjà regardé de bien haut la fille de rien... mais elle n'avait pas besoin de son rang, elle qui était noble aussi de la première de toutes les noblesses, celle du cœur, pour accabler de tout le poids de son mépris les désordres intéressés d'une existence de captations vénales.

Dans la pâleur de cette mère, dans ses lèvres convulsivement agitées, dans les boucles déroulées de sa belle chevelure blanche, dans toute cette attitude enfin que donnent les plus mortelles angoisses, respirait le désespoir de la Niobé antique, demandant la vie de son dernier enfant;... mais, à l'expression de dédain qui venait s'y mêler, on sentait que cette nouvelle Niobé ne s'adressait pas au ciel en ce moment et que sa colère s'abaissait au lieu de monter.

Quant à Florentine, une fois remise de sa première surprise, toute l'explosion de cette sensibilité maternelle se résuma pour elle dans cette remarque stratégique :

Elle ne sait pas la cause du duel.

— Je puis avoir mérité votre colère, madame la marquise, dit-elle enfin, mais rassurez-vous, ce duel n'aura pas lieu.

— Dites-vous vrai ? s'écria la marquise, quittant tout d'un coup l'accent de son exaltation méprisante et tombant sans transition presque à la supplication.

— J'en suis sûre, affirma la danseuse, qui, sans prétendre à la science de la divination, pouvait prévoir facilement que lord S*** se contenterait des explications et de la réparation offerte par Tristan désabusé : Votre fils ne court plus aucun danger.

La marquise se laissa tomber sur un fauteuil ; ses genoux avaient fléchi, sa force l'abandonnait, l'inquiétude maternelle qui surexcitait son esprit et donnait à ses nerfs cette tension inaccoutumée s'étant dissipée, il ne lui restait plus que la débilitation produite par l'épuisement dû, à la fois, à ses longues souffrances matérielles et à la crise douloureuse qu'elle venait de subir.

— Votre fils ne court aucun danger, continua Florentine ; vous n'avez point à vous alarmer d'un caprice, d'une distraction qui aura duré, peut-être, un peu plus que ne durent habituellement les aventures de ce genre... Votre fils m'oubliera bientôt, madame, et quelque illustre mariage vous le rendra ; vous serez bien vengée alors, ear il ne restera plus de souvenir de cette folie que dans le cœur de la créature méprisée qui s'est permis d'aimer sérieusement un fils de famille pour qui elle n'était qu'un jouet et qu'un passe-temps. Oh ! je sais, continua Florentine, répondant à un mouvement que la marquise avait eu à peine la force de manifester, je sais qu'on nous refuse, à nous autres, le droit de ressentir la moindre affection pour l'homme à qui nous nous sommes données... aussi n'est-ce pas votre pitié même que j'ose vous demander, madame, je n'aspire qu'à vous rassurer. Daignerez-vous me pardonner encore d'avoir eu cette témérité ?

La marquise considérait attentivement l'habile comédienne pendant qu'elle débitait ce rôle,... elle avait peine à se soustraire à la fascination de cet organe qui, vibrant, à l'ordinaire, de tant d'indépendance et d'éclat, s'assouplissait cette fois au diapason de l'humilité et de

la supplication. Elle devinait avec son instinct de mère et son tact de femme, ce qu'il y avait de séduction et de domination irrésistibles dans ce regard qui se baissait avec docilité sous les accusations d'une mère alarmée.

— Oh! vous avez beau dire, mademoiselle, reprit la douairière, vous êtes bien cette femme dangereuse dont on m'a tant parlé. Mon fils est perdu si vous ne voulez pas le quitter... et vous ne le voudrez pas...

— Je n'en ai pas la force, madame, répondit Florentine en étouffant un soupir. Est-ce à vous de trouver extraordinaire qu'on aime à ce point M. de Morvilliers?

— Il suffit, mademoiselle, reprit la mère. J'oublie, après tout, que vous êtes ici chez vous, puisque mon fils le veut, et que c'est moi qui suis venue vous y trouver... Restez-y donc... c'est à la mère de Tristan de vous céder la place.

Et la marquise se leva... Mais tant de fatigues et d'émotions avaient achevé de la briser. Les lèvres de la marquise blêmirent, elle chancela... et put à peine reculer jusqu'à un fauteuil, où elle tomba, perdant tout à fait connaissance.

— Allons, murmura la danseuse, il paraît que les évanouissements sont de famille chez les

Morvilliers. Si l'on s'en mêle à présent au faubourg Saint-Germain, qu'est-ce que nous ferons donc, nous autres ?

Tout en se livrant à ce soliloque, Florentine cherchait son flacon de sels, et comme elle ne le trouvait pas, elle sonna violemment. Un domestique parut. C'était justement celui qui avait introduit la marquise. Cet homme avait déjà grossi dans son esprit les suites d'une scène dont il craignait que son maître ne fît descendre jusqu'à lui la responsabilité ; aussi fut-il alarmé au plus haut point en apercevant la marquise pâle et sans mouvement dans un fauteuil. Sur quelques mots de Florentine, il sortit, descendit précipitamment l'escalier et courut à la voiture.

— Vite, s'écria-t-il, un flacon... pour madame la marquise... Madame la marquise vient de se trouver mal.

Il n'en fallait pas tant pour que Louise, déjà très-inquiétée des préoccupations qui agitaient la mère de Tristan, et surprise, d'ailleurs, de ne pas la voir revenir, s'arrêtât à la pensée de quelque sinistre catastrophe ; son rôle était tracé dans cette hypothèse fatale et sa place était auprès de sa protectrice qui pouvait avoir besoin de son assistance.

Louise s'élança hors de la voiture, et, en un instant, elle était auprès de la marquise, lui prodiguant tous les soins d'une fille dévouée, sans avoir même regardé où elle était, sans s'être même demandé avec qui elle pouvait se trouver dans l'appartement du comte de Morvilliers.

De son côté, Florentine considérait avec une curiosité avide cette apparition d'innocence et de pureté, si inattendue à la place même où venaient de s'agiter de si détestables passions ! Elle contemplait la jeune fille, cet ange de pureté un moment descendu dans l'enfer du vice, avec ce sentiment d'envie en même temps que de confusion qu'éprouvent les malheureuses renfermées à la prison de Saint-Lazare, derrière les grilles qui leur laissent apercevoir les autres femmes libres et honorées... Il y avait entre Florentine et Louise comme une grille invisible... Mais celle-là ne se franchit pas !

Il n'en fallait pas tant pour que la danseuse vît désormais dans Louise sa plus mortelle ennemie !... Elle eût déjà été disposée à la détester, rien qu'en rencontrant en elle une rivale en beauté. Mais ce n'était pas tout : Florentine ne venait-elle pas de retrouver dans Louise cette jeune fille inconnue de la diligence que, par un instinct de haine anticipée, elle avait

pris soin de désigner elle-même aux outrages de son amant, et qui, la veille encore, lui était apparue au bois de Boulogne comme un remords? Qui sait si bientôt, peut-être, cette jeune fille ne devait pas être pour Florentine la personnification vivante du châtiment ?

La marquise reprit peu à peu ses sens; et dès que la connaissance des lieux où elle se trouvait et de ce qui s'était passé lui fut revenue, elle tressaillit à l'aspect de Louise.

— Venez, venez, Louise, dit-elle vivement, votre place n'est pas ici!

— Je comprends, madame, repartit Florentine avec une amertume qu'elle tempéra d'humilité; ma rencontre est un outrage pour mademoiselle, qui est sans doute... de votre famille.

— Je n'ai point cet honneur, reprit Louise précipitamment et sans même regarder Florentine, je ne suis que la lectrice de madame la marquise de Morvilliers.

— Cette réponse était inutile, mon enfant, reprit la marquise en jetant sur Florentine un regard sévère. Louise, ne cherchez-vous pas constamment à me faire oublier que je ne suis plus mère que de nom? Louise, j'entends que tout le monde vous considère comme étant de ma famille.

Florentine, on le juge bien, n'avait eu d'autre but que de savoir quelle était cette jeune fille si pleine de candeur et de grâce virginales qu'elle rencontrait sur son chemin pour la troisième fois de sa vie et dans une circonstance si solennelle. Son but était atteint.

La marquise se leva lentement et fit quelques pas pour sortir, appuyée sur sa lectrice.

Mais Florentine se plaça soudain devant elle.

— Arrêtez, madame, dit-elle, ce n'est pas à vous à sortir d'ici,... votre douleur, l'affaiblissement qui en est la suite, me tracent mon devoir !... Je ne veux pas que M. de Morvilliers puisse me reprocher plus longtemps qu'à cause de moi, l'affection de sa mère lui est enlevée, qu'à cause de moi il voit souffrir sa mère, dont j'abrége les jours ! Dès aujourd'hui, je vous le promets... je vous le jure... je ne reverrai plus M. Tristan de Morvilliers.

La marquise s'arrêta, se demandant quelle foi elle devait ajouter à une promesse dont elle ne pouvait s'empêcher cependant d'être touchée au fond de l'âme.

— Vous !... vous promettez... vous jurez !... dit-elle.

Ses regards se reportèrent sur Louise, qu'un

sentiment intime, invincible, l'avertissait de ne pas laisser en présence de Florentine.

— Ce n'est pas le moment, ajouta-t-elle, de parler de cela... Si vous ne me trompez pas, vous aurez bien le moyen de me prouver votre sincérité.

— Vous ne me croyez pas, madame ? s'écria Florentine avec un accent de douleur profonde. Eh bien ! restez encore un moment... Cette jeune fille peut demeurer aussi ; quelle plus terrible, quelle plus salutaire leçon peut-elle recevoir ? Car elle voit une de ces femmes qu'elle méprise si justement, atteinte au milieu de son luxe et de sa dissipation... par un arrêt qui lui brise le cœur, et sous lequel elle est obligée cependant de se courber sans résistance... Oui, reprit-elle d'une voix brisée, sachez-le,... j'avais mis toutes mes espérances de bonheur, tout l'espoir de ma vie dans l'affection de M. de Morvilliers... Mais il est d'une grande famille, je ne suis rien... Il porte un nom illustre... ma vie est condamnée par l'opinion... Je me sépare de lui... et je n'aurai droit ni à l'estime de tous dont je suis trop loin, ni à la pitié même, qui craindra toujours de s'égarer en venant jusqu'à moi. C'est là un cruel et douloureux exemple, mademoiselle !... qu'il vous serve, non pas à

éviter de suivre une route où sans doute vous ne voudriez jamais vous engager à quelque prix que ce fût, mais à vous féliciter que le sort ne vous y ait pas jetée quand vous ne pouviez pas encore vous défendre.

Il y avait un tremblement nerveux dans la voix de Florentine qui semblait attester une si profonde émotion intérieure. On eût dit que sa résignation couvrait tant de larmes, comprimait tant de sanglots, que la marquise se sentit touchée de compassion. Quant à Louise, comme si elle comprenait que son intervention ne pouvait qu'être déplacée dans la sphère inconnue où elle avait été accidentellement attirée, elle demeurait muette et ne se sentait pas la répulsion toute spontanée que lui avait inspirée Florentine, céder aussi facilement devant l'habile expansion de ce désespoir aussi factice que le repentir qu'on lui donnait pour enseigne.

Florentine porta son mouchoir à ses yeux, comme pour essuyer une larme.

— Je comprends, madame, dit-elle, que je vous retiens trop longtemps ici... mais ce n'est pas à vous d'en sortir. C'est bien à moi seule : vous êtes chez vous ici, vous êtes chez votre fils, et vous le posséderez désormais sans partage ; je ne vous demande plus que cinq minutes avant de

quitter pour toujours cette demeure, et peut-être ne regretterez-vous pas l'emploi des derniers instants que j'aurai passés chez M. le comte Tristan de Morvilliers.

Elle s'était assise en achevant ces mots, et avait tracé avec une agitation fébrile quelques mots qu'elle tendit ensuite respectueusement à la marquise, en semblant craindre de toucher sa main.

La marquise lut ce qui suit :

« Tristan, vous ne me reverrez plus! Depuis
« longtemps j'entrave votre avenir et je vous
« enlève à votre mère. Je quitte bientôt la
« France, et pour vous, dès aujourd'hui, je l'ai
« quittée. Ma résolution est irrévocable, car
« c'est pour vous sauver que l'a prise celle qui
« fut jadis votre amie, et qui, dans l'exil qu'elle
« s'impose, tâchera de se montrer digne d'un
« titre auquel elle renonce pour jamais.

« Adieu, Tristan, soyez heureux.

« FLORENTINE. »

La marquise de Morvilliers considérait tour à tour Florentine et la lettre que celle-ci lui avait remise, comme si elle ne pouvait en croire ses

yeux... Elle ne savait jusqu'à quel degré devait aller sa reconnaissance pour un dévouement, une abnégation dont elle avait une preuve si incontestable entre les mains.

Florentine crut devoir mettre fin à cette hésitation... et, comme si elle ne voulait accepter aucun remercîment, elle salua vivement la marquise et sortit précipitamment. Bientôt le bruit d'une voiture annonça qu'elle avait réellement quitté la maison.

— Remettez-vous, madame, vous voyez que votre fils vous sera rendu, dit Louise à la marquise, en serrant ses mains et reprenant auprès d'elle l'attitude expansive qu'avait glacée la présence de Florentine.

— J'ai été ingrate envers cette femme, se dit intérieurement la marquise, car je ne puis douter de sa sincérité... Mais était-ce le lieu de lui prouver ma reconnaissance ? Ah! reprit-elle tout haut avec agitation, je voudrais voir mon fils! Pourquoi ne revient-il pas?... Je ne puis croire encore qu'il me sera rendu.

— Mon Dieu! madame, fit Louise, si vous attendez M. le comte de Morvilliers, permettez-moi de rentrer à l'hôtel!

— Ah! je comprends, ma pauvre enfant, répondit la marquise, mon fils a été si coupable

envers vous... que vous devez craindre de le revoir.

— Oh! moi, qu'importe, reprit Louise avec vivacité; mais vous, madame, vous sa mère... il vous a fait tant souffrir!...

— Oh ! ne le haïssez pas trop, Louise, je vous en prie ! s'écria la marquise avec cet ineffable sentiment des mères qui ne veut pas même qu'on les venge de l'enfant le plus coupable, si inoffensive que puisse être cette vengeance.

Cependant la marquise comprit enfin que, peut-être, sa présence atténuerait pour Tristan l'effet et la portée de la lettre de Florentine, et quoique à regret, elle se décida à se retirer en demandant qu'on vînt la prévenir aussitôt que son fils serait rentré. Avant de partir elle avait pris soin de cacheter elle-même le suprême message de Florentine, en recommandant expressément de le remettre au comte.

. . . .

Quelques instants après, la malle-poste d'Italie emportait une autre lettre, ainsi conçue :

À Mademoiselle Lisbeth, première danseuse du théâtre de la Fenice, à Venise.

« Ma chère Lisbeth,

« Je n'ai que le temps de t'écrire quelques « lignes avant que l'heure de la poste soit passée. « Te plais-tu, là-bas, à Venise ?... Moi, je m'en- « nuie ici à la mort ; Clara est mariée, il n'y a « de bonheur que pour les laiderons. Aman- « dine, de la Montansier, est bien bas ; elle a « vendu ses chevaux... c'est une gentille petite « femme, mais elle aime trop les acteurs... « Esther a passé premier sujet ; son agent de « change a mis des fonds dans l'Opéra.

« Retiens-moi un appartement dans un hôtel « près du tien... Je suis décidée à t'aller rejoin- « dre avec mon jaloux. Il est toujours amou- « reux fou de moi ; mais il s'est passé des « choses... Je te conterai cela... Bref, pour le « conserver, je sens qu'il n'y avait plus que ce « moyen. Que veux-tu, ma chère? J'ai peut- « être tort, mais j'aime encore mieux Tristan « que tout autre homme... Ils sont tous si laids

« ou si bêtes!... Nous suivrons de près cette
« lettre. A bientôt donc, ma chère Lisbeth.

« Ton amie,

« FLORENTINE. »

Était-ce là tout simplement de l'impudence au premier chef, ou bien Florentine était-elle douée du don de seconde vue?

VII

Par une de ces matinées où le boulevard de Gand semble s'épanouir triomphalement au soleil qui inonde d'un reflet joyeux l'élégant pêle-mêle de dandys, de chevaux, de voitures, incessamment amassés dans ce coin de la capitale, on voyait attablés à l'une des fenêtres du Café de Paris, donnant sur le boulevard, trois des personnages de cette histoire, le baron Gédéon de Pontauriol, le prince Ratanoff et le docteur Hector Godard. Il y avait entre eux encore une place vide à la table qu'ils occupaient.

— C'est une bonne chose, fit Godard en avalant un verre d'excellent bordeaux-Lafitte, de déjeuner ainsi sans femmes ; on n'entend point mentir sans nécessité ; seulement, il paraît que nous ne verrons pas Tristan.

— Si fait, dit Gédéon, je suis bien sûr qu'il viendra ; nous avons rendez-vous ensemble ; il doit me charger de terminer l'affaire de Florentine auprès de l'administration ! Elle rompt décidément son engagement pour partir avec lui en Italie. La nouvelle est officielle. On ne parlait que de cela hier soir à l'Opéra.

— Il est donc tout à fait décidé à cette folie ? repartit Godard. Ce n'est pas, au reste, que cela m'étonne, après son évanouissement d'hier et toutes ses divagations pendant que nous jouions chez lui au lansquenet. Allons ! décidément, il n'y a rien de bête comme les amoureux.

— Sans compter, dit le baron, que c'est d'un déplorable exemple... Rompre ainsi son engagement pour une amourette... Il n'y a plus de ballet possible ! Elle payera le dédit, soit ! mais payera-t-elle l'effet désastreux d'une pareille escapade pour tout le corps de ballet, si l'on sait qu'on peut, pour deux ou trois billets de mille francs, planter là le répertoire et l'Opéra !

— Bah! dit Godard, s'il en coûte si peu pour quitter le corps de ballet, en revanche on sait tout ce qu'on gagne en y entrant. C'est un endroit où il pleut toujours de l'or; aussi, les désertions n'y sont pas dangereuses. Demandez plutôt au prince Ratanoff. Est-ce que Fernande lui demande à s'en aller à Pétersbourg?

— Messieurs, dit le boyard, qui avait prêté l'oreille à cette interpellation, puisque vous me demandez mon avis, je trouve qu'on danse beaucoup mieux à Paris qu'à Pétersbourg.

— Bravo! s'écria le docteur; quant à moi, je commence à croire qu'on est plus sourd en Russie qu'en France. Vive le progrès!

— Oh oui! certes! reprit le prince, excellent déjeuner! En tout et pour tout, vive la France!

— Au fait, continua gravement le baron, qui n'aimait pas à sortir du domaine de la chorégraphie, tout bien considéré, si quelqu'un doit quitter le corps de ballet, ce qui est très-fâcheux, je le répète, je préfère encore que ce soit Florentine... Mauvaise pensionnaire, toujours à l'amende... Pas de progrès!... pas une pirouette sérieuse!... et puis des pointes déplorables!

— Florentine est jugée, repartit Godard; mais le plus fâcheux de tout cela, c'est que le départ de Tristan peut être fatal, non-seulement

à lui-même, mais à la marquise de Morvilliers, son excellente et malheureuse mère.

Déjà au seul nom de Tristan, parvenu confusément à ses oreilles, un personnage, placé à une des tables voisines, avait paru prêter quelque attention; mais quand le nom de la marquise de Morvilliers fut prononcé, ce personnage tressaillit comme frappé par une secousse électrique. C'était un homme déjà parvenu à cet âge où la maturité confine à la vieillesse, c'est-à-dire d'environ cinquante-cinq à cinquante-huit ans, de haute stature, et même d'une encolure assez puissante, bien qu'il eût conservé une taille encore mince et presque svelte. Sa moustache blonde, retroussée à la hussarde, contrastait avec ses cheveux qui étaient complétement blancs, et il portait sur sa redingote, boutonnée militairement, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

— Oui, continua Godard, je connais le médecin de la marquise, je sais l'effet que doit produire sur elle ce départ... et si Tristan veut hériter, il en prend le meilleur moyen.

Une impression pénible se peignit sur la physionomie de l'homme au ruban rouge.

— Tristan en sera désolé, continua Godard, car il adore sa mère! Il déteste son amour;

mais il aimera toujours cette femme ; et ce garçon-là s'éteindra misérablement sous ce joug bâtard auquel on s'attache et on succombe à la fois par ses souffrances mêmes.

L'homme au ruban rouge s'était approché de la table des causeurs.

— Vous me pardonnerez, messieurs, s'écria-t-il avec une aisance pleine de grâce et de noblesse, d'intervenir ainsi sans façon dans votre conversation, à laquelle j'ai laissé bien involontairement mes oreilles prendre part... Si mon nom n'est pas une excuse, il sera, du moins, un commencement d'explication. Le vicomte de Fenestrange, ancien officier de la garde royale, proscrit en 1832 pour sa participation aux affaires de la Vendée, et libre enfin de rentrer dans son pays de par la république.

Gédéon se souvenait parfaitement d'avoir entendu parler à Tristan d'un ami de sa famille ainsi nommé... La rare distinction empreinte dans tout l'extérieur du nouveau venu et la bonne grâce avec laquelle il se présentait, répondaient, d'ailleurs, suffisamment pour lui ; on lui offrit place, et on se mit à sa disposition avec toute la politesse obligée.

— Arrivé de cette nuit seulement à Paris, reprit Fenestrange, avant toute visite, je suis

venu jeter un coup d'œil sur cette capitale que j'avais perdue de vue depuis bien longtemps; le boulevard, c'est une fenêtre ouverte sur Paris civilisé... et je me suis installé ici. Les maisons, les magasins, tout cela a reçu depuis tantôt vingt ans des modifications profondes, heureuses même, si vous voulez; mais d'après ce que j'ai cru entendre de votre conversation, les mœurs n'ont pas changé... Nous avons toujours des fils de famille dupés par des drôlesses; et ce détail n'aurait même pas attiré mon attention, s'il ne s'était rattaché à des noms qui réveillent en moi le souvenir des affections les plus profondes. La marquise de Morvilliers a été toujours l'objet pour moi d'une bien vive estime et d'une vieille amitié... Son fils est presque pour moi un enfant d'adoption; et puisque vous paraissez de ses amis, vous m'excuserez, je l'espère, si je me suis permis de venir vous demander quelques éclaircissements sur les tristes prévisions où son avenir et celui de sa respectable mère semblent compromis!...

Les craintes de Fenestrange furent bientôt confirmées par tout ce que lui racontèrent les amis de Tristan, circonstances que le lecteur sait déjà.

Fenestrange avait fait apporter des cigares et

fumait avec une désinvolture presque juvénile, tout en écoutant les détails qu'on se plaisait à donner à sa sollicitude.

— Savez-vous, messieurs, dit-il enfin en accompagnant sa parole d'un long jet de fumée, que je ne suis nullement l'ami des préjugés! Il faut que les siècles marchent, et je ne suis point de ces hommes qui s'imaginent qu'en s'obstinant à demeurer stationnaires, ils empêcheront le temps d'avancer; pour moi, quand l'époque va vite, je double le pas; mais enfin ces choses-là n'arrivaient pas au temps où l'on avait tracé une ligne de démarcation bien nette entre toutes les classes de la société. Au temps dont je parle, messieurs, on ne voyait pas des généraux et des pairs de France épouser des danseuses; nous nous ruinions une fois, deux fois pour les actrices et les filles d'Opéra, mais nous ne nous compromettions jamais! Diamants, cachemires, équipages, nous leur prodiguions tout du fond de notre hôtel, mais nous n'allions pas vivre en ménage avec elles dans leur entre-sol. Depuis cette maudite révolution de juillet, vous avez changé bien des choses, mais, messieurs, passez-moi l'expression, vous vous êtes encanaillés!

Pendant cette boutade aristocratique, qui lui

parut principalement dirigée contre l'émancipation du corps de ballet de l'Opéra, Gédéon faisait la grimace et Godard riait sous cape. Quant au prince Ratanoff, il déclara adhérer complétement aux idées politiques que M. de Fenestrange avait émises sur la situation des affaires publiques.

C'est à ce moment que Tristan entra précipitamment, si préoccupé, qu'en se dirigeant vers la table qu'on lui avait indiquée, il n'aperçut pas Fenestrange.

Il n'y avait pas besoin de l'affection presque paternelle que portait Fenestrange à Tristan, pour que le vieil ami de la famille de Morvilliers appréciât, dans la dégénérescence physique du dernier rejeton de cette noble famille, les agitations morales qui avaient troublé sa vie.

Ce n'était plus cet œil vif et fier où éclatait la liberté de la pensée ; le regard de Tristan était devenu terne et distrait ; quelque part que Tristan s'arrêtât, son œil semblait chercher toujours ailleurs je ne sais quel fantôme... c'était sa Florentine qu'il cherchait là où il ne la voyait pas ; et quand elle se trouvait près de lui, il se perdait dans le dédale de ses soupçons... Son teint, à la fois pâli et échauffé, attestait l'épuisement d'une surexcitation per-

pétuelle ; son amaigrissement nuisait presque à l'élégance native de sa taille svelte et bien prise; enfin, si sa tenue avait encore conservé de la distinction, on sentait, à la négligence qu'elle trahissait, que le soin y faisait défaut.

Tristan allait s'asseoir machinalement à table, bourru et morose, lorsqu'une main vigoureuse lui frappa sur l'épaule, et en se retournant, il vit son vieil ami qui lui tendait les bras. Tristan s'y précipita avec une sensibilité expansive dont toutes ses souffrances, loin de l'avoir étouffée en lui, rendaient par intervalles l'explosion nécessaire.

— Tu n'as pas déjeuné, dit Fenestrange, et moi... je me suis tant préoccupé de toi, que je crois ne pas être plus avancé. Je recommencerai volontiers. Nous avons bien des choses à nous dire réciproquement depuis que nous ne nous sommes vus, et il y a, pardieu, bien deux ans de cela. Demandons un cabinet.

Là-dessus, Fenestrange salua les amis de Tristan, non sans leur avoir demandé pardon de leur enlever ainsi leur convive, sous la réserve expresse qu'il lui serait permis, un prochain jour, de leur rendre deux convives au lieu d'un seul, si l'on voulait bien lui permettre de remplir, dans cette circonstance nouvelle, le

rôle d'amphitryon. Quelques instants après, il se trouvait seul avec le jeune comte dans un cabinet particulier dont les échos eurent à s'étonner peut-être de la sérieuse moralité de la conversation.

— J'apprends, mon pauvre ami, que tu es totalement confisqué, dit Fenestrange. J'avais bien écrit à ta mère qu'il faut que jeunesse se passe..., mais c'est à la condition de faire, comme on dit, la part du feu, et non pas de laisser dévorer la maison tout entière. Que diable! il est plus que temps de t'arracher à l'incendie, si l'on veut qu'il reste de toi quelque chose. Encore si tout ce dommage-là était produit par quelque obus, quelque bombe! cela en vaudrait la peine...; mais se laisser mettre en flammes par une méchante allumette chimique... Allons donc! fi! fi! te dis-je.

Tristan tressaillit vivement à cette allusion offensante pour Florentine; il n'avait pas besoin de ce coup d'éperon pour s'élancer dans une voie qu'il était toujours si pressé de parcourir. Il était d'ailleurs, on le pense bien, depuis la veille au soir, en proie à un véritable redoublement de fièvre amoureuse, provoqué par la tactique savante avec laquelle la danseuse lui avait, en quittant son domicile, décoché, à la

façon des Parthes de classique mémoire, sa dernière flèche et la plus sûre. On n'a pas encore trouvé de meilleur moyen de garder un amoureux que de lui donner son congé.

On sait avec quelle torrentueuse prolixité les gens bien épris développent le panégyrique du tendre objet de leur culte, à moins que ce ne soient les plaintes qu'ils ont à formuler contre l'idole devenue, par aventure, cruelle ou perfide ; alors les craintes, les espérances, les soupçons donnent lieu à une analyse aussi savante qu'interminable.

Piqué par cette tarentule, Tristan parla vingt-cinq minutes sans s'arrêter. Fenestrange l'écoutait flegmatiquement en s'administrant seulement, sous forme de lénitif, quelques rasades d'excellent vin de Sauterne.

— Mon cher ami, dit enfin le proscrit de 1832 lorsque la lassitude deTristan lui céda la parole, je conçois les folies pour les femmes ; ce sont les meilleures, mais à la condition de n'user jamais, comme on dit, la chandelle par les deux bouts. Il faut leur donner son cœur ou son argent, mais jamais les deux ensemble, sacrebleu! Quand elles sont vraiment honorables, elles ont droit à tous les égards, à tous les sacrifices! Feu madame de Fenestrange n'était ni noble,

ni riche, tant s'en faut! mais quelle âme, mon cher! quelle fidélité à toute épreuve! Je l'ai aimée éperdument, si éperdument que je l'ai épousée contre le gré de toute ma famille... Et puis... et puis... le cœur parle... et l'on a beau dire, le cœur ne peut pas toujours parler à la même personne, cela deviendrait monotone, n'est-ce pas? Bref, sur certain chapitre si nous avions eu à compter ensemble, je dois avouer que la vicomtesse aurait eu le droit de me faire rentrer dans des avances un peu trop multipliées; n'en parlons plus et passons à la seconde catégorie. Quand les femmes sont aussi agréables que peu estimables, il faut largement reconnaître les distractions qu'elles nous donnent avec la monnaie qu'elles valent; mais ne donnons pas davantage, sans cela, nous sommes volés... oui volés, et tu l'es, j'en suis sûr, mon pauvre Tristan... De l'argent? eh! bon Dieu! à tout prendre, cela se retrouve avec du temps et des héritages... Mais si l'on donne, par-dessus le marché, son repos, la joie et l'indépendance, la santé de la jeunesse, toutes choses qu'on n'a pas deux fois, alors il n'y a plus moyen de s'y retrouver... S'il s'agit de sentiment... parlons de sentiment! Mais s'il s'agit d'argent, parlons d'argent.

Tristan se tordait avec impatience sous la parole indifférente et railleuse de Fenestrange; le scepticisme du vicomte le désolait, et s'il eût eu affaire à tout autre, il se fût laissé aller à lui demander raison de ses appréciations à l'endroit de Florentine. Sous l'influence des illusions inséparables de toute grande passion, le malheureux en était venu à voir dans cette femme une sorte de Marion de Lorme régénérée par l'amour, et si coupable qu'elle lui fût apparue dans une circonstance fatale et toute récente, il s'était empressé de l'absoudre, considérant sa fâcheuse position de fortune comme l'unique cause du double larcin qu'elle avait commis.

Stimulé par la contradiction, l'amoureux jeune homme retrouva toute la prolixité première de son éloquence pour plaider la cause de sa passion; mais Fenestrange ne l'écoutait plus; il avait sonné et demandé tout ce qu'il fallait pour écrire un billet. Lorsque Tristan se fut arrêté, haletant, espérant qu'il aurait fait passer dans l'esprit de Fenestrange quelque chose de la conviction désespérée avec laquelle sa vie semblait s'être identifiée, le vicomte se contenta d'échanger avec lui le dialogue suivant :

— Ta maîtresse est-elle encore chez elle?

— Oui, quand je l'ai quittée, elle ne se disposait pas encore à sortir.

— Maintenant son adresse?

Tristan fit un soubresaut au lieu de répondre.

— Tu ne comprends pas!... reprit Fenestrange en lisant l'étonnement profond de Tristan dans toute son attitude, c'est dans les grandes occasions que les amis se retrouvent; voilà bien des années que je suis celui de ta mère et de ta famille... Or, ton péril est pressant; je ne puis mieux comparer ta situation qu'à celle d'un blessé qu'il faut emporter du champ de bataille et opérer au plus vite. Eh bien! je me charge de l'opération... elle sera douloureuse... mais la gangrène arriverait bien vite si l'on tardait.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, balbutia Tristan avec une vague inquiétude.

— Tu vas comprendre, reprit Fenestrange; mais laisse-moi d'abord achever ce billet.

Le vicomte écrivit à la hâte quelques lignes; puis se levant :

— Tu auras bien la patience, continua-t-il, de m'attendre ici un quart d'heure... pas davantage, et je te rejoins.

Tristan fit un signe d'acquiescement, et le vicomte sortit. Moins d'un quart d'heure après, il rentrait avec une ponctualité toute militaire au Café de Paris, tenant à la main un écrin.

— Voici, s'écria-t-il, l'instrument de l'opération, je l'ai choisi chez Janisset; il n'a rien d'effrayant, tu le vois... Que dis-tu de ce bijou?

En même temps, il entr'ouvrait, aux yeux de Tristan ébahi, un écrin dans lequel étincelait un bracelet orné de diamants de la plus belle eau et montés avec un goût exquis.

— Que voulez-vous faire de cela? fit Tristan un peu impatienté.

— L'envoyer à ta belle, parbleu!

— Autant valait le laisser chez Janisset, repartit Tristan en haussant les épaules.

— Tu crois? fit Fenestrange avec un air goguenard. Oui... si cela était accompagné de quelque demande de rendez-vous à heure fixe... de quelques conditions brutales. Je sais bien qu'au fond il ne s'agit que d'un négoce quelconque, de commerce plus ou moins déguisé; mais encore faut-il sauver la forme, ne fût-ce que par égard pour soi-même. Vous êtes devenus tellement spéculateurs, vous autres, dans ce siècle de bourse et de comptoir, que vous avez conservé ces habitudes en amour; vous ne

séduisez plus; vous achetez!... on n'éblouit plus les femmes, on les cote!... Cela donne moins de mal et exige moins de talents; je ne m'étonnerais pas un jour, avec le progrès, de voir ces dames figurer dans le bulletin de la bourse que publie chaque journal à la suite des primes et des reports. Ce n'était pas ainsi que les choses se passaient sous la restauration. Tiens, lis plutôt ce billet que je viens d'écrire tout à l'heure et donne-m'en ton avis.

En parlant ainsi, l'ex-officier de la garde royale tendit à Tristan, non sans quelque fatuité, un billet tracé d'une écriture très-fine et assez nette, mais dont le peu de consistance matérielle semblait, par une corrélation intime, annoncer par avance toute la légèreté de celui qui l'avait formulé.

Voici quel était le contenu de ce billet :

« Celui qui ose vous écrire est un étranger
« qui vous a vue!... Il n'ajoute pas qu'il vous
« admire et ne pense plus qu'à vous, votre
« miroir avait dû finir la phrase; prêt à s'éloi-
« gner de la France qu'il ne reverra jamais,
« l'imprudent ne craint pas de s'exposer à ne
« pouvoir plus l'oublier; quelques instants
« d'entrevue sont le danger qu'il redoute, et

« que, cependant, il ne peut s'empêcher d'im-
« plorer. Si vous avez pitié de lui, vous refu-
« serez de le voir ; mais on dit tant de mal de
« vous, qu'il espère... »

Suivait un nom étranger. (Fenestrange pensait, avec quelque raison, que son nom pouvait avoir été prononcé par Tristan devant Florentine.) Puis un post-scriptum ainsi conçu :

« Je ne parle pas de ce qui accompagne la
« lettre... Je n'ai pas la prétention de faire de
« cette misère un moyen d'influence... Vous
« me pardonnerez ce détail vulgaire, dont vous
« aurez la charité de ne pas même me remer-
« cier. »

— Un détail de six mille francs, s'il te plaît, ajouta Fenestrange. Mais je suis venu à Paris pour y dépenser un peu d'argent...j'en place sur une expérience piquante, et sur un service à rendre à des amis... Je ne peux pas en faire un meilleur emploi.

— Eh bien! je vous le dis, répliqua Tristan avec l'emportement d'un homme qui lutte plutôt contre une crainte vague, qu'il n'exprime une conviction, votre lettre et votre écrin vous seront renvoyés avec dédain.

— De mon temps, à Paris, il ne fallait croire que la moitié de ce qu'on disait, répliqua flegmatiquement Fenestrange en cachetant le billet qu'il remit avec l'écrin entre les mains d'un commissionnaire qu'il avait fait querir.

— N'y allez pas, c'est inutile! s'écria Tristan en étendant instinctivement le bras devant la porte.

— Si c'est inutile, il n'y a pas d'inconvénient, répliqua Fenestrange. Doutes-tu de la belle, par hasard, mon garçon? Tu me le ferais croire en mettant obstacle à mon projet.

Tristan laissa tomber son bras; le commissionnaire sortit.

— Tu ne me parais pas convaincu que l'écrin me revienne, repartit Fenestrange avec un accent sardonique, qu'il se fût certainement épargné cependant s'il eût pu soupçonner toutes les tortures qui déchiraient le cœur de son jeune ami.

Au moment de cette décisive épreuve, Tristan, malgré lui, se sentait pris de doute... Après tant d'agitations douloureuses, de luttes et d'angoisses, il y avait pour lui quelque chose de plus douloureux encore... c'était la pensée que quelque brutale certitude pouvait couper court à une situation pénible sans doute, mais

encore remplie d'illusions, au delà de laquelle Tristan ne voyait rien de possible pour lui... C'était un nouveau thème de récriminations amères et incessantes, de mépris impuissant, de haines réveillées sans cesse et sans cesse avortées. Car l'infortuné jeune homme sentait instinctivement que son amour était de nature à survivre même à la ruine de toute confiance et à la plus patente des trahisons.

En proie à toutes ces appréhensions, le jeune comte reprit avec colère, et sans ajouter foi lui-même à ses propres paroles :

— Eh bien! moi, je vous répète qu'elle vous renverra votre cadeau ; j'en fais le pari sur tout ce qu'il y a de plus sacré au monde!... Mais si, par impossible... elle me trompait... Oh! je la quitterais pour toujours, en lui laissant au front les traces de ma cravache.

— C'est bien ce que je veux, reprit Fenestrange ; à part la cravache, qui semble avoir, à notre époque, remplacé avec trop de désavantage le For-l'Évêque. Mais, comme tu es ému, mon pauvre garçon! fit-il en prenant la main brûlante de Tristan. Tu l'aimes tant que cela?... Eh bien! sois tranquille... je ne veux pas déchirer davantage la plaie de ton cœur ; je ne tente qu'une expérience et non une conquête;

j'ai payé mes diamants, mais je ne veux pas en être payé.

Tristan tressaillit violemment, comme plus importuné encore de cette clémence dédaigneuse que de toutes les hypothèses impitoyables qui l'assaillaient. La mobilité surexcitée de ses sensations se communiquant, malgré lui, à tout son être, il se mit à décrire dans le cabinet étroit où cette scène se passait, un cercle invariable et obstiné. Tantôt il s'approche de la fenêtre et soulève le rideau pour appeler du regard le retour du messager, tantôt il interroge la pendule, et s'étonne de voir l'aiguille marcher avec tant de lenteur et de régularité, lorsque son cœur avance sur les événements avec une si fiévreuse rapidité.

Quant à Fenestrange, après avoir donné un moment de pitié aux épreuves de son jeune ami, il avait pris un cigare et fumait avec le sang-froid acquis d'un chirurgien qui attend le moment de lever un appareil laissé sur une blessure à la suite d'une grave opération.

Enfin, le pas du messager se fait entendre... Il frappe discrètement à la porte.

Tristan s'élance au-devant de lui, comme si un ressort mécanique faisait mouvoir ses membres endoloris, tandis que son âme semble, au

contraire, se rejeter en arrière et fuir sous la terrible révélation qui le menace.

Le commissionnaire porte un petit billet plié en triangle.

— Tu n'as que cela à me rapporter? dit Fenestrange.

— Que cela.

— Tu vois, mon garçon, dit Fenestrange à Tristan, que l'on garde l'écrin. Maintenant, lis toi-même la réponse.

Tristan saisit le billet; il lit avidement la suscription, espérant que l'écriture n'est point celle de sa belle maîtresse; mais il n'y a point à se tromper sur ces caractères si connus; c'est bien l'écriture de Florentine!... Les pulsations de son cœur sont d'une force effrayante... Ses angoisses sont au comble!...

Il ouvre le billet, le parcourt rapidement, et une indicible expression de soulagement et de délivrance se peint sur son front.

— Lisez vous-même, dit-il à Fenestrange d'une voix qui a retrouvé tout son calme et toute son assurance.

Fenestrange prend le billet, et lit ce qui suit :

« Monsieur,

« Vous me demandez à me voir; c'est une chance que vous avez facilement à l'Opéra, de sept heures à minuit; pardonnez-moi de ne pas vous en offrir d'autres; je fais, devant la rampe, une telle dépense de sourires, qu'il ne m'en reste plus pour mon usage particulier, et que je craindrais que vous n'emportassiez après cette entrevue une triste idée de l'amabilité des Françaises.

« Quant au détail dont vous me parlez, permettez-moi de le trouver ravissant; mais, d'après la courtoisie sans égale avec laquelle il est offert, je crois que je vous offenserais en vous le renvoyant. Il y a une loterie, au bénéfice des crèches, dont madame la marquise de Morvilliers est patronnesse; je n'ai pas l'honneur de la connaître; mais M. Tristan de Morvilliers, qui veut bien que je le compte au nombre de mes amis, se chargera de lui remettre, pour moi, cette parure. »

— Eh bien! Fenestrange, qu'en dites-vous? reprit Tristan triomphant.

— Je dis que, décidément, c'est une maîtresse femme, répondit Fenestrange.

En parlant ainsi, il avait allumé un cigare et s'était mis à la croisée, ne pouvant se lasser de contempler le panorama vivant que présente le boulevard devant le Café de Paris. Tristan, qui était venu le rejoindre, devint tout à coup fort rouge et fit un petit signe de la main à une jeune femme qui passait dans une calèche découverte fort élégante et qui, de son côté, répondit par le plus engageant sourire.

— Sacrebleu ! s'écria le vicomte, voilà une bien jolie femme ! Est-ce que tu la connais ?

— C'est elle ! dit Tristan, c'est Florentine !...

— Ah ! diable ! reprit le vicomte, je te fais compliment, mon garçon, et je t'excuse maintenant, mais à une condition, c'est que tu me présenteras à elle.

VIII

Pendant que le jeune comte de Morvilliers et son vieil ami le vicomte de Fenestrange sont attablés au Café de Paris, transportons-nous rue de Varennes à l'hôtel de Morvilliers. La matinée était déjà fort avancée lorsque la marquise sonna pour qu'on vînt ouvrir les volets et tirer les rideaux de sa chambre à coucher. C'est que la pauvre mère avait, en proie à des transes mortelles, attendu son fils durant une partie de la nuit; au point du jour seulement, elle avait reçu un billet de Tristan dans lequel celui-ci, après avoir remercié sa mère de la tendre sollicitude

qu'elle lui avait témoignée, annonçait qu'il était sain et sauf, et qu'il viendrait offrir ses actions de grâces et solliciter en personne son pardon, aussitôt qu'il aurait pu vaquer à quelques affaires urgentes.

Dans le besoin qu'ont toutes les âmes souffrantes de se rattacher à quelque espérance, madame de Morvilliers avait saisi avec avidité celle qui lui était offerte ; aussi bien, crédule comme on l'est toujours en pareil cas, elle se fiait aux paroles de Florentine, qui avait promis si solennellement de se séparer de Tristan et de le rendre à sa mère ; sans doute il fallait attribuer cette prolongation d'absence du comte aux tiraillements inévitables d'une séparation, aux derniers tressaillements d'une passion brisée.

Sous l'influence de semblables pensées, la marquise de Morvilliers put enfin goûter quelques heures d'un sommeil que, depuis longtemps, hélas ! elle ne connaissait plus. Aussi, lorsque, peu de temps après son réveil, on vint lui annoncer que son fils demandait à la voir, tous les ressentiments du passé, tous les griefs si justement accumulés dans le cœur de la mère, se fondirent sous l'impression de cette bonne nouvelle. Bien plus, la marquise en vint jusqu'à s'accuser elle-même de dureté, d'ingratitude,

d'inintelligente colère, pour le temps où elle avait renoncé volontairement à le voir; à ce moment où il lui semblait acquis d'avance que Tristan venait sans doute chercher son pardon, c'était sa mère qui semblait toute prête à le lui demander.

Tremblante d'émotion, elle était dans les bras de son fils, et couvrait son front de ses baisers et de ses larmes, avant même qu'elle eût réfléchi et qu'elle fût convenue avec elle-même du parti qui pouvait à la fois concilier sa tendresse et sa dignité de mère.

Après un long silence, qui ne fut interrompu que par le bruit de quelques sanglots, la marquise put enfin parler, et, d'une voix à peine intelligible, elle dit à son fils, en cherchant à reprendre un peu de sang-froid :

— Je ne vous demande pas, Tristan, quel motif vous conduit ici. Du moment que vous remettez le pied dans l'hôtel de vos pères, le repentir seul a pu vous y ramener.

Tristan ne répondit pas.

— Mon Dieu! dit la marquise en pâlissant, ne seriez-vous revenu ici que pour braver mon désespoir et ma juste indignation? Est-ce plus qu'une douleur, est-ce un affront que vous apportez aujourd'hui à ma tendresse?

— Non, ma mère, s'écria Tristan en retrouvant toute la vivacité de sa parole pour protester contre les intentions si loin de sa pensée et de son cœur, non, ma mère!... les malheurs de ma conduite n'ont pu aller jusqu'à altérer un moment le dévouement et la tendresse que je vous porte,... mais j'étais venu... pour vous faire part d'une idée... d'un projet...

— Une idée... un projet... quel peut-il être ? Parlez... mon fils.

Tristan resta longtemps sans répondre ; il pressentait quelle explosion terrible allait allumer la révélation qui l'amenait chez sa mère.

— C'est que, dit-il après un temps avec un accent embarrassé, c'est que... je ne me porte pas bien.

— Quoi! malade! s'écria la marquise, et tu ne me l'avais pas dit... et tu ne m'as pas appelée à ton chevet ! Tu n'es pas venu ici te confier à mes soins ! Mais c'est le vol le plus cruel que ta tendresse m'ait fait encore !

— Oh ! rassurez-vous, ma mère,... j'ai seulement besoin de voyager, de changer d'air, et j'ai songé à...

— Eh bien ?

— A un voyage en Italie...

— Que tu venais me proposer? s'écria la mar-

quise qui s'était reprise à l'espoir avec l'empressement de toutes les âmes souffrantes... Eh bien! qu'est-ce qui peut t'embarrasser? Ah! je comprends ton hésitation, ton silence..., reprit-elle un moment après avec impétuosité. Tu as tant fait de folies!... tes revenus sont mangés d'avance pour longtemps. Eh bien! est-ce que je ne suis pas là? est-ce que je ne trouverais pas des ressources, dussé-je aliéner tout mon bien pour un voyage qui me rend mon fils, qui me fait mère une seconde fois!... Un voyage à deux!... avec toi, mon fils!... Mais ce n'est pas seulement la santé que tu reprendras, c'est la vie que tu me rends! Je m'éteignais lentement dans ce Paris où j'ai tant souffert et dont j'ai pris en horreur toutes les distractions, car elles se rattachent pour moi à des souvenirs si cruels!... Mais partir ensemble... visiter ce beau pays au bras de mon fils... m'inspirer de son intelligence élevée... de son enthousiasme pour cette belle nature, pour les arts!... Et puis, avoir à moi, à moi seule, mon Tristan... six mois... un an... plus, peut-être... ah!... je le disais bien! mon fils, si je t'ai donné la vie, eh bien! aujourd'hui c'est toi qui me la rends.

Tristan, on le comprendra facilement, était plus cruellement embarrassé de la méprise affec-

tueuse de sa mère, qu'il ne l'eût été de toute sa colère.

Dès que se fut calmée la première exaltation de ses espérances, la première fièvre d'illusion à laquelle la marquise s'était livrée avec un abandon d'autant plus volontaire qu'elle avait vécu plus longtemps sous la désolante réalité de son malheur, la confusion de Tristan n'échappa point à cette sollicitude maternelle, qu'il est si difficile de tromper longtemps.

— O mon Dieu ! se dit-elle d'une voix éteinte, comment n'ai-je pas compris que ce n'était point avec moi qu'il voulait partir !...

Retombant au plus profond de ses souffrances et de ses déceptions, elle reprit avec une sombre amertume :

— En effet, je ne me rappelais pas que cette femme s'était engagée à partir... Devais-je croire qu'elle s'exilerait seule!... Oh! non! elle voulait vous enlever à moi... achever de me briser le cœur !... Elle ne l'avait pas assez torturé ! C'est vrai ! cela vous gêne que votre mère soit malheureuse si près de vous... Ma douleur était pourtant assez silencieuse pour ne pas vous obliger à me fuir !...

Tristan ne répondit que par quelques paroles à peine intelligibles qui balbutiaient le regret et

l'excuse, mais qui ne cherchaient même plus à déguiser quelles obligations fatales entraînaient son départ, comme elles avaient pesé jusque-là sur sa vie.

— Partez!... je ne vous retiens plus! fit la marquise avec indignation. Partez avec votre maîtresse... Mais, du moins, avant de me délaisser à jamais, s'écria-t-elle en éloignant d'un geste violent Tristan qui se courbait pour porter sa main à ses lèvres, ayez la pudeur de ne pas chercher à toucher votre mère.

Le comte poussa un profond soupir et s'éloigna péniblement, vingt fois tenté, dans le court trajet qui le séparait de la porte, de se jeter aux genoux de sa mère et de lui faire serment de ne plus la quitter; mais cette fatalité qui le dominait sans pitié et sans trêve, le tint comme paralysé.

Il allait franchir le seuil du salon, lorsque son nom, prononcé d'une voix faible par la marquise, le rappela.

Il se retourna et vit sa mère, noyée de larmes, qui lui tendait les bras.

Il demeurait immobile, ne pouvant croire à tant d'indulgence et de tendresse; mais sa mère s'était levée et avait fait vers lui la moitié du chemin.

— Mon fils! mon fils!... dit-elle en sanglotant; mais songes-tu que, si tu pars, tu ne reverras jamais ta mère!... Oui, crois-tu, continua-t-elle en réprimant du regard un geste d'incrédulité de Tristan, crois-tu que faible, souffrante, épuisée comme je le suis, je puisse résister longtemps à ton absence?... Non!... Ce sont les derniers embrassements, les dernières consolations de ta tendresse que tu me ravirais! Oh! je sais pourquoi tu pars! Tu pars parce que je veux te séparer d'une femme qui nous coûte à tous deux notre repos, notre fortune, notre honneur!... Eh bien! lorsque tu te seras banni toi-même de ma présence pendant ce peu d'instants qui me restent à vivre, à quoi me servira-t-il d'avoir tant lutté pour cette fortune, pour cet honneur qui deviennent si vides et si stériles à l'heure où l'âme, prête à partir, ne demande plus qu'un peu d'affection et de pitié? Et quand même j'aurais ainsi sauvé quelques débris de cette richesse si inutile, quand même j'aurais maintenu, dans ma colère inflexible, la dignité du nom des Morvilliers... cela me rendra-t-il mon fils?... Non... non... je cesse de combattre... Je me sens impuissante contre un malheur qui dépasse les dernières forces que le ciel me laisse... Reste, mon fils!... reste, je t'en

supplie! que je te voie encore de temps à autre, seulement quelques instants, et je ne te demanderai pas ce que tu feras du reste... Veux-tu les derniers débris de ma fortune? Prends-les... Dois-tu déconsidérer encore le nom que nous portons, par une ostentation de faiblesse et de désordre... je n'ai pas la force de m'en informer... je n'ai plus le courage de le savoir!... Prends tout, te dis-je, prends notre argent, prends notre honneur... prends tout ce qui n'est pas toi! Tu peux tout dissiper, tout perdre, tout jeter au vent... Mais, je vais peut-être mourir bientôt... laisse-moi mon fils!...

La marquise, en achevant ces paroles, cent fois interrompues par une nouvelle explosion de larmes et de sanglots, était retombée épuisée sur son fauteuil.

Est-il besoin d'ajouter que Tristan s'était précipité à ses pieds?

Le jeune comte, il faut bien le dire pour sa décharge, ne s'était pas décidé sans combats, sans hésitation, sans remords, à partir avec Florentine; il n'avait enfin cédé peut-être aux obsessions de la danseuse, que parce qu'un sentiment de respect humain et presque de pudeur, lui rendait pénible de prolonger sous les yeux de sa mère et des amis de sa famille cette exis-

tence inutile, tristement dissipée, cette déperdition constante de toutes les forces de son cœur et de son intelligence. Mais il n'en fallait pas tant pour que la noblesse d'âme, pour que la sensibilité filiale de Tristan se ravivassent et reprissent tout leur empire!... Sans se voir obligé de rompre un joug dont il n'était pas assez fort pour éluder la nécessité, il pouvait rester auprès de sa mère, apaiser les récriminations de sa conscience. Dans ce compromis entre ses devoirs et un incurable entraînement, il entrevoyait, pour la première fois, un peu de repos, acheté sans trop de secousses et sans une résolution trop violente. On juge si une nature faible comme la sienne devait se réfugier dans cette sorte d'asile que lui entr'ouvrait l'indulgence désespérée de la marquise; aussi s'écria-t-il avec une expansion d'attendrissement dont il n'avait pas goûté le charme depuis bien longtemps :

— Ma mère! ma mère!... Oui, je resterai auprès de vous... je vous reverrai tous les jours... je reprendrai toutes mes bonnes... mes vieilles habitudes... Oui, je suis toujours votre fils bien-aimé... et qui ne sera pas indigne de l'être!

— Mon fils! mon Tristan! murmura la mar-

quise en appuyant ses lèvres sur le front du jeune comte.

— Bravo ! bravissimo ! dit un troisième interlocuteur dont la voix retentit avec éclat dans ce duo étouffé d'épanchement et de tendresse.

Ce nouvel arrivant n'était autre que le vicomte de Fenestrange, qui, pensant que ses priviléges de vieil ami ne pouvaient être périmés par les années et l'absence, avait précédé sans façon le domestique chargé de l'annoncer.

Fenestrange s'approcha de la marquise, et il se disposait à lui baiser la main ; mais un mouvement pour ainsi dire électrique dominant toutes ces froides formalités de la politesse des salons, il embrassa cordialement sur les deux joues la mère de Tristan , et l'étreignit sur son cœur.

L'entraînement amical de Fenestrage fut complétement partagé par la marquise ; seulement, après s'être abandonnée à l'explosion si naturelle d'une ancienne affection, traversée par bien des épreuves , sans compter celle d'une longue séparation, un sentiment imperceptible de gêne et de malaise se peignit sur les traits de madame de Morvilliers lorsqu'elle reporta les yeux sur son fils présent à l'entrevue.

— Je ne saurais vous revoir sous de meilleurs

auspices, mon cher vicomte, dit-elle à Fenestrange; mon fils qui a eu bien des torts envers moi, qui m'a bien négligée, vous le savez, promet de venir, tous les jours, payer à sa mère l'arriéré de tendresse et de consolation qu'il a contracté depuis si longtemps envers elle!

— Voilà donc l'enfant prodigue revenu, reprit gaiement Fenestrange; nous allons tuer le veau gras... Et ce n'est pas tout, ajouta-t-il en se tournant vers Tristan, il faut que ce soit aujourd'hui même; non-seulement, marquise, je m'invite à votre table, mais j'use des droits de l'amitié la plus intime, j'invite moi-même, chez vous, votre fils!

— Aujourd'hui? fit Tristan avec embarras.

— Oui... aujourd'hui même, à six heures, reprit Fenestrange. C'est votre heure, marquise, n'est-ce pas?

— Merci de cette bonne pensée, répondit la marquise en serrant la main de Fenestrange.

Tristan se remémorait déjà toutes les difficultés que lui préparait la rupture de ses engagements habituels.

— J'étais invité... précisément pour aujourd'hui..., reprit-il en balbutiant. Mais je vais me dégager, ajouta-t-il rapidement en voyant quelle

nouvelle angoisse se peignait déjà sur le visage de sa mère.

— Faites-le dégager tout de suite, dit Fenestrange bas à la marquise.

— Je ne sais pas à qui vous avez promis, Tristan, reprit la marquise avec effort; mais comme il faut que je sois bien sûre que vous ne me refuserez pas la première chose que je réclame de vous après une si longue séparation, je vous demande de ne pas sortir d'ici que vous n'ayez écrit pour vous dégager... Tenez, passez dans mon cabinet, vous trouverez tout ce qu'il faut... Je vous en prie, Tristan, ajouta-t-elle avec un accent suppliant en voyant l'hésitation de son fils.

Tristan avait bien des choses sur les lèvres : mais le cœur bourrelé par de terribles combats, il entra machinalement dans le cabinet de la marquise.

— C'est à merveille, dit Fenestrange; vous avez bien fait de le faire écrire; car je m'y connais, il ne promettait pas d'une voix assurée; il ne s'engageait pas pour de bon!

— Ah! mon ami, dit la marquise, pardonnez-moi si, après une si longue absence, je ne sais vous parler d'autre chose que de mes chagrins!... Mais ce vilain Tristan m'a fait tant souffrir!...

Savez-vous qu'il voulait partir avec cette misérable femme qui le perd!... et, pour empêcher ce voyage, il m'a fallu promettre de ne plus lui imposer de rompre avec elle!...

— Vous avez bien fait, répondit flegmatiquement Fenestrange, avec une femme comme celle-là... elle est belle, je l'ai vue... de plus, elle est habile, je le sais... Tous les obstacles qu'on lui oppose deviennent des armes pour elle. Ce que vous aviez de mieux à faire, était de consentir à ce que vous ne pouviez empêcher... et peut-être est-il fâcheux que vous n'ayez pu vous résigner à voir votre fils partir pour l'Italie?

— Y songez-vous, vicomte? une séparation si longue!

— Oui, mais un tête-à-tête si long aussi; trouvez-moi beaucoup de passions qui résistent à cela! Tenez, marquise, rappelez-vous l'histoire de ces deux amants enfermés ensemble, par un accident terrible, dans une caverne, sans aucun moyen d'en sortir. Le premier jour ils durent pleurer ensemble; le second jour, je gage que chacun boudait à une extrémité du souterrain... le troisième jour, ce furent sans doute des reproches sur leur commun malheur, et des invectives bien cruelles... enfin, quand on les

retrouva... morts tous les deux... le jeune homme, étant le plus fort, avait dévoré un des bras de sa bien-aimée. Qu'en dites-vous, marquise?

— Je dis que ce récit est horrible!

— Je ne dis pas le contraire... Mais, maintenant, plaçons le tête-à-tête ailleurs que dans un souterrain; ce ne sont pas les amants qui mourront, croyez-moi, marquise, ce sera leur amour.

— Ignorez-vous, vicomte, qu'à côté de la satiété qui est un dissolvant, il y a l'habitude qui est un lien tout-puissant!... Ah! je n'ai retrouvé mon fils que pour le perdre de nouveau!...

La marquise avait soupiré après ce funèbre pronostic, lorsque, tout à coup, on entendit à travers les fenêtres du jardin qui étaient entr'ouvertes, quelques accords de piano; puis une voix féminine, du timbre le plus charmant en même temps que le plus pur, se mit à chanter les paroles suivantes d'une vieille ballade, célèbre dans tout l'ouest de la France, *la ballade du baron de Jauioz :*

« Petits oiseaux, je vous en prie,
« Écoutez, écoutez ma voix!

« Je reste, et vous, vers la patrie
« Vous revolez tous à la fois [1] ! »

Le vicomte, après avoir écouté, plein de ravissement, le refrain de cette cantilène, qui le reportait à la fois bien loin dans le temps, bien loin dans l'espace, se tourna vers la marquise.

— Quelle est donc, s'écria-t-il, la sirène que vous avez dans votre hôtel et qui chante ainsi les chants de nos pays ?

— C'est une lectrice que j'ai prise, il y a peu de temps, répondit la marquise, et qui m'a été déjà d'un bien grand secours pour charmer les ennuis et les douleurs de ma solitude. C'est la nièce d'un respectable curé de nos pays, une jeune orpheline bien intéressante ; je n'avais pas eu le temps de vous en parler... mais je vais vous la présenter.

En même temps, madame de Morvilliers sonna pour qu'on fît venir Louise. Celle-ci arriva, vêtue, comme toujours, avec une simplicité pleine de grâces.

[1] Ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître dans tous ses développements la ballade du *baron de Jauioz*, en trouveront l'original ainsi qu'une traduction en prose et une imitation en vers dans le livre si intéressant que M. Th. de la Villemarqué a publié sous le titre de *Chants populaires de la Bretagne*. Les vers que nous citons sont empruntés à cette publication.

Pendant la présentation obligée, Fenestrange était déjà sous ce triple et irrésistible charme qu'exercent la beauté, la jeunesse et l'innocence réunies.

— Mademoiselle, vous êtes Vendéenne, dit Fenestrange avec intérêt. De quel côté ?

— Pas bien loin du château de Fenestrange, répondit Louise avec un sourire.

L'étonnement et la curiosité piquée se peignirent à la fois sur la physionomie de Fenestrange ; la marquise allait peut-être l'interroger, lorsque l'on entendit dans la pièce voisine le pas de Tristan qui s'approchait.

— Ah ! mon Dieu ! j'ai fait entrer Louise, dit rapidement la marquise bas à Fenestrange, et Tristan qui va venir !

— Eh bien ! quel inconvénient y a-t-il à ce qu'il la voie ? demanda de même Fenestrange.

La marquise n'eut pas le temps de répondre, car Tristan avait paru sur le seuil.

— Ta lettre est-elle envoyée ? dit la marquise, qui aurait presque voulu, dans ce moment, éloigner son fils.

— Non, ma mère..., j'ai réfléchi...

Il avait écrit successivement à Florentine deux ou trois épîtres assez gauches qu'il avait déchirées.

— J'aime mieux me dégager verbalement... mais je vous promets... que je vais moi-même faire tous mes efforts...

Il n'acheva point sa phrase aussi peu sincère dans le fond qu'embarrassée dans la forme; il avait aperçu Louise...

Celle-ci était devenue d'une pâleur mortelle sous le regard de Tristan.

Le jeune comte resta quelques instants sans parler... les traits de Louise ne lui semblèrent pas inconnus; mais les fumées du tokai avaient tellement troublé sa cervelle la première fois qu'il l'avait vue, que ses souvenirs étaient loin d'être assez nets pour qu'il pût les rattacher à un fait précis.

— Où donc ai-je vu cette jeune fille? murmura-t-il.

— Il ne la reconnaît pas, dit à voix basse madame de Morvilliers, dont la poitrine semblait commencer à se dégager d'un grand poids.

— Il la connaît donc ? fit le vicomte également.

— Je vous conterai cela, répondit de même la marquise. Mon fils, reprit-elle, je vous présente mademoiselle Louise, nièce du bon et digne curé qui est venu, l'an passé, desservir la paroisse de ma terre de Vendée. Vous m'avez entendue parler souvent de l'oncle, et sa nièce

est en tous points digne de lui ; non-seulement son esprit cultivé et ses talents sont pour moi une source de distractions dont j'avais, jusqu'à ce jour surtout, bien grand besoin ; mais, venue ici en qualité de lectrice, Louise me prodigue les soins d'une véritable fille.

Tristan s'inclinait, tandis que Louise saluait avec le plus morne silence et la réserve la plus glacée... Son malaise sembla cependant décroître un peu lorsque Tristan parut ne rattacher décidément à aucune date, à aucune circonstance, l'impression qu'il ressentait à la vue de Louise.

Cette impression était, à la fois, attrayante et irritante : attrayante par le rayonnement fascinateur de cette pure et chaste beauté ; irritante par le mal inutile que se donnait Tristan pour recueillir et fixer les vagues impressions que cette rencontre éveillait en lui.

— Où donc ai-je vu cette jeune fille? murmurait-il encore. Oh! il faudra que je le sache!... Ma mère, ajouta-t-il à voix haute, en prenant son chapeau, vous me verrez à six heures!

— Est-ce bien sûr, mon fils? fit tendrement la marquise.

— Vous pouvez le laisser partir, dit Fenes-

trange à mi-voix, il reviendra... Je m'y connais, et c'est à présent qu'il s'est engagé pour de bon !...

IX

Six heures sonnaient à peine à la pendule du petit salon de l'hôtel de Morvilliers, lorsque Tristan reparut. Un observateur tant soit peu perspicace aurait pu remarquer que sa toilette, toujours marquée d'ailleurs au coin de la suprême élégance, n'avait point cette fois le caractère débraillé qui en était d'ordinaire le principal attribut. Ce n'était déjà plus précisément un viveur, et ce n'était pas encore, il faut bien le dire, ce qu'on appelle vulgairement un homme comme il faut. Pour employer la phraséologie de nos voisins d'outre-Manche, le *sportsman*

avait disparu chez Tristan pour faire place au *dandy*. Le vicomte de Fenestrange qui se trouvait seul dans le petit salon, ne put réprimer une exclamation de surprise en même temps que de satisfaction en voyant entrer le jeune comte de Morvilliers.

— Si ponctuel! fit-il joyeusement. On voit bien que tu as du sang militaire dans les veines; et ta mère, qui croyait que tu ne reviendrais pas!... Elle est en ce moment à sa toilette... Allons, décidément nous tirerons parti de toi; il n'y a jamais à désespérer d'un homme exact à l'heure du repas.

— Je voulais vous parler, mon ami, répondit rapidement Tristan, avant qu'on se mît à table; j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir de Florentine qu'elle me laissât libre... Chose étrange... je n'ai pu la calmer en lui disant que je venais dîner chez ma mère... Elle a prétendu que je la trompais toujours... Puisque vous voulez la voir, vous lui attesterez, n'est-ce pas? combien j'aurai été vertueux aujourd'hui...

— Je l'attesterai, répondit Fenestrange avec une gravité comique. Mais, hélas! mon cher,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

— Ce n'est pas tout, continua Tristan. Je

me suis engagé à ne point quitter la France, à la sollicitation de ma mère, qui m'a promis à ce prix de fermer les yeux sur ma liaison avec Florentine... Mais autre embarras! J'ai déjà eu tant de peine à me rendre libre aujourd'hui pour un dîner, que je frémis en songeant à la tempête qu'elle me prépare, lorsqu'elle saura que je ne vais pas en Italie avec elle!... et j'avais songé... puisque vous m'êtes si secourable...

— A me demander de me charger de la négociation...

— Tout au moins à m'accompagner quand j'en parlerai à Florentine, et à constater les graves raisons de convenance et de famille, mes craintes pour la santé de ma mère, qui me forcent à ne pas la quitter.

— Je t'accompagnerai, mon garçon, répondit le vicomte, assez flatté de la confiance qu'on paraissait avoir dans son intervention diplomatique, et j'espère que tu n'en auras pas appelé en vain à ma vieille expérience.

— C'est que la chose presse!... Nous devions, dès demain, faire tous nos préparatifs de voyage.

— Eh bien, ta déité danse-t-elle ce soir?

— Oui... et, si vous voulez m'accompagner, je puis vous faire passer sur le théâtre.

— Je ferai de la diplomatie avec ta belle entre deux coulisses... La diplomatie est parfaitement de mise dans cette région-là... On dit que maintenant l'Opéra est, après le conseil des ministres, l'endroit où il se fait le plus de politique... Tout à l'heure, après le café pris, tu me feras signe, je demanderai à ta mère la permission de nous retirer, et nous mettrons mon départ sur le compte de la curiosité d'un exilé... Et, au fait, peut-on se retrouver assez vite au théâtre qui exprime le mieux le caractère de notre nation par sa physionomie magnifique et ses attributions à la fois graves et frivoles!... On ne saurait dire qu'on a retrouvé sa patrie quand on n'a pas revu l'Opéra... Un exil comme il faut ne cesse pas à la frontière, mais rue Lepelletier!

Après cette réclame désintéressée, faite en faveur d'un théâtre qui, sans doute, tenait sa place dans les galants souvenirs de la jeunesse du vicomte de Fenestrange, la conversation dut cesser entre les deux interlocuteurs, car la marquise entrait avec sa jeune lectrice.

— Messieurs, dit la marquise avec un ton qui prouvait qu'elle avait retrouvé toute son ancienne gaieté, je vous amène une véritable prisonnière... Louise ne voulait pas dîner avec

nous... Je l'ai fait habiller de force!... et je crois que, cette fois, vous vous rangerez du côté de l'arbitraire et du despotisme, en voyant les résultats qu'ils ont produits!...

Louise, en effet, était charmante. Une robe de mousseline à corsage montant, sans autre ornement qu'un nœud de ruban bleu, dessinait sa taille svelte et ne laissait deviner que les contours harmonieux de sa poitrine et de ses épaules, dont la blancheur vivante palpitait sous la blancheur transparente de l'étoffe. Ses beaux cheveux d'un châtain sombre, grâce aux soins d'une des caméristes de la marquise, encadraient amoureusement sous leurs bandeaux ondulés le pur ovale de son visage, qu'une émotion intime et profonde, si bien dissimulée qu'elle pût être, animait en ce moment d'une teinte plus vermeille encore que de coutume; c'était la réalisation d'une de ces vierges resplendissantes dues au pinceau poétique de Murillo; seulement on eût dit qu'en soulevant le voile qui couvrait cette candide beauté pour jeter sur elle un regard indiscret, quelque curieux impertinent avait effarouché sa pudeur.

Il y avait tant de différence entre cette ravissante Parisienne si heureusement improvisée par la marquise, et la provinciale un peu gauche

que Tristan avait trouvée dans la diligence relayant à Antony, que toute espèce de corrélation entre cette dernière aventure et l'apparition nouvelle se serait immédiatement évanouie dans l'esprit de l'héritier des Morvilliers, alors même qu'elle s'y fût présentée; on se rappelle d'ailleurs que l'ivresse avait enlevé à Tristan toute sa raison, lorsqu'un mois auparavant il s'était laissé aller d'une façon si peu digne aux suggestions de Florentine et de ses commensaux.

Un murmure d'admiration erra sur les lèvres de Fenestrange. Tristan resta silencieux et pensif; en ce moment on annonça à la marquise qu'elle était servie.

Tristan s'avança vers Louise pour lui offrir son bras; mais celle-ci s'était comme préventivement réfugiée auprès du vicomte, dont elle avait pris le bras avec une précipitation qui aurait eu presque les apparences de la familiarité, si cette hypothèse avait pu être admissible.

L'affectation de Louise à manifester sa préférence pour Fenestrange aurait pu cependant donner lieu à quelque commentaire fâcheux, si l'ancien officier de la garde royale n'en eût immédiatement imaginé une traduction inoffen-

sive, avec l'empressement d'un homme qui cherche à excuser un petit triomphe de vanité.

— Votre lectrice, chère marquise, a eu plus d'intelligence que nous, dit-il ; elle a compris qu'en ce jour de réconciliation, votre fils vous appartenait tout entier, et que nul n'avait le droit, même un instant, de vous le prendre !...

On applaudit à l'interprétation que Fenestrange donnait à ce petit incident, et les quatre convives passèrent dans la salle à manger.

Il suffisait de jeter un coup d'œil sur ce banquet intime pour apprécier toute l'ingénieuse tendresse de la marquise...

Une magnifique corbeille de fleurs s'épanouissait au milieu de la table, éclairée des plus riches candélabres et chargée de vaisselle plate.

La vieille argenterie armoriée de la famille avait été servie tout exprès, et remise dans tout son lustre pour fêter le double retour de deux hôtes aimés qui, l'un et l'autre, avaient laissé si longtemps leur place vide au foyer domestique.

Des flacons de forme différente, remplis de toute espèce de vins rares et fins, dressaient çà et là leur tête chenue, comme si la maîtresse du logis eût appréhendé de ne point donner satisfaction à tous les goûts de ses deux convives. On ne saurait imaginer tout ce qu'il y avait

de captation maternelle, d'industrieuse séduction dans tous les apprêts de ce banquet, qui, par une opposition étrange, mais touchante, offrait la réunion de toutes les recherches d'un matérialisme sensuel et de toute la sainteté des joies domestiques.

Un tel spectacle était bien fait pour plaire au vicomte de Fenestrange, dont les instincts un peu épicuriens y trouvaient si bien leur compte; aussi, après que les premières exigences de l'appétit le plus régulier eurent été remplies, ne tarit-il pas en éloges sur le bon goût qui présidait au festin, sur l'excellence des vins, sur la charmante façon dont la marquise faisait les honneurs de sa table aux deux exilés : l'un, éloigné longtemps d'une ancienne et bien chère amie par des espaces immenses; l'autre, bien plus encore peut-être séparé de sa mère par cette distance morale qu'avaient jetée entre lui et elle de si absorbantes, de si pernicieuses préoccupations!... La marquise jetait de temps à autre sur son fils un regard à la fois douloureux et consolé, où l'on voyait lutter le regret de tout ce qui manquait encore à ses espérances avec la joie que lui inspirait tout ce qui lui était déjà rendu.

Quant à Tristan, trop de sentiments pénibles

et contradicioires dominaient son esprit distrait, pour qu'il pût s'associer à la gaieté communicative de l'ami de la maison. Il comprenait enfin cette heureuse sécurité du foyer de la famille, si longtemps déserté par lui; il sentait l'influence bienfaisante de cette atmosphère de calme et d'émotions douces; ajoutons bien vite que le rayonnement de deux beaux yeux noirs, à demi voilés par une mélancolique rêverie, était le phare tutélaire qui projetait sa lueur sur ce port domestique.

Ce n'était pas que le cœur du malheureux jeune homme fût encore parvenu à secouer le joug qui pesait sur lui; au contraire... et même assis à la table de sa mère, de vagues soupçons, des hallucinations douloureuses ramenaient sa pensée vers cette idole inexorablement oppressive, trop semblable peut-être à ces divinités qu'adoraient au fond de leurs sombres forêts les Gaulois nos ancêtres, et qui exigeaient d'eux des sacrifices humains.

Mais si Tristan n'était pas encore en situation d'aspirer par sa volonté à un bonheur inconnu pour lui, il devinait, il comprenait du moins ce bonheur qui contrastait, hélas! à tant de titres, avec son existence habituelle, si douloureusement aliénée par Florentine! Le sentiment de

sa dignité incessamment blessée, le regret stérile d'une situation inextricable le remplissaient de trouble ; ce n'était pas encore le repentir, mais c'était déjà la conscience ; et comme nos premiers pères qui, dans la sublime parabole de la Genèse, rougirent de leur nudité avant même d'en venir à pleurer leur faute, Tristan sentait que le désaveu de ses désordres était peut-être encore loin de ses lèvres, mais du moins il commençait à en retrouver la pudeur.

Fenestrange, dont l'esprit était naturellement beaucoup plus libre, savourait les délices du festin en gourmet digne de les comprendre ; il avait déjà goûté de tous les vins, prêt à en supporter les fumées avec cette impassibilité intrépide du soldat accoutumé au feu ; jusque-là, Tristan avait dû s'associer à lui, mais il était facile de voir qu'il était moins aguerri que son solide et hardi compagnon.

— Le jour où nous revenons à la vertu, il faut que tout le monde se grise ! s'écria gaiement le vicomte. Tristan d'abord, pour noyer ses remords ; notre chère marquise pour oublier ses inquiétudes passées, et jusqu'à cette charmante enfant qui n'a pas encore bu.

— Merci, monsieur, reprit vivement Louise avec un mouvement de répulsion dont elle ne

put réprimer la vivacité ; j'ai pour le vin, ne fût ce qu'en songeant aux effets qu'il peut produire, un dégoût qui tient à l'éducation sans doute... mais que rien ne peut vaincre.

Fenestrange voulut remplir alors le verre de Tristan ; mais celui-ci le recula.

— Non, dit-il, mademoiselle a raison, les suggestions du vin sont quelquefois si fatales, que je conçois qu'on lui tienne parfois rancune.

En ce moment Tristan ne regardait pas Louise, car, sans cela, il eût été frappé de la pâleur qui s'était subitement répandue sur le visage de la jeune fille.

Quoi qu'il en soit, et à partir de cet instant jusqu'à la fin du repas, le jeune comte opposa une résistance héroïque à toutes les instances de Fenestrange, et c'est tout au plus s'il consentit à boire quelques gouttes de vin de Malaga au dessert, pour faire honneur à un toast porté à la santé de sa mère.

Sur un signe de madame de Morvilliers, toujours pleine de sollicitude pour tous les goûts de son fils, une corbeille remplie d'excellents cigares fut placée sur la table; Fenestrange s'était empressé d'en choisir quelques-uns avec tout le soin d'un véritable connaisseur.

Louise se leva pour se retirer, songeant que

peut-être elle gênerait les deux convives de la marquise ; mais Fenestrange se hâta de déclarer qu'il était trop galant pour chasser la beauté... Il tenait d'ailleurs à fumer son cigare au jardin.

— Me suis-tu? dit-il à Tristan.

Celui-ci ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur Louise, et, bien que le regard de la jeune lectrice évitât de se rencontrer avec le sien, comme si, par une intuition tout instinctive, il eût deviné que, pour une jeune fille élevée au couvent, sur les confins de la Vendée, le cigare devait être forcément l'un des attributs d'une existence désordonnée, il déclara que la fumée du tabac était contraire à sa santé, et qu'il préférait passer quelques instants au salon... auprès de sa mère. Ces derniers mots étaient-ils l'expression bien exacte de sa pensée? Le lecteur en jugera.

On sortit de la salle à manger et on passa au salon. Fenestrange se promenait dans le jardin, le plus loin possible de la maison.

Louise, n'ayant plus dès lors aucun prétexte pour se retirer, était allée s'asseoir dans un coin auprès d'une table, et avait repris une broderie commencée.

Tristan, après avoir quelque temps causé avec sa mère d'une façon assez distraite, s'était

rapproché de la jeune fille, et avait admiré à haute voix la finesse et la perfection de son travail.

— Cette broderie te plaît, mon fils? fit doucement la marquise. Eh bien, j'en suis persuadée, Louise sera heureuse de m'aider à t'être agréable. Elle a tous les talents comme toutes les qualités... C'est une véritable fée!... Sais-tu qu'elle brode à merveille le point d'armes? N'est-ce pas, Louise, que vous n'en refuserez pas la preuve à mon fils, en brodant pour lui, sur un mouchoir, les armes de la maison de Morvilliers... Vous lui laisserez un souvenir de sa mère et de sa famille, dont il se montrera digne à présent, j'en suis sûre!...

— Je ferai ce que vous m'ordonnez, madame, reprit Louise sans détourner les yeux de son ouvrage, et avec une soumission qui touchait presque à la sécheresse.

Tristan se sentit tristement affecté de la réserve glaciale de Louise.

A ce moment Fenestrange reparut.

— Allons-nous à l'Opéra? demanda-t-il en s'adressant presque furtivement à Tristan; tu sais que tu m'as promis de me servir de cicerone dans ce pays redevenu nouveau pour moi et où m'appelle la plus attrayante des curiosités, la curiosité des souvenirs.

Une expression d'alarme se retraça sur la physionomie de la marquise à ce mot si fatal d'Opéra ; mais Tristan ne regardait pas sa mère.

Soit qu'il voulût connaître l'énigme de l'attitude de Louise à son égard, soit tout autre motif, il fit observer à Fenestrange que la soirée commençait par un opéra sacrifié, et que l'intérêt du spectacle ne pouvait s'éveiller qu'à l'heure du ballet.

Fenestrange parut se rendre à cette raison, et, prenant son parti, il retourna au jardin pour s'y livrer à une nouvelle consommation de cigares.

Madame de Morvilliers, bien qu'initiée aux motifs de l'attitude presque hostile gardée par Louise envers son fils, en était cependant intérieurement affligée... Elle voulut donner les moyens à Tristan de rompre l'épaisse couche de glace qu'on lui opposait, en flattant l'amour-propre de Louise. Elle lui demanda de chanter cette ballade *du baron de Jauioz*, dont le seul refrain avait ravi Fenestrange ; Louise y paraissait peu disposée ; mais il n'est pas besoin d'ajouter que la marquise insista, et que sa jolie lectrice dut rester fidèle à son système d'obéissance passive.

Elle se mit au piano, et après avoir préludé quelques instants, elle chanta le fragment suivant d'une voix émue, à laquelle le silence d'une belle nuit de printemps ajoutait un charme plus pénétrant encore :

Petits oiseaux, je vous en prie,
Écoutez, écoutez ma voix !
Je reste, et vous, vers la patrie
Vous revolez tous à la fois !

Vous revolez vers la prairie
Où je folâtrais au printemps,
Comme vous joyeuse, la vie
M'était bien douce dans ce temps.

En gagnant vos vieilles tourelles,
Vos clochers, vos nids sous les toits,
Portez, oiseaux, de mes nouvelles,
A ceux que je laisse en nos bois :

A ma pauvre petite mère,
A ma mère que j'aime tant,
A ma sœur Hélène, à mon père,
Que je vis pleurer en partant.

Allez et n'oubliez personne.
A tous pour moi dites adieu,
A mon frère... qu'on lui pardonne.
Allez, chers oiseaux du bon Dieu !... [1].

Tristan écoutait avec une ineffable extase

[1] Ces vers sont extraits de l'ouvrage, déjà cité, de M. de la Villemarqué.

cette émanation harmonieuse d'une organisation toute de pureté, de grâce et de chaste effroi.

— Allons-nous à l'Opéra? fit le comte en remontrant sa tête à une fenêtre entr'ouverte du salon de plain-pied avec le jardin.

— La première pièce ne doit pas être encore finie, reprit Tristan ; et d'ailleurs, si vous écoutiez mademoiselle, vous ne penseriez plus à l'Opéra... Tenez, elle va nous faire entendre encore quelque chose... si ma mère veut bien l'en prier.

Louise s'inclina, toujours avec la même soumission froide, prévenant par un consentement tacite l'inévitable demande de la marquise.

— J'écoute du jardin, fit Fenestrange, qui, tout en ne se refusant pas au plaisir d'entendre Louise, ne se sentait pas la force d'abandonner sitôt l'occasion de se soustraire à ses habitudes tyranniques de fumeur.

Louise était allée se remettre au piano et chanter une autre cantilène également empruntée à ses souvenirs de la Vendée.

Ces sensations ineffables, ces vagues aspirations que la musique dégage de notre organisation, avaient en ce moment à la fois pour Tristan quelque chose de charmant et de douloureux. Il pressentait une autre vie, il s'initiait

d'avance à d'autres espérances vaguement entrevues, au mystère d'affections nouvelles, affections pleines de calme et de sécurité, où le cœur pouvait s'endormir paisible à côté d'un autre cœur, gardien fidèle d'une félicité et d'un honneur communs... A l'extrême horizon lui apparaissait un intérieur rempli de soins attentifs, de sollicitudes régénératrices où chaque heure qui sonne ne marque que l'étape d'un voyage doux et régulier, sans éveiller une défiance, une inquiétude à moitié endormies, un soupçon trop prompt à torturer, toutes ces angoisses enfin, attributs inséparables de l'amour, quand l'amour s'adresse à une femme perdue !

A ce moment encore, Tristan, tout en suivant de l'œil dans une perspective idéale ces fantastiques tableaux, n'osait pas même en invoquer la réalisation !... Comme le lutteur se débattant dans les flots trop distants du rivage pour qu'il puisse espérer l'atteindre, il était découragé à la fois de l'action, du vœu, de la prière même !... Et ces félicités si enviables, si faciles pour tout autre, il ne les apercevait plus qu'à travers les larmes d'un désespoir fatal et condamné !

Cependant, pour la première fois depuis longtemps, le comte de Morvilliers en était venu

à oublier la rue Lepelletier et Florentine.

Louise, de son côté, cherchait à mettre un terme au rôle d'esclave soumise qu'elle jouait. Mais dès qu'elle avait pris quelques instants de repos, le regard de la marquise la suppliait avec tant de douleur de ne pas laisser s'interrompre le charme qui retenait son fils auprès d'elle, que Louise, oubliant sa fatigue, dominant toutes les émotions pénibles que continuait pour elle la présence de Tristan, reprenait d'une voix douce et résignée les chants traditionnels qui la reportaient par la pensée dans son pays natal.

— Eh bien, partons-nous enfin? dit Fenestrange qui rentrait et dont la voix retentit bruyamment au milieu de tant de préoccupations diverses.

Tristan tressaillit comme un homme qu'on vient de réveiller en sursaut; et, prenant son chapeau et ses gants, qu'il ajusta avec une certaine lenteur, il se mit en devoir d'aller remplir son office de cicerone à l'Opéra.

— Que vous êtes cruel, vicomte! s'écria madame de Morvilliers en poussant un profond soupir.

— Ah, marquise, reprit Fenestrange à voix basse, que vous êtes ingrate!

— Ne reviendras-tu pas bientôt me voir, mon

Tristan? dit la mère à son fils en l'embrassant.

— Oh ! ma mère, fit le jeune homme, pouvez-vous me le demander? Je reviendrai demain... si vous le voulez...

Ces derniers mots s'adressaient-ils bien à la marquise de Morvilliers? En suivant la direction du regard de Tristan, au moment où il les prononça, il eût été permis d'en douter.

Quelques minutes après, une élégante calèche, attelée de deux chevaux pur sang, entraînait rapidement le jeune comte et son ami, le proscrit de 1832, dans la direction de la rue Lepelletier. Tous deux gardaient un profond silence; Fenestrange avait encore son cigare à la bouche, et, par intervalles, il arrêtait sur son compagnon un œil où la bienveillance n'était pas exempte d'une certaine nuance d'ironie. Quant à Tristan, il semblait écouter toutes les voix que le chant de Louise avait éveillées dans son cœur.

Au moment où ils arrivèrent à l'Opéra, la soirée était déjà fort avancée et le comte de Morvilliers apprit par la bouche du baron de Pontauriol que Florentine, après l'avoir attendu en vain, s'était retirée sans attendre la fin du ballet. Comme Tristan manifestait à cet égard

quelque surprise, le baron s'empressa de le rassurer en lui disant :

— Oh ! soyez tranquille, mon bon, la régie était prévenue et Florentine est déjà remplacée comme coryphée dans le corps de ballet. Cela a permis de faire un mouvement très-heureux qui excitera, j'en suis sûr, l'émulation de cespetites. Aussi, le premier acte a marché à merveille. Vous arrivez à temps, messieurs, car le second acte va commencer.

X

Le comte de Morvilliers ayant laissé passer, la veille au soir, l'heure de retrouver Florentine au spectacle, n'avait plus osé se présenter chez elle, et il avait résolu d'aller s'excuser auprès d'elle le lendemain dans la matinée en se faisant accompagner par Fenestrange. Il ne fallait rien moins que l'assistance d'un pareil second pour affronter tous les dangers d'une entrevue qui ne pouvait manquer d'être fort orageuse. Les jolies femmes sont comme les rois, elles n'aiment pas attendre. Sous ce rapport, Florentine était d'autant plus outrée de

dépit, que Dieu ne donne pas à ces âmes endurcies par l'égoïsme et les passions mauvaises cette sensibilité qui ouvre d'ordinaire aux douleurs humaines une expansion pleine de soulagements et de consolations.

Contre son ordinaire, la danseuse s'était, ce jour-là, levée de bonne heure, n'ayant pu dormir ; son teint était devenu bilieux ; son ondoyante chevelure d'impératrice, dont elle se montrait si fière, pendait inculte le long de ses joues et sur ses épaules ; dans cette bacchante au repos, l'on aurait eu peine à retrouver la sirène irrésistible qui avait séduit et entraîné dans l'abîme le comte de Morvilliers, sans parler de bien d'autres. Déjà elle avait fait payer largement les torts de l'adorateur en retard à sa femme de chambre, à son coiffeur, à son *king-Charles,* à tous les objets de toilette qu'elle avait brisés ; enfin, comprenant la nécessité de déguiser précisément cette défaite de ses calculs et de son pouvoir sous d'habiles dehors d'indifférence et de sang-froid, elle avait fait rappeler le coiffeur et préparé elle-même avec un soin particulier et une science merveilleuse un déshabillé du matin des plus exquis, propre à rehausser encore l'expression séductrice de sa physionomie recomposée.

Ces préparatifs de combat n'étaient pas inutiles, car, vers midi, on annonça Tristan; la femme de chambre ajouta qu'il n'était pas seul, et qu'un grand monsieur d'un âge mûr et... décoré (les femmes de chambre croient toujours aux décorations) l'accompagnait; Florentine, de plus en plus intriguée, ordonna qu'on fît entrer.

L'impression qu'elle produisit sur Fenestrange, qui (le lecteur se le rappelle sans doute) n'avait fait encore que l'entrevoir la veille, lorsqu'elle traversait le boulevard de Gand, éclata d'une façon très-manifeste sur la physionomie franche et ouverte de l'ancien officier de la garde royale. Il y a de ces beautés toutes plastiques et toutes sensuelles qui exercent sur les hommes une influence presque magnétique. La nature avait donné à Florentine une de ces beautés-là, comme si elle eût voulu compenser ainsi tout ce qu'elle lui refusait du côté des qualités du cœur.

Quant à Tristan, tous ses sens s'émurent de nouveau à la vue de cette femme à laquelle il avait dû tant de ces émotions absorbantes, de ces jouissances fiévreuses que, trop souvent, les hommes préfèrent quand une fois ils les ont connues, aux tranquilles délices d'un amour

honnête et pur. Florentine était trop clairvoyante pour ne pas comprendre qu'elle retrouvait son empire; elle recouvra du moins toute sa présence d'esprit.

Elle salua Fenestrange, en qui elle avait deviné sans peine l'homme au bracelet, de la façon la plus gracieuse.

— M. le vicomte de Fenestrange, un ami de ma famille, fit Tristan avec embarras.

— C'est pour moi beaucoup d'honneur, répondit Florentine avec une légère ironie, et il fallait tout le plaisir de recevoir monsieur, pour que je me décidasse à rouvrir ma porte à son introducteur.

— Vous lui en voulez, belle dame, dit d'un air dégagé Fenestrange, qui n'était pas homme à jouer plus longtemps un rôle muet... D'honneur, vous vous trompez. C'est l'infidélité la plus vertueuse, le tort le plus invraisemblable que vous ayez pu imaginer ; vous ne pourrez lui en vouloir quand vous saurez qu'il a subi trois heures de mélodies bretonnes ou vendéennes; s'il y avait eu, de plus, le boston obligé, vous lui devriez des excuses !

— Vraiment! fit Florentine en souriant dédaigneusement, ce sont là toutes les délices qu'il m'a préférées? Décidément, j'aurai bien

des remords lorsqu'il faudra que je l'enlève à la concurrence de pareilles séductions...

Puis, se tournant froidement vers Tristan, pendant que d'un regard elle désignait Fenestrange :

— Est-ce que monsieur, continua-t-elle, nous accompagnerait dans le voyage que nous avons décidé?

Florentine avait été bien aise de mettre tout de suite la conversation sur ce sujet, afin de savoir à quoi s'en tenir sur la mise à exécution de la grande résolution qui sauvegardait son empire sur Tristan... Elle vit, à l'embarras des deux interlocuteurs, que c'était précisément sur ce terrain compromis pour elle qu'elle avait à reprendre l'avantage.

— Vous allez au-devant de ma pensée, Florentine, reprit Tristan avec embarras, j'avais à vous parler sur ce voyage... La santé de ma mère est bien gravement altérée, et le chagrin qu'elle en ressent, la secousse qu'elle en éprouverait pourraient lui être fatales... M. de Fenestrange pourra vous l'attester...

A ces mots une contraction nerveuse avait transformé de nouveau avec la rapidité d'un éclair le visage de Florentine... Elle avait compris que son captif commençait à lui échapper.

— Oui, je conçois, balbutia-t-elle d'une voix que la colère commençait à briser ; à deux, vous avez espéré que vous auriez moins de peine à me tromper!... Pardon, monsieur, je ne vous accuse pas, reprit-elle en se tournant vers Fenestrange qu'elle ne voulait pas s'aliéner avant d'avoir éprouvé ce qu'elle pouvait attendre de lui... vous pouvez croire... vous aussi... que c'est par amour pour sa mère que monsieur refuse de m'accompagner?

— Et quel autre motif pourrait être assez puissant pour l'empêcher de suivre une aussi charmante maîtresse? répondit Fenestrange qui cherchait à conjurer l'orage par un madrigal.

— Aucun, reprit fièrement Florentine, car M. Tristan de Morvilliers m'a donné sa parole de m'accompagner en Italie... Pour lui j'abandonne tout, mon avenir, ma position à l'Opéra, tous les adorateurs qui m'offraient une fortune triple de celle qu'il pourra posséder jamais... J'ai tout sacrifié, oui tout, pour tenir ma promesse, pour lui accorder ce qu'il m'avait demandé à deux genoux, en pleurant, de partir avec moi pour l'Italie!... Il est vrai que, moi, je ne suis qu'une courtisane, une sauteuse, comme disent ces messieurs les lendemains de grande passion... c'est-à-dire tous les jours...

tandis que M. de Morvilliers, jeune homme de noble race, a, comme on dit, un blason qui devrait être souillé par un parjure!... Mais il paraît qu'il arrive un moment où cela ne paraît plus.

Après ces violentes paroles, Florentine s'était jetée sur un divan, tremblante de colère!... Un de ses pieds martelait le parquet, l'autre se balançait convulsivement... La fièvre de la passion avait répandu sur son teint mat une animation qui était encore une séduction nouvelle.

Tristan se sentait en proie à un mélange indéfinissable d'irritation et de douleur; se débattant à la fois entre les frémissements d'un amour palpitant encore et les instincts naissants d'une régénération du cœur!

Quant à Fenestrange, il eût tout donné pour être l'objet d'une colère semblable.

Florentine avait le don des larmes à volonté; elle crut que c'était le moment d'en user... et elle éclata en sanglots, où la rage étouffée aidait à l'illusion de la douleur...

Tristan n'était qu'à demi ému... les larmes étaient pour Florentine comme un déguisement qui ne lui seyait pas. Plus d'une fois, Tristan, dans les péripéties fiévreuses d'une semblable liaison, avait, à travers toutes ses illusions, ex-

périmenté combien cette sensibilité était menteuse.

Après quelques instants de silence, le jeune comte sentit toute la force de sa position, et il résolut d'en profiter.

— Puisque votre cœur souffre tant lui-même, reprit-il avec un grand calme, vous comprendrez ce que doit ressentir le cœur d'une mère!... Eh bien! la mienne, je vous l'avais dit... m'avait déclaré cent fois qu'elle ne consentirait jamais à me recevoir tant que notre liaison durerait... elle m'avait chassé de sa présence, et pour vous, Florentine, j'avais supporté d'être séparé de ma mère!... Eh bien! aujourd'hui, ma mère ne met plus d'obstacles à ce que je vous revoie... ma mère m'abandonne à vous, pourvu que je ne la frappe point à mort par un départ qu'elle n'aurait pas la force de supporter. Vous comprenez, Florentine, que pour nous, pour notre honneur commun... car il y a des sentiments de convenance et d'humanité dont vous ne pouvez avoir abjuré l'empire... je ne puis partir... Tenez, j'en appelle à M. de Fenestrange, au plus ancien, au plus cher de mes amis... Entre nous il ne saurait y avoir un meilleur arbitre. Ne voulez-vous pas qu'il en soit ainsi ?

On a vu avec quel aplomb et quelle légèreté

Fenestrange s'était chargé de cette mission de conciliateur; mais, à peine en présence de Florentine, il s'était senti dominé; toute sa science en matière féminine, toute son expérience des ruelles et des coulisses du temps de la Restauration avaient été paralysées en présence de cette femme moitié serpent, moitié démon, personnification vivante d'un type fatal et profondément actuel, que, pour leur repos et leur bonheur, nos pères n'ont pas connu; ce vieux loup, jadis si dévorant, s'était transformé en agneau; il balbutia d'un air assez gauche quelques paroles qui ne parvinrent même pas à fixer l'attention de Florentine; elle écoutait sa pensée.

— Ainsi, c'est bien décidé, dit-elle, les dents serrées, les lèvres pâles et tremblantes et en passant devant Fenestrange dont elle ne paraissait pas même apercevoir la présence, vous manquez à votre parole?

— Oui, pour ma mère! répondit Tristan d'une voix émue, mais pleine, cette fois, de résolution. Ma mère a bien manqué pour moi à la parole qu'elle s'était donnée de ne pas souffrir notre liaison!...

— C'est bien!... je comprends, dit Florentine, éclatant dans un paroxysme de fureur qui lui faisait oublier toute prudence et tout ména-

gement... Je ne vous demande pas de tenir votre parole, cela n'est point de mise parmi les gens comme il faut!... mais je vous demande au moins de ne pas vous railler si audacieusement de moi... en osant me dire que c'est par respect pour votre mère que vous me plantez là... Comme si vous la respectiez mieux en prenant une maîtresse sous ses yeux et sous son propre toit!...

Une expression profonde de stupéfaction se mêla sur la physionomie de Tristan à l'irritation que devait produire une pareille accusation.

— Ah! s'écria Florentine, faites donc semblant de ne pas comprendre! Comme si je ne savais pas que votre mère a choisi une jeune et jolie lectrice... comme si je ne devinais pas que vous avez reconnu en elle cette vertueuse demoiselle dont la beauté vous avait déjà fait tant d'impression, quand vous l'avez rencontrée dans la diligence, à Antony... comme si je ne voyais point que vous trouvez beaucoup plus honnête... et plus commode, surtout, d'avoir vos amours chez vous... sous la main, que d'aller chercher ailleurs ceux qui ne vous plaisent plus!

Un monde nouveau se serait révélé aux regards de Tristan, qu'il n'aurait pas été plus profondément bouleversé d'étonnement! Tous les

mystères de la soirée de la veille s'éclairaient pour lui d'un jour vengeur! Il comprenait enfin la froideur, la réserve de Louise! Il comprenait surtout, et c'était là le plus fatal pour lui, à quel point il les avait méritées!...

— Florentine, s'écria Tristan d'une voix profondément émue, vous n'aurez pas à apprendre à mon ami Fenestrange, que j'oserais penser à perdre une jeune fille sous les yeux de ma mère... car le fait est faux!... Mais vous m'apprenez que j'ai un grand devoir d'expiation à remplir, un pardon à implorer!... Je n'avais point reconnu cette jeune fille... pour celle que j'avais... que l'on m'avait fait insulter à Antony... je vous le jure sur l'honneur!

— Comment... vous jurez encore... mon cher! fit railleusement Florentine, l'enfer dans l'âme... mais c'est rococo comme une mode d'il y a deux ans!... Ça ne prend plus auprès de personne.

— Prenez-le donc comme vous voudrez, répondit Tristan qui commençait à perdre patience.

— Ainsi, c'est bien décidé, repartit la danseuse en revenant au sujet qui lui tenait le plus au cœur, vous ne partez pas avec moi?

— Je ne pars pas avec vous, répondit Tristan

d'une voix que, cette fois, la colère altérait plus que tout autre sentiment.

Florentine fut sur le point de poser à Tristan le terrible dilemme qui se résout pour les affections en une question de vie ou de mort... mais peut-être dut-elle pressentir avec son instinct merveilleux que la corde plus tendue ne résisterait pas. Elle se résigna donc à laisser les choses en l'état.

Quant à Fenestrange, en assistant à cette rupture imminente, on eût dit qu'il en avait peut-être plus l'espérance que l'appréhension.

Rien ne pourrait donner l'idée de tout ce qu'il y avait de fureurs impuissantes et de tortures concentrées pour Florentine dans la conscience des premières limites infranchissables posées à son pouvoir sur Tristan... Pour déguiser sa retraite, elle dut engager un retour offensif sur tous les griefs qu'accumulait dans son cœur la nouvelle attitude du comte de Morvilliers ; mais elle eut soin, dans cette dernière escarmouche, de ne pas forcer Tristan à une défense désespérée, et les deux amants se séparèrent sur ce diapason aigre-doux qui est aussi loin de l'harmonie que d'une complète dissonance.

Est-il besoin de dire qu'un instant après,

Tristan, sorti avec Fenestrange, était auprès de sa mère?

Tous les élans salutaires de repentir, toutes ces explosions de l'honnêteté, de la loyauté, qui semblent faire respirer une pauvre âme si longtemps étouffée sous le joug du mal, tout précipitait aux pieds de la marquise les paroles, les aveux de Tristan.

— Oh! ma mère!... lui dit-il d'une voix entrecoupée; oh! je comprends tout maintenant... Cette jeune fille, comme elle a dû me haïr, me mépriser!... Oh! combien elle a dû rougir pour vous de votre fils... combien elle a dû souffrir en ma présence!... Oh! ma mère! ma mère!... justifiez-moi, obtenez mon pardon!... demandez-lui de daigner reconnaître en moi l'héritier des Morvilliers. Comment aurait-elle pu le retrouver dans celui qu'elle n'avait vu que sous le hideux déguisement de l'ivresse?

Tristan, emporté par son émotion, s'était jeté aux pieds de sa mère... Celle-ci passait ses mains dans ses cheveux, contemplant avec un indicible bonheur son fils retrouvé! Les plus saintes, les plus ineffables joies de l'humanité cicatrisaient ce cœur déchiré par de si longues tortures... triomphales et sublimes effusions de l'amour maternel, les seules émotions de l'âme humaine

qui participent de la grandeur de la divinité... en se contemplant avec orgueil dans son ouvrage.

Le vicomte de Fenestrange, malgré sa légèreté traditionnelle, appréciait avec une visible satisfaction dans Tristan, son enfant d'adoption, ces sentiments de haute race, cette exquise courtoisie du gentilhomme qui avaient jailli du choc de cette péripétie imprévue.

— Louise n'aura pas de peine à te pardonner, mon fils, dit enfin la marquise de Morvilliers, lorsque son émotion lui permit de parler... elle sera heureuse comme moi de te voir plus digne que jamais de ma tendresse et de son estime... Louise, que je regarde maintenant comme un enfant de la maison, partagera ma joie et s'associera à toutes mes espérances pour l'avenir de mon fils qui m'est rendu... qui m'est rendu... à jamais!

Et la marquise, cédant de nouveau à ses larmes qui la débordaient, couvrait de baisers le front de son fils.

— Bravo! bravo! dit Fenestrange. Seulement, mon cher Tristan, tu t'alarmes un peu trop de ce que va penser cette petite... Et comment veux-tu qu'elle ne soit pas touchée de voir l'héritier des Morvilliers lui demander excuse

pour je ne sais quelle plaisanterie de dessert, poussée peut-être un peu loin!... Tiens, tu vas voir, continua-t-il en secouant vivement une sonnette.

— Que faites-vous? demanda la marquise.

— Eh! je veux faire dire à votre lectrice de venir, s'écria Fenestrange; Tristan va s'expliquer avec elle.

— M. de Fenestrange a raison, ma mère, dit Tristan d'une voix décidée, tandis que le vicomte donnait ses ordres au domestique; je ne dois pas tarder un moment à dissiper la cruelle impression que j'ai laissée dans l'esprit de mademoiselle Louise.

— Je n'ai maintenant qu'une crainte, reprit Fenestrange, c'est qu'elle ne devienne amoureuse de Tristan.

La mère sourit à cette folle induction; toutefois elle sentit poindre en elle comme une vague inquiétude, lorsqu'elle vit paraître Louise, les yeux baissés, mais la démarche ferme, la taille droite, et qui, avec sa robe montant jusqu'à son cou, semblait offrir un modèle accompli d'une statue de la Pudeur.

Dès que les premiers mots de Tristan purent faire comprendre à la jeune lectrice à quels souvenirs le reportait son repentir, une pâleur su-

bite chassa sur ses joues les teintes si fraîches et si vermeilles qu'y imprimaient la paix de l'âme et la santé ; il lui semblait que son outrage se dressait encore devant elle tout vivant !

Elle écouta dans le silence le plus profond toutes les excuses passionnées, toute l'effusion de résipiscence que Tristan prodiguait pour elle ; mais enfin elle prit la parole, et d'un accent intimement, profondément immuable, elle prononça les paroles suivantes.

— M. le comte de Morvilliers est trop bon de vouloir bien adresser tant d'excuses à une pauvre fille qui ne mérite pas, à coup sûr, qu'on s'occupe de ce qu'elle peut penser... Je n'ai point à pardonner à quelqu'un placé si fort au-dessus de moi, et qui veut bien réparer avec tant d'empressement une offense sans doute involontaire. Toutefois... j'ai osé le dire à madame de Morvilliers au moment où elle a bien voulu m'accueillir avec un si touchant intérêt... Il m'était impossible de rester sous le même toit que l'auteur de cette offense... Tant que je n'avais pas été reconnue par lui, alors nous pouvions éviter, vis-à-vis l'un de l'autre, la confusion d'une intolérable situation. Mais depuis que ce souvenir a dû être évoqué entre nous, mon devoir est tracé !... Tout en rendant grâce

du fond de cœur à madame la marquise de Morvilliers de toutes ses bontés, tout en remerciant humblement M. le comte du soin qu'il a bien voulu prendre de ne me laisser aucun doute sur les égards qu'il veut bien conserver pour moi, l'un et l'autre comprendront que je ne doive, que je ne puisse plus rester dans cette maison!...

Ces paroles produisirent un effet tellement inattendu parmi les témoins de cette scène, qu'ils demeurèrent muets... Fenestrange, sous l'empire d'un indicible étonnement mêlé presque de colère, Tristan et sa mère atterrés sous les plus douloureuses impressions.

On se demandait quels étaient ces intimes ressentiments, ces préoccupations secrètes qui avaient pu dicter une si rigoureuse résolution; en contemplant la jeune fille, on interrogeait ce front de marbre, et on cherchait en vain quelle étincelle il recélait dans ses veines.

Cependant la marquise ne pouvait penser qu'une telle résolution dût être considérée comme définitive, et elle engagea son fils à joindre ses efforts aux siens pour la combattre; mais bien que la physionomie de Louise eût paru se détendre un peu, elle déclara de nouveau que, malgré tout son regret d'être obligée

de reconnaître si mal toutes les bontés dont elle avait été comblée par madame de Morvilliers, sa détermination était bien arrêtée et désormais irrévocable.

Il devint évident, dès lors, pour tous qu'il n'y avait rien à gagner sur cette chaste impassibilité dans laquelle un sentiment de pudeur, peut-être exagéré, se compliquait sans doute de la ténacité inhérente au sang vendéen.

XI

Louise s'était empressée d'écrire à son oncle le vieux curé vendéen, avec lequel le lecteur a déjà commencé à faire connaissance. Elle le prévenait de la détermination qu'elle avait jugé devoir prendre et dont elle se réservait de lui faire connaître tous les motifs dès qu'elle se trouverait auprès de lui. Enfin elle lui demandait, avec les plus vives instances, de venir la chercher aussitôt sa lettre reçue.

Grâce à l'accélération rapide des relations postales et au développement incessant des moyens de locomotion qu'offrent les chemins de

fer, il était évident que le vieux prêtre, dont le tendre attachement pour sa nièce était bien connu, ne se ferait pas attendre, et tout se trouvait disposé en conséquence pour le départ de la jeune lectrice de madame de Morvilliers. Aussi bien, la marquise, ignorant jusqu'à quel point son fils avait pu pousser envers Louise l'oubli des convenances dans la mémorable journée du *steeple-chase* de la Croix-de-Berny, s'était montrée blessée en voyant tous ses efforts, toutes ses supplications même pour la retenir, demeurer stériles.

Après avoir blâmé hautement le vicomte de Fenestrange qui, avec sa franchise et sa brusquerie toutes militaires, s'était élevé de toutes ses forces contre l'indulgence dont on avait usé envers ce qu'il appelait. sans périphrases, une petite bégueule, madame de Morvilliers en était venue elle-même à taxer Louise d'ingratitude, et à ne plus même défendre sa lectrice contre les épigrammes dont elle était incessamment l'objet de la part de l'ancien officier de la garde royale ; c'est la pente ordinaire de l'esprit humain de ne tenir aucun compte de toutes les considérations étrangères au sentiment de la personnalité blessée.

Quant à Louise, elle supportait sans se plain-

dre et avec le plus grand calme toutes les petites agressions auxquelles elle était en butte depuis l'annonce de son départ, et n'avait, comme toujours, que des réponses pleines de grâce et de douceur pour toutes les attaques indirectes dont elle était l'objet. Il semblait qu'elle se réfugiât avec bonheur dans ce sentiment intime de satisfaction que donne l'accomplissement d'un grand devoir. Or, il n'y a pas seulement des devoirs envers les autres ; il y en a aussi envers soi-même, et ceux-là ne sont pas, parfois, les moins durs à remplir, ni les moins impérieux.

A ce titre, Louise s'était bien promis d'éviter, autant que possible, de paraître en présence de Tristan toutes les fois que ce dernier viendrait voir sa mère ; mais on sait qu'il avait promis de revenir tous les jours, et il tenait religieusement cette promesse ; de là bien des rencontres forcées.

De son côté, le jeune comte, en faisant appel à ses souvenirs, si obscurcis qu'ils pussent être par les fumées de l'ivresse, ne se jugeait peut-être pas aussi innocent envers Louise que voulaient bien le dire sa mère et son ami Fenestrange, et il se sentait involontairement troublé en présence de cette jeune fille, comme s'il eût vu en elle, suivant les paroles prophétiques du

vieux curé, la personnification vivante d'un remords. En même temps, il appréhendait déjà de la voir partir encore avec plus de peine, depuis qu'il se trouvait ainsi presque incessamment en contact avec elle. Ces deux sentiments, bien opposés sans doute, s'emparaient tour à tour de l'âme du comte de Morvilliers ; toutefois, il convient d'ajouter que l'appréhension du départ était plus puissante et venait bien plus fréquemment le troubler que le remords d'une mauvaise action. Encore est-on bien assuré qu'il ne se mêlât pas à ce remords même un charme souverain et ineffable dont ceux là-seuls peuvent se rendre compte qui ont dû à une surprise, à l'abus de la force, une de ces félicités fugitives qu'on voudrait ensuite rappeler à tout prix, dût-on les payer de son sang !

Telle était la situation d'esprit des principaux personnages de cette histoire, au commencement de juin de l'année dernière, et le huitième jour environ après que Louise avait fait connaître sa résolution de sortir de l'hôtel de Morvilliers. C'était ce jour-là, suivant toute apparence, et en tenant compte de tous les retards résultant des communications rurales, que le vieux curé devait arriver, ou tout au moins faire parvenir sa réponse. Le courrier du matin

n'ayant rien apporté, Louise pensa que son oncle s'était mis immédiatement en route, et qu'il arriverait dans la journée par la voie antique et peu solennelle des diligences, eu égard à son antipathie bien prononcée pour les chemins de fer. Cependant la journée se passa sans qu'on entendît parler du vieux curé.

Le soir, après le dîner, qui avait été fort silencieux et qui s'était passé en tête-à-tête entre la marquise et sa jeune lectrice, toutes deux étaient descendues dans le jardin et se promenaient à pas lents sous une allée de tilleuls où madame de Morvilliers aimait à venir s'asseoir pour respirer la fraîcheur des dernières soirées de printemps, avant que les chaleurs de l'été la chassassent tout à fait de Paris. Lorsqu'elles eurent pris place l'une et l'autre sur un banc rustique, et qu'elles eurent pendant quelques instants promené machinalement leurs regards sur les parterres et sur les massifs du jardin qui commençaient à s'effacer doucement sous la vapeur crépusculaire, madame de Morvilliers prit la parole, et voici le dialogue qui s'engagea entre ces deux femmes :

— Vous êtes triste, Louise, de ne pas voir encore arriver votre oncle.

— Oh ! non, madame, ce n'est pas là ce qui,

cause ma tristesse ; il y a de ces dispositions dont on ne peut se rendre compte et auxquelles on cède en quelque sorte malgré soi. Le crépuscule du soir m'a toujours causé une mélancolie involontaire.

— Allons, soyez franche, mon enfant, vous voudriez être déjà bien loin d'ici au milieu des ajoncs et des bruyères de notre belle et poétique Vendée. Là, le crépuscule ne vous causerait aucune mélancolie.

— Oh ! si fait, madame, là comme ici je ressentirai son influence.

— Pourquoi mentir? Vous êtes inquiète, troublée ;... cela se voit sur votre visage.

— Je ne mens pas, madame, et n'en ai nul besoin ; je ne suis pas inquiète non plus, car si je n'ai pas reçu de lettre de mon oncle aujourd'hui, c'est qu'il est en route ; autrement il eût écrit. A son âge, et quand on a comme lui peu de sympathie pour les nouveaux moyens de transport, on est bien forcé de voyager à petites journées. C'est ainsi que j'explique son retard.

— J'admets parfaitement votre explication quant au retard de votre oncle ; mais permettez que je la trouve moins naturelle quant à votre tristesse, qui ne date pas seulement de ce jour.

— Hélas! madame, la marquise, ai-je besoin d'ajouter que la pensée de vous quitter, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi, est pour beaucoup dans la situation où vous me voyez? Ce n'est pas seulement de la tristesse, c'est du chagrin que j'éprouve.

— Alors, pourquoi me quittez-vous?

— Je vous l'ai dit, madame la marquise. Oh! par grâce, ne me forcez pas à revenir sur un sujet pénible pour vous comme pour moi-même.

— Écoutez, Louise, voulez-vous que nous parlions ensemble raison ce soir? Vous avez été élevée dans un couvent avec des idées de pudeur et de chasteté que je ne saurais blâmer à aucun titre; mais ne craignez-vous pas de céder, sous ce rapport, à un sentiment bien exagéré? Sans doute, je suis loin de penser, comme M. de Fenestrange, qu'une jeune fille doive être ravie d'aise quand elle a été embrassée par un élégant cavalier; mais, en conscience, il n'y a pas là un motif suffisant pour quitter une maison où l'on a été reçue et traitée comme vous l'avez été par moi; et cela, parce que vous êtes exposée à vous trouver quelquefois face à face avec le cavalier dont nous parlons. Il a mal agi, j'en conviens; il vous a manqué de respect; mais n'y avait-il pas, en sa faveur, ce qu'on appelle les circon-

stances atténuantes? Les excuses qu'il vous a présentées depuis lors ne vous ont-elles pas paru suffisantes? Voulez-vous qu'il les renouvelle encore? Parlez.

— Non, madame, je n'ai rien à exiger de plus de M. le comte de Morvilliers, je le reconnais.

— N'a-t-il pas été pour vous plein de convenances et d'égards?

— C'est vrai.

— N'étiez-vous pas même disposée à oublier ce qui s'était passé, s'il ne vous avait reconnue?

— En effet.

— Eh bien! pourquoi ce changement alors?

— Madame, ne m'interrogez pas à ce sujet, car je sens que je ne saurais vous répondre.

Il y eut un silence; puis Louise, se cachant tout à coup le visage entre ses mains, ajouta avec explosion:

— Il y a de ces choses qu'une jeune fille ne dit pas, dût-elle en mourir!

— Oh! mon Dieu! vous m'effrayez, Louise; mais l'offense qui vous a été faite a donc été plus grave que je ne le pensais?

— Écoutez, madame, je vous en supplie, par tout ce que vous avez de plus sacré au monde, par ce fils lui-même que vous idolâtrez avec raison, ne parlons plus de tout cela. Dites, si

vous voulez, que je suis une prude, une capricieuse, une ingrate, tout ce qui vous plaira. Accablez moi de vos reproches, de vos dédains ; je supporterai tout sans me plaindre ; mais laissez-moi écouter cette voix intérieure qui me dit de m'éloigner de cette maison où vous m'avez donné une si généreuse et si bienveillante hospitalité. Il faut que je parte, je vous le répète. Seulement, avant de partir, donnez-moi votre main à baiser. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas. Laissez-moi emporter là-bas, en Vendée, sans qu'il s'y mêle une pensée de ressentiment de votre part, le souvenir d'une affection dont je suis fière, et de bontés que je n'oublierai de ma vie !

Il y avait sur la physionomie de Louise, pendant qu'elle parlait ainsi, une telle expression de gratitude et d'émotion, que la marquise en fut touchée elle-même.

— Allons, lui dit-elle en la baisant au front et en lui souriant, vous êtes une mauvaise tête, voilà tout, et cela ne devrait pas m'étonner de la part d'une Vendéenne, car Vendée et Bretagne, c'est tout un. J'espère bien que votre oncle va vous gronder très-fort, et que nous en serons quittes, vous et moi, pour une petite séparation qui finira naturellement quand j'irai m'installer dans ma terre pour y passer la fin de l'été. Je

vous préviens que, d'ici là, votre place de lectrice restera vacante; et comme mon fils sera marié, je l'espère bien, l'hiver prochain, il faudra bien, bon gré mal gré, que vous reveniez avec moi à Paris.

A ce moment, le crépuscule avait fait place à la nuit, qui commençait à envelopper tout le jardin de son ombre. On entendit le sable crier sous les pas au bout de l'allée de tilleuls dans laquelle la conversation qui précède venait d'avoir lieu, et deux nouveaux personnages entrèrent en scène, précédés par un domestique qui annonça M. le baron de Pontauriol et M. le comte Tristan de Morvilliers.

Si la nuit n'eût été presque close, le tressaillement nerveux avec lequel Louise accueillit ce dernier nom et la vive rougeur qui colora ses joues n'auraient point échappé aux regards les plus indifférents. De son côté, le jeune comte avait parfaitement reconnu, en s'approchant, dans l'un de ces deux blancs fantômes assis sous les tilleuls séculaires du jardin de l'hôtel de Morvilliers, la taille svelte et les formes juvéniles et toutes gracieuses de Louise. Il y eut dans l'accent de sa voix un léger tremblement, lorsque, s'approchant de la jeune fille, il lui dit presque tout bas, et avec plus ou moins de sincérité;

car l'amant le plus épris est toujours un tant soit peu comédien :

— Croyez bien, mademoiselle, qu'en venant ce soir présenter mes devoirs à ma mère, je n'espérais plus vous retrouver auprès d'elle. C'est une bonne fortune que je n'ai point cherchée, j'en prends Dieu à témoin, mais qui ne m'en est que plus précieuse peut-être, surtout si vous êtes assez bonne pour me la pardonner.

Louise s'inclina en balbutiant une phrase de politesse plus ou moins banale.

— Ma mère, continua Tristan, permettez que je vous présente de nouveau mon ami le baron Gédéon de Pontauriol, qui a voulu s'excuser lui-même auprès de vous de s'être associé à mes torts dans une circonstance de ma vie passée que je cherche et chercherai toujours à vous faire oublier.

— Merci, mon Tristan, dit la marquise en pressant affectueusement la main de son fils. Quant à M. de Pontauriol, il est le bienvenu.

— Oui, madame, reprit Gédéon, comme ce n'est pas aujourd'hui jour d'Opéra et que je suis libre, j'ai cru pouvoir, sous les auspices de Tristan, venir vous présenter mes hommages en même temps que mes excuses pour une conduite qui prenait sa source dans un double sentiment :

le désir de servir les intérêts plus ou moins légitimes d'un ami et l'appréhension de voir compromettre le succès d'un ballet consacré jusqu'à présent par les suffrages du public... Vous savez, madame, c'était *la Sylphide*, où la divine Taglioni...

Ici Tristan s'empressa de marcher sur le pied de son ami Gédéon, en lui demandant à voix basse de mettre un signet sur ses préoccupations chorégraphiques, qui étaient lettre morte pour la marquise de Morvilliers, et qui ne pouvaient, d'ailleurs, qu'éveiller dans son âme de funestes souvenirs.

— Soyez tranquille, fit Gédéon, je vous promets de ne plus parler de l'Opéra.

— Ah çà ! reprit Tristan, je ne vois pas notre ami Fenestrange.

— Il dîne aujourd'hui chez un de ses anciens compagnons d'armes, répondit la marquise.

— Êtes-vous bien sûr, mon cher Tristan, murmura Gédéon à l'oreille de son jeune ami, que M. de Fenestrange ne profite pas de votre absence pour faire la cour à Florentine ?

— Qu'est-ce que cela me fait ? repartit de même Tristan.

— Oh! je vous avertis, mon bon, continua Gédéon, que j'ai vu hier le Fenestrange rôder

dans les coulisses de l'Opéra, pendant que Florentine s'y trouvait pour chercher à renouer son engagement; mais je vous préviens que, tout votre ami que je suis, je m'opposerai au renouvellement de cet engagement, dans l'intérêt de l'art et de la discipline du corps de ballet. Ce serait scandaleux, ma parole d'honneur.

— Décidément il est incorrigible, murmura Tristan.

Puis, se tournant vers la marquise :

— Que faites-vous ce soir, ma mère? lui dit-il. Voulez-vous profiter de cette belle soirée de printemps pour aller faire un tour au bois? Mademoiselle Louise, qui va quitter Paris, sera peut-être bien aise d'aller dire adieu à notre forêt parisienne. J'ai là ma calèche, et, si vous le permettez, mon ami et moi nous vous accompagnerons.

— Je crains la fraîcheur du soir, répondit la marquise, et je ne voudrais même pas demeurer plus longtemps au jardin. Nous allons rentrer au salon, Louise et moi; vous, messieurs, vous n'êtes nullement tenus de nous suivre. Je vais vous faire apporter des cigares.

— Merci, ma mère, s'écria vivement Tristan, je ne fume plus.

Est-il besoin de dire à qui s'adressait cet acte

de renonciation à la plus tyrannique de toutes les coutumes !

— Nous avons trop de plaisir, d'ailleurs, dans la société de ces dames, ajouta galamment Gédéon, pour y renoncer ainsi, à moins qu'on ne nous signifie un congé.

— Ce n'est nullement mon intention, reprit madame de Morvilliers. Seulement l'intérieur d'une pauvre recluse telle que moi est bien triste. Le lansquenet et le baccarat sont des jeux inconnus à l'hôtel de Morvilliers, où l'on joue tout au plus le boston dans les grands jours, comme au temps des rois Louis XVIII et Charles X ; mais le boston s'en est allé avec la légitimité, et c'est grand dommage, car c'est, avec le piquet traditionnel, le seul jeu que j'aie joué de ma vie. Maintenant il me faut aller en Vendée ou en Anjou pour rencontrer des partenaires. J'en avais trouvé une enfin dans la personne de Louise ; elle est trop bonne Vendéenne pour ne pas jouer le boston ; et je lui suis redevable, sous ce rapport, de quelques bonnes soirées depuis qu'elle est avec moi, quand un heureux hasard nous permettait de compléter un quatuor. Mais, voyez ma mauvaise chance ! voilà que ma partenaire me quitte.

— Eh bien ! ma mère, fit Tristan après

avoir échangé avec Gédéon un signe d'intelligence, vous pouvez encore, si bon vous semble, faire ce soir votre boston, car voici mon ami M. de Pontauriol qui, en sa qualité d'ancien diplomate, possède tous les jeux de l'Europe, et, quant à moi, je suis tout prêt à essayer de faire votre partie, à condition que vous serez indulgente, ainsi que mademoiselle.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria la marquise avec une joie naïve. Qui donc t'a appris le boston, mon Tristan ?

— C'est mon ami Gédéon.

— Eh bien ! c'est une bonne idée que tu as eue là, et j'en remercie ton ami, parce que le boston, c'est encore le jeu de quelques grands parents, et que cela peut être utile pour faire la cour quand tu te marieras ; car il faudra bien en finir par là, n'est-ce pas, M. de Pontauriol ?

— Madame, dit Gédéon, nous sommes tous garçons à l'Opéra ; mais il faut que jeunesse se passe, et je ne connais guère de ballets au répertoire qui ne se terminent pas par un mariage.

— Nous parlerons de cela plus tard, repartit le jeune comte. En attendant, le boston nous réclame ; rentrons au salon.

Le baron de Pontauriol offrit son bras à la

marquise, et il fallut bien, cette fois, que Louise acceptât celui de Tristan.

C'était au bout du jardin que cette scène se passait, et la marquise, toujours valétudinaire, ne marchait pas bien vite. De plus, la nuit était devenue fort sombre; pas une étoile au firmament; il fallait marcher avec précaution, et, en quelque sorte, à tâtons. Gédéon avait entrepris avec la marquise une conversation demi-sérieuse, demi-chorégraphique. Quant à Tristan, il gardait le silence; mais son cœur était vivement troublé, car il sentait palpiter, sous l'étreinte de son bras, le sein de sa jeune et charmante compagne, dont la respiration accélérée annonçait qu'elle n'était pas exempte elle-même de quelque émotion.

Il y a dans certains aspects de la nature une influence magnétique qu'on subit plus ou moins volontairement, et rien, à coup sûr, ne saurait mieux ouvrir le cœur aux impressions tendres que le léger bruissement du feuillage et les senteurs parfumées des fleurs, par une tiède soirée de juin, à l'heure où les grands arbres séculaires commencent à frissonner sous les baisers de la brise de nuit dans l'un de ces beaux jardins comme Paris en compte encore quelques-uns autour des hôtels historiques des faubourgs

Saint-Germain et Saint-Honoré et du Marais, fraîches et mystérieuses oasis où viennent s'éteindre les bruits de la grande ville. Si d'ailleurs à ces sensations toujours physiques puisées dans le spectacle du monde extérieur, viennent se joindre en même temps celles qui résultent de certaines affinités toutes personnelles, jeunesse, beauté, grâce, élégance, puis des circonstances dont il est impossible de ne pas tenir compte, le caractère de tristesse et de solennité qui s'attache à un départ, le souvenir brûlant d'un de ces outrages qu'une femme en vient parfois à pardonner, tout en les maudissant, on comprendra sans peine tout ce qui devait se passer dans le cœur de Tristan et de Louise, pendant qu'ils suivaient ensemble, à pas lents, l'allée qui conduisait vers les fenêtres éclairées de l'hôtel.

Pas une parole n'avait été échangée entre eux durant cette promenade ; seulement, au moment d'entrer dans le salon, Tristan dit à Louise :

— Mademoiselle, je ne sais jusqu'à quel point les sentiments que vous m'avez manifestés et qui vous ont dicté une résolution contre laquelle je n'ose plus réclamer maintenant, sont conciliables avec l'attrait qui m'est offert, et auquel je n'ai pas su résister, de passer cette soirée avec

vous. Dites un mot, mademoiselle, et quelque pénible qu'il puisse être pour ma mère... pour moi-même, de renoncer au plaisir de cette partie improvisée, je suis prêt à vous obéir, à me retirer. Oh ! soyez tranquille, s'il le faut, je saurai bien trouver un prétexte...

La jeune lectrice répondit sans hésitation, mais d'une voix qui n'était pas exempte de quelque altération :

— Je vous remercie, M. le comte, d'une offre qui vous honore à mes yeux ; mais madame la marquise se fait une fête de cette partie de boston, de cette soirée passée avec son fils qu'elle aime si tendrement ! Je serais coupable de l'en priver. Aussi bien, ajouta-t-elle en souriant, c'est la première fois et la dernière sans doute que je jouerai le boston avec M. le comte de Morvilliers.

XII

— Je demande en pique, dit la marquise de Morvilliers.

— Je soutiens, répondit le baron de Pontauriol, cela n'engage pas à grand'chose. C'est comme un balancez avant d'entrer en scène.

— Et moi, je demande en cœur, fit Louise.

— Je soutiens! s'écria vivement Tristan.

— Je pourrais enlever le jeu, reprit la marquise, car j'ai une indépendance dans la main ; mais je suis curieuse de voir comment mon fils s'en tirera.

— Pardon, madame, fit le baron, qui n'était

pas moins strict observateur de la règle au boston qu'à l'Opéra ; je ne puis m'empêcher de vous faire observer qu'il est interdit de parler quand le jeu est engagé. C'est comme au théâtre, quand le rideau est levé : on encourt l'amende.

— Vous êtes bien sévère, monsieur, répondit la marquise ; mais il n'est pas, je pense, contraire à la règle de faire remarquer que mon fils soutient toujours quand c'est Louise qui fait la demande, et, deux fois de suite, il a été cause qu'elle a perdu.

— Mais vous ne dites pas, ma mère, repartit Tristan, combien de fois j'ai gagné avec mademoiselle Louise. Oh ! nous sommes fort riches ; voyez plutôt nos paniers. C'est vous et mon ami Gédéon qui êtes en perte. Tenez, je joue atout pour rentrer dans l'invite de mademoiselle, et maintenant me voilà sûr de faire tous mes trèfles... Que disais-je? La partie est gagnée. Allons ! décidément, c'est un jeu charmant que le boston !

— Mais, comment donc, mon fils ! c'est à merveille, dit la marquise ; je ne te croyais pas un pareil talent !

— C'est mon ami Gédéon qui m'a appris le boston, ma mère, reprit Tristan. N'est-ce pas, Gédéon ?

— Oui, madame ; quelquefois nous avons joué le boston, reprit Gédéon. J'aime assez les anciens jeux... C'est comme les vieux ballets... le boston me plaît beaucoup... et *la Fille mal gardée* est un chef-d'œuvre... Vous connaissez *la Fille mal gardée,* madame?... C'est ce que Dauberval a fait de mieux.

Tristan pressa vivement le pied de Gédéon ; le lecteur sait combien il redoutait pour sa mère et encore davantage, peut-être, pour une autre personne, tout ce qui pouvait leur rappeler le souvenir de la rue Lepelletier.

Ce n'était certes pas une médiocre anomalie que de voir le comte Tristan de Morvilliers, le brillant *sportsman,* naguère encore cité dans les coulisses de l'Opéra comme un des rois de la mode, ainsi métamorphosé, se rattachant aux habitudes de la vie de famille et appliquant toutes les ressources de son imagination aux péripéties de ce divertissement patriarcal ; mais on se serait trompé en croyant que tout le calme apparent de cette veillée domestique se retrouvait au même degré dans le cœur de Tristan ; des émotions d'une nature tout aussi vive peut-être, quoique moins destructives de la raison et du repos, transformaient la lutte intime, sans la laisser cesser, au fond de l'âme de l'héritier

des Morvilliers ; seulement, à la sirène des chœurs de l'Opéra en succédait tout doucement une autre, plus jeune et plus charmante encore que sa devancière, mais peut-être aussi, sous d'autres rapports, plus dangereuse.

Des sensations confuses, contradictoires, dégageaient à chaque instant pour Tristan, des épisodes les plus insignifiants du jeu, les joies ou les inquiétudes de l'amour naissant, et transportaient dans le for intérieur de notre héros tout ce mouvement et cette agitation qui avaient donné précédemment à sa vie un si bruyant retentissement de scandale.

La marquise ne voyait toujours pas la véritable situation du cœur de son fils; elle était peut-être la seule qui dût rester ainsi dans l'aveuglement; car cet aveuglement était entretenu chez elle par une illusion qu'il lui eût été bien douloureux de voir briser ; la marquise voulait voir uniquement, on le sait, dans l'amour filial de Tristan, la cause de son retour à ce foyer domestique qu'elle avait cru longtemps abandonné par lui pour jamais.

Au bout d'une heure de boston à peu près, les dialogues traditionnels du jeu n'ayant été troublés que par quelques nouvelles distractions chorégraphiques de Gédéon, la marquise s'écria :

— En vérité, mon Tristan, je ne savais point posséder dans ma famille un aussi bon joueur de boston ; seulement, je le répète, tu soutiens toujours à tort et à travers quand Louise demande... Après cela, tu as du bonheur...

Tristan allait répondre par quelque excuse assez gauche, car les amoureux n'ont même pas besoin d'être soupçonnés pour croire qu'il leur est nécessaire de se justifier, mais cet embarras fut épargné au jeune comte par l'entrée inopinée d'un domestique apportant une lettre pour mademoiselle Louise.

Louise ne pouvait attendre aucun message, sinon la réponse du curé... Aussi n'était-il pas besoin de regarder la suscription portant le timbre de la ligne de Nantes à Tours, pour que la marquise comprît tout l'intérêt qui s'attachait pour la jeune fille à cet envoi ; elle se hâta donc d'autoriser Louise à quitter le jeu pour aller lire immédiatement sa lettre auprès de la cheminée.

Une vive émotion se produisait sur la physionomie de Louise pendant qu'elle parcourait la missive du curé. Tristan qui avait, ainsi que Gédéon et la marquise, abandonné le jeu, cherchait à faire bonne contenance ; mais ses yeux se reportaient involontairement sur le message

mystérieux avec ce sentiment qui ramène invinciblement le regard de l'accusé vers le papier muet placé entre les mains du chef du jury, papier cabalistique dans lequel se trouvent renfermés son honneur ou sa honte, sa vie ou sa mort !

Quand Louise eut terminé sa lecture, prolongée évidemment par les sensations diverses qu'avaient provoquées chez elle les révélations qui s'y trouvaient contenues, elle fit quelques pas vers madame de Morvilliers, en évitant le regard inquisitivement intéressé que Tristan cherchait à échanger avec elle, et remit à la marquise la lettre du curé, en la priant de prendre connaissance des graves questions que cet envoi créait pour son avenir.

Madame de Morvilliers lut attentivement la lettre.

— Puisque vous avez bien voulu, dit-elle, me faire part de cet envoi confidentiel, ma chère Louise, je ne vois pas pourquoi nous n'en causerions pas tout haut en petit comité ; vous n'avez ici que des amis, Louise, puisqu'il n'y a avec moi que mon fils et une personne digne de toute confiance.

Louise ne répondit que par un signe d'assentiment presque machinal, et madame de Mor-

villiers donna alors connaissance à ses hôtes de la lettre du vieux curé vendéen. Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma chère Louise,

« C'est avec un vif regret que j'ai appris la résolution que tu as formée de quitter madame la marquise de Morvilliers ; il faut bien que je te le rappelle, Louise, je suis bien vieux... ma cure me donne à peine de quoi vivre ; et si j'avais du superflu, il serait le nécessaire de mes pauvres... Je ne me demande pas sans inquiétude ce que tu deviendras après moi, ma pauvre enfant, puisqu'il te convient d'abandonner la tranquille retraite que l'on t'avait si sympathiquement offerte, et que je croyais être un avenir de sécurité pour toi ! Je ne blâme point ta résolution, mon enfant, je te connais trop bien pour ne pas savoir d'avance qu'elle a dû être dictée par des susceptibilités respectables, bien qu'elles ne puissent avoir, à coup sûr, rien d'injurieux pour la maison si honorable dans laquelle tu as reçu une généreuse hospitalité. Ton désir sera rempli. Cependant il m'est impossible d'y déférer, en venant te chercher immédiatement comme tu me le demandes dans ta lettre. Les devoirs du

saint ministère ne me permettent pas de quitter ma paroisse avant la fin de juin. C'est donc deux ou trois semaines de patience et de résignation que je réclame de toi ; une occasion toutefois se présente pour te ramener à la cure ; tu pourras en profiter... mais j'ai, à ce sujet, une confidence importante à te faire.

« Tu connais M. Xavier Durand, percepteur des contributions de notre bourg. C'est un honnète homme, trente-deux ans environ, et qui possède, outre sa place, trois mille livres de rente en biens-fonds ; à coup sûr, c'est un parti très-avantageux dans notre modeste localité, et M. Xavier Durand aurait pu même prétendre à une héritière dans une des villes voisines ; il a été touché, Louise, de ta modestie, de ton amour du travail, il apprécie les talents que tu as puisés dans l'éducation que les bonnes sœurs t'ont donnée, et, en véritable chrétien, il ne s'est pas inquiété de tout ce qui te manquait du côté des biens terrestres et de la naissance.

(Le curé avait souligné le dernier mot.)

« C'est là la conduite d'un homme de cœur, et qui mérite que tu la prennes en considération ; l'état du mariage, mon enfant, est aussi un état de sainteté, pourvu qu'on en remplisse

les devoirs dans toute leur étendue; il ne déplaira donc pas à Dieu que tu acceptes la demande de ce digne M. Xavier Durand ; sa mère est en ce moment à Paris, où elle termine une affaire de succession... tu trouveras son adresse ci-jointe... Madame Durand est toute disposée à te ramener; je ne dois pas te dissimuler toutefois qu'elle est instruite de la demande de son fils, qu'elle l'approuve, et qu'il serait plus selon les convenances du monde, que tu n'acceptasses la protection de cette dame qu'au cas où tu serais à peu près décidée à ne pas répondre par un refus à l'offre honorable qui nous est faite; je sens, mon enfant, que je te laisse bien peu de temps pour prendre une résolution aussi importante, mais tu vois qu'il ne dépend pas de moi de commander aux circonstances, qui nécessitent une prompte décision. Je t'embrasse du fond du cœur, et suis pour la vie, ma chère Louise,

« Ton oncle bien affectionné. »

Un silence avait suivi la lecture de cette lettre... Tristan était visiblement inquiet; mais on comprend qu'il n'osât parler. Gédéon se sentait parfaitement incompétent; il ne s'agissait pas là d'une pirouette ou d'un pas de deux; madame

de Morvilliers était en situation seule d'avoir un avis, et, sans remarquer le trouble de son fils, elle prit la parole.

— Certainement, ma chère Louise, s'écria-t-elle, j'aimerais mieux vous garder auprès de moi ; mais puisque vous semblez avoir pris la résolution irrévocable de nous quitter, il serait peut-être prudent à vous de suivre le conseil de votre oncle le vénérable curé ; d'autant que le parti qu'il vous propose n'a rien qui ne soit fort convenable. Je connais ce M. Xavier Durand ; c'est presque un jeune homme encore, il a d'excellentes façons, et je le crois capable de rendre une femme heureuse... Dans ce cas, peut-être vaudrait-il mieux vous décider à partir dès demain avec la mère de votre prétendu ; mais je vous le répète, mon enfant, l'avis que je me hasarde à vous donner est contre mes vœux, qui seraient de vous voir prolonger votre séjour auprès de nous, et n'est dicté que par la sollicitude tout à fait désintéressée que vous m'avez inspirée et qui s'attache surtout à votre avenir.

Louise ne répondit point ; ses yeux étaient baissés ; elle semblait en proie à une poignante incertitude ; quant à Tristan, sous l'empire de sa passion naissante, il en était déjà venu au point d'accuser sa mère de faire cause commune

avec les ennemis inconnus de son bonheur qui voulaient ravir Louise à ses rêves, vagues encore, mais cependant tout-puissants sur son âme par leurs entraînements si nouveaux !

On comprend cependant que le jeune comte ne dût pas rompre le silence. En vertu de quelle autorité ou de quelles espérances pouvait-il combattre la résolution dont madame de Morvilliers semblait conseiller à Louise l'adoption? Il n'est pas certain cependant qu'il eût pu résister toujours au besoin d'intervenir dans une question qui le préoccupait déjà fort vivement, si madame de Morvilliers n'eût ajouté du ton le plus affectueux, en lisant sur la physionomie de Louise son trouble et ses anxiétés prolongées :

— Remettez-vous, mon enfant ; vous avez encore la soirée pour vous décider, en admettant même que vous teniez à rendre une réponse immédiate à madame Durand, et que vous ne croyiez pas devoir attendre l'arrivée de votre oncle pour fixer ainsi le sort de toute votre vie... Abandonnez donc en ce moment la pensée de cette alternative dont l'embarras est presque une souffrance. Oubliez tout... et, qui sait? la nuit vous portera peut-être conseil.

Louise acquiesça, par son silence, à la trêve que la marquise lui proposait de conclure vis-

à-vis de son propre cœur, et qui, pour le moment, en effet, semblait mettre un terme à d'assez pénibles hésitations. Tristan respira, comme si la dernière parole de sa mère eût conjuré complétement le péril qui menaçait son amour naissant, en éloignant le moment où Louise se prononcerait sur la proposition qui pouvait lui enlever tout espoir; madame de Morvilliers proposa de se remettre au jeu, et l'on allait reprendre le boston; mais avant qu'on eût le temps de se rasseoir, on annonçà le vicomte de Fenestrange.

Les yeux étincelants de l'ancien officier de la garde royale, sa démarche plus hautaine qu'assurée, sa toilette quelque peu débraillée, tout témoignait qu'il sortait d'un de ces excellents repas dont les traditions ne se perdent à aucune époque et qui lient toutes les générations entre elles par la liberté des propos, l'égalité des appétits et surtout par la grande fraternité des libations.

— Ah çà! je n'interromps pas votre jeu? fit Fenestrange après avoir baisé galamment la main des deux femmes et serré familièrement celle des deux hommes, tout en s'éventant de l'autre main avec son chapeau.

— Non, dit madame de Morvilliers, nous

avions déjà cessé, nous causions d'affaires... un mariage qui se présente pour Louise... dans son pays...

— A merveille! à merveille! fit Fenestrange; mademoiselle Louise me paraît particulièrement destinée à devenir une charmante mère de famille... Je m'inscris pour les chasses de l'année prochaine... afin d'être le parrain du second.

La marquise fit signe à Fenestrange de modérer le sans-façon de ses propos, ne devinant pas, au reste, quel était le cœur où la plaisanterie inconsidérée de Fenestrange avait porté la plus cruelle atteinte; mais Fenestrange était trop lancé pour faire la moindre attention aux signes de la marquise... D'ailleurs ses pensées se portèrent sur un autre objet.

— A quoi jouiez-vous donc? dit-il, au lansquenet? au baccarat?

— Fi donc! dit la marquise avec un mouvement marqué de répulsion; pourquoi ne pas nous demander tout de suite si nous jouions à la roulette?

— C'est que maintenant tout est renversé, continua Fenestrange; les mœurs ont changé, les vraisemblances sont détruites!...

— C'est bien vrai, fit Gédéon en soupirant; qu'attendre, en effet, d'une époque qui a inventé

la valse à deux temps, cette hérésie chorégraphique, cette abdication impie d'un des mouvements les plus gracieux de la danse moderne ?

— Si ce n'était que cela! repartit Fenestrange; mais ce que j'ai à vous raconter est bien autrement stupéfiant!... Tout à l'heure, après un dîner que nous nous sommes donné... entre anciens camarades de la garde royale... excellent dîner, ma foi! excellents vins... Mais, que vous disais-je?... Oui... on nous a lu un article de *la Chronique de Paris,* un journal de notre couleur... Tenez... je vous l'ai apporté...

Et le vicomte fouilla dans sa poche; mais dans l'émotion inséparable d'un joyeux repas de corps, le fait était resté chez lui à l'état d'intention, et il chercha en vain sur lui la feuille dont les révélations l'avaient frappé.

— Que diable ai-je fait de la brochure? fit-il en grommelant. Enfin, qu'importe! je vais vous dire de quoi il s'agissait... On racontait l'histoire d'un dandy lancé dans ce qu'il y a de mieux en plus mauvaise compagnie... et qui a imaginé de remettre en honneur parmi ce qu'il y a de plus haut en couleur et en crinière en fait de lions, de plus splendidement évaporé en fait de lorettes, vous ne devineriez jamais quoi?... un classique jeu que nous trouvions

déjà rococo au temps de la Restauration. La *Chronique* annonce, en rendant compte du fait, qu'elle espère que l'on verra bientôt ce héros rétrograde se promener, poudré, en culotte courte et en habit de soie ou de velours brodé, dans un carrosse à glaces, derrière lequel sera monté un petit More, avec le costume de rigueur.

— Mais vous ne nous avez pas dit le nom du jeu, repartit madame de Morvilliers, qui commençait à pressentir que les indiscrétions légèrement bachiques de Fenestrange pouvaient l'intéresser, tandis que, de leur côté, Tristan et Gédéon, émus par une appréhension contraire, essayaient, mais sans succès, de mettre une digue aux joyeuses expansions de la verve de Fenestrange.

— Ah çà ! c'est vrai, je ne vous ai pas dit le nom du jeu..., reprit le vicomte ; où, diable ! ai-je la tête? Eh bien! ce jeu, c'était le boston, le sempiternel boston. Et ce n'est pas tout ; c'est que ce dandy rétrospectif ne savait même pas le jouer, et il se l'est fait apprendre par un lion émérite, un ex-diplomate habitué sans doute à représenter la France vis-à-vis de toutes les perruques de la confédération germanique... Nous étions tous d'avis au dessert, après avoir lu l'ar-

ticle, de fonder un prix à l'instar du prix Montyon pour l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : Pourquoi M. de *** (on ne le nomme pas) a-t-il appris le boston? Quant à moi, je suis sûr que c'est quelque *sportsman*, ruiné sur le *turf*, qui s'est imaginé, pour se refaire, d'épouser la fille de quelque gros négociant retiré du quartier du Marais, et qui se met en mesure de faire la partie du papa pour parvenir plus sûrement à tourner la tête de la fille.

C'est en vain que, pendant ces dernières paroles, Tristan et Gédéon avaient redoublé leurs signes et tiré le vicomte de Fenestrange par la manche et par les basques de son habit. Il n'y avait plus moyen de l'arrêter.

— Il est complétement gris, fit Gédéon bas à Tristan. A l'orchestre, il ne distinguerait plus une pirouette mouchetée d'un rond de jambe!

Quant à madame de Morvilliers, inutile de dire qu'elle avait dû comprendre complétement par quelle étrange alliance de pieuses intentions et de moyens profanes Tristan avait obligé, même les complices de ses désordres, à le faire redevenir un hôte utile des veillées de famille.

Madame de Morvilliers pressa la main de son fils; toute l'exaltation de la reconnaissance ma-

ternelle, qu'elle ne pouvait exprimer autrement, se concentrait dans cette pression fébrile.

Louise avait paru rester impassible ; mais l'agitation de son sein sous l'étoffe légère qui l'emprisonnait, et un certain tremblement de ses lèvres, trahissaient chez elle toute l'émotion intérieure qu'elle cherchait à dissimuler.

Dix heures sonnaient au moment où la porte du salon se rouvrit, et un domestique annonça qu'on venait demander, de la part de madame Durand, si mademoiselle Louise partirait le lendemain.

Un silence solennel suivit cette mise en demeure adressée à la jeune fille, d'avoir à se décider immédiatement.

Il semblait à Tristan que son cœur allait cesser de battre.

Madame de Morvilliers, toute joyeuse d'avoir reconquis son fils, ne se doutait guère qu'une simple fantaisie de jeune fille pouvait lui enlever instantanément cette conquête qui lui avait coûté tant de peines et de larmes.

Fenestrange était, de son côté, dans les béatitudes d'une digestion doucement hallucinée.

Louise, les yeux baissés, gardait toujours le silence... Enfin son regard, en se levant, dut rencontrer le domestique arrêté à la porte...

elle comprit la nécessité de mettre un terme à l'incertitude de la situation.

— Veuillez répondre à madame Durand, dit-elle enfin, que je la remercie de son offre; mais que j'attendrai, pour retourner en Vendée, l'arrivée de mon oncle.

Le domestique sortit.

Madame de Morvilliers serra affectueusement la main de Louise... Quant à Tristan, son regard, empreint d'un sentiment indicible de bonheur, chercha celui de Louise, mais la jeune fille l'évita.

— Elle reste... elle reste, fit Fenestrange bas à Gédéon; elle s'humanise, la petite!... J'en étais bien sûr.

— Je crois, en effet, repondit bas également Gédéon, que vous pouvez demander, sans crainte de refus, à Tristan, de vous céder désormais sa place dans notre baignoire d'avant-scène à l'Opéra! Il n'en a plus besoin.

FIN DU TOME PREMIER.

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE

PAR

Alexandre de Lavergne.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMP., LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

I

Quelques jours après la mémorable soirée dans laquelle Tristan avait fait de si brillants débuts au jeu de boston, la marquise de Morvilliers et le vicomte de Fenestrange, qui avaient dîné ensemble, étaient allés s'asseoir au bout de la grande allée de tilleuls du jardin, où le café avait été servi sur un guéridon rustique. Louise était restée au salon, obéissant à un sentiment de réserve et de circonspection dont elle ne se départait jamais, et elle laissait errer machinalement ses doigts sur le piano, évoquant successivement les souvenirs mélodiques qu'elle avait rapportés de son couvent, et

s'abandonnant à cette douce rêverie qu'inspire la musique.

Le vicomte avait dégusté, en gourmet émérite, une demi-tasse de délicieux moka, à laquelle il n'avait point manqué de joindre les accompagnements obligés en pareille matière, surtout quand on a eu l'honneur de servir dans la garde royale. Cependant il était taciturne et préoccupé.

Ce fut la marquise qui prit la parole.

— Eh quoi! vicomte, s'écria-t-elle, voilà près d'un quart d'heure que vous n'avez ouvert la bouche... pour parler, s'entend!... et que vous vous tenez là tranquille sur votre chaise, comme une statue de mon jardin ; vous, d'ordinaire, le mouvement perpétuel! Qu'est-ce que cela veut dire? Seriez-vous malade?

— Moi, marquise? nullement.

— Si vous voulez fumer, ne vous gênez pas, pourvu que vous vous teniez à distance respectueuse.

— Merci! j'ai fumé avant le dîner ; et d'ailleurs, il faudra que je vous quitte de bonne heure, chère marquise, pour aller faire ma toilette. Je suis invité à une fête que donne ce soir un ami de Tristan. Nous devons nous y rendre ensemble.

— Quelle est cette fête ?

— Ma foi ! je n'en sais rien. L'amphitryon est un boyard russe qu'on nomme le prince Ratanoff, et qui est sourd comme s'il avait tiré le canon toute sa vie. Il m'a dit que ce ne serait pas trop collet-monté en fait de femmes. Sans cela, je vous prie de croire que je n'irais pas m'ennuyer là.

— Mauvais sujet !...

— Que voulez-vous, marquise? Il faut bien que jeunesse se passe.

— A cinquante-cinq ans! vicomte, vous voulez rire? La jeunesse est passée depuis longtemps.

— Qui sait? Il y a des gens qui sont déjà vieux à trente ans; il y en a d'autres qui sont encore jeunes à soixante. J'espère bien être toujours de ces derniers, si vous voulez me le permettre, chère et belle marquise!

En parlant ainsi, le vicomte s'inclina et porta galamment à ses lèvres le bout des doigts de madame de Morvilliers.

— J'ai toujours entendu dire, reprit cette dernière, qu'il fallait souffrir ce qu'on ne pouvait empêcher. Mais, continua-t-elle, tout ceci ne m'apprend pas le grave motif de votre préoccupation de tout à l'heure.

— Vous le voulez savoir à toute force, soit; mais vous me promettez de ne point vous en montrer offensée, marquise?

— J'y ferai mon possible, vicomte.

— Eh bien! en écoutant les chants du rossignol que vous avez là-bas dans votre hôtel sous les apparences d'une charmante petite Vendéenne de dix-huit ou dix-neuf ans, n'est-ce pas?

— Seriez-vous aussi amoureux de celle-là, par hasard?...

— Eh! par ma foi!... Mais non, elle est trop jeune pour un vieil oiseau de proie tel que moi. Oh! je me rends justice; je pourrais être son père; et, au fait, il n'est pas bien sûr que je ne le sois pas. Ne m'a-t-elle pas dit qu'elle était des environs de Fenestrange?

A ces derniers mots, une vive rougeur s'était empreinte sur la physionomie de la marquise.

— Vicomte! s'écria-t-elle avec impétuosité, mais non pas sans quelque confusion, il y a entre nous des souvenirs si douloureux, que vous devriez, ce me semble, éviter de les réveiller, surtout avec une légèreté si coupable.

— Pardon! oh! mille fois pardon! reprit le vicomte avec componction et humilité; je comprends que je vous ai peinée et offensée à la

fois; et pourtant, puisque vous voulez savoir le motif de ma préoccupation de tout à l'heure, je risque fort de me rendre tout à fait indigne de ce pardon, en vous disant que les chants de votre petite Vendéenne m'ont reporté à une époque de ma vie qui me sera toujours bien chère. Vous souvient-il, marquise, du temps où, traqués par la police du dernier règne qui avait eu vent de nos projets de restauration, nous parcourions en fugitifs avec une auguste princesse, dont vous vous étiez faite la compagne, les ajoncs et les bruyères de notre belle Vendée, recevant tour à tour l'hospitalité dans les châteaux et dans les granges, partageant le pain noir des vieux gars du Bocage, couchant souvent sur la dure, bravant les intempéries du ciel... Oh! qu'il s'est dépensé, à cette époque de notre vie, de gaieté, de courage, d'entrain et de bonne humeur!... Pour nous autres hommes, il n'y a rien d'étrange à cela, nous ne faisions que notre devoir; mais vous, femmes!... vous, habituées à toutes les recherches délicates de la vie élégante!...

— Vicomte, nous avions pour nous, dans ce temps-là, la jeunesse.

— Oui... la jeunesse... et l'amour... Au fait, vous me pouvez m'empêcher de me souvenir

que j'ai été amoureux de vous alors... Oh! comme je ne l'ai jamais été de ma vie d'aucune femme. Ah! marquise, que vous étiez jolie!... et combien j'ai été coupable envers madame de Fenestrange !...

— Ne parlons plus de cela, vicomte. Vous le savez, le ciel lui-même a voulu nous enlever tout sujet de nous souvenir d'un passé dans lequel j'ai été bien légère, bien coupable aussi, moi, et que j'ai expié depuis lors bien cruellement. Mais, dans sa miséricorde, Dieu nous a accordé une compensation : c'est cette bonne amitié qui nous lie et qui survit, dans notre cœur, à un sentiment plus tendre. Oui, mon cher vicomte, croyez que j'ai été bien heureuse de vous revoir. Aussi bien, il y a pour moi un charme ineffable dans cette pensée, que le même jour qui me rendait un ancien ami tel que vous, me rendait aussi mon fils. Vous le savez, nous autres femmes, nous sommes toujours un peu fatalistes. Eh bien ! désormais, Tristan et vous, vous êtes liés inséparablement dans mon âme. C'est à vous, vicomte, que je dois le retour de mon fils ; je ne l'oublierai jamais.

— Hélas! ma pauvre amie, je voudrais de grand cœur vous avoir rendu un pareil service; mais je ne saurais m'attribuer vis-à-vis de vous

un mérite que je n'ai pas, et vous oubliez vous-même que deux beaux yeux noirs que j'ai trouvés ici ont été un hameçon bien autrement puissant que tous les Fenestrange du monde pour attirer ce gaillard-là à l'hôtel de Morvilliers.

— O ciel ! que dites-vous ?

— Je dis la vérité, parbleu ! Est-ce que vous ne vous êtes pas aperçue de l'amour naissant de notre cher Tristan pour votre jolie lectrice? Il néglige Florentine à présent, et celle-ci s'en plaint hautement.

— Aveugle que j'étais ! Et moi qui, dans ma crédule tendresse, m'imaginais que mon fils ne venait ici que pour sa mère ! Je n'ai fait que changer de rivale, voilà tout.

— Eh ! mon Dieu ! c'est de l'homéopathie toute pure ! Est-ce que vous n'y croyez pas, à l'homéopathie, marquise ?

— Mais enfin, mon ami, si Tristan aime Louise, comme vous le pensez, il doit bien savoir que cet amour ne peut le conduire à rien.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre. Cette jeune fille est un trésor de pureté et d'innocence, c'est un dépôt sacré que j'ai reçu, et que je dois rendre intact.

— C'est différent.

— A aucun titre, Louise ne peut être la maîtresse de mon fils. Ce serait une tache pour lui, pour moi-même! Oh! je comprends maintenant qu'il faut qu'elle s'éloigne, qu'elle parte bien vite.

— Tant pis!

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'il est fort à craindre qu'une fois Louise éloignée, Florentine ne reprenne sur Tristan tout son empire.

— Hélas! c'est là toute ma crainte; mais enfin, vicomte, que feriez-vous à ma place?

— Moi! je ne laisserais pas partir la petite Vendéenne.

—Vicomte, taisez-vous! Vous êtes un homme affreux!

La marquise demeura pensive durant quelques instants, en proie à toutes les préoccupations douloureuses que venait de réveiller en elle la révélation qu'elle venait de recevoir de Fenestrange.

A la fin, celui-ci se leva pour prendre congé et aller vaquer aux soins de sa toilette, avant de se rendre à la fête que donnait ce soir-là le prince Ratanoff.

— Bonsoir, vicomte! Donnez-moi votre bras,

dit madame de Morvilliers d'une voix faible ; je me sens mal à l'aise, et je vais rentrer me coucher.

— Déjà ! reprit Fenestrange. Mais Tristan va venir : ne l'attendez-vous pas? Voulez-vous que je vous envoie votre lectrice? Cela vous distraira.

— Ni lui, ni elle! s'écria impétueusement la marquise ; ce sont des ingrats tous les deux ! Ils s'aiment ou ils sont bien près de s'aimer, sans doute. Et moi!... et moi, pauvre mère!... que me reste-t-il en échange de toute cette affection, de toute cette tendresse que Dieu a placées dans mon cœur? Des soins! des égards! Ah! vicomte, plaignez-moi! je suis bien malheureuse!

Le vicomte ne répondit pas ; mais il était facile de voir qu'il s'associait, aussi complétement que la légèreté de son caractère le lui permettait, aux tristes préoccupations de son ancienne amie. Parvenu sur le seuil de la chambre à coucher de la marquise, il lui serra affectueusement la main en la portant à ses lèvres, et lui dit d'une voix presque émue :

— Bonsoir, chère marquise, dormez bien cette nuit, et que Dieu vous envoie les songes qu'il réserve aux bonnes mères. Après tout,

croyez que tôt ou tard Tristan vous reviendra... Il faut bien que jeunesse se passe.

Voyons ce que devenait, pendant ce temps-là, la rivale plus ou moins avérée de mademoiselle Florentine Chevillard.

Louise, comme on l'a vu, était restée au salon, laissant errer capricieusement ses doigts sur le piano, et occupée à repasser dans sa mémoire toutes les mélodies qu'elle avait apprises en Vendée. Entre toutes ces mélodies, il en était une dont le prélude revenait incessamment à sa pensée, par une sorte de corrélation intime avec l'une des circonstances le plus fatalement décisives de son existence jusqu'alors si calme, si monotone même. C'était cette vieille ballade du *Baron de Jauioz,* dont elle avait chanté seulement un fragment dans la mémorable soirée où Tristan s'était pris, pour la première fois, en l'écoutant, à oublier Florentine. C'est en vain qu'effrayée dès longtemps de ce qu'il pouvait y avoir de prophétique pour elle dans les paroles de cette ballade, Louise avait toujours évité d'en chanter les premières strophes. C'est en vain que ce soir-là surtout, elle appelait à son aide toutes les ressources d'une mémoire musicale des plus riches et des plus complaisantes ; toujours le funèbre refrain qui

forme comme le prologue de la sombre histoire de Tina, la jolie lavandière, revenait errer sur les lèvres de la jeune lectrice.

Lavant un jour à la rivière,
J'entendis l'oiseau noir chanter :
« Tina, tu ne t'en doutes guère,
« Le baron vient de t'acheter. »

C'était comme une musique mystérieuse qui semblait descendre dans l'âme de Louise avec le crépuscule du soir, et elle ne pouvait se persuader que c'était elle-même qui produisait ces sons, tant ils lui semblaient remplis d'une étrange et sauvage harmonie. Il n'était pas jusqu'à l'isolement dans lequel elle se trouvait, au milieu de ce grand salon dont les boiseries sculptées et dorées commençaient à se noyer dans la brume; il n'était pas jusqu'au silence même de l'antique hôtel de Morvilliers, en quelque sorte endormi aux rayons de la lune naissante, dans ce quartier silencieux et désert de la rue de Varennes, qui ne concourussent à porter le trouble et un effroi indéfinissable dans le cœur de Louise.

Tout à coup elle tressaillit. En jetant machinalement un coup d'œil dans l'une des glaces du salon, elle s'était aperçue qu'elle n'était pas

seule. Un homme, un jeune homme, était là debout, derrière elle, dans l'attitude de l'admiration et de la prière. C'était le comte de Morvilliers.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, balbutia-t-il d'une voix presque tremblante, pardonnez-moi de n'avoir pu résister au désir d'entendre de nouveau votre voix si sympathique et si pure ; on m'a dit que ma mère s'était sentie un peu indisposée ce soir, mais que je vous trouverais au salon. J'y suis entré il y a quelques instants déjà ; mais vous étiez si absorbée par la musique, que vous ne vous en êtes point aperçue. Si j'ai été indiscret, ce sera auprès de vous mon excuse.

— M. le comte, reprit la jeune fille, c'est à vous bien plutôt d'excuser une frayeur bien ridicule de ma part. Ici, d'ailleurs, n'êtes-vous point chez vous, tandis que moi je n'y suis qu'une étrangère? Permettez que je me retire.

— Oh ! de grâce, mademoiselle, veuillez demeurer quelques instants encore... Sans cela, vous me ferez croire que j'ai été réellement indiscret.

— Du moment où tel est votre bon plaisir, M. le comte, je suis à vos ordres comme à ceux de madame votre mère.

— Il est un mot, mademoiselle, que je vous supplie de ne plus employer avec moi. Ce mot m'est vraiment pénible, et, s'il vous plaisait d'y renoncer, j'en serais bien reconnaissant. Non, mademoiselle, je n'ai jamais eu et ne saurais avoir, à aucun titre, d'ordres à vous donner.

— J'éviterai dorénavant de me servir de ce mot.

— A la bonne heure!... Si vous voulez que nous soyons bons amis, souvenez-vous de cette promesse. Et maintenant, mademoiselle, me permettrez-vous de profiter jusqu'au bout de ma bonne fortune, en vous demandant la suite de cette ballade dont je vous ai entendue à plusieurs reprises chanter tout à l'heure la première strophe?

— La ballade du *Baron de Jauioz?*

— Ah! c'est encore un fragment de la ballade du *Baron de Jauioz;* mais cette ballade est donc aussi longue qu'un poëme épique?

— Elle a cinq chants, M. le comte... Je vous en ai chanté un; ne me demandez pas les autres.

— Pourquoi?

— Parce que cette ballade ne me rappelle que de lugubres souvenirs. C'est une de mes amies

du couvent qui me l'a apprise, et elle est morte entre mes bras d'une maladie de langueur. A ses derniers moments, elle chantait encore les premières strophes de cette ballade, et, depuis lors, je me suis promis de ne plus les chanter.

— Il me semble que vous étiez tout à l'heure en disposition de violer votre promesse?

— C'est vrai, et je m'en accuse, M. le comte ; j'obéissais en cela à je ne sais quelle influence maligne que vous avez écartée. Oh ! vous allez dire que je suis superstitieuse. Il n'importe ! J'étais bien malheureuse et bien épouvantée.

— Et maintenant, mademoiselle ?

— Maintenant, je n'ai plus peur.

— Voilà une bonne parole, dont je vous remercie.

Il y eut un silence. Au bout de quelques instants, le comte reprit :

— Vous ne sauriez croire, mademoiselle, avec quelle ardeur j'ai souhaité cette entrevue, que le hasard me permet d'avoir avec vous seul à seule, et que, certes, je n'eusse pas osé vous demander... J'ai tant de choses à vous dire !

— Je vous écoute, monsieur, répondit la lectrice d'une voix déjà moins assurée ; mais.

d'abord, permettez que je fasse apporter de la lumière, car la nuit vient !

En parlant ainsi, Louise s'était levée et elle avait sonné. Un domestique parut et apporta une lampe, qu'il déposa sur le piano.

— Vous disiez tout à l'heure, mademoiselle, s'écria Tristan, que vous craigniez de paraître superstitieuse à mes yeux. Je vois que vous l'êtes en effet. Est-ce pour chasser les noirs esprits que vous avez fait apporter de la lumière?

— Peut-être ! fut-il répondu avec un sourire.

— Voyez comme on s'abuse ! reprit le comte, moi qui croyais trouver en vous une prédilection marquée pour cette heure charmante qui a inspiré tant de beaux vers aux poëtes de tous les pays, cette heure mystérieuse qui participe à la fois du jour et de la nuit, et où il semble qu'il n'y ait pour l'âme humaine que deux occupations possibles : la prière... et l'amour !

— Pardon, M. le comte, reprit la jeune fille, ce n'est pas là sans doute ce que vous aviez à me dire !

— En effet, j'ai d'abord à vous adresser une humble requête, non pas en mon nom, mademoiselle, car peut-être elle aurait peu de

chances d'être accueillie, mais au nom de ma mère, de ma mère qui vous chérit si tendrement, à laquelle vous êtes devenue réellement indispensable, et que vous rendrez bien malheureuse, en accomplissant votre résolution de vous séparer d'elle. Serez-vous donc inexorable, mademoiselle? Dans un moment de vertige que je voudrais racheter au prix de mon sang, je vous ai cruellement blessée, je le sais ; mais s'il m'est permis de parler de moi, à mon tour, n'ai-je pas fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire pour réparer mon crime? Depuis que je vous ai vue ici, mademoiselle, ne suis-je pas devenu un autre homme? Mes habitudes de jeu, de dissipation, de dépense, ne me voyez-vous pas y renoncer tous les jours? Tenez, ce soir encore, je suis attendu à une fête chez l'un de mes amis, le prince Ratanoff. Dites un mot, mademoiselle, et je n'y paraîtrai même pas. Oh! par grâce, mademoiselle, en restant auprès de ma mère, ne me refusez pas de compléter votre œuvre. Que je vous doive ma régénération !

— Monsieur, répondit Louise en cherchant à surmonter les émotions qui s'emparaient d'elle, vous me faites beaucoup d'honneur en m'attribuant le mérite de votre changement d'existence ; mais ne croyez-vous pas plutôt

devoir un pareil changement à une circonstance que vous oubliez, le retour de M. de Fenestrange?

— Ah! reprit impétueusement le jeune comte, Fenestrange est mon plus ancien, mon meilleur ami; mais croyez-vous donc qu'il eût suffi de ses conseils pour me faire rentrer si vite dans la loi du devoir et de la vertu? Non, mademoiselle; il a fallu pour cela toute la puissance d'un sentiment que j'ose à peine m'avouer à moi-même. O vous, en qui je trouve une personnification si charmante de mon ange gardien, je vous en supplie, mademoiselle, ne vous retirez pas de moi, si vous ne voulez me voir retomber dans l'abîme! Par pitié, restez avec ma mère... Que faut-il que je fasse pour cela? Je suis prêt à tout.

Louise était devenue rêveuse. Un combat violent se livrait en ce moment dans son âme entre les supplications passionnées de ce jeune homme, prêt à chaque instant à tomber à ses pieds, et le sentiment austère d'un grand devoir à remplir. A la fin, elle laissa tomber, en quelque sorte goutte à goutte, les paroles suivantes, qui n'offraient qu'un compromis bâtard entre deux situations extrêmes et toutes deux désespérées.

— Écoutez, monsieur; il est une seule condition moyennant laquelle je pourrais rester auprès de madame la marquise de Morvilliers. Cette condition, je rougis de vous la dire : c'est que je ne paraîtrai jamais quand vous serez auprès de votre mère, c'est que vous-même vous vous engagerez solennellement à éviter ma présence.

— Je vous suis donc bien odieux, mademoiselle? murmura Tristan, qui ne devinait pas que du moment où l'on en était réduit à éviter avec un si grand soin de se trouver face à face avec lui, il était bien près de plaire.

Louise se tut.

— Eh bien! reprit le comte, je souscris à tout, pourvu que vous restiez ici, pourvu que je puisse vous apercevoir de loin en loin, pourvu que vous ne vous retiriez pas de l'air que je respire. Oh! sans vous, ce serait la mort! Pourvu que je conserve l'espoir de vous fléchir quelque jour; car il faut que vous sachiez tout à présent... l'heure est solennelle. Vous me haïssez, Louise! Eh bien! moi je vous aime, je vous aime comme un insensé, sans espoir, entendez-vous? Ce que je vous dis là, je ne vous l'apprends pas; vous le saviez, j'en suis sûr; car les femmes sont clairvoyantes. Louise, Louise, je

vous en supplie, ne soyez pas ainsi de glace pour moi! Un mot, un seul mot de votre bouche adorée... Je ne vous demande pas de m'aimer, si c'est impossible; mais dites-moi du moins que vous ne me haïssez plus. Louise, par pitié, par grâce, répondez-moi!

En parlant ainsi, l'amoureux jeune homme avait saisi de ses mains brûlantes l'une des mains de la jeune lectrice, qu'il portait convulsivement à ses lèvres.

Soit qu'à cet instant suprême, Louise eût senti revivre dans son cœur le souvenir palpitant encore de l'outrage fait à sa chasteté, soit que la soudaineté même d'une semblable déclaration, quelque attendue qu'elle pût être d'ailleurs, l'eût péniblement impressionnée, la jeune fille reprit tout le sang-froid qui avait paru l'abandonner pendant une partie de cet entretien, et, se dégageant vivement de l'étreinte de Tristan :

— Vous voulez une réponse, M. le comte, s'écria-t-elle; eh bien! laissez-moi me remettre au piano. Maintenant je puis vous chanter les premières strophes de la ballade du *Baron du Jauioz* que vous teniez tant à entendre au commencement de cette entrevue.

En même temps, elle se mit à chanter d'une

voix éclatante et avec une exaltation sans cesse croissante, les paroles suivantes :

Lavant un jour à la rivière,
J'entendis l'oiseau noir chanter :
« — Tina, tu ne t'en doutes guère,
« Le baron vient de t'acheter.

« — Ma mère, est-il vrai, je vous prie,
« Ce qu'il a dit en son latin,
« L'oiseau de mort dans la prairie,
« Le vilain oiseau, ce matin ?

« — Tina, je ne saurais vous dire,
« Votre père vous le dira.
« — Mon père, est-il vrai que le sire
« Loin du pays m'emmènera?

« — Je n'en sais rien, mais votre frère
« Sans doute le saura bien, lui !
« Lann, est-il vrai que pour sa terre
« Je dois partir ? — Dès aujourd'hui ! »

Pâle, en proie à une stupéfaction profonde, Tristan écoutait ces strophes qui, dans la bouche de Louise, se succédaient avec une rapidité fiévreuse et un élan irrésistible. A la fin, il s'écria avec impatience :

— Louise, ne pourriez-vous au moins me dire ce que peut avoir de commun avec le sen-

timent que je viens de vous exprimer l'histoire de cette jeune fille vendue par ses parents à je ne sais quel seigneur?

— Eh quoi! M. le comte, reprit la lectrice en se levant, les yeux humides, les narines gonflées, les lèvres tremblantes, vous ne comprenez pas que, s'il vous a plu, comme au baron de Jauioz, de jeter les yeux sur moi pour en faire votre maîtresse, c'est là un honneur que je ne peux pas, que je ne dois pas accepter! Vous voulez une réponse, M. le comte? eh bien! je ne vous la laisserai pas attendre plus longtemps. Vous m'aimez, dites-vous? eh bien! moi, je ne saurais vous aimer ni à présent, ni jamais!

En prononçant ces derniers mots, Louise s'était inclinée froidement devant Tristan, et elle sortit précipitamment du salon.

Le comte demeura quelques instants comme frappé de la foudre.

— Jamais! murmura-t-il entre ses dents; jamais! Ah! cette jeune fille vient de prononcer mon arrêt. Déjà j'entrevoyais le ciel! Elle me rejette du pied dans l'enfer! Allons! que ma destinée s'accomplisse!

Quelques instants après il remontait dans sa voiture, qui l'attendait à la porte de l'hôtel.

— Où faut-il conduire M. le comte? dit le groom en fermant la portière.

— Au diable! si tu veux, reprit en jurant l'héritier des Morvilliers.

Et comme le groom attendait une indication un peu plus précise pour la transmettre au cocher, Tristan ajouta avec un rire presque sauvage :

— Et moi qui oubliais qu'il y a bal aujourd'hui chez le prince Ratanoff! Florentine y sera... on jouera un jeu... d'enfer! on dansera... tout ce qu'il est possible de danser! C'est là qu'il faut me conduire.

Le groom se jugea dès lors autorisé à crier au cocher d'une voix stridente :

— Chez le prince Ratanoff! au quartier Saint-Georges!

Et l'attelage partit au grand trot.

II

Le prince Ratanoff donnait une fête dans la villa en miniature où il avait fait élection de domicile, sur les hauteurs du quartier Saint-Georges. Cette fête, par une sorte de consécration qui s'attache aux réunions de ce genre dans le monde des viveurs élégants, présentait, en fait d'hommes, une collection complète de notabilités de toute espèce; mais l'aristocratie ne se reproduisait dans la partie féminine que sous le rapport de la beauté et de la toilette.

C'est là un des côtés le plus curieux de Paris sans doute, un des aspects les plus étranges de

la physionomie toute spéciale que présentent ces agglomérations d'éléments si divers et en apparence si opposés; non-seulement les fils de famille, les lions les plus raffinés, mais les membres du corps diplomatique, les hauts fonctionnaires, les personnages les plus graves, promènent, avec un sans-façon consacré par un usage exceptionnel, leurs plaques, leurs brochettes de croix, en même temps que leurs cheveux blancs, dans ces raouts qui rompent la monotonie de leurs habitudes, parmi ces beautés d'une facilité souvent un peu dispendieuse, sorties pour la plupart de quelque atelier de modiste, de quelque loge de concierge, et dont l'ignorance primitive se déguise à peine dans la conversation par un certain nombre de phrases banales tombées dans le monde usuel.

On retrouvait à la fois, dans l'hospitalité que le prince Ratanoff offrait à ses hôtes, tout le luxe du monde officiel et toute la prodigalité du monde du plaisir; quant au maître de la maison, il ne se départait pas de son imperturbable gravité: souriant aux compliments qu'il n'entendait pas, se déclarant ravi des plaisirs auxquels il ne prenait aucune part; sa compagne accidentelle, mais dont la régularité méthodique des goûts du prince prolongeait le règne, cette

Fernande dont nous avons déjà esquissé les traits au commencement de cette histoire, faisait de son mieux les honneurs de la soirée, et prodiguait son amabilité en toilette et ses sourires endimanchés, tout en songeant qu'il vaudrait bien mieux placer en rentes sur l'État ou en actions de chemins de fer, voire même en bons contrats hypothécaires, les sommes stérilement sacrifiées aux convenances d'amour-propre qui rendaient la fête si splendide.

Quant à Florentine, elle n'avait pas voulu danser; assise dans un petit boudoir circulaire, tendu de satin rose, avec un encadrement de fleurs des plus rares, et où venaient retentir, légèrement affaiblis par des portières ouatées de même étoffe, les sons de l'orchestre de Strauss, elle comptait intérieurement les heures qui se succédaient, sans lui amener le captif qui semblait depuis peu se soustraire à son pouvoir; déjà les préoccupations de Tristan, son inexactitude dans toutes ses relations avec la danseuse avaient préparé pour elle une désillusion complète et présageaient une rupture; l'absence du jeune comte au bal du prince semblait confirmer d'une façon définitive ces fâcheuses prévisions.

Cette absence avait été remarquée, et pas

n'est besoin de dire de quels commentaires peu charitables on accompagnait cette grande nouvelle; les bonnes amies de Florentine qu'elle avait écrasées de son luxe, comme elle les écrasait déjà de sa beauté et de son esprit, aux yeux de qui elle s'était parée de la fidélité et de l'amour sans bornes de Tristan, voyaient l'occasion d'une revanche et n'épargnaient pas à la belle coryphée les demi-épigrammes et les allusions plus perfides encore quand elles sont voilées; mais un fait plus grave était devenu le thème de la conversation générale : on s'entretenait dans le petit cercle formé autour de Florentine, et au sein duquel nous retrouverons deux anciennes connaissances, le baron Gédéon et le docteur Godard, de la mort tragique de cet aéronaute le capitaine Gale, lieutenant de marine anglais, qui, précipité dans l'espace, avait été retrouvé le corps brisé et à moitié dévoré par les oiseaux de proie.

Le bruit de cet événement tout récent commençait à tempérer sensiblement la fureur d'ascension qui s'emparait déjà d'un certain monde parisien. On racontait comme détail qui ressortait parfaitement de la compétence des femmes invitées à la fête du boyard, qu'une écuyère de l'hippodrome avait, le matin même, rompu son

engagement plutôt que de se hasarder à partager le lendemain les chances d'un nouveau voyage à travers une si dangereuse immensité.

— Il est réel, dit Gédéon, que son imagination n'éloignait jamais du centre de ses attractions ordinaires, qu'il n'y a pas moyen d'attacher ces pauvres petites aux frises par un fil d'archal comme dans *la Sylphide*.

— Bah! dit Godard, le capitaine était un maladroit! Il était un peu gris, d'ailleurs, dit-on. On en viendra à perfectionner les ballons comme la vapeur... Il y aura encore une certaine quantité d'accidents, mais nous finirons évidemment par prendre à l'heure des ballons de place et des aérostats de régie... Tant pis pour ceux qui seront dévorés par quelques essais incomplets et malheureux!

Un murmure qui courut dans le petit cercle témoigna du peu de sympathie qu'on éprouvait à se dévouer aussi prématurément à ces dieux infernaux de l'art aérostatique. Quant à Florentine, elle paraissait prêter jusque-là peu d'attention à la conversation, et, à demi couchée sur un divan, les jambes croisées, le sourcil froncé, on l'eût dit absorbée par quelque pensée de colère et de vengeance.

—Vous avez donc tous bien peur! fit-elle enfin

dédaigneusement; eh bien! je vous annonce que demain, moi, je monterai dans le ballon de l'Hippodrome.

Rien ne peut rendre la stupéfaction qui suivit l'annonce de cette résolution inopinée, qu'on était à cent lieues de supposer chez Florentine.

— Ah çà! murmura-t-on dans un groupe féminin placé à quelque distance, est-ce qu'elle aurait l'intention de *se périr* par amour pour son Tristan qui l'abandonne? Je lui croyais plus d'esprit que cela.

La surprise générale se changea bientôt cependant chez Gédéon en une indignation facile à concevoir de sa part.

— Vous, Florentine, y songez-vous? s'écria-t-il du ton de don Diègue parlant au Cid, vous, une artiste du corps de ballet, vous donner ainsi en spectacle comme une saltimbanque!... Compromettre l'Opéra entre ciel et terre! Cela ne se peut pas!... Ce serait manquer à vous-même et à l'article dix-sept du règlement qui ne vous permet pas d'utiliser vos talents en public ailleurs qu'à l'Opéra.

— Ma résolution est prise, répondit froidement Florentine. J'ai promis au directeur de l'Hippodrome, et j'ai la permission de l'administration de l'Opéra.

— Quelle faiblesse ! s'écria Gédéon en joignant les mains avec désespoir. C'était bien la peine pour la direction de vous rendre le montant de votre dédit, et de faire à cette occasion des énormités ! Vous la récompensez joliment !... Quel exemple, bon Dieu ! quel exemple !

Godard tira Gédéon à part.

— C'est de l'habileté, lui dit-il à voix basse ; Florentine est une jolie femme... à la ville surtout... mais une mauvaise danseuse et une détestable pensionnaire ; si elle avait payé le dédit quand elle a dû partir, ce serait la première fois qu'elle aurait rapporté quelque chose à l'administration ; mais maintenant qu'il est décidé qu'elle reste, la direction ne serait pas fâchée qu'elle se rompît le cou.

Cette traduction un peu trop libre de la pensée de l'administration de l'Opéra ne semblait pas suffisamment édifier Gédéon sur la nécessité de laisser violer la dignité du règlement ; mais Florentine mit le comble à l'effet qu'elle venait de produire en disant d'une voix haute et dédaigneuse :

— Oui... pour exécuter mon projet, il ne me manque plus qu'un cavalier qui ait assez de courage pour m'accompagner ; mais il est probable que je monterai seule en ballon.

Cet appel ironique n'eut pas d'écho dans le petit nombre de personnes qui étaient à portée de l'entendre. Quant au prince, assis auprès de Florentine et que, selon son usage, son infirmité avait fait moralement absent de la conversation, il déclara qu'il prendrait des billets pour le bal dont il s'agissait, et tira de sa poche quelques louis, au grand effroi de sa compagne économe, qui s'empressa de lui faire comprendre que ce n'était pas d'argent, mais de courage ou plutôt d'excentricité qu'il fallait faire dépense.

Gédéon se perdait en conjectures indignées sur les motifs qui avaient pu déterminer Florentine à cette exhibition en plein vent. Mais Godard, toujours impitoyable, se prit à fouiller les replis secrets de l'âme de la coryphée, en transportant au moral ces habitudes matérielles qui lui faisaient mettre à nu toutes les plaies physiques.

— Ne vous apercevez-vous pas, mon cher baron, dit-il à Gédéon, que Florentine a besoin d'une réclame ? La fortune personnelle de Tristan est épuisée, et son amour, qui lui faisait créer toujours des ressources, s'éteint aussi... Il faut songer à le remplacer, et pour cela il importe que Florentine se mette en évidence. Or il y a quelque chose d'aventureux, de sédui-

sant dans cette audacieuse ascension ; c'est de la réclame à dix mille pieds au-dessus de l'arc de triomphe de l'Étoile... C'est fort ingénieux, mais il faut qu'elle soit diablement à bout de voies sur la terre pour chercher ainsi un moyen de fortune dans les nuages.

— Ainsi, c'est bien décidé, reprit une troisième fois la voix stridente et ironique de Florentine, personne ne m'aime assez, personne ne me trouve assez jolie pour courir un risque en ma compagnie !

— Je t'accompagnerai, moi, ma Florentine ! s'écria une voix fiévreuse et qui retentit comme un coup de tonnerre au milieu des mille bruits de la fête.

C'était Tristan qui avait paru à l'entrée du boudoir, et qui, le visage animé, la tête haute et presque insolente, avait soulevé depuis quelques instants l'une des portières de satin rose et se tenait sur le seuil.

Cette apparition et cette promesse inopinées produisirent un effet d'autant plus saisissant, qu'on avait plus commenté l'absence de Tristan.

Toutes les joies de l'orgueil satisfait illuminèrent le visage pâle de Florentine.

Tristan s'avança au milieu du cercle qui en-

tourait sa belle maîtresse. Il y avait dans sa désinvolture tremblante, dans sa voix brève et saccadée, comme une sorte d'ivresse morale. On sentait que le malheureux se trouvait sous l'empire d'une surexcitation d'autant plus pénible, que cette fois elle était volontaire et que, dans son délire, il cherchait lui-même à en doubler la puissance.

— Oui, dit-il à Florentine en lui tendant la main, après tout, chère, tu vaux mieux que bien d'autres !... Et puis, si tu dois périr, n'est-ce pas à moi de te suivre dans ce périlleux voyage ?... La vie que nous avons menée ensemble a pu être fatale à mon repos, à ma fortune ; mais, du moins, il y a eu de l'enivrement et du vertige... Eh bien, là, dans cette folle ascension, il y aura des dangers peut-être ; mais il y aura aussi de l'entraînement, de l'amour partagé, effréné ! de l'amour qui fait tout oublier... Et mieux vaut la bayadère qui vous aime que ces prétendues vertus qui ne connaissent d'autre amour que l'amour-propre !... Me voici, ma Florentine, je reprends ma vie, mes habitudes, mes plaisirs. Je vous ai bien négligés, mes amis, dit-il en se tournant vers les lions et les lorettes qu'avait attirés dans le boudoir la singulière apparition de Tristan. Doré-

navant, je vous serai fidèle; je veux être le compagnon le plus obstiné de toutes vos fêtes, de toutes vos parties... mais que surtout ce soir je n'interrompe pas vos plaisirs... car je suis venu pour m'y mêler moi-même... Il y a un lansquenet, sans doute? Viens, Florentine, viens jouer au lansquenet !

En parlant ainsi, il se dirigea vers la salle de jeu, conduisant à son bras sa belle maîtresse, qui s'y tenait appuyée d'une façon à la fois voluptueuse et triomphale.

Il y avait foule autour de la table sur laquelle ruisselait l'or et s'amoncelaient les billets de banque. Cependant comme Tristan tenait une femme à son bras, on s'écarta sur son passage, et l'un des joueurs, fatigué de la lutte ou peut-être disposé, suivant une expression consacrée, *à faire Charlemagne*, proposa au comte de lui céder sa place, soit pour lui-même, soit pour la personne dont il s'était fait le cavalier. Tristan s'inclina en signe d'assentiment et, remettant sa bourse entre les mains de la danseuse, qui s'assit à la table de jeu, il demeura debout derrière elle, s'apprêtant à l'assister de ses conseils; mais à cet instant, un homme jeune encore, d'une tournure des plus distinguées et dont la mise non moins que toutes les manières

dénotaient l'origine britannique, s'écria d'une voix grave :

— Qui veut ma place? Je ne joue plus.

Tristan sentit tout son sang refluer vers son cœur, et une pâleur mortelle envahit son visage. Il venait de reconnaître lord S***, celui-là même à qui Florentine avait gagné quelque temps auparavant une somme de douze mille francs par une infâme tricherie, somme que Tristan avait, du reste, remboursée.

— Par ma foi, dit le comte en s'approchant du jeune lord, les dents serrées, les lèvres tremblantes et dans une attitude de défi, voilà la première fois de ma vie que je vois déserter le tapis vert à la vue d'une jolie femme. Il est vrai que le déserteur n'est pas Français, je crois. C'est là sa seule excuse.

Lord S*** avait rougi légèrement à cette interpellation ; mais, beaucoup plus maître de lui que son interlocuteur, il se remit bientôt et répondit avec le plus grand sang-froid :

— J'ai toujours entendu dire que, dans tous les pays du monde, il n'y avait au jeu ni sexe, ni âge, ni rang même ; quant à moi, je suis tellement pénétré de cette maxime, que j'aimerais mieux jouer dans certains cas avec le dernier des rustres qu'avec une impératrice.

En même temps lord S*** tendit la main à Tristan en ajoutant du ton le plus amical :

— Cher comte, je suis aise de vous revoir, bien que vous ne m'ayez point reconnu sans doute d'abord, et j'espère retrouver en vous un ami.

Tristan, interdit, embarrassé, hésitait à répondre à cette affectueuse interpellation ; à la fin, il tendit lui-même la main à lord S***.

— Je vous croyais parti pour Londres, mon cher lord, reprit-il avec une froideur mal dissimulée.

— J'en suis revenu, dit lord S*** en baissant la voix ; et pardonnez-moi, cher comte, de vous le dire, c'est avec un vif regret, car je ne m'attendais pas, en rentrant à Paris, à vous y retrouver dans les mêmes liens. Que Dieu ait pitié de vous !

Ayant ainsi parlé, lord S*** s'esquiva rapidement, sans que le comte eût le temps de lui répondre un seul mot. Cependant Tristan était devenu rêveur, et, comme Florentine lui en faisait l'observation, il tressaillit ainsi qu'un homme qu'on réveille en sursaut, et s'écria :

— Le jeu est insipide ce soir ! crois-moi, Florentine, quitte-le ; la danse vaut bien mieux ; viens ! viens !... J'entends le signal d'une contre-

danse... qui est-ce qui me fait vis-à-vis?

En même temps, enlaçant Florentine d'un bras dont l'énergie était décuplée par la fièvre qui l'agitait, le jeune comte l'entraîna presque en la portant dans la salle du bal.

Tout en dansant, comme pour achever de s'étourdir lui-même, il se livrait à cette multiplicité de gestes, à ce débraillé d'attitudes chorégraphiques qui caractérisent la physionomie de certains bals publics, dans les limites où l'autorise la pudeur des sergents de ville... Tristan ne semblait être jamais descendu aussi profondément dans la dégradation, car jamais aussi il ne l'avait recherchée avec un tel besoin d'y perdre complétement le sentiment de sa noblesse originelle.

Florentine était plutôt occupée à tempérer cet excès de laisser-aller qui ne lui livrait qu'une proie trop facile et qu'une âme trop peu réfléchie ; elle se demandait si c'était l'amour qui lui ramenait Tristan, ou le désespoir passager d'une défaite réparable... Et avec la perspicacité et le sang-froid de l'égoïsme toujours défiant et armé, elle s'inclinait sur ce point à ne se faire aucune illusion.

La main dans la main de son amant, la poitrine sur sa poitrine, exploitant le paroxysme

de cette attraction passionnée qui s'exaltait encore chez Tristan de son égarement exceptionnel, de l'influence enivrante de la musique, des lumières, du parfum des fleurs, elle lui dit avec un de ces accents vibrants et pleins d'émotion, dont, sincères ou feints, la contagion est si puissante :

— Ainsi... tu es bien à moi !...

— Oui, à toi pour toujours.

— Et tu me jures sur l'honneur de partager avec moi les chances, les sensations, les plaisirs, les dangers de cette ascension !...

— Je te le jure.

— C'est bien ! fit Florentine d'une voix indiciblement assouvie, car elle spéculait intérieurement sans doute sur le scandale de cette excentricité partagée, pour resserrer d'une manière indissoluble la chaîne qui attachait à son char le comte de Morvilliers.

A peine Tristan avait-il prononcé ce serment qu'il aperçut Fenestrange, arrivé pendant la contredanse, et dont la physionomie se ragaillardissait à ce tableau des folies de notre actualité.

Aussi, la contredanse finie, il s'approcha de Tristan.

— Bravo ! s'écria-t-il, c'est charmant ! c'est

très-gai!... Mon garçon, tout cela est un peu risqué... mais d'un effet entraînant.

Tristan se sentit presque rougir de ces éloges, dont sa démence passagère était digne, mais que son cœur méritait si peu.

— Je regrette que ces ébats chorégraphiques ne soient plus de mon âge, reprit Fenestrange; mais je compte prendre part à vos plaisirs de mon mieux comme témoin, puisque je ne puis plus y être acteur... A propos pourtant, et pendant que j'y pense, n'oublie pas d'aller demain matin voir ta mère... elle y tient absolument.

— Pourquoi? dit Tristan se troublant davantage au nom de sa mère.

— Oh! rien, une inquiétude, une susceptibilité maternelle qu'il faut respecter... bien que cela n'ait pas le sens commun... Figure-toi que, tout à l'heure, j'allais te demander si décidément tu ne venais pas chez le prince; j'allais te retrouver à l'hôtel de ta mère comme c'était convenu... On me dit que tu étais parti ; j'annonce que je vais te rejoindre... mais on me prie d'entrer chez la marquise, qui veut absolument me voir à défaut de son fils qu'elle venait de faire demander inutilement. On m'introduit dans la chambre à coucher de ta mère... Il fallait qu'elle fût bien préoccupée, car c'est tout à fait hors de

ses habitudes... et elle me dit d'une voix tremblante et entrecoupée : « Je viens de me réveiller... j'ai fait un songe affreux!... J'ai rêvé que mon fils était mort!... Par pitié, courez, envoyez chez Tristan, dites-lui qu'il faut que demain... de bonne heure... il soit à mon lever... Faites-le lui promettre... C'est beaucoup déjà que je me résigne à ne pas le voir en ce moment. » Eh bien!... si elle avait pu deviner qu'au moment où elle avait sur toi de si funèbres pressentiments, tu leur donnais une si concluante confirmation!... Enfin, c'est égal... il faut toujours avoir l'air de respecter les susceptibilités féminines, sauf à n'en rien faire dans la pratique. Ne manque pas d'aller demain chez ta mère.

Tristan pensa que sa mère avait eu quelque hallucination prophétique peut-être au moment même où il était venu volontairement se mettre à la disposition de Florentine pour partager les dangers de l'ascension, et il se rappela involontairement cette belle phrase de l'*Hamlet* de Shakspeare :

« Il y a plus de choses en ce monde, Horace, que ne le croit votre philosophie. »

Quelques instants après, il entraînait Florentine dans le tourbillon d'une valse échevelée.

III

Il faisait à peine jour chez la marquise de Morvilliers, que, conformément à ses vœux et à ses instances expresses, un billet de Fenestrange venait calmer ses inquiétudes et lui annonçait pour le matin même la visite de son fils en parfaite santé. Un rayon de joie était venu illuminer la physionomie de la mère qu'absorbait d'abord une si douloureuse et à la fois si inexplicable préoccupation.

Il ne fallait rien moins d'ailleurs qu'une pareille assurance pour rendre un peu de tranquillité d'esprit à la marquise, après la révéla-

tion qui lui avait été faite, la veille au soir, de l'amour naissant de son fils pour sa jeune lectrice. Madame de Morvilliers sentait instinctivement qu'une semblable complication ne pouvait qu'être féconde en nouveaux malheurs. Cependant, comme chez les femmes surtout, dont la nature est si mobile et si impressionnable, les sensations du moment effacent toutes les autres, dès l'instant où elle crut n'avoir plus à trembler pour les jours de son fils, la marquise de Morvilliers abjura tous ses soucis présents et passés pour s'abandonner à l'une de ces joies qui naissent d'un rien, et s'évanouissent de même; joies, hélas! qui n'appellent que trop souvent le malheur qu'elles ont l'imprudence d'oublier.

Elle avait fait appeler Louise, pour rire avec elle, comme elle le disait, de ses terreurs imaginaires.

Une fois lancée dans cette voie de gaieté douce et expansive, elle raillait la jeune fille sur ses projets de départ, en s'abandonnant ellemême à des illusions si promptes à renaître au cœur des mères.

— Allez, disait-elle, ingrate enfant! Vous voulez absolument quitter cette maison, où l'on vous avait adoptée comme une fille!... Allez! je

suis bien sûre que mon fils, lui, aura pitié de sa mère, que son amour me payera toutes les dettes que votre abandon aura contractées envers moi... Allez!... avec lui je n'aurai plus besoin de personne!

Louise évitait de répondre à ces affectueuses provocations, autrement que par un redoublement de soins et de prévenances; car, plus que jamais, depuis son entrevue avec Tristan et depuis l'aveu que celui-ci avait osé lui faire de sa passion, elle avait senti la nécessité de persister dans la résolution qu'elle avait prise.

On entendit sonner. La marquise tressaillit, espérant voir entrer son fils, bien qu'elle n'eût pas reconnu le retentissement accoutumé de la sonnette sous la main de Tristan, Louise avait fait également un mouvement pour se retirer, mais on annonça à la marquise que le baron Gédéon de Pontauriol était au salon, et qu'il s'excusait de l'heure insolite à laquelle il se présentait, par l'importance de la communication qu'il avait à faire à madame la marquise.

La marquise avait deviné instinctivement qu'il s'agissait de son fils, et, saisie d'une secrète inquiétude, elle avait rapidement revêtu un peignoir et s'était rendue précipitamment au salon.

Quand elle rentra, sa physionomie n'était plus la même... elle était pâle, agitée et livrée de nouveau à toutes ces inquiétudes dévorantes qui, depuis une année, avaient altéré si gravement sa santé et argenté les boucles de ses cheveux.

Est-il besoin de dire que Gédéon, profondément humilié de voir un sujet du théâtre fondé par Louis XIV se compromettre ainsi dans une ascension où, de son propre aveu, elle prenait la place d'une acrobate, avait essayé, en faisant intervenir madame de Morvilliers, d'empêcher Tristan d'exécuter son projet, persuadé que c'était le meilleur moyen de déterminer Florentine à y renoncer de son côté.

Louise, en voyant le profond changement qui s'était produit sur les traits de madame de Morvilliers, l'interrogeait avec sollicitude.

Celle-ci ne semblait même plus l'entendre.

— Oh ! mes pressentiments ! mes pressentiments ! murmurait la marquise. Oh ! s'il vient tout à l'heure, à coup sûr je ne le laisserai pas partir... Mais il ne viendra point... ou je ne pourrai le retenir... Le point d'honneur, la crainte de paraître redouter un danger..., il ira ! il se donnera en spectacle !... Il périra peut-être !... Ah ! ce n'est pas en vain que

Dieu m'avait envoyé ce terrible avertissement!

Et la marquise tomba sur son fauteuil, éclatant en larmes.

Louise s'agenouilla devant elle, saisissant ses mains et lui prodiguant toute l'expression de son intérêt et de sa tendresse. Les regards de madame de Morvilliers, à travers ses pleurs, s'arrêtèrent enfin sur la tête de Louise, empreinte d'une séduction irrésistible, et la pensée de la mère sembla s'attacher à une dernière espérance.

— Écoutez, Louise, dit-elle, vous pouvez me sauver!

— Moi! madame la marquise!...

— Vous toujours si sévère, si inflexible pour mon fils... le jour où vous lui adresserez une prière, vous serez toute-puissante... Eh bien! c'est le moment d'employer cette influence à laquelle j'ai recours, comme à une ressource suprême, pour conjurer le plus grand, le plus imminent danger qui ait encore menacé mon Tristan... Oui, Tristan, entraîné par une coupable, par une fatale passion, va en accompagner l'objet... dans une ascension publique, en ballon, en plein Hippodrome, aux yeux de tout Paris... Et ce n'est pas tout que le scandale, que la honte! c'est sa vie, sa vie qu'il expose!... Ah!

par pitié, Louise, n'est-ce pas? vous vous joindrez à moi; n'est-ce pas que vous m'aiderez à défendre la réputation, la vie de mon fils contre sa propre folie?...

Louise, à ces mots, s'était relevée, et était demeurée interdite et silencieuse.

— Eh quoi! Louise, me refuseriez-vous? dit la marquise tremblant de voir s'éteindre cette dernière lueur d'espérance.

— Je ne puis rien sur monsieur votre fils, madame, reprit Louise avec effort et en rougissant; car, pour la première fois peut-être, elle émettait une assertion contraire à la vérité.

— Louise, ne me dites pas cela, reprit la marquise d'une voix suppliante; je suis sûre que vos prières jointes aux miennes auront un grand pouvoir auprès de mon fils!... Et que deviendrais-je s'il n'en était pas ainsi.

— Et quand même cela serait possible, madame, devrais-je ajouter mes instances aux vôtres? reprit péniblement Louise, qui mettait autant d'efforts pour dire la vérité qu'il lui en avait fallu d'abord pour la déguiser. Si je devais avoir quelque influence sur M. Tristan, ne serait-il pas peut-être plus dangereux à moi de m'en servir, qu'à lui de n'y pas céder...

La marquise comprit avec désespoir, à cette

réponse, sur quel terrain brûlant elle s'était aventurée ; mais trop de cruelles appréhensions l'absorbaient pour qu'elle se résignât si vite à abandonner la seule auxiliaire de qui elle pût attendre encore quelque succès.

— Est-ce que vous m'abandonneriez, Louise ? lui dit-elle avec angoisse.

— Écoutez, madame, reprit Louise d'une voix solennelle, quoique émue, j'aime mieux me hasarder à un aveu, déplacé peut-être, que de me laisser soupçonner d'ingratitude. Je ne voulais à aucun prix vous laisser connaître ce qui, dans ma bouche, semblerait peut-être une accusation contre monsieur votre fils... Mais vous me faites un devoir de me justifier à tout prix... je parlerai... M. le comte de Morvilliers a rencontré, chez sa mère, une jeune fille, orpheline, sans naissance, sans protecteur... Il a sans doute cru qu'elle s'honorerait d'être l'objet d'un caprice... et peut-être, en ce monde que je ne connais pas, doit-il en être ainsi !... J'ai répondu comme c'était mon devoir à cette passion dont monsieur votre fils a bien voulu jouer le rôle auprès de moi... et vous voyez bien, continua Louise avec une certaine amertume, en prévenant le sourire d'incrédulité qui se dessinait sur les lèvres de madame de Morvilliers, vous

voyez bien que ce n'était qu'un rôle, puisque aujourd'hui il donne une telle preuve d'affection à une autre personne!... Mais, maintenant, est-ce bien à moi, madame, de m'armer auprès de votre fils de droits que je ne puis accepter à aucun titre? Est-ce bien à moi de chercher à reprendre sur lui un pouvoir dont peut-être, pardonnez-moi de vous le dire, madame, il me demanderait ensuite le prix?... Vous voyez bien, madame, que mon seul rôle auprès de M. le comte de Morvilliers est le silence et l'absence, en attendant que ce soit une séparation complète et éternelle.

La marquise ne répondait pas, mais elle pleurait.

— Oui, vous avez raison, Louise... oui, vous ne pouvez m'aider à reprendre mon fils!... Mais il sera donc perdu, mon Dieu!

A ce moment un coup de sonnette s'était fait entendre. La mère avait tressailli à cette sonorité bien connue qui, par une de ces innombrables et mystérieuses alliances des impressions physiques et des sensations morales, faisait infailliblement vibrer chez elle toutes les fibres maternelles.

— Restez avec moi, Louise, je vous en conjure, dit la marquise à la jeune fille, prête à se

retirer encore; vous ne parlerez pas... je le comprends, je ne le demande pas... je ne le veux pas... Mais j'aurai plus de force et de courage si vous êtes là !

Louise, qui comprenait qu'elle ne pouvait refuser sans cruauté cette preuve de reconnaissance à la marquise, s'inclina en signe de consentement.

Madame de Morvilliers rassembla toutes ses forces; elle sentit qu'elle était seule à jouer cette partie grave, et, pour la première fois, songea à appeler à son aide quelques-unes de ces feintes, de ces ruses maternelles, pour lesquelles, si innocentes qu'elles fussent, une longue douleur ne lui avait plus laissé de présence d'esprit.

Lorsque Tristan entra dans la chambre de sa mère, il la trouva donc le sourire sur les lèvres... A la vue de Louise, il sentit tout son sang refluer vers son cœur.

Sous l'empire de cette préoccupation, il n'avait pas vu tout ce qu'avait de forcé la sérénité de sa mère, et comment elle se dépêchait de sourire pour que les larmes ne gagnassent pas de vitesse sa gaieté menteuse.

Tristan fit à Louise un salut glacial, que celle-ci rendit avec la même réserve; puis il tendit la main à sa mère.

— Je prends cette main et je la garde, dit madame de Morvilliers avec cette même gaieté factice... Dites-moi..., mon cher Tristan..., j'avais eu l'idée d'une partie avec vous... Oh ! d'une partie qui conserve toute la gravité qui sied à mon âge... Il s'agit d'un acte, mon cher Tristan, qui contribuera à votre salut... sans ennuyer votre esprit... et je me hâte de vous donner le mot de ce problème insoluble... Le père *** prêche aujourd'hui à Saint-Thomas d'Aquin... Donnez-moi donc le bras pour aller l'entendre... Vous savez que c'est un prédicateur en vogue... Et vous, Tristan, qui êtes un dandy, vous ne voudrez pas vous laisser arriérer en rien, même en bonnes œuvres... Vous m'accompagnerez au sermon, n'est-ce pas? mon Tristan, ne fût-ce que pour la rareté du fait, et dussent vos amis de l'Opéra un peu vous plaisanter sur cette façon si grave d'être à la mode... Du moins vous aurez fait quelque chose pour votre mère, Tristan... C'est la première fois, depuis longtemps, qu'elle vous adresse une prière.

Tristan ne répondit rien... non qu'il délibérât sur ce qu'il avait à répondre : son parti était pris ; mais il voulait seulement faire comprendre à Louise quelle part elle avait dans sa

nouvelle résolution, et là avait été surtout la maladresse de madame de Morvilliers.

En faisant assister la jeune fille à l'entrevue, elle donnait à Tristan un sujet de persister dans le projet qui alarmait tant sa tendresse.

— Je regrette, ma mère, reprit-il enfin, de n'avoir pas su plus tôt votre vœu, je me serais réservé tout entier à vous pour le réaliser; mais il y a des engagements... que l'on est forcé quelquefois de tenir... quand même... on ne le voudrait plus... Je suis pris pour cette journée, et vous me pardonnerez, ma mère, de vous laisser aller seule à Saint-Thomas d'Aquin.

Madame de Morvilliers s'attendait à quelque résistance; aussi ne s'alarma-t-elle pas tout d'abord... Impossible de dire tout ce qu'elle déploya d'agaceries forcées, de douloureuses coquetteries pour fléchir la résolution de son fils. Mais ses efforts de tendresse glissaient sur l'insensibilité ou plutôt la distraction de Tristan. Et comment sa cause n'aurait-elle pas été perdue d'avance? Tristan ne regardait par le cœur et par la pensée que Louise, dont la réserve et le silence irritaient encore son amour désespéré; il s'obstinait à chaque instant davantage dans le parti pris dont il voulait faire un muet reproche à la cruauté de la jeune fille.

Madame de Morvilliers, après avoir prodigué longtemps en vain tous les trésors les plus précieux, les plus intimes de son cœur entr'ouvert par la souffrance, comprit enfin qu'en ce moment elle ne semblait même pas exister pour son fils... Une réaction de colère et d'indignation profondes transforma avec éclat toute cette tendresse comprimée si péniblement sous l'indifférence de cet ingrat.

— Je sais, dit-elle enfin d'une voix énergique, quels indignes engagements font que vous vous refusez aujourd'hui à votre mère! Je sais que vous allez vous donner en spectacle à l'Hippodrome, avec une misérable femme qui vous a coûté votre fortune, votre repos, votre honneur, déjà presque ma vie, et qui va peut-être vous coûter la vôtre!

Tristan tressaillit à ces paroles, car il ignorait que sa mère fût instruite de son projet; il se sentit douloureusement ému de toutes les angoisses qu'il comprenait que cette résolution devait soulever dans le cœur de la marquise; mais pourtant encore il ressentait un sauvage et cruel plaisir à savoir que Louise connaissait sa résolution et son retour à Florentine : c'était la punition de son indifférence.

— Puisque vous savez tout, reprit-il enfin,

je n'aggraverai point par un mensonge les torts que vous pouvez me supposer... Mais permettez-moi de vous dire, ma mère, que vous exagérez la portée et les conséquences d'une partie un peu excentrique, dont le plus grand inconvénient est de ne pas me permettre d'accéder aujourd'hui à un de vos désirs... C'est une folie... une folie de quelques heures... et, après tout, ne faut-il pas que la jeunesse s'amuse? Ma mère, n'est-ce pas ce qu'elle a de mieux à faire... surtout, ajouta-t-il amèrement, si on ne la croit pas bonne à autre chose!

Louise était au supplice depuis que la scène avait pris une tout autre physionomie, par la violence avec laquelle la marquise avait dévoilé le fond de sa pensée et ses légitimes ressentiments... Les réponses de Tristan n'avaient fait qu'augmenter son malaise; plusieurs fois, elle avait fait un mouvement pour se retirer, et, à l'apostrophe indirecte que Tristan venait de lui adresser, elle se leva et fit quelques pas vers la porte, en échangeant avec la marquise un regard qui attestait son impuissance d'assister plus longtemps à cette explication de famille.

La marquise, plus désolée encore qu'irritée, répondit au regard de Louise par un regard qui implorait sa présence d'une façon si doulou-

reusement suppliante, que celle-ci s'arrêta instinctivement.

— Mon fils ! dit la mère à Tristan avec une indicible angoisse, Louise, j'en suis sûre, pense comme moi, et, si elle l'osait... elle vous dirait combien votre conduite est coupable et impie pour moi !

Mais à ces mots et par suite d'une de ces sensations contradictoires si familières aux âmes délicates et élevées, Louise se sentit si profondément blessée d'être ainsi mise en cause malgré elle, qu'elle eut peine à le pardonner même à la douleur qui égarait madame de Morvilliers.

— Ce n'est pas à moi, dit-elle d'un ton où la réserve touchait à la sécheresse, à moi, madame, pauvre orpheline, à moi qui suis si peu de chose ici, qu'il appartient de songer à donner une leçon à M. le comte de Morvilliers... D'ailleurs, permettez-moi de vous le dire, madame, il n'y a pas à supposer que mon intervention pût avoir la moindre influence là où votre tendresse aurait échoué !

Après ces paroles, Louise salua, et, baissant obstinément les yeux pour éviter de rencontrer le regard du jeune comte, elle sortit du salon.

— Vous le voyez, ma mère, dit amèrement

Tristan, votre lectrice se croirait souillée de joindre même ses prières aux vôtres pour obtenir de moi de renoncer à cette excursion qui vous épouvante !... A quoi me serviraient désormais le repentir et la régularité de ma conduite ?... Personne ne m'en saurait gré !...

— Et moi, mon fils !... et moi !... fit douloureusement la marquise en lui tendant les bras.

— Oui, vous ! vous, ma mère !... reprit Tristan d'une voix qui s'altérait et les yeux pleins de larmes qui débordaient de ses illusions brisées... Oui, vous... vous êtes bonne !... vous êtes sainte, ma mère !... il n'y a que vous qui m'ayez aimé d'un amour pur et désintéressé !... Oui... je devrais n'aimer que vous... ne vivre que pour vous... car il n'y a que vous qui le méritiez...

— Eh bien ! mon Tristan, reprit vivement et affectueusement la marquise, qui t'empêche de vivre pour moi ? Pourquoi ne me conduirais-tu pas à cette église où ma tendresse, pour la première fois peut-être, te posséderait sans trembler... car, là, je ne pourrais te partager qu'avec Dieu ! Tu viendras, mon fils, n'est-ce pas ?... ajouta la marquise d'une voix suppliante.

Tristan, accablé, brisé, ne répondait pas... Il eût voulu se contenter de cette sainte et pure

affection dont tant de preuves touchantes lui étaient données; mais il sentait avec remords, avec désespoir, combien elle laissait son cœur vide!...

La malheureuse mère implorait de Dieu, avec angoisse, la prolongation du silence de son fils; car, pendant ce silence, elle espérait du moins.

Mais les yeux de Tristan s'étaient reportés sur la place où, à l'instant même, Louise pâle, froide, immobile, avait opposé une réserve si cruelle et si inexorable à ses tacites supplications. Froissé de nouveau à ce souvenir dans tout ce que l'amour-propre de la passion a de plus douloureusement intime, il se leva dans une surexcitation indicible de rage et de jalousie. On se rappelle en effet que le prochain départ de Louise pouvait rapprocher pour elle les éventualités d'un mariage proposé, et c'était à ce but que la souffrance, toujours si cruellement ingénieuse du pauvre amant déçu rapportait toutes les actions de la jeune fille.

— Non, non, ma mère... laissez-moi! s'écria Tristan. Je suis méprisé, repoussé... on me rejette dans le désordre et cet horrible isolement qu'on appelle la vie de plaisir!... Eh bien, j'y rentre, et pour toujours!... Je veux m'y replonger avec tant de violence, que j'y re-

trouve l'oubli à défaut du bonheur qui m'est à jamais ravi !... Je veux y chercher de si tumultueuses, de si bruyantes distractions, que je ne puisse même plus sentir que je me perds ; que je vais être, et ce sera justement alors, au ban de l'opinion du monde et de toutes les consciences !... Je veux, pardonnez-moi cet horrible aveu, en arriver au point de ne plus pouvoir comprendre, s'il se peut, ma mère, que je suis ingrat, infâme envers vous !

Et, tout à coup, comme poussé par une force aveugle, et comme s'il craignait en même temps de n'y pas obéir assez, il se précipita hors du salon sans écouter la voix de sa mère, qui le rappelait douloureusement.

Au moment où il quittait l'hôtel, un domestique lui remit un billet que Tristan désespéré jeta au fond d'une poche, sans même y jeter les yeux.

Quelques heures après, la voiture de la marquise s'arrêtait devant Saint-Thomas d'Aquin, et la pauvre mère en descendait, appuyée sur Louise.

Le célèbre prédicateur était monté en chaire, et la marquise écoutait, mais n'entendait pas l'éloquent développement de cette orthodoxie à la mode. Sa pensée était ailleurs... Est-il besoin

de dire qu'elle ne pouvait quitter le théâtre présumé des exploits insensés et dangereux de Tristan? Chaque fois qu'il se produisait dans l'église le moindre mouvement occasionné par quelques personnes qui entraient, l'infortunée marquise s'imaginait (car la tendresse des mères n'a pas de limites, même dans l'absurdité) que la nouvelle de quelque grave accident survenu à l'équipage aérien de son fils avait eu déjà le temps de se répandre et venait remuer les groupes des pieux auditeurs du prédicateur en vogue.

Ce serait tenter une tâche aussi fatigante qu'inutile, que d'essayer d'analyser tout ce qui s'usa de sensations contradictoires et d'anxiétés dans le cœur de la marquise; mais il n'y a pas à peindre davantage le rayon de joie céleste qui vint illuminer cette âme ruinée, lorsque, d'un regard distrait, découragé, sans espoir, elle découvrit, derrière un pilier, Tristan pâle encore, mais la physionomie animée d'une sorte de reflet d'espérance douce et sereine, dont elle n'avait jamais encore peut-être reconnu l'expression sur son visage.

La marquise, hors d'état de parler, de manifester cette joie qui la brisait autant que la douleur, ne put que presser légèrement le bras de

Louise pour lui faire apercevoir cette apparition inattendue.

Louise jeta à peine un rapide coup d'œil de ce côté pour obéir à la marquise... puis, simultanément, avec un sentiment de gêne et de précipitation visibles, elle parut se renfermer de nouveau dans l'isolement de sa prière.

— Vous êtes bien cruelle, Louise, de ne point partager ma joie, reprit d'un ton de reproche doucement amical la marquise, mais trop heureuse pour pouvoir y mêler la moindre amertume.

Si quelqu'un avait pu s'approcher en ce moment de Tristan, pieusement agenouillé derrière le pilier, et eût regardé par-dessus son épaule, il eût pu lire quatre mots écrits sur un billet qu'il cachait, puis reprenait à chaque instant pour le contempler avec ravissement.

C'était le billet qui lui avait été remis à sa sortie de l'hôtel de Morvilliers et qu'il avait alors négligé de lire. Mais ce billet, tombé de sa poche au moment où il changeait de vêtements pour aller à l'Hippodrome, avait enfin frappé ses yeux, et avait suffi pour le ramener à l'hôtel de Morvilliers, et, de là, à Saint-Thomas d'Aquin.

Voici tout ce que contenait ce billet, écrit d'une main tremblée :

« Songez à votre mère!...

« Louise. »

IV

Au sortir du sermon où la marquise avait retrouvé son fils d'une façon si inespérée, elle l'avait entraîné littéralement avec elle en pressant sa main avec une indicible effusion ; elle avait allégué, pour engager son fils à accepter encore son hospitalité maternelle, que Fenestrange dînait avec elle, et elle comptait sur la perspective de la présence de ce gai convive, pour que Tristan se soumît plus volontiers à des exigences auxquelles elle tremblait toujours de le voir se soustraire, mais qui, cette fois, avaient pour son fils un attrait tout nouveau.

Louise, qui avait voulu prendre place sur le devant de la voiture, mais qui, avec une muette obéissance, s'était placée au fond, à côté de la marquise, sur l'insistance de Tristan, avait continué à éviter le regard du jeune comte avec une si inflexible réserve, que celui-ci venait à douter par moments que le billet qui avait tant influé sur sa résolution lui eût été réellement adressé par la jolie lectrice ; cette réserve paraissait, on le comprendra, toute naturelle à la marquise, puisqu'elle ignorait à quel incident elle devait le retour de son fils à l'église ; quant à Tristan, son regard ne chercha pas avec plus d'insistance à sonder les secrètes dispositions de la jeune fille ; le comte de Morvilliers avait, pour ainsi dire, la pudeur de son premier triomphe ; il était, à la fois, heureux et effrayé du pas qu'il avait fait, et tremblait instinctivement, en approfondissant de trop près son bonheur, de n'y plus rencontrer qu'une illusion.

Louise était remontée dans sa chambre, en rentrant à l'hôtel, laissant, ainsi que le lui commandaient, du reste, les convenances de sa condition, la marquise avec son fils.

Tristan ne s'en était point autrement ému. Mais, au moment du dîner, on vint apporter un

billet de Fenestrange, écrit à la hâte au crayon et apportant des excuses très-évasives de ne pouvoir se rendre à l'invitation de la marquise. Le vicomte ajoutait qu'il avait été obligé de partir tout à fait inopinément pour la campagne.

Presque au même moment un domestique vint annoncer à madame de Morvilliers que mademoiselle Louise, se sentant souffrante, demandait la permission de ne point paraître au dîner.

Un nuage passa sur le front de Tristan à cette nouvelle, mais il se rassura bien vite; il y a un charme si profond et si vivace, des hallucinations si bienfaisantes dans toute espérance que féconde l'amour! Une goutte de rosée ne semble-t-elle pas suffire à contenir tout un monde, lorsque y tombe un rayon de la lumière céleste?

Et en réalité l'amour s'alimente de si peu, que, sans prendre tout à fait au pied de la lettre ce vers charmant d'un poëte contemporain (Alfred de Musset) lorsqu'il nous dit que ce sentiment bizarre

« Vit d'inanition et meurt de nourriture, »

on comprendra que Tristan ait pu facilement dorer du reflet de son bonheur de la journée

le mystère fâcheux de l'absence de Louise. Il fut même gai, affectueux pour sa mère, qui se crut enfin, et une fois de plus, payée de ses longues douleurs. A défaut du boston, que l'absence des partenaires habituels rendait impossible, Tristan consentit à faire, avec toute la patience inépuisable d'un esprit distrait et absorbé ailleurs, le piquet patriarcal ; et madame de Morvilliers, illusionnée, enivrée, sentit redoubler sa joie, lorsque Tristan, au moment où il se sépara d'elle, lui eut promis de venir la voir le lendemain.

Le lecteur comprend sans peine que le jeune comte de Morvilliers, après avoir fait la part des scrupules de Louise, espérait qu'ils auraient pris fin avec la nuit, et qu'un jour nouveau éclairerait quelque nouveau triomphe.

Quoi qu'il en soit, le lendemain matin, madame de Morvilliers, qui ne s'était, la veille, que médiocrement inquiétée de l'absence de Louise du moment qu'elle gardait son fils, sentit, en y réfléchissant mieux, quelques vagues soupçons naître dans son esprit sur les causes de l'absence de la jeune lectrice. Elle allait envoyer à la chambre de Louise pour s'informer de ses nouvelles lorsque celle-ci parut.

Dès que la marquise eut aperçu cette phy-

sionomie si pleine de candeur virginale, ces grands yeux noirs si limpides et si purs, mais où se lisait en même temps toute l'énergie concentrée de la volonté vendéenne, elle comprit qu'une grande résolution avait germé dans l'âme de la jeune fille.

— Vous n'êtes pas venue hier soir ; étiez-vous malade, Louise? dit avec affabilité la marquise, instinctivement inquiète, et cherchant à donner le change, peut-être dans l'espoir de le prendre elle-même.

— Non, madame la marquise, reprit Louise d'une voix ferme : j'ai, Dieu merci ! toutes les forces que donne la santé, et je voudrais pouvoir ajouter une bonne conscience... Mais si je ne suis pas descendue hier soir, c'est que je ne pouvais plus avoir qu'une entrevue avec vous, et, cette entrevue, il fallait qu'elle fût sans témoins.

— Que voulez-vous dire, Louise? reprit la marquise de plus en plus troublée.

— Il y a, madame la marquise, certaines bonnes actions que l'honneur nous ordonne d'expier aussi cruellement que des fautes ; il y a une de ces actions que j'ai cru devoir me permettre hier, et je ne suis pas bien sûre, je le répète, que ma conscience en puisse absoudre

complétement l'intention. Oui, continua-t-elle, prévenant une interrogation curieusement suppliante de madame de Morvilliers, j'avais dû refuser d'intervenir entre vous, madame, et M. le comte de Morvilliers, pour le déterminer à abandonner une résolution qui vous affligeait et vous alarmait; je n'ai pas besoin de vous redire les graves scrupules qui m'arrêtaient; mais, en vous quittant, madame, je me suis représenté vos larmes, votre désespoir... je me suis souvenue que je n'avais reconnu par aucune preuve de dévouement, par aucun effort de reconnaissance, l'hospitalité si généreuse, les bontés sans nombre que vous m'avez prodiguées; je me suis dit surtout que c'était un péril unique, une occasion tout exceptionnelle de malheurs pour votre fils, d'anxiétés et d'angoisses pour vous, qui n'avait plus peut-être à se représenter jamais, et je me suis décidée à ce qu'aucun autre intérêt, même celui de ma vie, ne m'aurait arraché; j'ai écrit à M. le comte de Morvilliers.

En prononçant ces mots, Louise cacha dans ses mains croisées la vive rougeur qui faisait transparaître sur sa physionomie toute la chasteté de ses remords et de ses inquiétudes.

A cette révélation, la marquise (il faut le dire

à l'honneur de ce cœur si noble) ne songea pas un instant aux mécomptes de sa tendresse et de son influence maternelle qui se voyait enlever tout l'honneur du retour de son fils... elle se sentit prise uniquement d'attendrissement et de reconnaissance pour la jeune fille qui s'était avancée avec une si généreuse imprudence jusqu'au bord du gouffre pour y tendre la main à son fils qui y était tombé.

Elle se leva, se précipita vers Louise, la serra dans ses bras en pleurant, et si, dans ce grave moment où toutes les paroles avaient la valeur d'un engagement solennel, les lèvres de la marquise n'osèrent pas dire à Louise : « Ma fille ! » ce mot bondit tacitement de son cœur.

Les larmes qui gonflaient la poitrine de Louise gagnaient aussi ses yeux. Mais la courageuse jeune fille parvint à comprimer avec une inébranlable résolution toutes les émotions auxquelles elle était en proie ; elle voulait à tout prix conserver la force de faire son devoir.

— Maintenant, dit-elle, madame, je ne vous dirai point que je regrette ce que j'ai fait... Je vous ai épargné un grand chagrin, de cruelles inquiétudes ; je ne me plains point que ces dangers, ces inquiétudes puissent être devenus

mon partage ; mais vous comprendrez, madame la marquise, la situation qui m'est faite vis-à-vis de votre fils, vous comprendrez que je ne puisse m'exposer à ce qu'il vienne me demander le prix d'une obéissance que rien ne devait m'autoriser à réclamer de lui ! M. le comte de Morvilliers m'a dit qu'il m'aimait, madame... Songe-t-il à faire de moi sa femme?... C'est impossible ! et je dois lui rendre cette justice qu'il n'a pas eu devant moi le triste courage d'un semblable mensonge ! J'espère, cependant, qu'il n'y a pas en lui d'autres pensées fatales à mon honneur... et ce n'est pas, à coup sûr, là, un péril que je puisse même redouter ! Mais il en est un autre, madame, et ce péril, c'est d'affronter plus longtemps les entraînements de cet amour, de ce caprice peut-être, qui s'exalte par les obstacles qu'il rencontre ; c'est qu'enfin le repos de mon cœur ne soit aussi compromis, et compromis même sans assurer le vôtre... Il faut donc, madame, mettre un terme irrévocable à une situation qui ne saurait se prolonger plus longtemps, et ce terme, ce ne peut être que mon départ.

— Vous partez?... et quand? fit la marquise tremblante, et qui s'attachait à la présence de Louise comme si c'eût été la lumineuse appari-

tion qui la guidait seule dans sa route ardue et ténébreuse.

— Pour vous, madame, répondit Louise, je pars dès que mon oncle sera venu me chercher, et il sera à Paris dans deux ou trois jours au plus... La lettre que je lui adresse ne lui permet pas un seul moment de retard, car je lui annonce que mon repos, mon honneur exigent son arrivée immédiate, et je sais que rien ne l'arrêtera plus quand ces considérations auront parlé... Pour vous donc, je pars dans deux ou trois jours; mais pour M. le comte de Morvilliers, pour votre maison, pour tout le monde, je suis partie dès ce moment.

— Comment, Louise!...

— J'ai passé la soirée d'hier, cette matinée à faire mes préparatifs... Tout est terminé... et je vais me fixer dans une maison qui sera connue seulement de vous et de moi, que vous me désignerez vous-même, où j'oserai vous attendre, madame, si vous voulez bien venir y voir, pendant ces deux ou trois jours suprêmes, la jeune fille qui se souviendra toute sa vie de vos bontés.

— Quoi! seule, dans une maison inconnue, Louise!

— J'y serai plus en sûreté qu'ici, et ma réso-

lution, je vous l'ai dit, est irrévocable!... Maintenant, madame, en demandant secours et protection à mon oncle, un vénérable ecclésiastique, je croirais avoir été profondément ingrate envers vous, si je lui laissais supposer, même un instant, que ce pourrait être contre vous que je lui demandais appui... Cette lettre, adressée à mon unique protecteur, je ne l'ai point envoyée encore, la voici. Je vous l'apporte pour que vous y ajoutiez quelques lignes, pour que vous y témoigniez que ce n'est point une vaine susceptibilité, une chimérique frayeur de jeune fille qui a dicté ma résolution, mais qu'elle a dû être approuvée par vous, et que c'est vous-même qui en appelez avec moi à ce dernier moyen de salut. Mise en danger par votre fils, madame, c'est sous la garde de votre honneur que je viens mettre le mien! Je ne veux pas d'autre défenseur que vous jusqu'au moment où j'aurai quitté Paris; mais je n'ai pas besoin de vous dire, madame la marquise, que j'ose compter sur votre religieuse exactitude à tenir la promesse que je vous demande, à envoyer cette lettre qui ne doit passer entre vos mains que pour prendre un caractère plus puissant et plus sérieux. Et s'il ne devait pas en être ainsi, madame, alors ce ne serait point dans trois jours

que je quitterais Paris... ce serait à l'instant; et j'affronterais seule les embarras, les hasards de la route qui me conduirait auprès de mon oncle, plutôt que de m'exposer aux dangers plus grands, plus réels encore qui m'attendent ici. Daignez-vous me le promettre, madame, et puis-je vous laisser cette lettre?

Est-il besoin de dire qu'une foule de pensées contradictoires, de tiraillements douloureux du cœur arrêtaient sur les lèvres de la marquise la réponse que lui demandait Louise? Mais, enfin, toute l'antique loyauté de sa race, toute la dignité de son caractère personnel lui dictèrent la réponse qu'elle adressa à sa jeune lectrice d'une voix douloureusement émue.

— Puisque telle est, dit-elle, votre résolution irrévocable, mon enfant, quels que soient le chagrin profond qu'elle me cause, les tristes suites qu'elle puisse avoir pour ma vie, il ne m'appartient pas d'y mettre obstacle... Cette lettre sera adressée à votre oncle à l'instant, avec quelques lignes de moi qui achèveront, s'il en était besoin, de l'engager à faire immédiatement ce que vous lui demandez.

Louise, dans toute l'effusion de sa reconnaissance, se précipita aux genoux de la marquise, et couvrit de ses baisers et de ses larmes la main

de celle qu'elle aurait été si heureuse de ne jamais quitter.

La marquise dut s'efforcer pourtant, par une dernière tentative désespérée, de déterminer Louise à se confier encore à l'hospitalité de l'hôtel de Morvilliers jusqu'au moment où le vénérable ecclésiastique viendrait la chercher; mais Louise lui fit comprendre qu'il serait trop difficile de dérober à Tristan sa présence, de faire partager, sans la trahir, le secret de cette petite fraude par les nombreux domestiques de l'hôtel, et madame de Morvilliers dut se rendre à toutes ces raisons. On envoya querir une voiture de place; les bagages de Louise, bagages de peu d'importance, y furent transportés, non sans de nouveaux adieux où la grande dame et la jeune lectrice échangèrent encore leurs larmes et l'expression réciproque de leurs souffrances, de leurs anxiétés; puis la voiture s'éloigna après que l'automédon eut reçu l'ordre de se diriger vers l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans.

Là, d'après les conventions arrêtées entre madame de Morvilliers et sa lectrice, celle-ci devait prendre une autre voiture et se faire conduire dans une maison isolée au fond du Marais, chez d'anciens serviteurs de la maison de Morvilliers,

où la marquise avait promis de procéder elle-même à l'installation de Louise et de venir la voir, afin d'adoucir par ses visites les ennuis de la claustration à laquelle elle se condamnait jusqu'à l'arrivée de son oncle.

A peine le modeste véhicule de place qui emportait Louise eut-il roulé hors de la cour de l'hôtel, à peine la marquise qui l'avait reconduite jusqu'en bas du perron se fut-elle rassise dans son cabinet, tenant entre ses mains cette fatale lettre qu'il lui appartenait de compléter pour rompre le dernier lien qui l'attachait à Louise, que la porte se rouvrit, et qu'on annonça le jeune comte.

Madame de Morvilliers n'eut que le temps de cacher la lettre.

On comprendra que l'impatient amoureux n'avait pas pu attendre jusqu'à l'heure du dîner pour chercher à entrevoir la jeune fille, vers laquelle le ramenait un attrait composé de deux aimants contradictoires, mais irrésistibles tous deux, la crainte et l'espérance.

Tristan, par une de ces capitulations à la fois honnêtes et gauches de la conscience qui cherche le déguisement d'un prétexte, même où il n'y en aurait certes pas besoin, tenta en entrant de colorer la précipitation insolite de sa visite

matinale, que sa mère, en tout état de cause, n'avait pas besoin de voir justifier. Le prétexte était, du reste, aussi mal choisi que le sentiment qui faisait agir Tristan était peu adroit. Il raconta à sa mère qu'il s'était rendu chez Fenestrange pour connaître le motif de son absence de la veille, et ajouta qu'au logis de leur vieil ami on lui avait dit qu'il n'était pas rentré de la nuit, et qu'on le croyait toujours à la campagne.

La marquise ne parut prêter qu'une médiocre attention à ce détail, si singulier qu'il pût paraître ; ses préoccupations étaient plus intimes et plus graves.

Tristan, par une de ces timidités exquises du cœur, par une de ces pudeurs instinctives de l'amour, qu'épouvante un regard maternel, n'osa pas demander à sa mère si l'absence de Louise devait se prolonger encore, bien qu'il eût été visiblement surpris de ne pas la trouver à une pareille heure auprès de la marquise.

Il aborda successivement divers sujets de conversation qu'il soutint bravement assez longtemps, espérant toujours voir s'ouvrir la porte qui donnait le plus habituellement passage à la gracieuse apparition que son cœur appelait ; vingt fois ses lèvres s'étaient ouvertes pour de-

mander compte à sa mère de l'absence prolongée de la jeune lectrice, vingt fois l'appréhension de laisser éclater son amour arrêta la parole prête à s'échapper de sa bouche.

Un autre motif qui sera encore mieux compris, empêchait madame de Morvilliers de briser le cœur de son fils avec la douloureuse confidence qui devait lui faire accepter le départ de Louise comme un fait accompli et définitif; à la crainte de lui porter un coup si douloureux, se joignait pour la marquise l'embarras d'un mensonge qui froissait les instincts les plus intimes et contrariait les vœux les plus chers de son cœur.

La mère et le fils échappèrent enfin aux indécisions pénibles de leur situation respective lorsqu'une femme de chambre, sous un prétexte qui n'était vraisemblablement pas beaucoup mieux choisi que celui dont s'était servi Tristan, demanda à madame la marquise de Morvilliers quelle serait à l'avenir la destination de la chambre de mademoiselle Louise, et s'il fallait considérer cette chambre comme disponible.

Une interrogation vive et douloureuse, à laquelle il ne restait cette fois pas plus de périphrases que d'hésitations, éclata sur les lèvres de Tristan à cette révélation.

Elle dut enfin lui être confirmée par la marquise, qui n'osa cependant lui faire connaître le véritable motif du départ de Louise. Il lui eût semblé ajouter la douleur d'un reproche à tout ce que souffrait son fils; elle chercha un autre motif, une injonction venue du vieux curé; ce fut là l'expédient suprême que put trouver sa tendresse.

Mais le malheureux jeune homme ne s'y méprit pas; une pâleur mortelle avait glacé son visage, et il était tombé assis, accablé sous un malheur qui, tout imprévu qu'il était, s'expliquait mieux pour lui par les mystérieuses appréhensions de son cœur que par les mensongères et maladroites raisons balbutiées par la marquise.

— Oh! ma mère! ma mère! s'écria-t-il dans cette expansion de la douleur qui noie les limites de tous les scrupules, Louise est partie!... partie!... partie par haine pour moi... partie pour ne pas se rencontrer avec votre fils, sous le même toit, dans la même ville!... Elle est partie!... elle est partie, elle qui était mon courage, ma vie nouvelle!... l'incarnation de cette vertu, de cette honnêteté que vous montriez sans cesse à mes regards en les détournant de la voie de désordre où je m'étais oublié jusqu'à pré-

sent ! Louise est partie ! partie à jamais !... Car, vous le savez, là-bas, dans son pays, un mariage va nous l'enlever, ma mère !... Mais comment l'avez-vous laissée partir ?... Comment ne l'avez-vous pas gardée... de force s'il le fallait ? Car son départ est encore une défiance, une insulte pour votre fils ? N'est-ce pas la négation de toute confiance dans mon retour à de meilleurs sentiments, dans ma délicatesse, dans mon honneur de gentilhomme même !... N'est-ce pas une vengeance éternelle, acharnée, de l'injure que je lui ai faite, et que j'ai expiée pourtant par un abandon de tous mes mauvais penchants, par une transformation complète de mon âme et de ma destinée ?... Ah ! si vous m'aviez aimé, ma mère, jamais vous n'auriez consenti à la laisser partir !

En répétant avec une sorte de rage ces accusations injustes, égarées, qui navraient si douloureusement la tendresse de la pauvre mère, si innocente pourtant de ce départ, il n'était pas malaisé de comprendre, pour l'excuse de Tristan, que ce n'était point à la marquise de Morvilliers qu'il jetait en réalité ces reproches d'indifférence et d'ingratitude, que c'était à Louise absente que son désespoir les adressait.

Le cœur de la mère ne s'en déchirait pas

moins sous ces atteintes aveuglément répétées, et elle se demandait peut-être, en effet, sans oser s'en rendre compte, si elle n'aurait pas été suffisamment armée du droit de retenir Louise, par cet implacable égoïsme maternel où le sublime peut être parfois si près du crime même!

Madame de Morvilliers cherchait toujours à prodiguer à son fils les exhortations de sa sollicitude maternelle; car son amour inhabile était réduit à balbutier des consolations sans portée et sans influence; car elle savait que, pour rendre à son fils le courage, l'espoir, une invincible audace, elle n'avait qu'un mot à dire: lui révéler que Louise n'avait point quitté Paris!... A défaut de cette garantie, qui ne pouvait lui être donnée, Tristan n'écoutait même pas les stériles expressions de la douleur et de l'affection de sa mère.

Toutefois, cet espoir qu'on lui refusait ne pouvait disparaître aussi vite dans un cœur incessamment livré à toutes les illusions que l'amour entraîne à sa suite; l'embarras visible de la marquise, la soudaineté invraisemblable de ce départ, tout permit à Tristan de se laisser aller à quelque doute sur la réalité de la fatale nouvelle. Il s'échappa du salon pour parcourir

la maison, aller lui-même à la chambre de Louise, interroger les domestiques...

A peine la marquise fut-elle seule, qu'elle se rappela avec effroi qu'elle n'avait point fait partir la lettre dont l'envoi immédiat avait été réclamé impérieusement par Louise, et promis par elle-même d'une façon si solennelle. Ce ne fut pas sans hésitation, sans déchirement intérieur qu'elle reprit l'écrit qui allait pour jamais isoler son fils du bon ange qui l'avait arraché d'une voie de honte et de perdition. Mais avec ce sentiment désespéré du devoir qui entraîne parfois à la mort même un cœur tremblant et irrésolu, la marquise se mit à tracer d'une main défaillante quelques lignes au-dessous de la signature de Louise, en y joignant les indications nécessaires au curé pour la retrouver à Paris.

Elle n'avait pas encore achevé de formuler ce douloureux consentement que les instances de la jeune lectrice lui avaient arraché, que Tristan avait reparu sombre et consterné ; sa visite dans la maison, le témoignage des domestiques trompés comme lui, tout avait paru confirmer sa triste certitude. Mais, en voyant sa mère occupée à écrire, il s'était approché, et avec cette curiosité amère, implacable, du désespoir, il avait pu surprendre, en se penchant au-dessus

de la marquise, le secret qu'on lui cachait.

Après avoir lu, Tristan ne laissa pas échapper un mot, et alla reprendre, sur la pointe du pied, la place qu'il occupait auprès de sa mère avant sa disparition momentanée.

Madame de Morvilliers, en achevant d'écrire les quelques lignes dont il vient d'être parlé, avait-elle pu deviner que le complot formé par elle avec Louise était trahi avant même d'être exécuté ?

Avait-elle senti au-dessus de son épaule le souffle haletant et précipité de Tristan, une sorte de bondissement électrique des sensations qu'il éprouvait de la révélation immense et inattendue qui renouvelait toutes les résolutions de son âme ?

C'est ce que nul ne pourrait dire ; et si nous penchons pour l'affirmative, c'est plutôt un indéfinissable instinct qui guide notre plume, une appréciation peut-être bien hypothétique de toutes les capitulations de conscience que l'amour maternel suggère quelquefois à la raison la plus droite, au cœur le plus fortement trempé ; mais, à coup sûr, ce n'est point une conviction que nous nous permettons de formuler ; car cette conviction, rien au monde ne saurait nous autoriser à l'émettre d'une manière absolue.

Toujours est-il que, quelques instants après l'incident que nous avons rapporté, la lettre remise par la marquise à son valet de pied pour être jetée à la poste, passait dans les mains de Tristan au moyen de ces arguments irrésistibles qui savent aiguillonner si à propos le dévouement que tout domestique de bonne maison doit conserver au fils de ses maîtres.

V

Nous devons compte au lecteur de la disparition soudaine du vicomte de Fenestrange ; mais s'il veut que nous lui donnions des nouvelles de ce vieil ami de la famille de Morvilliers, il faut qu'il veuille bien s'élever avec nous à deux ou trois mille mètres au-dessus du niveau de la Seine, car c'est là que nous avons à aller rejoindre cet écervelé de cinquante-cinq ans.

Et, d'abord, il importe d'apprendre à ceux qui ne l'auraient pas deviné, que Fenestrange, venu pour assister à l'ascension de Florentine et de Tristan, avait pris la place de ce dernier ; il avait

cédé, pour suivre la danseuse dans les airs, à l'un de ces penchants qui empruntent plus d'entraînement à la crainte que commence à ressentir celui qui les éprouve si tard, de ne pas les voir partager. De son côté, Florentine profondément irritée, chantonnant entre ses dents, voulant dissimuler la rage sourde que lui causait l'absence de son compagnon vainement attendu, avait feint d'accepter l'échange avec insouciance; elle avait cherché même à donner à sa résignation l'apparence de la satisfaction; mais personne n'aurait pu y être trompé, si ce n'est peut-être Fenestrange : car, même à l'âge où l'expérience devrait avoir tué toutes les illusions, la vanité est toujours puissante à les réveiller!...

Florentine et Fenestrange, en compagnie d'un aéronaute renommé, s'élevèrent rapidement au-dessus de Paris. Le vicomte, que nous savons déjà assez énamouré de la danseuse, s'était figuré peut-être que les choses iraient plus vite dans ce rapide trajet, et, avec le sang-froid d'un homme qui, par insouciance, encore plus peut-être que par courage, ne s'était jamais beaucoup préoccupé du danger, il prodiguait à Florentine des galanteries entre ciel et terre, sans aucune solution de continuité.

La danseuse était encore trop dominée par la

nerveuse impression de ses calculs brisés, de ses déceptions fébriles, pour se laisser distraire par le magnifique panorama qui se déroulait sous ses yeux, et encore moins par les madrigaux un peu surannés que lui débitait le vicomte.

Nonchalamment couchée dans la nacelle, et laissant échapper dans l'espace la légère fumée d'une cigarette, Florentine dit enfin à Fenestrange :

— Je suis bien aise de me trouver à cette hauteur ; les hommes semblent pour moi juste au degré d'abaissement où les mettait mon mépris avant que l'élévation de l'aérostat me les fît paraître si petits.

— Vous en voulez à mon jeune ami, reprit Fenestrange. Il est réel qu'il vous néglige un peu ; mais vous, ma charmante, qui avez été sans doute tant et si souvent infidèle, il faut vous résigner à en rencontrer un à votre tour. Autrement, cela deviendrait monotone.

— S'il n'était infidèle qu'à moi, repartit Florentine, je n'aurais rien à dire, car je sais que je ne vaux pas grand'chose ; mais il est infidèle à son amour, qui le mettait pour moi au-dessus de tous ces misérables ou de tous ces niais qu'on appelle des hommes. Eh bien ! il ne sort pas de la catégorie ordinaire ; il m'a gardée tant que je

lui ai plu, il me plante là quand il a trouvé un autre cotillon mieux à son goût... Monsieur est blasé sur les femmes lancées, il lui faut de l'innocence à présent; c'est du fruit nouveau, ou, du moins, cela y ressemble. A la bonne heure! Oh! décidément les hommes valent encore moins que nous; ce que nous sommes par vanité, ou plus souvent par misère, ils le sont par ennui, par caprice, sinon par des motifs plus grossiers! Ma foi, si l'on pouvait profiter de l'occasion de ce ballon pour aller dans un autre monde, on n'aurait guère chance de rencontrer quelque chose d'aussi plat et d'aussi bête que celui que nous quittons.

— Quel que fût le monde où vous aborderiez, vous y seriez reine, riposta galamment Fenestrange.

— Il paraît que vous avez une bien pauvre opinion de la moralité de la création, répondit Florentine.

Fenestrange tenta de répliquer par quelques compliments plus ou moins mythologiques à ce bon marché cynique que Florentine exaspérée semblait faire d'elle-même; mais, tout à coup, il se sentit arrêté dans ses galanteries aériennes par un courant atmosphérique qui lui occasionna un violent accès de toux.

— Êtes-vous, par aventure, asthmatique? repartit Florentine. Ce serait une chance pour me plaire. A voir la façon dont se conduit la jeunesse, tout ce qui rappelle la vieillesse doit rencontrer auprès de moi de la faveur.

Fenestrange, un peu piqué de cette remarque, se hâta de prouver par la liberté de sa parole et la vivacité de ses allures, dès que l'affaiblissement du courant atmosphérique le lui eut permis, que s'il n'avait pu empêcher les années de s'accumuler sur sa tête, du moins il en portait légèrement le poids.

Cependant, malgré la hauteur où ils étaient parvenus sous la voûte céleste, le vicomte sentait, aux titillements de son estomac sollicité par un vif appétit, qu'il n'avait nullement abdiqué son humanité. Il était l'heure du dîner, et il proposa à sa belle compagne de faire sauter quelques bouchons de vin de Champagne pour arroser un poulet, comme s'ils étaient au *Café de Paris* ou à la *Maison d'or*.

Florentine consentit sans grand plaisir, mais sans objection, à prendre sa part de ce repas improvisé, où les nuages servaient de salle à manger; aussi bien le vin de Champagne, chez certaines femmes, n'est plus une jouissance, mais c'est un besoin, besoin passé à l'état chronique.

Un effet de mirage très-curieux vint distraire leur attention; entre l'azur et les nuages se dessina à leurs yeux la forme d'un ballon qui suivait le leur comme un satellite fidèle, et en reproduisait exactement la forme et les proportions.

— Puisqu'il y a encore ici des illusions, fit sardoniquement Florentine, ce n'était guère la peine de quitter la terre.

Mais bientôt un courant furieux emporta le ballon avec une effrayante rapidité dans la direction du sud-ouest, et l'aéronaute déclara qu'il n'y avait pas à songer à descendre tant que régnerait ce courant, qui emporterait nécessairement l'aérostat au delà du rayon de vingt à trente lieues dans lequel s'opèrent généralement les voyages de ce genre.

Nos voyageurs éprouvèrent les sensations les plus diverses; il n'entre pas dans le cadre de ce récit de les analyser... Toutefois, il y eut un moment qui dut faire époque dans leur traversée; ils se sentirent assaillis par un froid insupportable, dont toutes les fourrures pouvaient à peine les garantir, tandis que simultanément les derniers rayons du soleil couchant les frappaient et leur brûlaient le visage.

— Allons, fit Florentine, le froid et le chaud

à la fois!... Quand je vous disais que ce n'était pas la peine de quitter ce bas monde... Seulement ici, il faut le supporter sans mot dire, et là-bas, quand ce phénomène se produit dans l'ordre moral, il reste le plaisir de s'en venger.

— Vous en voulez donc beaucoup, ma toute belle, à ce pauvre Tristan? repartit Fenestrange; car c'est à lui que se rapportent toutes vos pensées. Il me semble que son châtiment est déjà dans son infidélité; ce châtiment serait complet, ajouta-t-il en soupirant, s'il pouvait se continuer dans la vôtre.

Florentine, sans donner ni enlever trop l'espoir à son adorateur en cheveux blancs, pinça les lèvres de façon à prouver à un observateur plus désintéressé, et par conséquent plus clairvoyant, qu'elle ne se bornerait pas, vis-à-vis de Tristan, à cette vengeance, dont, en d'autres circonstances, elle avait usé trop fréquemment sans doute pour n'en pas avoir apprécié l'inanité.

Cependant le soleil avait disparu, la nuit s'épaississait, et comme on était dans les plus longs jours de l'année, au mois de juin, et qu'on avait quitté l'Hippodrome depuis plus de six grandes heures, voguant incessamment à travers l'espace et toujours emporté dans la direction

du sud-ouest, avec une vélocité pareille à celle d'un train *express* de chemin de fer, il était facile de supposer qu'on était fort loin de Paris. L'habile aéronaute sous la conduite duquel nos voyageurs s'étaient embarqués, jugeant que le moment était enfin venu d'opérer la descente, dirigea avec succès cette dernière manœuvre, grâce, il est vrai, à l'assistance de quelques braves paysans qui eurent (contrairement à ce qui se passe si souvent) la présence d'esprit ou l'humanité de saisir les cordes jetées du ballon, et de l'amener à terre, au lieu de lui tirer des coups de fusil, comme cela arrive dans quelques campagnes, vu le progrès des lumières.

Le ballon avait, comme on l'a vu, dépassé de beaucoup la limite ordinaire de ses excursions ; nos voyageurs apprirent bientôt, non sans quelque stupéfaction, qu'ils se trouvaient sur les limites du département de Maine-et-Loire, à une distance assez considérable du chemin de fer ; il n'y avait pas moyen de songer à retourner à Paris avant le lendemain matin.

Le vicomte interrogea les habitants de la localité sur le point précis où il se trouvait ; en s'orientant par la mémoire, il calcula qu'il ne devait pas être très-éloigné du château de Fenestrange. Ses investigations portant une fois

sur ce point, il parvint à découvrir qu'il n'était plus guère qu'à trois heures de marche de son manoir féodal, par une route assez bien entretenue.

— Vous sentez-vous le courage, dit-il à sa compagne, de supporter encore trois heures de voyage, au lieu de passer la nuit dans quelque sale et misérable auberge? Vous serez dame châtelaine à six lieues d'ici.

— J'ai fait souvent bien pis pour bien moins, répondit Florentine.

Il fut facile d'obtenir d'un paysan, au moyen d'arguments qui ont cours dans toutes les provinces de France, qu'il attelât sa carriole et qu'il conduisît Fenestrange et Florentine au château qui, depuis dix-neuf ans, n'était plus qu'un souvenir pour l'exilé, et l'on se mit gaiement en route.

Il était deux heures du matin et tout dormait du plus profond sommeil lorsqu'on arriva en vue de l'antique gentilhommière, où le père et une longue suite d'aïeux du vicomte de Fenestrange avaient passé leur vie.

Le château, sorte de donjon féodal au petit pied, avec des appendices de toutes les époques, n'était plus habité depuis la mort de la vicomtesse de Fenestrange, qui avait survécu peu de

temps à la proscription dont son mari avait été frappé à la suite du soulèvement de la Vendée, en 1832; mais le paysan qui s'était offert pour servir de guide au vicomte et à la Florentine, connaissait l'habitation du garde-chasse qui était resté chargé de veiller sur ce domaine, sans avoir cependant osé y faire élection de domicile.

Après qu'on eut violemment frappé, à plusieurs reprises, à la porte de cette habitation qui était située à l'une des extrémités du parc, on aperçut, à une fenêtre supérieure, une tête grise qui, éclairée par le rayonnement fumeux d'une lanterne en fort mauvais état, présentait ce type d'entêtement dans le courage et la fidélité dont l'histoire des paysans vendéens a fourni tant de preuves aux temps mémorables des guerres de la chouannerie.

On peut juger de l'émotion de ce brave homme lorsqu'il entendit retentir le nom vénéré de son ancien seigneur, dont le retour prochain avait été annoncé dans le pays, mais dont l'apparition à cette heure de la nuit n'en était pas moins tout à fait inattendue; la lanterne vacilla visiblement dans la main du vieux serviteur, et bientôt il reparut à la porte, ayant à peine pris le temps de s'affubler des premiers vêtements qui lui tombèrent sous la main.

Tremblant de respect et de joie, presque de frayeur, il s'en vint baiser la main de Fenestrange, qui serra la sienne avec bonté.

— Bonjour, mon vieux Landry! comment se porte ta femme? fit le vicomte, reprenant sans effort et sans gêne le ton d'affectueuse supériorité que lui donnaient ses priviléges longtemps périmés par l'exil.

Landry s'inclina douloureusement en montrant le ciel, avec la résignation de cette piété si vive et si sincère chez le paysan vendéen.

Fenestrange serra de nouveau la main du garde-chasse, qui ajouta :

— Ah! M. le vicomte, que de choses se sont passées depuis que vous nous avez quittés!

Mais tout à coup il s'arrêta; il avait aperçu dans l'ombre la figure altière et dédaigneuse de Florentine.

— Ah! pardon... je n'avais pas vu..., balbutia-t-il, la demoiselle de M. le vicomte.

— C'est bien, interrompit vivement Fenestrange, peu soucieux de relever une méprise blessante pour son amour-propre. Nous venons nous reposer au château... Est-il prêt à nous recevoir?

— Toujours, M. le vicomte, reprit Landry. Ah! dame! c'est que j'en ai eu bien soin, parce

que je me disais tous les jours : « C'est peut-être aujourd'hui que le maître va venir. » Quant à l'extérieur, ce n'est pas mon affaire... je ne suis pas maçon, moi ; pour l'intérieur, M. le vicomte reconnaîtra, j'en suis sûr, qu'il s'est aussi bien conservé entre nos mains que son souvenir dans notre cœur.

Après cette vive et poétique expression de l'attachement traditionnel que les Vendéens portent à leurs seigneurs, Landry se dirigea le premier, en tenant sa lanterne à la main, vers la petite porte du château, dont il fit crier les massives ferrures sous une lourde clef ; puis, après avoir traversé un passage voûté, il introduisit bientôt Florentine et le vicomte dans une grande chambre, tendue de tapisserie de haute lisse, représentant, comme c'était la mode invariable sous l'ancien régime, des sujets empruntés à la mythologie.

Landry était allé chercher à la cave quelques vieux flacons oubliés et couverts d'une honorable poussière, qu'il leur laissait avec autant de soin qu'il en mettait à l'enlever dans toutes les salles du château. Ces flacons devaient, avec quelques provisions apportées par le bon garde-chasse, improviser une sorte de souper pour les nouveaux venus.

Pendant l'excursion de Landry à la cave, le vicomte s'était arrêté devant un grand portrait en pied, renfermé dans un cadre d'un goût presque moderne, et représentant une jeune femme d'une physionomie des plus gracieuses, vêtue à la mode des dernières années de la Restauration.

Fenestrange contemplait avec attendrissement ce portrait.

— Madame de Fenestrange! dit-il, une sainte femme!... envers laquelle j'ai été bien coupable, et qui ne s'est vengée de mes torts que par plus de soumission et de fidélité!

— Vous croyez? fit impitoyablement Florentine; elle me paraît pourtant bien jolie pour qu'on l'ait laissée inconsolable; et vous pensez qu'elle n'a jamais voulu régler ses comptes avec vous!... Les hommes doivent le croire en effet... ils ne payent jamais leurs dettes; mais les femmes, des ménagères, cela a beaucoup plus d'ordre.

— Ah! charmant! charmant! ma parole d'honneur!... s'écria Fenestrange qui faisait tous ses efforts pour rire de ce sarcasme, bien qu'il lui eût été cependant à l'endroit le plus sensible du cœur.

Landry était de retour, et, en s'excusant de

ne pouvoir compléter d'une façon plus digne le repas de son maître, il avait posé sur la table le fromage, le pain bis, un peu de lard fumé et deux flacons à tête chenue trouvés à la cave avec leurs banderoles flottantes de toiles d'araignée, il avait pris, pour éclairer le festin, deux massifs candélabres d'argent de forme on ne peut plus curieuse; mais les bougies avaient manqué, et le suif le plus vulgaire brûlait dans ces flambeaux aristocratiques.

Tout était préparé; Landry se retira avec cette réserve respectueuse qui semble même craindre de se permettre l'indiscrétion involontaire du regard et l'interprétation instinctive de la pensée; il prévint seulement le vicomte que deux chambres qu'il indiqua allaient être prêtes, et que le lendemain il viendrait prendre les ordres de son maître.

—Savez-vous, ma toute belle, fit Fenestrange après s'être attablé avec Florentine, et en jetant des yeux déjà petillants sur sa séduisante commensale, que je n'aurai jamais fait de meilleur souper que ce repas mi-parti de gentilhomme et de paysan? Cela tient sans doute à ce que jamais si charmante perspective n'aura aiguillonné mon appétit.

— Il est réel que cela ne ressemble en rien

à nos soupers habituels aux *Frères provençaux* ou à la *Maison d'or,* répondit Florentine en portant à ses lèvres le premier verre de madère patriarcal. Ce souper est déjà une infidélité, et voilà pourquoi le seul aspect nous en plaît tant, peut-être.

Le repas s'anima sous la verve réveillée du vieux gentilhomme, reporté par la pensée à ses bonnes fortunes dans les coulisses de l'Académie royale de musique au temps heureux de la Restauration. Quant à Florentine, toujours nonchalante et sarcastique, elle soutenait la lutte avec la plus merveilleuse désinvolture, et se jouait de son adorateur, dont les entraînements étaient d'autant plus puissants que cette divinité blasée n'en ressentait aucunement de son côté l'influence.

Tout en dévorant avec appétit sa part de cet étrange médianoche, l'ancien officier de la garde royale entremêlait ses attaques galantes de fréquents appels à ses souvenirs de guerre et d'aventures. Il racontait à Florentine comment son château, ayant été mis sous le nom de madame de Fenestrange, avait pu échapper aux conséquences de la proscription qui avait pesé sur lui. Une perquisition y avait été faite par la justice; mais le propriétaire y avait fait faire

une cachette si habile, que les gens de loi n'avaient pu la découvrir.

— Savez-vous pourquoi j'avais voulu rendre cette cachette si impénétrable? continua le vicomte en souriant de son air le plus roué ; c'est qu'elle était destinée à mettre non-seulement nos secrets politiques à l'abri de la justice, mais à défendre des mystères amoureux contre madame de Fenestrange elle-même; et tenez, ajouta-t-il, je parie qu'ils sont encore aussi en sûreté à l'heure qu'il est, que le premier jour.

En parlant ainsi, le vicomte se dirigea vers la cheminée, s'agenouilla sur le foyer, et, écartant les cendres, il fit jouer le ressort d'une petite plaque, à peine perceptible même pour ceux qui, en connaissant l'existence, se seraient couchés à plat ventre pour l'apercevoir. Il tira avec effort de dessous cette plaque quelques papiers jaunis, une liasse de lettres et un petit portrait en miniature fixé dans un médaillon.

Florentine s'était emparée avidement de la miniature, bien que le vicomte eût cherché à la dissimuler, et elle la contemplait avec une certaine curiosité; car il lui avait paru tout d'abord que la personne dont le peintre avait reproduit les traits ne lui était pas inconnue.

— Une ancienne maîtresse sans doute? fit la danseuse.

Le gentilhomme répondit par une de ces nonchalantes dénégations qui pouvaient ressembler à un aveu.

— Je vous fais compliment, vicomte, reprit Florentine; je vois que vous avez tout aussi bon goût en fait d'illégitimité qu'en fait de légitimité... Une charmante femme et une adorable maîtresse... Diable! cela ne se voit pas tous les jours, et il est bon de cumuler ainsi... mais c'est rare, à ce qu'on dit. Oh! les hommes! les hommes! ce sont tous des monstres!

— Vous trouvez, ma charmante?

— Je trouve... Ah çà! pourquoi n'épousez-vous pas votre maîtresse, maintenant que votre femme est morte?

— Qui vous dit que la personne dont vous avez le portrait soit libre, et même qu'elle existe encore?

— J'en fais volontiers le pari avec vous, vicomte.

— Eh bien! nommez-la tout de suite.

— Je ne suis pas encore assez sûre de mon fait; mais j'y parviendrai.

— A la bonne heure! Quel sera notre enjeu?

— Une discrétion. Cela vous convient-il ?

— Je n'osais pas vous le proposer.

— Touchez là, vicomte, c'est un marché conclu ; et maintenant, vous allez me montrer les lettres... des lettres de grande dame, sans doute. Oh ! je grille d'envie de voir comment elles s'y prennent pour aller sur nos brisées.

— Impossible, ma charmante, ce serait vous donner trop d'avantages sur moi ; et j'ai tant à cœur de gagner mon pari !

—Vous me refusez?... Je vous avertis que je vais vous bouder, vicomte... Je ne vous adresserai plus une parole, à moins que vous ne me montriez au moins une de ces lettres... une seule, entendez-vous? à votre choix... Vous voyez que je ne suis pas bien exigeante.

— Demandez-moi tout ici, ma souveraine ; tout, excepté ces lettres.

— Oui-da ! Vous êtes bien mystérieux, vicomte, prenez garde de me faire deviner trop vite.

Au moment où Florentine prononçait ces dernières paroles, un changement marqué se fit dans sa physionomie. Le caractère de dédain et de nonchalance voluptueuse qui y était empreint fit place à l'expression de la méchanceté et de la haine. Fenestrange lui-même en fut frappé.

— Qu'est-ce? que voulez-vous dire? dit-il avec quelque inquiétude.

— Je veux dire, reprit Florentine d'un ton plein de sarcasme et d'amertume, qu'il y a de grandes dames qui, après avoir eu des amants tant qu'elles ont été jeunes, trouvent très-extraordinaire que leurs fils se permettent d'avoir des maîtresses. Les grandes dames dont je parle poussent si loin l'amour maternel, qu'on en a vu plus d'une, pour sauvegarder leurs fils contre nos séductions, se faire honnêtement les pourvoyeuses de leurs plaisirs et transporter le Parc-aux-Cerfs au fond de quelque vertueux hôtel de votre faubourg Saint-Germain. Maintenant, vicomte, vous voyez que vous êtes à ma merci, n'est-ce pas? Nous avons parié ensemble une discrétion. J'ai gagné. Remettez-moi l'une des lettres de madame la marquise de Morvilliers!...

Fenestrange était atterré. Ce tête-à-tête, inauguré sous de charmants auspices, et auquel il entrevoyait un dénoûment plus charmant encore, ce tête-à-tête allait se terminer comme un acte de tragédie. Interdit, éperdu, il s'écria :

— Un gentilhomme n'a que sa parole; prenez au hasard une lettre dans ce paquet; mais

promettez-moi, d'abord et avant tout, que vous n'en ferez pas mauvais usage.

Florentine eut un de ces sourires dont il est impossible de définir le sens et la portée, sourire dans lequel l'orgueil satisfait le disputait à je ne sais quelle pensée de haine et peut-être même de vengeance; puis elle prit nonchalamment une des lettres dans le paquet que lui tendait Fenestrange, et, sans même l'ouvrir, elle la plaça dans son corsage.

—Vous êtes un grand enfant, dit-elle ensuite au vicomte en laissant tomber sur lui l'un de ces regards de sirène dont elle connaissait si bien l'irrésistible influence. J'emporte cette lettre pour la lire plus à mon aise, et je vous la rendrai... quand vous viendrez me la redemander vous-même, à Paris, chez moi.

Fenestrange, transporté, saisit la main de sa belle commensale et la porta amoureusement à ses lèvres.

—Ah çà! dit Florentine en laissant voir dans le plus gracieux bâillement une double rangée de petites dents d'une éclatante blancheur, il est bien tard, et je voudrais dormir pour me reposer des fatigues de notre long voyage. Noble seigneur châtelain, puisque vous voulez bien m'offrir l'hospitalité dans votre manoir, vous

plaît-il de me faire indiquer ma chambre?

— Je vais, répondit Fenestrange en s'armant d'un candélabre, vous y conduire moi-même, si vous le permettez, ma reine!

— Accordé, dit Florentine; mais vous voudrez bien, vicomte, vous arrêter à la porte de la chambre, car, en Vendée comme en Espagne, on ne touche pas à la reine.

Subjugué par l'aplomb de son interlocutrice, le vicomte obéit, en se promettant bien de prendre tôt ou tard sa revanche.

Quant à Florentine, son premier soin, dès qu'elle se trouva seule, fut de prendre lecture de l'amoureuse épître que le hasard avait mise entre ses mains, puis elle se coucha avec une sécurité parfaite et s'endormit en ruminant sa vengeance.

VI

Nous reviendrons maintenant à l'hôtel de Morvilliers, au moment même où la marquise avait remis à l'un de ses gens la lettre destinée à presser l'arrivée du vieux curé, lettre détournée, on le sait, de sa destination, par une de ces fraudes que la morale publique réprouve sévèrement, mais que l'amour rend parfois excusables.

Dès ce moment, un malaise inexplicable sembla glacer vis-à-vis l'un de l'autre la mère et le fils. Tristan cessa de se plaindre, madame de Morvilliers n'osa plus le consoler. Quand le dîner

fut servi, les deux convives s'assirent en face l'un de l'autre, touchant à peine aux mets qui leur étaient présentés, et, à de rares intervalles seulement, quelques paroles insignifiantes vinrent résonner dans le vide de ce double mutisme.

La marquise et son fils avaient simultanément les yeux baissés : la marquise, accablée par le souvenir d'une de ces capitulations intérieures que la conscience déchire éternellement après qu'on les lui a imposées ; Tristan, sous la préoccupation de vœux tumultueux, de désirs inavoués qu'avait ranimés en lui la révélation qu'il avait surprise.

On passa la soirée dans le même embarras, dans la même réserve, la mère se hasardant à peine à parler, tremblant surtout d'évoquer le souvenir de Louise, comme si elle eût dû, en prononçant ce nom, éveiller le remords qu'elle espérait endormir ; Tristan, rêveur, distrait, mais n'osant pas s'en aller avant l'heure ordinaire, et redoutant déjà instinctivement que la moindre hâte dans son départ ne fût, vis-à-vis de sa mère, une confession de projets vaguement coupables, projets dont la marquise de Morvilliers avait été sans doute involontairement entraînée à se faire la complice.

En quittant sa mère, Tristan, comme les jours précédents, lui avait annoncé sa visite pour le lendemain; mais le lendemain il ne parut pas à l'hôtel, et ne prit même pas le soin (auquel il ne manquait jamais d'ordinaire) de se faire excuser.

On devine sans peine quels furent les tourments de la marquise, à quelles cruelles conjectures elle se livra comme complément des pressentiments funestes qui l'avaient agitée durant toute cette journée; sa conscience avait renouvelé ces impressions pénibles et vengeresses avec d'autant plus de force que la réflexion les avait aggravées.

Le soir venu, la marquise, de plus en plus agitée et inquiète, privée d'ailleurs de l'assistance de Fenestrange qui n'avait pas encore reparu à Paris, prit le parti d'envoyer chez son fils un domestique de confiance, armé des plus expresses recommandations pour connaître et scruter, au besoin, les causes de l'absence de Tristan. Ce messager revint bientôt après et raconta à la marquise que M. le comte Tristan était sorti avec son valet de chambre, qu'il semblait fort agité, et qu'enfin depuis le matin on ne l'avait pas revu.

Ces nouvelles n'étaient pas faites pour calmer

les inquiétudes de la marquise, qui s'arrêta immédiatement à cette pensée : qu'une seule personne était en position de lui fournir des renseignements précis sur le compte de son fils. Cette personne pouvait-elle être autre que Louise, auprès de laquelle il était évident que Tristan avait dû chercher à pénétrer, à laquelle il avait écrit tout au moins? La marquise, on s'en souvient sans doute, en se séparant de sa lectrice, lui avait indiqué elle-même la maison dans laquelle elle devait trouver un asile. Bien plus, elle lui avait promis de venir procéder elle-même à son installation, et d'adoucir par ses visites les ennuis de la claustration à laquelle Louise se condamnait jusqu'à l'arrivée de son oncle. Mais si, plus d'une fois depuis la veille au soir, la pensée était venue à madame de Morvilliers d'accomplir la promesse qu'elle avait faite à la jeune fille, toujours le courage lui avait manqué pour l'exécuter. De quel front aborderait-elle l'orpheline qui avait été confiée à sa garde par un ministre de la religion, après avoir laissé pénétrer le secret d'où dépendait peut-être l'honneur de cette jeune fille? Pourrait-elle bien, elle, la marquise de Morvilliers, alliée aux premières maisons de France, environnée de l'estime et de la considération générales, regar-

der sans rougir l'humble nièce d'un pauvre curé de campagne?

A ce moment pourtant, et surexcitée par des anxiétés que doublaient encore les indices recueillis par son domestique, madame de Morvilliers demanda sa voiture, et se fit conduire au Marais, dans la maison occupée par les anciens serviteurs de l'amiral de Morvilliers, et où Louise avait dû chercher un asile.

Quelque chose lui disait que c'était là seulement, dût sa conscience s'y soulever plus douloureusement encore, qu'elle pourrait mettre un terme à l'incertitude qui la déchirait.

Arrivée à la maison qu'elle avait pris soin de désigner elle-même à sa lectrice, et, descendue de sa voiture avec effort, la marquise de Morvilliers demanda d'abord à parler aux anciens serviteurs qui occupaient cette maison. On lui dit qu'ils étaient à la campagne.

— Mais, ajouta-t-elle avec inquiétude, n'y a-t-il pas quelqu'un ici pour les remplacer?... Une jeune personne ne s'est-elle pas présentée hier... de ma part... pour choisir un logement dans cette maison?... Cette jeune personne est chez elle, sans doute... ne puis-je la voir?

Une bonne grosse servante, à laquelle ces questions étaient adressées, se mit à contempler

madame de Morvilliers avec une certaine défiance, comme si elle hésitait à répondre ; elle parut à grand'peine se rassurer, en observant l'extérieur si respectable de la marquise, et lui indiqua, en balbutiant, le logement de Louise, qui était situé au deuxième étage.

La marquise monta péniblement les degrés, et porta à la sonnette une main tellement agitée, qu'elle eut peine à la saisir, et que la sonnette frémit à peine sous ce faible contact. On ne répondit pas. La marquise sonna plus vivement... on ne répondit point encore... La marquise ne savait, dans les cruelles appréhensions auxquelles elle était en proie, si elle devait désirer de voir Louise, ou préférer encore d'être obligée de se retirer sans avoir parlé à la jeune fille ; mais, au moment où elle remettait la main sur la rampe pour descendre l'escalier, une lumière brilla derrière la porte, et l'on put distinguer l'ombre d'une tête qui se courbait vers la serrure, pour regarder à l'extérieur. Un instant après, la porte s'ouvrit avec une certaine vivacité, et Louise, pâle comme une ombre, se dressa devant la marquise à qui elle fit signe d'entrer.

La marquise suivit en frémissant sa jeune lectrice, qui l'invita à s'asseoir.

Dominée encore par ses inquiétudes, madame de Morvilliers allait prononcer le nom de Tristan ; mais ce nom expira sur ses lèvres... Elle ne put articuler que quelques mots insignifiants.

— Louise, je viens... bien tard sans doute, mais, ce matin, je n'ai pu me rendre auprès de vous, comme je vous l'avais promis.

— Je vous ai attendue, en effet, madame la marquise, répondit Louise avec un accent glacial, mais à présent je ne vous attendais plus.

La marquise demeura atterrée sous cette froide parole ; cependant elle appréhenda un instant de s'être méprise, et frémit en pensant qu'il pouvait y avoir là quelque allusion à un malheur arrivé à son fils. Cette appréhension lui rendit la force nécessaire pour parler de lui.

— Mon fils !... dit-elle, mon fils !... est-ce que vous auriez quelque chose à m'apprendre sur Tristan ?

— Votre fils !... Ah ! c'est lui que vous venez me demander, madame la marquise ? repartit Louise avec un indicible accent d'indignation profonde et concentrée.

Madame de Morvilliers pâlit et sentit son cœur défaillir.

— Votre fils..., continua Louise, ah ! je le con-

çois! vous n'étiez pas assez sûre de l'issue que pourraient avoir les piéges qu'il tendait à une pauvre fille... vous doutiez encore de sa victoire... vous avez voulu vous assurer par vous-même du succès de votre complot commun!...

La marquise fit un geste qui était à la fois une dénégation et une supplication.

— Oh! ne cherchez pas à nier, madame... M. le comte de Morvilliers a su que je n'étais point partie pour la Vendée; il a su qu'entre mille retraites que je pouvais choisir, c'était celle-ci à laquelle je m'étais arrêtée sur votre propre indication, madame; il n'a pu le savoir que parce que vous le lui avez dit ou parce que vous lui avez laissé voir ma lettre... ma lettre que j'avais confiée à votre loyauté et à votre foi comme un dernier salut! Cette lettre, vous ne la lui avez pas seulement laissé voir, vous la lui avez livrée!... car M. de Morvilliers m'a avoué ici même qu'il l'avait reprise et brûlée, que mon oncle ne viendrait pas, et qu'ainsi, par une entente abominable, par une indigne trahison que confessent votre trouble et votre pâleur, j'étais abandonnée, sans protection, sans appui, sans espoir, aux fantaisies et aux distractions du dernier rejeton de la famille de Morvilliers. Ne faut-il

pas, comme dit M. le vicomte de Fenestrange, que jeunesse se passe?

— Louise, ne croyez pas..., balbutia la marquise.

— Écoutez-moi, madame... Je suis orpheline, reprit Louise, et je n'ai jamais connu ma famille; ainsi Dieu lui-même m'avait mise sous la sauvegarde de tous les sentiments de pitié et de générosité instinctives qu'il ne permet pas même à l'humanité la plus dégradée d'oublier jamais!... Un bon curé se chargea de moi!... Il n'avait pas cru devoir me confier à de meilleures, à de plus honorables mains qu'à celles de la marquise de Morvilliers!... madame de Morvilliers, que tant d'œuvres pieuses et charitables signalaient à la vénération de toute une contrée!... madame de Morvilliers, que nos paysans vendéens considèrent comme une sainte!... Pourtant, et avant même que j'entrasse dans Paris, Dieu m'avait envoyé un avertissement, car il avait permis que je reçusse un cruel outrage du représentant de cette maison à laquelle j'allais demander asile... Vos prières, madame, le respect, l'affection que vous m'inspiriez m'avaient déterminée à rester tant qu'un souvenir pénible ne viendrait pas se placer entre moi et M. Tristan de Morvilliers... Ce dernier lien du silence a été

un jour brisé, et quoique obligée de rougir devant votre fils, je crus devoir au repentir qu'il me témoignait, à l'intérêt que vous n'avez cessé de me prodiguer vous-même, de ne pas me séparer si brusquement de celle qui me semblait une mère adoptive ; peut-être même, me refusant à suivre les avertissements réitérés que le ciel m'envoyait, aurais-je consenti à rester auprès de vous... Les instances, les obsessions de votre fils, qui auraient été bien insensées si elles n'étaient pas bien coupables, ont achevé de m'éclairer. J'ai compris qu'il n'y avait plus de salut pour moi que dans la fuite... Elle est devenue un devoir en même temps qu'une ressource suprême au moment où, partageant vos terreurs, émue de vos angoisses, j'ai consenti à me compromettre aux yeux de M. de Morvilliers, à légitimer presque un espoir qui est ma honte !... Et maintenant, madame, me deviez-vous refuser toute compassion, toute pitié, au moment même où je venais de vous donner une telle preuve de dévouement ? Et lorsqu'il ne restait plus qu'une seule voie pour échapper à des périls que, dans votre seul intérêt, j'avais attirés sur ma tête, était-ce vous, vous ! madame, que je devais m'attendre à rencontrer entre moi et mon honneur !...

— Louise ! Louise ! murmura la marquise, je sens que j'ai mérité vos reproches ; mais je suis mère... plaignez-moi !...

— Il est vrai, reprit impétueusement la jeune fille en détournant son regard pour éviter de rencontrer celui de madame de Morvilliers qui, le front courbé devant elle, semblait lui demander grâce, il est vrai que si votre fils eût perdu tout espoir de se faire aimer de votre lectrice, peut-être se fût-il rejeté dans cette existence folle, désordonnée, où il consumait son sang, sa fortune et son avenir. On savait bien que s'il séduisait obscurément quelque humble jeune fille sans défense et sans appui, il n'y avait là ni scandale, ni ruine à redouter !... c'était plus sûr et à bien meilleur marché... Qu'importaient la honte, la mort même de la malheureuse orpheline ? Votre fils vous restait, votre but était atteint, puisque chez vous tout est sauvé lorsque la fortune, lorsque l'ambition n'ont plus rien à redouter ! Mais moi, madame, moi... si, frappée dans mon seul bien, ma vertu et ma réputation, j'avais été perdue, est-ce que vous jugeriez encore votre blason si pur , et , en le regardant avec orgueil, n'auriez-vous pas tremblé dans votre conscience de le ternir de votre souffle ?

La marquise était muette et atterrée ; le front baissé, la voix éteinte, courbée sous le poids du remords, elle ne cherchait ni à se justifier, ni à se défendre...

— Maintenant, madame, conseillez-moi, reprit Louise avec le même accent de douleur et d'amertume ; que faut-il que je fasse ? J'ai eu à subir ici une scène terrible ! Votre fils a pénétré dans mon asile, sans craindre de me diffamer par un esclandre qui pouvait retentir au delà des murs de cette maison... J'ai fait ce que je devais ; j'ai repoussé ses prières, ses offres insensées de me donner et son nom et sa main... Je lui ai ordonné de s'éloigner de cette retraite, où sa présence était ma perte : j'aurais dû fuir moi-même, et, sans perdre un instant, quitter Paris, la ville du malheur et de la honte, pour aller retrouver mon oncle, dont on a si perfidement empêché l'arrivée !... Mais votre fils m'avait déclaré que ce logis était entouré, gardé par ses gens, et que, lui vivant, je ne sortirais pas d'ici. Oui, il a osé faire, en ma présence, un serment horrible, impie !... il a juré qu'il m'empêcherait à tout prix de quitter cette maison pour aller chercher un refuge auprès du vénérable parent que jamais je n'aurais dû quitter : « Louise ! m'a-t-il dit en partant, puisque vous ne voulez

pas m'aimer, puisque vous me réduisez au désespoir, vous ne sortirez d'ici qu'en passant sur mon cadavre ! » Je sais qu'il y a des lois protectrices de la sécurité des personnes, je sais que je puis envoyer chercher un agent de l'autorité qui me défendra au besoin contre un nouveau scandale ; mais bien que j'aie acheté chèrement le droit de représailles, je ne veux point en user contre une famille qui m'a donné l'hospitalité, et dans laquelle, avant ces derniers jours, je n'avais trouvé que des bienfaiteurs et des amis. Dans cette triste extrémité, c'est encore à vous que j'ai recours, madame la marquise... Conseillez-moi ! que faut-il que je fasse ?

La marquise se leva. Son front sembla se rasséréner avec la pensée de l'expiation. Longtemps bourrelée par ses remords, accablée par de cruelles angoisses, elle retrouva sa force et sa liberté, lorsque sa conscience vint l'illuminer subitement de la pensée d'un noble et douloureux rachat.

— Ce qu'il faut que vous fassiez, Louise, dit-elle enfin, il faut que vous veniez avec moi... ma voiture est là... je vais vous conduire moi-même au chemin de fer ; vous pourrez profiter du plus prochain départ, et nous verrons si mon fils osera vous arrêter quand vous serez sous la

protection de sa mère... Et maintenant, Louise, si vous apprenez jamais tout ce qu'aura coûté à mon fils le désespoir de vous avoir perdue, si l'on vient vous parler des larmes, de la douleur d'une malheureuse mère, peut-être penserez-vous que, coupable un moment peut-être, j'ai bien cruellement reconquis un titre à votre pardon et à celui de Dieu !

Toute autre que Louise eût senti sans doute son cœur se fondre devant l'élan du repentir de la marquise de Morvilliers, devant cette mère vénérable inclinant sous le poids de l'expiation sa tête blanchie avant le temps par d'autres douleurs non moins poignantes ; mais il y avait dans le caractère de Louise je ne sais quoi d'inexorable, un certain sentiment de défiance et d'obstination natives qui semblait défendre les abords de ce cœur au fond si plein de vertus et de noble dévouement, de même que ces dragons terribles et que ces chimères fantastiques qui, dans les légendes des fées, gardent l'entrée des palais remplis des plus inestimables trésors.

Après un moment d'hésitation, et comme si elle n'était pas encore pleinement rassurée, Louise se tourna vers la marquise en lui disant :

— Madame, je suis prête à vous suivre.

Tout était déjà disposé pour un départ que la

jeune fille n'avait retardé que dans la crainte d'une catastrophe malheureusement facile à prévoir avec l'exaltation de Tristan. Bientôt sa modeste malle fut portée dans la voiture de la marquise.

Soit que l'audacieux poursuivant qui osait ainsi tenir Louise prisonnière dans l'asile où elle s'était réfugiée craignît de continuer ses persécutions jusque sous les yeux et presque dans les bras de sa mère, soit plutôt que ni lui ni ses gens n'eussent deviné que la portière armoriée s'était refermée sur la jeune lectrice en même temps que sur la marquise, la voiture roula jusqu'à l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans sans rencontrer le moindre obstacle, et sans que la jeune fille et sa protectrice fussent même inquiétées par quelque rencontre suspecte.

On arriva à l'embarcadère.

Louise, jusqu'alors, avait été froide, silencieuse, immobile auprès de madame de Morvilliers, qui acceptait, de son côté, avec une résignation muette et une soumission bien pénible, le châtiment qu'elle croyait avoir mérité; mais, au moment de mettre le pied dans le waggon qui allait l'emporter si rapidement vers son pays natal, comme s'il était donné à l'homme, par un pouvoir magique, de suivre lui-même son

regard dans l'espace, Louise sentit se fondre dans sa propre douleur tout ce que la plus légitime indignation avait accumulé sur son cœur de ressentiments et d'amertumes... elle se jeta dans les bras de la marquise, et toutes deux se tinrent longtemps embrassées, oubliant tout ce qui les séparait, l'âge, le rang, la fortune, l'antagonisme de leurs intérêts et de leurs vœux! réunies et confondues seulement dans cette grande et imprescriptible égalité, la souffrance ! premier et salutaire avertissement où se pressent déjà l'inexorable puissance d'un plus terrible niveau !

La marquise dut se séparer enfin de Louise !... La locomotive frémit en lançant des torrents de fumée, le sifflet du mécanicien se fit entendre, et bientôt le convoi fut entraîné dans son parcours inflexible qu'on ne peut, si amoureux ou si riche qu'on puisse être, arrêter ni devancer. Mais au moment où, quittant l'embarcadère, la marquise, appuyée sur le bras de son domestique, s'apprêtait à remonter dans sa voiture, elle aperçut Tristan debout et pâle devant elle, et, semblable à l'un de ces moribonds qui se redressent par une dernière convulsion, au moment où ils vont tomber frappés de mort!

Le malheureux jeune homme, après que sa

mère était sortie de la maison où Louise s'était réfugiée, avait de nouveau tenté de revoir la jeune fille, et il avait pu enfin se convaincre qu'elle avait fui !

— Elle est partie !... elle est partie ! ma mère, s'écria-t-il avec la déchirante explosion d'une douleur indicible.

La marquise de Morvilliers fit de la tête un signe affirmatif.

— Ah ! ma mère... repartit Tristan d'une voix sombre et presque éteinte par le désespoir. Louise était ma vie !... Elle est partie !... à présent, votre fils n'a plus qu'à mourir !

A peine il eut prononcé ces derniers mots, qu'il se jeta dans les bras de sa mère en sanglotant.

Il fallut le porter dans la voiture comme une masse inerte.

VII

Le cœur des mères est inépuisable en souffrances. Après la douloureuse expiation accomplie par madame de Morvilliers, les dernières paroles de son fils l'avaient jetée dans un nouvel abîme d'angoisses et presque de remords; car dans cette inévitable fatalité qui s'attachait depuis quelque temps à toutes les démarches de la marquise, elle se reprochait encore plus amèrement peut-être le scrupule généreux auquel elle avait cédé en arrachant définitivement sa jeune lectrice à de nouvelles tentatives de rapt ou de séduction, que les capitulations

de conscience qui l'avaient rendue un moment la complice de son fils. S'il devait y avoir péril de la vie pour Louise ou pour Tristan, la marquise de Morvilliers n'était-elle pas mère avant tout, et, à ce titre, son choix pouvait-il être douteux ?

Cependant les anxiétés de la marquise auraient été plus pénibles encore si elle avait dû être séparée de son fils ; heureusement Tristan ressentait ce besoin d'expansion si naturel à la douleur, et Tristan n'avait que sa mère à qui il pût parler de Louise !

La marquise avait donc ramené son fils à l'hôtel de Morvilliers, et avait obtenu de lui, à force de prières, qu'il ne quittât pas l'hôtel; mais le malheureux jeune homme ne s'était point couché, et il avait passé la nuit à essayer d'écrire vingt lettres pour Louise, lettres qu'il déchirait aussitôt après les avoir commencées. Le jour vint, que Tristan écrivait encore.

Après avoir assisté au déjeuner, auquel sa mère ne fit pas plus honneur que lui, Tristan avait senti cependant la fatigue matérielle vaincre sa douleur, et, rentré dans sa chambre, il ne tarda pas à succomber à un long assoupissement.

La marquise se sentait à peine un peu plus

calme en songeant que son fils reposait, lorsqu'on annonça le vicomte de Fenestrange.

Madame de Morvilliers n'avait pas revu l'audacieux vicomte depuis son amoureuse ascension ; elle était au fait, toutefois, de ses exploits aéronautiques ; et, à son entrée, elle l'accueillit avec un de ces sourires de raillerie amicale, mais pleins d'une douce mélancolie, où se traduisait cette petite méchanceté du cœur plus douce encore que la bienveillance des indifférents.

— On sait de vos nouvelles, dit-elle, bel Astolphe, qui, sans doute, alliez chercher dans la lune la raison d'un autre Roland. Au moins en preniez-vous le chemin... Après cela, vous auriez pu être personnellement intéressé dans la commission !

Fenestrange se troubla, et un observateur attentif eût pu deviner que ce qui aurait été à peine une sorte de confusion satisfaite chez lui vis-à-vis de toute autre personne, devenait un embarras et un malaise réels en présence de madame de Morvilliers.

— Ma foi, marquise, reprit Fenestrange visiblement empressé de détourner la conversation, ce qui semblait une folie s'est trouvé être en résumé un acte des plus raisonnables... J'ai

été transporté avec beaucoup plus de rapidité, sinon d'économie, au château de Fenestrange, et je me suis trouvé faire sans y penser, et malgré moi, ce voyage que j'avais différé à mon retour en France, pressé que j'étais de revoir d'abord la capitale où vous étiez... et là... à mon château, je vous prie de le croire, chère marquise, j'ai retrouvé bien des souvenirs!

— Oui, les souvenirs de madame de Fenestrange, reprit madame de Morvilliers d'un ton qui semblait indiquer la volonté énergique que la conversation n'allât point plus loin sur ce terrain... Mais, voyons, contez-moi les détails de votre voyage, vos impressions et celles de la séduisante fée qui vous a enlevé avec elle dans les airs.

— Mon voyage!... oh! c'est inutile, répondit le vicomte; notre conducteur aérien en aura rédigé un récit qui paraîtra sans doute dans quelque journal... Mais il faut bien, ajouta-t-il avec quelque hésitation, que j'arrive à un incident qui devra vous intéresser davantage. Marquise... voudriez-vous vous reporter aux souvenirs que nous retrace ceci?

Et Fenestrange tira de sa poche un paquet de lettres.

La marquise devint fort rouge, et détourna

d'abord involontairement ses regards à la vue des lettres que le vicomte lui présentait, comme si elle avait dû toucher à un remords matérialisé; puis, cédant à des sentiments qu'il serait trop long d'analyser, elle saisit vivement le paquet.

— Je vous remercie, vicomte, dit-elle d'une voix émue, mais avec une résolution bien arrêtée, de m'avoir permis d'anéantir, en me les faisant retrouver, ces dernières traces d'un passé qui doit être à jamais oublié, d'une faute qui ne doit survivre en nous que par l'expiation, puisque Dieu n'a pas voulu qu'un autre témoignage lui fût conservé!... Que ces lettres disparaissent de même.

— Quoi! vous voulez les détruire! s'écria Fenestrange; mes plus doux souvenirs... ma consolation! Je m'y oppose, entendez-vous, marquise? C'est moi qui, au temps jadis, ai pris soin de réunir toutes ces lettres et de marquer chacune d'elles d'un chiffre, de peur d'en égarer une seule. Pensez-vous que cette précieuse collection me soit aujourd'hui moins chère? Oh! non, vous ne le pensez pas! D'ailleurs, permettez-moi d'ajouter qu'il s'agit ici d'une question de propriété.

— Je pourrais, si j'étais cruelle, reprit la mar-

quise, vous rappeler en quelle compagnie vous étiez lorsque vous avez retrouvé ces lettres! Mais aucune amertume ne se mêle à la prière que je vais vous faire, et que votre déférence, je l'espère, ne me forcera pas à transformer en une invitation plus précise. Écoutez... je ne suis plus que mère, je vous l'ai dit, et si vous tenez à conserver, mon cher Fenestrange, le seul sentiment que puisse désormais vous offrir mon cœur, une franche et bonne amitié, eh bien! je vous en supplie, que jamais un mot de votre part ne vienne réveiller un repentir que je n'ai la force de supporter que parce que mon fils ignore et ignorera à jamais que sa mère a pu mériter de le subir!... Mon pauvre fils, reprit la marquise, se laissant aller à l'exaltation qu'excitait toujours chez elle ce sujet douloureux, tout à l'heure encore il s'accusait à mes pieds des fautes de sa jeunesse en rappelant la pureté irréprochable de mon passé!... le mérite que j'avais eu à me conserver fidèle à la mémoire d'un mari beaucoup plus âgé que moi et que je n'avais pu aimer... Ah! s'il me fallait perdre son estime par votre faute, s'écria la marquise avec une vive émotion, jamais je ne vous le pardonnerais, Fenestrange; mais, croyez-moi, je n'aurais pas longtemps à vous maudire...

A ce moment Tristan apparut sur le seuil de la porte, pâle, encore sous les traces du sommeil fatigant auquel il s'était abandonné quelque temps; la marquise n'eut que le temps de cacher au plus vite le paquet qu'elle tenait à la main, et sur lequel, d'ailleurs, les regards préoccupés de Tristan ne se fussent sans doute pas portés.

La conversation devint générale; mais on peut comprendre qu'elle dut naturellement être fort languissante, du moment où aucun des trois interlocuteurs ne pouvait parler de l'unique pensée qui le préoccupait. La mère était tout entière aux pénibles sensations réveillées par le passé, à ses inquiétudes maternelles pour l'avenir. Quant à Tristan, il aurait craint de profaner les sentiments qu'il ressentait pour Louise, s'il les avait compromis en présence de Fenestrange, dont il connaissait toute la légèreté. Le vicomte lui-même se sentait mal à l'aise.

Après quelques phrases insignifiantes, il prit congé de la marquise; seulement, il attira dans un coin Tristan, et, d'un air moitié embarrassé, moitié triomphateur, il lui remit un billet de Florentine, dont il déclara négligemment ne pas savoir le contenu; mais n'étant pas obligé de le croire sur parole, nous dirons au lecteur que l'heureux vicomte ne pensait pas ignorer

qu'un congé était signifié par la danseuse à son adorateur infidèle.

Tristan prit le billet; mais, resté seul avec sa mère, il ne voulut même pas l'ouvrir devant elle par un sentiment de pudeur et de convenance qu'un amour plus chaste et plus digne avait contribué à naturaliser dans son cœur. Ce ne fut qu'une heure après, à un moment où il se trouva seul, qu'il ouvrit la missive de la danseuse.

Cette missive était ainsi conçue :

« Si M. le comte Tristan de Morvilliers n'a pas perdu tout souvenir d'une ancienne amie, elle espère qu'il voudra bien se rendre ce soir au restaurant de la *Maison d'or*, où il pourra apprendre d'ailleurs des détails intéressants sur une personne qui lui est chère.

« FLORENTINE. »

Il y avait à cette lettre un *post-scriptum* par lequel Florentine annonçait qu'elle avait cru pouvoir accepter le dîner qui lui était offert par le vicomte de Fenestrange, attendu que tous les commensaux ordinaires de Tristan devaient s'y trouver, et qu'elle se croyait d'ailleurs dorénavant tout à fait dégagée envers le comte de

Morvilliers par la conduite qu'il avait tenue envers elle.

Tristan avait besoin d'une semblable diversion pour échapper à la pensée absorbante qui s'était emparée de lui depuis le départ de Louise. D'un autre côté, il trouvait encore un autre aliment à sa passion, dans cet avis mystérieux qui lui était donné par Florentine, et qui ne pouvait s'appliquer, dans sa pensée, qu'à la jeune lectrice. N'avait-il pas, dans cette circonstance, quelque devoir à remplir, quelque piége à conjurer? Sous l'impression des inquiétudes nouvelles auxquelles le livrait cet étrange billet, il résolut de se rendre le soir à la *Maison d'or*.

Pendant ce temps-là, madame de Morvilliers était en proie, de son côté, à une préoccupation aussi cruelle qu'inattendue. Elle s'était laissée aller à relire ces annales intimes du passé de son cœur, et elle avait remarqué avec inquiétude qu'une lettre manquait, ce qui lui avait été facile à constater, Fenestrange, ainsi qu'on l'a vu, ayant marqué d'un chiffre chacun de ces tendres souvenirs; la marquise prit et reprit, compta et recompta la liasse qui lui avait été remise, mais toujours le fatal numéro faisait défaut.

Pour mettre fin à une inquiétude qui, mal-

gré elle, devenait de l'effroi, elle prit le parti d'écrire de son côté quelques lignes qu'elle se hâta de faire porter au vicomte; mais on répondit que M. de Fenestrange était sorti pour toute la soirée.

Si le lecteur est tant soit peu curieux de le rejoindre, il faut qu'il se transporte avec nous au restaurant de la *Maison d'or*, où l'aéronaute improvisé donnait au baron de Pontauriol, au docteur Godard, au prince Ratanoff et à quelques convives du même monde et des deux sexes un splendide dîner présidé par Florentine, et destiné à célébrer l'heureux dénoûment d'une ascension aérienne qui n'avait pas été exempte de quelques périls. Le repas devait être suivi d'une *tombola*, organisée par les soins de Florentine elle-même, qui avait reçu, dans cette circonstance, les pleins pouvoirs du vicomte, véritable *amant magnifique* dans toute l'acception du terme. C'était là une façon ingénieuse de payer la bienvenue de l'ancienne noblesse auprès du corps de ballet de la nouvelle République française.

La tombola devait se composer, selon l'usage, de bijoux, d'objets de toilette, d'art ou de fantaisie, de keepsakes, d'albums, et même, disait-on, d'autographes de personnages plus ou moins

célèbres. A cet égard, le cœur de Gédéon avait tressailli, lorsqu'on lui avait annoncé qu'une lettre attribuée à la Guimard était un des lots auxquels il pouvait prétendre. La chance d'adjoindre un souvenir de l'ancien Opéra à la collection que le baron avait pu naturellement former dans les coulisses actuelles, avait de quoi faire palpiter le cœur du plus chorégraphique de tous les diplomates passés, présents et à venir.

Quant au prince Ratanoff, il trouvait l'idée de cette tombola charmante, et en faisait son compliment à Fenestrange en répétant avec son flegme accoutumé :

— On n'a vraiment du goût qu'en France.

Florentine s'était efforcée de paraître plus gaie et plus dégagée que jamais; mais on pouvait deviner, à je ne sais quelle contraction de sa bouche, à certains mouvements fébriles et aux élans même de sa joie affectée et presque convulsive, toute l'amertume mal déguisée d'un affront récent et plus cruel que tous les autres.

Dès que le repas fut terminé, il y eut affluence autour de la table sur laquelle on avait disposé les lots de la tombola. C'était à qui, parmi les femmes surtout, prendrait un avant-goût des chances que lui offrait le hasard. Seu-

lement on remarquait, non sans quelque surprise, que le précieux autographe attribué à la Guimard, au lieu d'être livré aux regards et en quelque sorte défloré par une publicité anticipée, avait été, par un raffinement ingénieux, destiné sans doute à stimuler encore davantage la curiosité, renfermé dans un pli cacheté sans aucune espèce d'indication.

On procéda au tirage, et nul n'est désireux sans doute de savoir à qui échurent en partage tel ou tel bracelet, tel ou tel camée, tel ou tel album. Aussi bien, pour peu qu'il partage les goûts d'archéologie chorégraphique du baron de Pontauriol, le lecteur aimera mieux savoir jusqu'à quel point le style de ce qu'on appelait jadis les filles d'Opéra a pu se modifier depuis la révolution de 1789.

C'est au prince Ratanoff que l'autographe dont il s'agit fut dévolu par un caprice du sort. Le sort était représenté dans cette circonstance par mademoiselle Fernande Corniquet, chacune des femmes de la réunion se trouvant appelée, à tour de rôle, à tirer un lot.

— Allons, s'écria Gédéon pendant que le boyard décachetait le billet, je parie qu'un des souvenirs de la gloire chorégraphique française s'en ira à l'étranger! Nous en demandons au

moins la lecture ! C'est bien le moins ; ou nous refaisons l'expédition de Russie.

— Oui, la lecture ! la lecture ! fit-on de toutes parts avec un tel ensemble et une telle puissance d'accentuation, que l'infirmité du prince ne put l'empêcher d'entendre ce qu'on demandait de lui.

Le boyard se mit en devoir de déplier le billet quelque peu jauni qu'il avait entre les mains, et lut avec cette merveilleuse facilité de prononciation qui caractérise au suprême degré les habitants des bords de la Néva le poulet dont la teneur suit :

« Qu'êtes-vous devenu depuis un mois que je n'ai pu entendre parler de vous ?... Je me reproche encore d'oser demander de vos nouvelles, d'oser prolonger des liens si coupables, bien qu'il y ait peut-être en ma faveur deux excuses aux yeux de Dieu. »

Un murmure d'étonnement éclata après ces premières phrases. On ne s'attendait point à tant de scrupules dans ce qu'on supposait d'avance être un des mille et un billets musqués de la Guimard, éparpillés dans les vestes brodées avec ses volages amours...

— Il paraît, fit Godard, que c'était après sa première faute... c'était sa première manière... elle en a souvent changé depuis lors... Il n'y a même pas de peintre qui en ait tant changé.

Fenestrange, que sa qualité d'amphitryon avait mis dans le cas de répondre à de nombreuses libations, sinon même d'en donner l'exemple, n'avait prêté qu'une attention fort distraite à la lecture qu'on venait de faire ; cependant, il était évidemment mal à l'aise, et une certaine inquiétude apparaissait sur sa physionomie d'ordinaire si gaie et si ouverte.

Ratanoff continua.

« Oui... deux excuses, cher vicomte... »

— Tiens ! c'était un vicomte! interrompit l'une des femmes ; ces vicomtes n'en font jamais d'autres... Ce sont tous des monstres !

— Prenez donc garde à ce que vous dites, reprit ingénûment Fernande ; notre amphitryon, M. de Fenestrange, n'est-il pas un vicomte?

— Raison de plus, murmura un mauvais plaisant.

Pendant ce temps-là, le prince Ratanoff, sans s'arrêter à ces interruptions que son ouïe rebelle ne percevait pas, continuait impitoyablement sa lecture :

« D'une part, je sais tous les dangers que vous courez ; et d'autre part, notre faute a donné l'existence à une pauvre enfant, chétive et déjà condamnée en naissant ! pauvre enfant dont j'attends, en tremblant, des nouvelles !... »

— Oh ! pour le coup, s'écria Godard, voilà qui ne sent plus du tout la poudre et les mouches.

Il n'en fallait pas tant pour réveiller tous les souvenirs de Fenestrange, qui, en entendant ces dernières lignes, avait tressailli jusqu'à la moelle des os. Saisi d'une indignation profonde, il venait d'échanger avec Florentine un regard que celle-ci avait supporté avec la plus superbe indifférence, et, s'élançant auprès du prince, il allait lui enlever la lettre qu'il avait eu la coupable faiblesse de laisser entre les mains de la danseuse et dont celle-ci venait de faire un si scandaleux usage. Mais, tout à coup, il s'arrêta comme s'il eût été frappé par la foudre. A quelques pas devant lui, il venait d'apercevoir Tristan, qui était entré depuis quelques moments, sans se faire annoncer, au milieu de la préoccupation générale résultant de la lecture d'un semblable document.

Le vicomte comprit aussitôt, mais trop tard,

dans quelle pensée intime d'implacable vengeance Florentine s'était approprié l'une de ces lettres dont elle tenait tant à prendre connaissance au château de Fenestrange, et appréciant en même temps par une intuition rapide tous les périls d'une situation que la présence du jeune comte de Morvilliers venait compliquer d'une façon si terrible, il s'écria, en affectant un enjouement à coup sûr bien loin de son esprit comme de son cœur :

— Allons, décidément, c'est une mystification ! c'est ce qu'on appelle vulgairement le lot du nigaud. Nous en savons assez à cet égard, et il ne nous reste plus qu'à procéder à l'auto-da-fé de ce prétendu billet doux.

Mais, à ce moment même, et par une de ces fatalités si communes dans le cours ordinaire des événements de la vie, la porte du salon s'ouvrit ; un domestique parut, et s'avançant rapidement vers l'amphitryon, comme s'il avait eu grande hâte et beaucoup de peine à le rencontrer, il remit une lettre entre ses mains, en ajoutant que c'était de la part de madame la marquise de Morvilliers.

Le vicomte ouvrit précipitamment l'enveloppe, la jeta sur la cheminée et parcourut le billet qui, comme on sait, avait justement pour

objet de lui réclamer cette lettre si malencontreusement distraite du paquet de correspondance amoureuse enfoui pendant tant d'années sous une plaque de cheminée au château de Fenestrange.

Plus prompte que l'éclair, Florentine s'était saisie de l'enveloppe.

— Mais voyez donc, s'écria-t-elle en saisissant au vol cette occasion inespérée de couronner sa vengeance, ne dirait-on pas que l'écriture de cette enveloppe est de la même main que la lettre dont on nous donne lecture ? Allons, il paraît qu'on s'était trompé ! le billet doux n'est pas de la Guimard, c'est tout ce qu'il y a de plus... contemporain. Tenez, prince, ajouta-t-elle en remettant l'enveloppe entre les mains du boyard, je vous en fais juge vous-même, qu'en dites-vous ? Je désire que...

Florentine n'acheva pas; un bras terrible avait saisi le sien et le serrait jusqu'à le broyer; Tristan, dans une indicible fureur, avait arraché et la lettre et l'enveloppe des mains du boyard stupéfait, et il écrasait Florentine d'un regard qui épouvantait jusqu'à l'inexorable haine de la courtisane.

Cet épisode produisit une profonde sensation. Le prince seul, hors d'état, par son infirmité

même, de se rendre suffisamment compte de ce qui se passait, et blessé d'ailleurs de l'étrange procédé dont il venait d'être l'objet, crut devoir déclarer que l'enveloppe et la lettre étaient l'une et l'autre de la même écriture.

En entendant une pareille déclaration, Tristan ne fut plus maître de lui ; sa pâleur devint de la lividité.

— Prince, cria-t-il en s'approchant du boyard le poing levé et jusqu'à lui effleurer le visage, vous en avez menti, et je ne sais, en vérité, entre cette femme et vous, lequel des deux est le plus lâche.

Le mouvement de Tristan, l'exaltation furieuse empreinte sur sa physionomie, tout avait révélé suffisamment au prince le caractère d'une interpellation que le jeune comte avait articulée d'ailleurs de toute la force de ses poumons, comme s'il eût craint qu'une seule syllabe échappât à l'oreille de l'insulté.

Une teinte pourprée passa sur le visage blême du boyard ; doué d'une force herculéenne, il saisit violemment Tristan à la cravate et le souleva presque de terre. On se jeta entre eux ; mais une seconde suffit d'ailleurs au prince pour retrouver son imperturbable sang-froid.

— A merveille, comte, dit-il ; demain je saurai comment on se bat en France...

Fenestrange, qui était resté spectateur muet de cette scène de défi, s'avança vers Florentine en proie à une colère qui ne lui eût pas permis peut-être de calculer le traitement qu'il eût infligé à la danseuse. Mais Tristan se plaça subitement entre le vicomte et la courtisane.

— C'est à moi seul qu'elle appartient, dit-il.

Puis, se tournant froidement vers Florentine.

— Veux-tu me suivre? ajouta-t-il, j'ai à te parler.

Devant ces paroles, prononcées avec un calme effrayant, toute autre aurait tremblé; mais les sensations indéfinissables auxquelles Florentine était en proie, et où peut-être l'amour (l'amour haineux et immonde) n'avait pas cédé encore tous ses droits à la vengeance, ces sensations étaient trop vives pour se combiner d'aucun alliage de crainte. Florentine suivit Tristan, qui lui indiqua de la main un cabinet latéral.

La porte s'était refermée sur eux!... Le plus morne silence régnait dans ce salon si joyeux quelque temps auparavant, mais où il n'y avait plus pour tout le monde que de sinistres préoccupations, et pour Fenestrange en particulier ,

que le plus amer remords du penchant imprudent, de l'aveuglement insensé qui l'avait fait la première cause de la honte infligée à la femme qu'il avait le plus aimée au monde!...

Ce silence durait depuis quelques instants, lorsqu'on entendit, dans le cabinet où Tristan et Florentine étaient entrés, des cris aigus et le retentissement de ces chocs sourds qui annoncent une lutte terrible. On se précipita vers la porte... on voulut entrer... mais la porte résista.

Enfin elle se rouvrit et Tristan reparut, traînant à sa suite Florentine qui se débattait en se cachant le visage entre ses mains.

Alors seulement les spectateurs de cette scène terrible purent remarquer que la danseuse était dans un état étrange.

Cette magnifique chevelure dont elle était si fière était coupée; mais la façon inégale dont ses cheveux avaient été tailladés, le sang qui en diaprait par places le blond fauve, tout attestait l'horrible désespoir avec lequel elle avait lutté contre le châtiment qui venait de lui être infligé.

— Autrefois, s'écria Tristan, on coupait les cheveux aux femmes infâmes!... La loi était juste!...

Et il jeta sur le parquet les ciseaux encore ensanglantés et les débris de la chevelure de sa belle maîtresse.

— Maintenant, ajouta-t-il en jetant un regard sur le boyard stupéfait, vienne la mort!...

VIII

— Allons, ma bonne Catherine, voilà que la chaleur du jour commence à tomber. Il faut que je parte. Ma valise est prête, n'est-ce pas? et tu as eu bien soin d'y mettre ma soutane neuve et tout le linge qui m'est nécessaire pour une aussi longue absence? Maintenant, va-t'en seller Cocotte!

Le personnage qui s'exprimait ainsi était un petit homme en costume ecclésiastique, sec, nerveux, aux traits hâlés par le soleil, au visage profondément ridé, mais plein de bonté, et dont la physionomie empruntait un caractère plus

vénérable encore à la chevelure blanche dont elle était encadrée. Le lecteur aura reconnu sans peine, dans ce personnage, le vieux curé vendéen avec lequel il a déjà fait connaissance au commencement de ce récit. Ajoutons bien vite, à présent, que la bonne grosse paysanne à laquelle s'adressait l'allocution qui précède, n'était autre que la servante du vénérable pasteur auquel monseigneur l'évêque d'Angers avait confié, depuis deux ans, le soin de desservir la paroisse du bourg de ***. C'est à une très-petite distance de ce bourg qu'était situé, comme on sait, le magnifique domaine où la marquise de Morvilliers avait coutume de se rendre tous les ans vers le milieu de l'été et où elle prolongeait sa résidence jusqu'au mois de novembre.

Catherine, qui, malgré le double fardeau des longs hivers qu'elle avait traversés et d'un embonpoint sans cesse croissant, n'était pas femme à demeurer un seul moment oisive, était occupée à filer au rouet, lorsque l'interpellation de son vieux maître vint frapper son oreille. Elle se leva avec une vivacité qui témoignait à la fois de son obéissance et de l'activité que les années n'avaient pu lui faire perdre.

— M. le curé, dit-elle en comprimant un soupir et une larme, puisque vous le voulez

ainsi, je m'en vais seller Cocotte; mais il fait encore bien chaud; le temps est à l'orage, et tout à l'heure, sous votre respect, j'ai cru que j'allais m'endormir sur mon escabeau. M'est avis que vous feriez mieux d'attendre encore.

— Je ne le puis, ma bonne Catherine. C'est demain que j'entre en retraite à l'évêché. Il y a douze lieues d'ici là. C'est l'affaire de deux étapes. Il faut que j'en aie fait une ce soir et je suis attendu, à cet effet, aujourd'hui même à la tombée de la nuit, chez un confrère qui veut bien me donner à souper et à coucher. Demain à la pointe du jour et dès que Cocotte sera reposée, je me remettrai en route et j'arriverai à l'évêché dans la matinée. Oh ! j'ai bien fait tous mes calculs, va !

— Sans doute, M. le curé, mais si l'orage vous surprend sur le chemin?

— Eh bien ! il ne manque pas d'arbres pour mettre à l'abri les serviteurs du bon Dieu. Depuis quarante ans, vienne la Saint-Louis, que j'exerce le saint ministère dans ce diocèse, il m'est arrivé bien des fois de me trouver en route par un orage, et je n'en suis pas mort, comme tu vois.

— Ah ! Seigneur mon Dieu, comme le temps va me paraître long, M. le curé, durant votre

absence ! Voyez comme tout le monde en est triste, à commencer par ce pauvre Toby qui est là près de la porte, la queue et l'oreille basses; il sent que vous allez partir, M. le curé.

— En effet. Pauvre chien ! il est si fidèle et de si bonne garde! Malheureusement, il ne vaut plus grand'chose à présent. Il se fait vieux comme son maître, comme toi, Catherine. Nous sommes tous vieux ici.

— Oui, tous, M. le curé, excepté mademoiselle Louise pourtant. Ah ! si elle était ici cette bonne et chère demoiselle, la cure ne me paraîtrait pas si vide et si désolée.

— Tu sais, Catherine, quels devoirs la retiennent à Paris?

— Je le sais, M. le curé; mais je sais aussi, puisque vous avez bien voulu me le dire vous-même, que la pauvre demoiselle s'ennuie loin de nous, dans cette grande ville de Paris, où elle ne retrouve plus nos ajoncs, nos genêts en fleur, et ces grands bois, et ces vertes prairies qu'elle aime tant. Vous lui aviez promis d'aller la rechercher, M. le curé, et je suis sûre qu'elle vous attend à cette heure, la chère et belle demoiselle. Que va-t-elle dire, quand elle verra que vous lui manquez de parole?

— Allons! ma vieille Catherine, ne vas-tu pas

te mettre aussi de son parti contre moi? Louise n'est pas raisonnable, mais tu devrais l'être, toi, parce que tu as de l'âge et de l'expérience. Louise est dans une maison honorable et digne de tous les respects, où elle est traitée, non pas comme une lectrice, puisque telle est sa condition, mais comme une fille d'adoption. C'est folie à elle de se laisser prendre par le mal du pays, et de vouloir renoncer à tous les avantages qui lui sont assurés chez madame la marquise de Morvilliers. Je n'ai point voulu la brusquer, parce que je connais son caractère, qui a toute l'opiniâtreté de la Vendée et de la Bretagne ensemble; mais puisque tu m'y pousses, ma bonne Catherine, je ne te cacherai point que ma résolution à moi est bien prise aussi. Je ne retournerai point à Paris. Ce voyage m'a beaucoup fatigué, et l'argent que j'y consacrerais de nouveau serait un larcin fait à mes pauvres, qui en auront besoin l'hiver prochain. D'ailleurs, le moment approche où madame la marquise doit se rendre dans ses terres. Louise l'accompagnera nécessairement, et nous saurons alors si elle a des motifs vraiment sérieux de se séparer de sa bienfaitrice. Et maintenant, ma bonne Catherine, que tu sais mes intentions à ce sujet, ne me retarde pas davantage et va-t'en seller Cocotte!

La vieille Catherine ne fut pas cette fois assez maîtresse d'elle-même pour comprimer le soupir qui gonflait sa poitrine. Elle leva au ciel des yeux gros de larmes, et, joignant les mains avec résignation, elle se dirigea vers l'écurie, sans prononcer une parole. Toby, le fidèle gardien de la cure, en proie à une inquiétude qui se trahissait dans tous ses mouvements, jugea devoir l'escorter.

Peu d'instants après elle rentrait dans la salle, conduisant par la bride une vieille jument, qu'elle avait assez lestement sanglée et sellée. C'était Cocotte, qui se mit à hennir en avançant sa tête intelligente mais déprimée par les années; sans aucun doute, Cocotte n'eût pas hésité à franchir à la suite de la palefrenière le seuil hospitalier du presbytère et à s'introduire familièrement dans la salle même, comme un hôte habituel du foyer, si elle n'en eût été empêchée par un petit treillage mobile, destiné à préserver l'intérieur de la cure des envahissements d'une demi-douzaine de poules qui, avec un coq et deux canards non moins audacieux qu'elles, composaient toute la basse-cour. Toby avait, bien entendu, précédé la servante, dont il se montrait en toutes circonstances l'empressé satellite, et son attitude était encore plus inquiète qu'auparavant.

Le vieux curé prit son bréviaire sous son bras, se coiffa de son tricorne et embrassa sur les deux joues sa fidèle servante, qui, cette fois, donnant un libre cours à sa douleur, pleurait à chaudes larmes.

— Allons, ma bonne Catherine, lui dit-il, console-toi, avant un mois je serai de retour. Toi, pendant ce temps-là, aie bien soin de la cure. Ne manque pas de donner aux pauvres toutes les fois qu'il s'en présentera. Ne te laisse manquer de rien toi-même et cesse de pleurer. Tiens, voilà le vieux Toby qui te donne l'exemple. Tout à l'heure, il semblait tout consterné. Maintenant, vois comme il dresse la queue et les oreilles, et comme il se livre à toutes sortes de gambades. A bas ! Toby, à bas!

Mais Toby, sourd aux exhortations de son maître, et piqué par une sorte de tarentule, mit en ce moment le comble à ses excentricités, en sautant par-dessus le treillage placé devant la porte, ce qui ne lui était pas arrivé depuis les premiers temps de sa jeunesse, et en même temps il s'élança à l'extérieur du presbytère, en aboyant de toutes ses forces.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le vieux curé.

— Écoutez, M. le curé, reprit la servante en

prêtant elle-même l'oreille, n'entendez-vous pas le bruit d'une voiture qui s'approche?

Comme elle parlait ainsi, une carriole menée avec une certaine rapidité, apparut à peu de distance, s'arrêta devant le presbytère, saluée par les aboiements de Toby, devenus plus éclatants que jamais, et, quelques secondes après, une jeune fille en descendait et venait se jeter dans les bras du vieux prêtre. Cette jeune fille, est-il besoin de la nommer ?

A l'aspect des larmes qui inondaient le visage de sa nièce, de la rougeur empreinte sur son front, le bon curé, habitué depuis longues années à scruter les plus intimes replis du cœur humain, n'eut pas besoin d'interroger Louise sur les motifs d'une détermination qui apparaissait enfin pour lui dans tout son jour; il fit signe à sa servante de se retirer, et, demeuré seul avec sa nièce :

— Je comprends tout, mon enfant, lui dit-il avec la plus affectueuse bonté, et tu n'as rien à m'apprendre, tu as suivi le précepte de l'Évangile : tu as fui le danger pour ne point y périr! Tu as sagement agi, Louise, et je t'approuve. Hélas! à qui se fier maintenant? Moi qui te croyais si en sûreté dans cette maison, la plus sainte, la plus vénérée que je connaisse en ce

pays !... N'en parlons plus. Te voilà de retour à la cure ! sois-y la bienvenue. Mais, ma pauvre enfant, que vas-tu faire ici ? Je suis obligé de partir pour aller en retraite à l'évêché : c'est un voyage que je ne puis ajourner pour aucun motif; quelques instants plus tard, tu ne me trouvais même pas.

— Eh bien! mon bon oncle, reprit Louise en essuyant ses larmes, quelque pénible qu'il puisse être pour moi de renoncer à vous voir, dans un moment où j'aurais tant besoin de vos consolations, de votre assistance, je resterai avec Catherine; nous garderons le presbytère ensemble, et, quand vous reviendrez, vous aurez deux personnes au lieu d'une pour vous soigner.

— Tout cela est à merveille, repartit le curé d'un ton plus grave; mais, ma chère amie, je suis bien vieux; je n'ai rien à te laisser. Que deviendras-tu après moi? Je te l'ai dit, ajouta-t-il en baissant presque instinctivement la voix, il n'y aurait qu'un moyen d'assurer ici ton avenir. M. Xavier Durand...

A ce nom seul, Louise, saisie d'une crise nerveuse, laissa de nouveau couler ses larmes.

— Non, mon oncle, s'écria-t-elle avec explosion, je ne veux pas me marier, je ne me marierai jamais.

Le curé hocha la tête, et son front parut s'assombrir.

— Il est difficile, reprit-il avec un peu de sévérité, de croire qu'une jeune fille telle que toi puisse avoir à cet égard une résolution bien arrêtée. M. Xavier Durand est un jeune homme que j'estime beaucoup et qui te fait honneur en te demandant en mariage. Je ne comprends réellement pas pour quel motif tu jugerais devoir refuser une offre aussi avantageuse.

— Mon oncle, mon bon oncle, s'écria Louise, je vous en supplie, ne vous opposez pas à la résolution que j'ai prise d'entrer au couvent. Les bonnes religieuses qui ont eu soin de mon éducation ne refuseront pas de me recevoir dans leur communauté, j'en suis sûre, et vous serez dégagé ainsi de toutes les inquiétudes pour mon avenir.

— A la bonne heure, mon enfant, si tu te sens suffisamment de courage et de résignation pour prononcer des vœux qui n'engagent pas devant les hommes, mais qui engagent devant Dieu, garde-toi bien de l'oublier jamais !

Louise demeura pensive durant quelques instants, et comme si, au moment de prendre un grand parti, elle eût hésité encore, puis, regardant fixement le vénérable prêtre :

— Mon oncle, dit-elle, je vous répète qu'il faut que j'entre au couvent.

— Pourquoi cela, ma fille ?

Louise se cacha le visage de ses deux mains en se laissant tomber aux pieds du curé.

— Pardonnez-moi, mon oncle, balbutia-t-elle d'une voix étouffée par ses sanglots ; en fuyant de Paris je n'ai sauvé que mon honneur... Pardon ! pardon !... j'aime !

En entendant cette révélation, le vieillard tressaillit, et une larme vint perler entre ses cils blanchis et descendit le long de ses rides.

— Ma pauvre enfant, s'écria-t-il en s'agenouillant lui-même, prions Dieu ensemble pour qu'il te donne la force de triompher de cet amour funeste ! Ne suis-je pas moi-même coupable, moi qui t'ai exposée ainsi à des périls que j'ignorais, hélas ! Seigneur, mon Dieu, pardonnez-nous à tous deux, et soyez-nous secourable !

Le vieux prêtre et la jeune fille demeurèrent longtemps agenouillés à côté l'un de l'autre, priant avec ferveur. A la fin, il fallut se séparer, et ce ne fut pas sans de nouvelles larmes de Louise, sans de nouvelles exhortations du curé, qui prit enfin bien tristement le chemin de l'évêché.

Restée seule au presbytère avec la vieille servante Catherine et le vieux chien Toby, Louise avait espéré y ressusciter son existence passée, alors qu'aux fêtes de Pâques et à l'époque solennelle des vacances, il lui était donné de franchir les portes du couvent pour venir respirer dans ce petit coin de la Vendée un air tout imprégné de mille senteurs parfumées, et s'enivrer de mille impressions nouvelles, parmi lesquelles la plus pénétrante sans doute était celle de la liberté. Mais, hélas ! si rien n'avait changé dans le presbytère, si le site au milieu duquel il était placé s'épanouissait toujours sous un radieux soleil d'été, avec ses vertes prairies, ses beaux arbres, son clair ruisseau et ses grands bois à l'horizon, il n'en était pas de même du cœur de la jeune fille. Quiconque a aimé connaît ces métamorphoses du monde extérieur. Quand il fait sombre dans l'âme des amoureux, il n'y a plus de soleil, si étincelant qu'il puisse être, qui soit en état de dissiper de pareilles ténèbres, et la nature entière se couvre d'un voile de deuil qu'une seule main peut lever, la main de l'objet aimé.

Louise avait espéré trouver un refuge contre les pensées tumultueuses qui l'agitaient, dans l'existence monotone et tranquille du presby-

tère ; mais elle n'y fut pas plutôt installée, qu'elle en vint à regretter l'hôtel de Morvilliers et les péripéties fiévreuses de sa destinée de lectrice. Aussi bien, malgré tous ses efforts pour détourner le cours de ses pensées vers d'autres objets, une préoccupation exclusive et absorbante s'était emparée d'elle et la remplissait de trouble et de confusion. Que pouvait être devenu Tristan après qu'elle avait fui loin de lui ? Sans doute, en prenant cette résolution, elle avait accompli un grand devoir ; mais si le jeune comte l'aimait avec autant de passion qu'il avait bien voulu le lui dire, comment s'était-il si facilement déclaré vaincu ? C'est ce que Louise ne pouvait comprendre , eu égard surtout à l'exaltation de Tristan, exaltation telle, que, dans les premiers moments de son arrivée au presbytère, elle s'attendait à chaque instant à le voir apparaître lui-même. Mais Tristan n'était pas venu. Tristan n'avait pas même cherché à faire parvenir quelque audacieuse missive. Était-il donc déjà retombé sous le joug de Florentine ? Quand ce doute vint la mordre au cœur, Louise se sentit frémir involontairement ; mais cette impression pénible fut de peu de durée. Avec cet instinct infaillible que les femmes possèdent au suprême degré, Louise comprit bien vite que le

règne de la danseuse était bien décidément terminé, et qu'il ne recommencerait jamais.

Il y avait à la cure un antique clavecin, aux touches profondément jaunies, sur lequel Louise s'était exercée bien souvent pendant les vacances et dont on pouvait se servir à la rigueur pour moduler quelques accompagnements. La jeune fille venait fréquemment s'asseoir devant ce clavecin, et elle y laissait errer machinalement ses doigts, pendant qu'elle chantait d'une voix distraite et découragée ces cantilènes qui avaient charmé Tristan à l'hôtel de Morvilliers; par un rapprochement dont il est facile de se rendre compte, c'était la ballade du baron de Jauioz qui revenait incessamment errer sur les lèvres de Louise, et surtout ces strophes du premier chant, qu'elle avait en quelque sorte jetées au jeune comte comme un adieu à la fois prophétique et vengeur :

Lavant un jour à la rivière,
J'entendis l'oiseau noir chanter.
— Tina, tu ne t'en doutes guère,
Le baron vient de t'acheter.

Alors, la jeune fille demeurait longtemps rêveuse et sentait s'éveiller dans son âme comme un remords de sa conduite envers Tristan. Il lui

semblait qu'elle avait été bien cruelle envers ce jeune homme en établissant ainsi une comparaison blessante pour lui entre ce baron de Jauioz qui achetait une femme à une famille de pauvres paysans, et le comte de Morvilliers qui, en pareil cas, offrait son cœur avec sa main. Peut-être, en cherchant à faire entendre raison à Tristan, au lieu de le brusquer comme elle l'avait fait, ne l'eût-elle pas réduit au désespoir, et elle remplirait encore auprès de madame de Morvilliers les douces et faciles fonctions de lectrice.

En quittant sa nièce, le bon curé lui avait recommandé, toutes les fois qu'elle sentirait s'éveiller dans son cœur des pensées que tout lui ordonnait de repousser, de s'agenouiller dévotement devant l'image de la vierge Marie et de réciter trois *Pater* et trois *Ave,* en demandant aide et protection à la mère du Sauveur. Louise n'avait point oublié cette recommandation; mais hélas! il y a des moments dans la vie où il semble que la créature, abandonnée à la fois du ciel et de la terre, n'a rien à attendre de la miséricorde divine. Louise s'agenouillait et priait, et se relevait les yeux noyés de larmes, mais sans être guérie. Que de fois dut-il en être ainsi, au temps passé, pour une autre Louise,

pour la belle et infortunée la Vallière, avant que Dieu lui fît la grâce de la délivrer de son amour !...

Espérant que le grand air, la locomotion, quelques promenades dans les beaux sites des environs la calmeraient un peu, Louise sortit un matin avec la vieille Catherine, qui cherchait à la distraire en lui racontant la chronique du bourg, le mariage de celui ci, le départ de celui-là, la mort de tel ou tel autre. Louise écoutait d'une oreille distraite les innocents propos de la fidèle servante de son oncle. Cependant, tout en devisant, les deux femmes étaient sorties du bourg, et elles suivaient une belle avenue d'arbres séculaires qui conduisait au domaine de la marquise de Morvilliers. Bientôt elles se trouvèrent devant la grille du château, construction presque moderne, puisqu'elle ne remontait pas au delà du règne de Louis XVI, et qui tranchait heureusement, par l'élégance et le bon goût de tous les détails, par la luxuriante verdure des pelouses et des massifs d'arbres, par le soin et la symétrie dont on voyait partout l'empreinte, avec la poésie sauvage des donjons et des gentilhommières des environs.

Louise sentit battre son cœur en apercevant

ce beau domaine, où Tristan était venu si souvent au temps passé, et où sans doute il ne tarderait pas à revenir avec sa mère, si tant est qu'il ne fût pas déterminé à fuir des lieux où il était exposé à rencontrer la femme qu'il avait aimée, et qui s'était montrée pour lui si inhumaine.

L'un des gens du château vint à passer en ce moment, et, reconnaissant la nièce et la servante du curé, il leur offrit d'entrer pour se reposer dans les appartements. La grosse Catherine, à qui son embonpoint ne permettait guère le plaisir de la promenade sans qu'elle fût condamnée à l'expier par beaucoup de fatigue, accepta avec empressement cette proposition, et, quelques instants après, Louise et sa compagne parcouraient l'intérieur du château, sous la conduite de leur officieux cicerone, qui se plaisait à leur montrer dans le plus grand détail les tableaux, les statues, les bois de cerf, les trompes de chasse, et tout ce qui caractérise en un mot une résidence seigneuriale à la campagne.

Il est inutile de chercher à analyser les sensations diverses qui s'emparèrent de Louise pendant que se matérialisait ainsi sous ses yeux tout un monde de souvenirs et de rêves, qui

désormais ne devait plus s'effacer de sa pensée. Il y avait deux ans, disait-on, que le comte de Morvilliers n'était venu visiter ce beau domaine patrimonial, et tout y parlait tellement de lui, qu'il semblait qu'il l'eût quitté seulement de la veille. Ici, c'étaient ses armes ; là, ses livres, parmi lesquels plusieurs, des livres de poëtes surtout, avaient été souvent feuilletés, et dont la marge, couverte de notes au crayon, témoignait de toute l'expansion native de cet esprit non moins disposé à l'exaltation que le cœur qui lui servait de foyer.

Le moment le plus critique pour Louise fut celui où on lui montra le portrait en pied du jeune comte. Il était représenté debout, en costume de chasse, veste de velours vert, pantalon de daim collant, avec de grandes guêtres de cuir fauve montant jusqu'au-dessus du genou. Un beau lévrier qu'il affectionnait se tenait auprès de lui et semblait épier un regard de son maître, pour s'élancer sur la proie qu'il lui désignerait. Le comte avait la tête nue ; ses cheveux bouclés et dont le peintre avait reproduit avec un art infini la nuance châtain clair et les ondulations harmonieuses, étaient doucement soulevés par le vent ; son visage était empreint de l'animation que donne le plaisir de la

chasse ; ses yeux flamboyaient. Tel, sauf le costume, il était apparu à la jeune lectrice le soir où, la surprenant seule devant son piano, il avait osé lui déclarer son amour.

Le portrait était si frappant de ressemblance, il y avait quelque chose de si absorbant dans les souvenirs qu'il réveillait dans l'âme de la jeune fille, que celle-ci demeura comme pétrifiée, et qu'il fallut, pour la tirer de la contemplation extatique dans laquelle elle était tombée, que Catherine la poussât légèrement du coude en lui disant :

— A quoi songez-vous donc, mademoiselle ? Voilà que la matinée s'avance, et si vous ne voulez pas que nous soyons grillées par le soleil, il faut vous dépêcher de rentrer au presbytère.

— C'est vrai, dit Louise, confuse et rougissant. Retirons-nous !

En parlant ainsi, elle attacha un dernier regard sur le portrait, comprima à grand'peine un soupir et, peu d'instants après, elle avait quitté le château et se disposait à franchir la grille. Tout à coup, un magnifique lévrier s'élança auprès d'elle et vint lui lécher les bras, dont la partie inférieure se trouvait découverte, à raison de la chaleur du jour.

— N'ayez pas peur, mademoiselle ! s'écria

celui des serviteurs du château qui venait de remplir avec tant d'empressement le rôle de cicerone ; c'est Trim, le chien favori de M. le comte. Il n'est pas méchant ; mais pourtant d'ordinaire il n'est pas caressant.

Puis, se penchant à l'oreille de la grosse Catherine, cet homme ajouta :

— Je suis sûr que Trim ne ferait pas tant fête à votre demoiselle, si elle n'était pas si jolie. Ah! dame, voyez-vous? c'est qu'un chien a tant de connaissance !...

Louise se mit à caresser le lévrier, qui la contemplait amoureusement et ne voulait plus la laisser partir.

— Ah çà ! dit Catherine, a-t-on des nouvelles de madame la marquise? Est-ce qu'elle ne vient pas bientôt?

— Oh ! si fait, répondit le serviteur, vous ne savez donc pas ce qui se passe? Madame la marquise arrive aujourd'hui même au château, avec M. le comte Tristan : on les attend d'heure en heure.

En entendant ces paroles, Louise tressaillit et pâlit et rougit alternativement.

— Ma bonne Catherine, s'écria-t-elle, rentrons bien vite au presbytère !...

IX

En rentrant au presbytère, Louise aperçut deux personnes, un homme et une femme, qui se dirigeaient vers la maison curiale, et qui la saluèrent avec beaucoup d'empressement. Elle reconnut M. Xavier Durand, percepteur des contributions du bourg, qui venait, en compagnie de sa mère, lui faire visite.

M. Durand tenait à la main un bouquet et un panier de fraises, prémices de son jardin, qu'il demanda la permission d'offrir à sa jeune et charmante voisine. Celle-ci ne put se dispenser d'accepter l'offrande qui lui était faite avec tant

de bonne grâce ; mais, bien involontairement sans doute, il s'établit instantanément dans son esprit une comparaison entre deux poursuivants à coup sûr bien dissemblables.

D'un côté, elle avait devant elle un jeune homme timide, un peu gauche même, vêtu comme on peut l'être dans un village à cent lieues de Paris, lorsqu'on n'est point appelé à quitter ce village, s'exprimant en termes convenables sans doute, mais n'abordant que des sujets de conversation vulgaires et étroitement circonscrits, comme le milieu même dans lequel le jeune percepteur était condamné à vivre par la nature de ses fonctions; d'un autre côté, Louise avait la tête toute pleine encore de ce portrait qu'elle venait de contempler, et qui réunissait si bien toutes les qualités et toutes les grâces d'une organisation d'élite, habituée de longue date à l'atmosphère des salons les plus élégants d'une grande capitale. Et puis, que de hardiesse et de fierté, tempérées par la douceur et l'urbanité, dans ce visage de jeune patricien chez lequel mille détails jusqu'alors inaperçus peut-être de Louise, la finesse des mains et des pieds, la blancheur transparente de la peau, tout enfin dénotait une noblesse native!

La conversation fut froide et languissante

sous l'influence de ce fâcheux parallèle, et elle l'eût été davantage encore, sans doute, si madame Durand n'avait été douée de cette loquacité qui caractérise assez généralement en France les femmes de la petite bourgeoisie, et qui supplée par l'abondance des mots à l'absence des idées. Louise promit d'aller rendre bientôt la visite qu'on avait bien voulu lui faire, et l'on se sépara dans des termes aussi satisfaisants que possible, les visiteurs ayant eu d'ailleurs assez de tact pour ne faire aucune allusion directe ou indirecte à des projets dont la réalisation semblait toujours fort hypothétique.

Après le départ de M. Xavier Durand et de sa mère, Louise se sentit, plus que jamais, en proie à une agitation dont il est facile de se rendre compte, si l'on songe à la nouvelle qu'elle avait recueillie au château, de l'arrivée de la marquise de Morvilliers et de son fils pour le jour même. A sa mélancolie des jours précédents avait succédé une inquiétude profonde, qui ne lui permettait pas de rester en place. Elle parcourait incessamment le presbytère, se demandant quelle ligne de conduite elle devait adopter au milieu des périls nouveaux qui allaient l'assaillir. Tant qu'il n'avait pas été question du retour des hôtes du château, Louise s'était at-

tristée de la pensée qu'elle ne les reverrait plus jamais peut-être, et maintenant qu'ils étaient annoncés, maintenant que déjà, sans doute, ils avaient repris possession de leur domaine, qu'ils respiraient le même air qu'elle, Louise, en proie à toutes sortes d'appréhensions, tremblait instinctivement devant sa propre faiblesse; elle se demandait si elle était bien en sûreté au presbytère et si elle ne devait pas s'arracher de nouveau par la fuite à toutes les conséquences possibles de l'arrivée de Tristan. Pour tous ceux qui ont observé ou se souviennent, il n'y a que contradictions dans le cœur humain.

Toute la journée se passa dans ces tumultueuses agitations. Le soir venu et après le souper (on a conservé généralement en Vendée, et particulièrement dans les presbytères, la coutume patriarcale de ce repas si goûté de nos bons aïeux), Louise, fatiguée sans doute par toutes les émotions pénibles auxquelles elle avait été en proie durant tout le jour, s'assit devant une fenêtre.

De cette fenêtre on apercevait, à mi-côte, et à une distance d'environ un kilomètre, l'une des faces du château de madame de Morvilliers se détachant, aux rayons de la lune, des grands massifs d'arbres dont il était environné. La

jeune fille considérait d'un regard qui avait repris toute sa douloureuse langueur, les magnificences de ce paysage pour lequel la nature s'était montrée si prodigue.

La journée avait été très-chaude, on était au mois de juin, le temps était à l'orage, et de gros nuages noirs qui marbraient l'horizon venaient incessamment voiler le disque de la lune. Alors, on pouvait apercevoir distinctement les lumières qui se projetaient sur la sombre silhouette de la résidence seigneuriale. Ces lumières, qui allaient et venaient, se montrant successivement à plusieurs fenêtres et disparaissant par intervalles pour reparaître ensuite, indiquaient suffisamment qu'il se faisait dans l'intérieur des appartements un grand mouvement, déterminé sans doute par l'arrivée des hôtes du château. Louise suivait avec une curiosité presque fiévreuse les phases diverses de ce spectacle.

Catherine qui avait l'habitude de se coucher de bonne heure, et dont les bâillements réitérés annonçaient qu'elle n'était nullement disposée à renoncer à un pareil usage, crut devoir faire observer à sa jeune maîtresse que le moment était venu de se livrer au repos, et elle lui offrit ses services pour la déshabiller; mais Louise répondit qu'elle n'avait nulle hâte de dormir,

qu'elle se déshabillerait elle-même sans la moindre difficulté, et qu'elle se reprochait d'avoir retardé, sans y prendre garde, l'heure du coucher de la bonne et fidèle servante de son oncle. Catherine n'était pas femme à se le faire dire deux fois, et elle s'empressa de gagner son lit, non sans se livrer à des réflexions pleines de sens et de justesse sur le changement radical qui s'était opéré dans toutes les habitudes comme dans le caractère même de la nièce de M. le curé.

— Seigneur mon Dieu ! disait-elle en mettant sa coiffe de nuit, m'est avis qu'il ne faut pas envoyer les jeunes demoiselles à Paris ; cela les change trop. Notre demoiselle, à nous, était si gaie, si rieuse, si folâtre avant son départ ; et voilà qu'elle nous est revenue triste, soucieuse, parlant à peine. Elle aimait à se coucher de bonne heure, comme les poules, et à se lever de grand matin, comme le coq, et maintenant, c'est tout le contraire. Ah ! si jamais je redeviens jeune, Dieu me garde d'aller à Paris !...

Minuit sonnait à l'horloge de l'antique église paroissiale du village. Louise était toujours penchée sur l'appui de la fenêtre, dans la même attitude, et la brise de nuit venait se jouer follement dans les bandeaux de sa fine et soyeuse

chevelure, en même temps qu'elle rafraîchissait son front brûlant. La grosse Catherine dormait à poings fermés, et le vieux Toby qui, depuis l'arrivée de sa jeune maîtresse, ne consentait pas facilement à s'en séparer, s'était couché à ses pieds et ronflait tout bas.

Tout à coup, on sonna avec violence à la porte du presbytère, et Toby, réveillé en sursaut, se mit à aboyer.

Inquiète, troublée, Louise se demandait si elle devait répondre à cet appel, lorsqu'une voix bien connue se fit entendre à l'extérieur, et cria :

— Ouvrez ! ouvrez vite ! Je viens du château pour demander un prêtre !

Cette voix était celle du vicomte de Fenestrange.

Profondément émue en entendant une pareille requête, Louise s'élança à la porte, qu'elle ouvrit avec précipitation, et elle se trouva bientôt face à face avec le vicomte qui, pâle, haletant, le visage décomposé, les yeux noyés de larmes, lui tendit la main sans avoir d'abord la force d'articuler une parole.

— O mon Dieu ! balbutia la jeune fille en attachant sur M. de Fenestrange un regard rempli d'une anxiété profonde, que se passe-t-il donc

au château? Mon oncle n'est pas ici, il est en retraite à l'évêché.

— Je le sais, ma chère enfant, reprit le vicomte d'une voix strangulée; mais vous pouvez au moins me dire quel est l'ecclésiastique qui le remplace, afin qu'on lui envoie tout de suite un exprès et qu'il vienne remplir un bien triste devoir de son ministère.

— Ah! monsieur, reprit Louise, vous m'épouvantez; est-ce que madame la marquise serait plus malade?

— Hélas! mon enfant, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit en ce moment. Tristan, mon pauvre Tristan se meurt!...

Après avoir laissé tomber ces funestes paroles, le vicomte se jeta sur une chaise qu'il trouva à sa portée et se mit à fondre en larmes.

Louise, pâle comme une morte, resta debout devant lui, son flambeau à la main, l'œil fixe, sans voix, sans respiration. On eût dit qu'elle était pétrifiée.

— Oui, reprit le vicomte en sanglotant, Tristan a été blessé dans un duel dont je suis la cause, un duel qui sera le remords de toute ma vie. C'est à peine s'il s'est défendu contre son adversaire, l'un des plus habiles tireurs que je connaisse, tant il semblait avoir hâte de mou-

rir... Vous savez sans doute pourquoi, Louise... Toujours est-il que Tristan a reçu un coup d'épée du prince Ratanoff, un coup d'épée qui ne devait revenir qu'à moi, car je suis seul coupable.

On avait cru d'abord que la blessure ne serait pas dangereuse. Du moins les médecins, après avoir levé l'appareil, l'avaient déclaré ainsi. En même temps, voyant que le blessé était dans un état de marasme tout à fait indépendant des suites de ce malheureux duel, ils avaient conseillé de le faire changer d'air immédiatement. Madame de Morvilliers avait aussitôt proposé d'emmener son fils dans sa terre de Vendée, où l'on arrive très-rapidement et sans fatigue par le chemin de fer qui n'est qu'à une assez faible distance d'ici. Cette détermination, à laquelle notre malade lui-même s'était associé, avait paru lui faire grand bien. L'un de ses amis, médecin de quelque talent, dit-on, le docteur Godard, s'était même offert à l'accompagner ; ainsi donc tout était pour le mieux. Nous avons quitté Paris ce matin, et nous sommes arrivés au château à six heures du soir. Mais, hélas ! soit que le voyage ait plus fatigué notre pauvre Tristan que nous ne l'avions pensé, soit qu'il y ait en lui un germe de destruction qu'il

faut attribuer à d'autres causes qu'à sa blessure, il a été pris ce soir d'une fièvre violente avec transport au cerveau, et tout à l'heure le docteur vient de nous déclarer qu'il ne répondait plus de lui!...

Ici, le vicomte, suffoqué de nouveau par la plus douloureuse émotion, fut obligé de s'interrompre. Au bout de quelques instants, il reprit d'une voix presque éteinte :

— Ah! ma pauvre Louise, si vous voulez voir encore une fois notre malheureux ami, venez, venez vite avec moi! J'avais promis à madame de Morvilliers de ramener un prêtre : envoyez-le chercher! moi, je n'en ai pas la force; il faut que je retourne au chevet de Tristan. Voyez si vous voulez me suivre.

Louise, en quelque sorte suspendue aux lèvres de Fenestrange pendant ce funèbre récit, avait conservé son attitude sombre et recueillie et n'avait pas articulé une parole. Lorsque Catherine, qui s'était levée, parut dans la salle basse du presbytère, la jeune fille lui dit quelques mots à voix basse; puis, tendant à son tour la main au vicomte, anéanti dans sa douleur :

— Partons, monsieur, lui dit-elle, je vous suis! on va querir le prêtre.

Tous deux se mirent en marche, et bientôt ils se trouvèrent engagés dans cette belle avenue d'arbres séculaires qui conduisait au château par une voie en quelque sorte triomphale. Le vicomte avait offert à Louise l'appui de son bras; mais bien que la douleur de la jeune fille, pour être moins expansive, ne le cédât en rien à celle du vieux gentilhomme, c'était elle bien plutôt que lui qui le soutenait dans ce nocturne et ardu pèlerinage vers la chambre mortuaire. La lune, dégagée des nuages noirs qui l'avaient si souvent voilée pendant la soirée, brillait alors d'un vif éclat et prêtait au paysage cette clarté mystérieuse et funèbre que donne l'astre des nuits, la seule qui pût convenir dans une pareille circonstance.

Pendant les quelques minutes qui s'écoulèrent entre la sortie du presbytère et l'arrivée au château, pas une parole ne fut échangée entre le vicomte et Louise. Tristan était au lit de mort; Louise n'avait plus rien à apprendre. Quant au vicomte, cherchant à contenir les sanglots qui le débordaient, il avait mis son mouchoir sur sa bouche et le déchirait de ses morsures.

Après avoir franchi la grille du château et traversé la cour d'honneur, Louise et son guide entrèrent dans les appartements. Un serviteur

qu'ils rencontrèrent, celui-là même qui, le matin, avait servi si officieusement de cicerone à la jeune fille, interrogé par elle sur l'état du malade, répondit d'un air consterné :

— Hélas! mademoiselle, M. le comte va toujours de même.

Tous deux enfin furent introduits dans la chambre du moribond.

Tristan était étendu sur son lit, le buste à moitié découvert, parce que la respiration lui manquait à chaque instant. Son visage, d'une pâleur livide, était inondé d'une sueur froide, et ses yeux, qu'il avait fort beaux, étaient déjà profondément rentrés dans leurs orbites. Il avait les bras étendus d'une façon presque inerte en dehors de la couverture. Le docteur Godard, assis près de lui, à son chevet, tenait l'un de ces bras, déjà glacé par le froid de la mort, et interrogeait avec une inquiétude visible toutes les oscillations du pouls, qui s'affaiblissait à chaque instant.

La marquise de Morvilliers était agenouillée au pied du lit et priait Dieu en sanglotant.

Lorsque Louise entra dans la chambre, la marquise se redressa, et, apercevant sa jeune lectrice, elle poussa un grand cri et lui tendit les bras.

— Oh! maintenant, s'écria-t-elle, Louise, vous ne me quitterez plus, n'est-ce pas?

Louise se précipita dans les bras de la marquise et s'agenouilla elle-même auprès d'elle. A partir de ce moment, toute la douleur qu'elle avait contenue et comprimée dans son sein, avec le courage stoïque de l'enfant de Sparte, immobile et muet pendant que la bête fauve cachée sous ses vêtements lui déchirait les flancs, toute cette douleur fit explosion, et l'on n'entendit plus dans la chambre que des sanglots et des larmes.

Cependant, au cri poussé par sa mère, le moribond s'était soulevé péniblement sur son oreiller; il avait reconnu Louise sans doute; car son front, déjà couvert des ombres de la mort, s'illumina soudain d'une auréole fugitive comme l'éclair; ses yeux ternes et presque éteints se ranimèrent; une expression de douleur et presque d'angoisse, mêlée à je ne sais quelle sensation de joie intime et secrète, se traduisit sur sa physionomie. Il voulut se dresser sur son oreiller, fit un effort, poussa un faible cri et retomba aussitôt sans mouvement.

— Il est mort! Mon Tristan est mort! cria la marquise d'une voix déchirante et avec une expression de douleur intraduisible.

Le docteur prit un petit miroir et l'approcha des lèvres de Tristan ; puis, comme si cette épreuve ne lui eût pas suffi, il se mit à le contempler avec une attention profonde, découvrit sa poitrine, et, l'ayant mise à nu, il y colla son oreille et écouta...

Les spectateurs de cette scène de désolation avaient instinctivement interrompu l'explosion de leur douleur. Ils attendaient, pâles et haletants, la sentence que le docteur allait rendre.

Enfin, le docteur se leva et, mettant son doigt sur ses lèvres pour inviter un chacun à garder le silence :

— Le malade existe encore, dit-il d'une voix lente et grave ; mais il vient d'éprouver une crise terrible. Retirez-vous tous d'ici ! Je ne puis dire encore s'il passera la nuit ; mais, tant qu'il reste un souffle de vie, le devoir du médecin est de lutter pour le conserver. Laissez-moi seul avec le malade jusqu'à l'arrivée du prêtre. Si quelque symptôme nouveau apparaissait auparavant et annonçait que le moment est venu de lui dire adieu, je vous appellerais. Puisque vous avez le bonheur d'avoir la foi, priez pour lui !...

La marquise se leva tenant toujours Louise par la main.

— J'obéis, docteur, murmura-t-elle d'une voix étouffée; mais, par pitié, laissez-moi embrasser encore une fois mon pauvre enfant!

Godard se recula, et madame de Morvilliers put imprimer sur le visage décoloré de son fils un baiser où elle avait mis toute son âme.

Comme elle venait d'accomplir ce doux et triste devoir de mère, son regard rencontra celui de Louise. Un moment, elle parut hésiter sur ce qu'elle allait faire, puis pressant la main de sa jeune lectrice :

— Et vous, Louise, lui dit-elle, obéissant à une de ces superstitions naïves dont toute femme, toute mère surtout, n'abdique jamais l'influence dans les circonstances solennelles de sa vie, ne voulez-vous pas aussi embrasser mon Tristan? Il me semble que cela lui portera bonheur.

Un léger incarnat vint teindre les joues de la jeune fille. Se penchant à son tour sur le moribond, elle imprima en tremblant ses lèvres sur ce front glacé, qui ne devait répondre à un pareil contact par aucun tressaillement. Hélas! ce premier baiser de la femme aimée, ce baiser pour lequel Tristan aurait donné tout ce qu'il possédait de plus cher au monde, l'infortuné

jeune homme devait-il jamais le rendre?...

— Merci, Louise, dit la marquise; maintenant j'espère.

Quelques secondes après, la porte de la chambre se referma, et le médecin demeura seul avec son malade.

X

— Eh bien! docteur, que pensez-vous de notre malade, à présent? disait le vicomte de Fenestrange à Hector Godard, en se promenant un matin avec lui dans le parc, à l'issue du déjeuner et en fumant un cigare.

— Ma foi, répondit le docteur, je vous avouerai franchement, entre nous, que j'avais toujours considéré l'art que j'exerce comme le plus conjectural qui soit au monde, après la politique pourtant...

— Eh bien! vous avez changé d'avis?

— Oui; puisque vous m'y forcez, je dois vous

dire que toutes les fois que les médecins et les politiques conjecturent quelque chose, il y a toute probabilité qu'il arrivera diamétralement le contraire. Exemple : Il y avait mille à parier contre un, pour toutes sortes de raisons pathologiques, dont je vous fais grâce, que Tristan succomberait à son mal, dans la nuit même où il a été frappé. Eh bien ! il s'est écoulé, depuis lors, quinze jours à peine, et le voilà aujourd'hui en pleine convalescence.

— Et à quoi, docteur, attribuez-vous une cure si inespérée?

— Parbleu ! d'autres vous diraient peut-être : A mon talent ! Moi, je vous répondrai tout simplement : Au hasard !

— Et moi qui ne suis ni médecin, ni sceptique comme vous, je vous dirai que j'attribue cette cure merveilleuse à l'influence d'un doux baiser de vierge et de deux beaux yeux qui sont venus compléter l'œuvre.

— Allons ! pour peu que vous y teniez, je présenterai un mémoire à l'Académie de médecine, pour démontrer que le plus sûr remède contre la fièvre pernicieuse consiste dans un baiser de vierge, et je demanderai l'insertion de ce remède dans la prochaine édition du *Codex*.

— Toujours railleur, cher docteur !

— Moi ! non certes pas ! Je suis pleinement de votre avis dans le cas qui nous occupe. Et, au fait, l'amour tue tant de monde ici-bas que, quand il sauverait par hasard un pauvre diable, il serait encore furieusement en reste avec l'humanité.

— Ainsi, vous considérez notre ami comme sauvé?

— Oh ! complétement.

— Et vous ne redouteriez pas pour lui les périls de quelque émotion plus ou moins violente?

— Diable ! que voulez-vous dire? Est-ce que cette drôlesse de Florentine reparaîtrait sur l'horizon ?

— Oh ! non, pas que je sache.

— Est-ce que cette jeune et charmante Vendéenne, qui nous a été d'un si grand secours, menacerait de se retirer ?

— Allons donc !

— Eh bien ! que me parlez-vous d'émotions pour mon malade? Je n'en connais pas d'autres qui puissent exercer sur lui une influence vraiment funeste.

— Vous m'en répondez, docteur?

— Je vous en réponds.

— Il suffit.

Et Fenestrange respira, comme si sa poitrine venait d'être dégagée d'un grand poids.

— J'ai à causer avec Tristan, ajouta-t-il, vous m'excuserez de vous fausser compagnie. Je suis bien aise de le voir, avant l'heure où Louise vient d'ordinaire; car alors il n'a plus d'yeux ni d'oreilles que pour elle.

Fenestrange se dirigea vers la chambre qu'occupait le jeune comte : celui-ci était levé, enveloppé dans sa robe de chambre et assis à une fenêtre, d'où l'on découvrait l'un des angles de la maison curiale. C'était le phare lumineux vers lequel ses yeux étaient incessamment fixés. Seulement ce n'était point, comme dans la fable si touchante d'Héro et Léandre, la jeune fille qui attendait son amant, c'était elle qui venait à lui, par un renversement de rôles que la maladie de Tristan expliquait suffisamment.

Comme s'il eût appréhendé de perdre un seul des mouvements de sa bien-aimée, ou même de ne pas la découvrir assez tôt, le malade tenait à la main un télescope, sous le prétexte fort plausible d'embrasser une plus grande étendue de paysage.

— Diable! dit Fenestrange en entrant, est-ce que tu étudies l'astronomie en plein midi?

Tristan rougit légèrement.

— Après cela, ajouta le vicomte, il y a, je crois, des astres qu'on ne peut voir qu'à cette heure-là.

Là-dessus, notre gentilhomme s'assit, et il y eut un silence.

Les deux interlocuteurs étaient respectivement embarrassés.

— J'ai quelque chose d'assez important à te dire, s'écria Fenestrange.

— Et moi aussi, dit Tristan.

— Comme cela se rencontre ! Eh bien ! parle, je te dirai ensuite ce que j'ai à t'apprendre.

—Non, je préfère parler après vous, mon ami.

— Comme il te plaira, mon garçon.

Un nouveau silence s'établit, suivi, de la part du vicomte, d'un gros soupir.

— Je vous écoute, reprit Tristan.

— Ouf! repartit Fenestrange qui, prenant enfin sa résolution, ajouta en forme d'exorde *ex abrupto :* Pourquoi ne m'as-tu pas laissé me battre à ta place avec le boyard ?

— Voilà une étrange question! Je vous l'ai dit alors, mon ami, et je vous le répète : est-ce que je pouvais laisser à qui que ce soit au monde le soin de venger l'insulte faite à ma mère?

Mais pourquoi me reparler de ce duel que tout me fait une loi d'oublier ?

— Parce que tu m'as enlevé, ce jour-là, l'unique occasion que je pusse jamais rencontrer d'expier une grande faute, un crime même.

— Un crime, que voulez-vous dire?

— Écoute, Tristan, depuis cette soirée fatale passée au restaurant de la *Maison d'Or,* tu m'as vu souvent sombre, embarrassé ; ce qui est tout à fait antipathique à mon caractère, à mes habitudes. C'est que j'ai là sur la conscience un poids qui m'étouffe et dont il faut que je me débarrasse. Oui, moi, presque un vieillard, j'ai un pardon à te demander à toi, jeune homme.

— Un pardon ! eh quoi ! auriez-vous par aventure découvert à ma mère le motif de ce duel?

— Non, grâce au ciel, ta mère ignore et ignorera toute sa vie, je l'espère, qu'elle a pu être compromise un instant par une misérable créature que tu as châtiée comme elle le méritait et de la façon la plus sensible pour une pareille drôlesse. Mais ce que je dois t'apprendre, c'est que cette lettre dont le prince a osé donner lecture...

— Cette lettre... eh bien ! ne l'avez-vous pas fait parvenir, par une voie indirecte, entre les

mains de ma mère, comme je vous l'avais demandé ?

— Oui, mais sais-tu qui avait livré cette lettre à Florentine?

— Non, le hasard, peut-être, ou plutôt quelque infâme larcin.

— Ni le hasard, ni un larcin, mon cher Tristan, mais une inexcusable imprudence, un criminel aveuglement, suite d'une ridicule fantaisie de vieillard qui se conduisait en jeune homme, et qui, pour expier sa conduite, aurait dû mourir de même. Tristan, le coupable est devant toi, il est à genoux, et il ne se relèvera pas que tu ne lui aies pardonné.

En parlant ainsi, Fenestrange s'était en effet agenouillé devant son jeune ami, qui, en proie à mille sensations pénibles, l'écoutait avec consternation.

— Oh! mon Dieu, s'écria Tristan, vous, le meilleur, le plus ancien de mes amis! C'est impossible! Je ne vous crois pas, je ne veux ni ne puis vous croire si coupable!

Fenestrange acheva de porter le jour dans l'âme de Tristan, en lui révélant tous les détails de son voyage avec Florentine, et il montra un repentir si profond et si sincère de ses torts, que le jeune comte, qui n'avait d'ailleurs que

trop appris à ses dépens toute la puisance des artifices de cette perfide enchanteresse, ne put s'empêcher d'ouvrir ses bras au coupable repentant. Aussi bien, s'il lui était pénible d'apprendre que l'imprudence de Fenestrange avait été la cause d'un scandale si terrible pour l'honneur de sa famille, il éprouvait un grand adoucissement à sa douleur, en songeant que toute réparation n'était pas impossible. Et puis, il aimait, et, il faut bien le dire, tout l'autorisait à penser qu'il avait cessé d'être pour Louise un objet d'aversion et presque d'épouvante. Or, il n'y a rien qui porte à l'indulgence comme une pareille situation de l'âme.

— A mon tour, s'écria-t-il, de vous faire ma confession !

— Oh ! pour celle-là, reprit le vicomte en souriant, je la devine d'avance, mon garçon, et je n'ai pas besoin, pour voir clair dans ton cœur, de l'aide d'un télescope.

— Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai résolu d'épouser Louise, et que je compte sur vous pour vaincre les scrupules de cette jeune fille et pour déterminer ma mère à consentir à mon bonheur.

— Diable !... diable !...

— Oh ! je sais d'avance tout ce que vous allez

me dire : qu'elle n'a ni fortune, ni naissance. Qu'importe, si j'ai assez de tout cela pour deux, et si elle y supplée d'ailleurs si bien par ce qu'on trouve trop rarement réuni, tous les talents qui charment la vie et toutes les qualités du cœur ! Hélas ! hélas ! si, au lieu de connaître Louise il y a trois mois à peine, je l'eusse connue avant Florentine, que de malheurs n'eussé-je pas évités ! que de larmes j'aurais épargnées à ma pauvre mère ! sans parler du bien de mon père que j'ai si follement dépensé et qui me resterait encore !

— C'est-à-dire que tu veux faire un mariage d'inclination, comme on disait de mon temps, et que tu veux me persuader que c'est un mariage de raison. A la bonne heure, mon garçon, ce n'est pas moi qui te jetterai la pierre, parce que j'ai fait à peu près de même que toi. Feu madame de Fenestrange n'était pas la nièce d'un curé, c'est vrai ; mais elle n'était ni noble ni riche, ce qui ne l'a pas empêchée d'être un modèle de fidélité. Ah ! mon garçon, je te souhaite une femme comme celle-là. Il est vrai que, nous autres mauvais sujets, je ne sais comment nous faisons ; mais il semble que nous exerçons sur le sexe une espèce de fascination, et je crois, ma parole d'honneur, que les femmes

aiment d'autant plus leurs amants ou leurs maris, qu'elles sont moins assurées de leur fidélité. On ne tient vraiment qu'à ce qu'on est menacé de perdre.

Tristan n'était nullement en disposition de se lancer dans la discussion d'une pareille thèse de casuistique amoureuse ; aussi s'empressa-t-il de ramener la conversation au but qu'il s'était proposé. Dans ce moment, d'ailleurs, une élégante américaine venait de franchir la grille du château, et Louise en descendait ; car la marquise, pensant bien en cela être agréable à son fils, n'avait pas voulu que les pèlerinages de la jeune fille au château s'accomplissent pédestrement ; et, malgré la résistance de Louise, il avait bien fallu qu'elle obéît.

— Regardez-la ! s'écria le comte qui était demeuré auprès de la fenêtre, et dites-moi si je n'ai pas raison de vouloir en faire ma femme !...

— Certainement ! dit Fenestrange, allons ! va pour le sacrement !...

Mais il ajouta tout bas, ne pouvant si promptement dépouiller le vieil homme :

— Ah ! si j'étais à sa place !...

Louise entra quelques instants après avec la marquise de Morvilliers et le docteur Hec-

tor Godard. Elle était charmante dans sa simple toilette, et il y avait dans ses yeux et sur toute sa physionomie une animation mêlée de je ne sais quelle grâce pudique qui lui prêtait mille séductions nouvelles.

Le comte se leva et tendit la main à sa mère d'abord, puis à Louise et au docteur. Ce dernier, après avoir retenu quelque temps la main de son malade entre ses doigts, s'écria :

— Allons, décidément, tout est pour le mieux, et je permets une petite promenade dans le parc, pour essayer les forces du malade.

La marquise eut une larme de joie, et pressa la main de sa jeune lectrice, en murmurant tout bas à son oreille :

— Je vous l'avais bien dit, Louise; oh! merci encore une fois!

Louise devint rouge.

— Qu'est-ce que vous dites donc tout bas? fit Tristan, qui n'était pas homme à négliger un seul des mouvements de la jeune fille; est-ce que vous conspirez contre moi?

— Tu le sauras plus tard, mon Tristan, dit la marquise, si Louise y consent pourtant.

Louise fit un signe de supplication.

— Allons, dit le comte, je vois que c'est à

mademoiselle Louise que j'ai affaire, et je crains bien dès lors de n'être pas assez bon avocat pour gagner ma cause.

— Essaye toujours, reprit Fenestrange. Que diable aussi, tu sais le proverbe : Qui ne hasarde rien, n'a rien.

— Avez vous des nouvelles de votre oncle, Louise? fit madame de Morvilliers.

— Oui, madame, j'en ai reçu ce matin même; il se porte bien, et annonce qu'il reviendra à la fin de la semaine prochaine.

Tristan tressaillit. Ce retour l'inquiétait instinctivement. Il se pencha à l'oreille du vicomte en lui disant :

— Vous savez ce que vous m'avez promis?

— Sois tranquille! reprit Fenestrange à voix basse.

Le lendemain matin, madame de Morvilliers entra la première dans la chambre de son fils.

— Le vicomte m'a tout appris, mon Tristan, lui dit-elle en l'embrassant. As-tu pu penser un seul instant que je m'opposerais à ton bonheur? Non. Aucun obstacle ne saurait venir de moi; mais es-tu bien sûr qu'il n'en vienne pas du côté de Louise? Cette jeune fille a une délicatesse et une fierté de sentiments poussées parfois jusqu'à l'extrême. C'est à toi de lui parler,

de la fléchir. Si quelqu'un doit réussir en cela, crois-en ta mère, c'est beaucoup plutôt toi que personne autre.

— Oh! ma mère, ma bonne mère, reprit Tristan, vous êtes toujours pour moi telle que je vous ai connue toute ma vie, et je vous remercie comme je vous aime, du fond du cœur. Quant à Louise, je sens toute la justesse de votre observation. Que voulez-vous? Cette jeune fille m'impose malgré moi. Je me reporte toujours par la pensée à ma première rencontre avec elle, à la porte de cette auberge du village d'Antony où je l'ai si grossièrement outragée, et je crains toujours qu'elle ne voie en moi le même homme. Il n'importe! Le moment est venu de la forcer à se déclarer. J'essayerai.

Quels éclats de rire auraient poussés à l'envi tous les lions des coulisses de l'Opéra, tous les *sportsmen* de Chantilly, s'ils avaient entendu le beau, le fringant vainqueur de la fière Florentine, l'élégant comte de Morvilliers, exprimer ainsi ses scrupules à l'endroit d'une petite orpheline, lectrice de sa mère et nièce d'un pauvre curé de la Vendée! C'est que l'amour véritable est toujours celui dont le Tasse a dit :

Brama assai, poco spera.

Quoi qu'il en soit, trois jours après l'entrevue de Tristan et de sa mère, voici ce qui se passa :

On avait dîné de bonne heure, conformément aux recommandations du docteur, afin que le jeune convalescent pût profiter des belles soirées du mois de juillet, sans pourtant prolonger ses promenades dans le parc après la nuit close. Le jour commençait à décliner un peu. Le soleil se couchait radieux dans un ciel sans nuages. Louise et Tristan s'étaient arrêtés dans le haut du parc, pendant que Fenestrange et la marquise continuaient leur promenade à peu de distance. Cette partie du domaine n'était séparée de la route que par un saut-de-loup qu'on avait ménagé, afin d'offrir aux yeux charmés des promeneurs l'un des plus délicieux points de vue qu'il soit possible d'imaginer. En effet, on apercevait de là une de ces belles vallées vendéennes toutes luxuriantes de verdure et de végétation, avec un cours d'eau traversant une prairie où paissait un magnifique troupeau de vaches.

Louise, sur la demande de madame de Morvilliers, avait consenti à dessiner ce point de vue, et ce jour-là même elle avait promis d'achever son travail. Elle s'était mise à l'œuvre en conséquence, et Tristan, assis auprès d'elle,

admirait l'art infini avec lequel la jeune fille accomplissait une œuvre aussi compliquée. Lorsqu'elle eut terminé sa tâche, le jeune comte lui dit :

— A qui destinez-vous ce dessin, mademoiselle?

— Mais vous le savez, monsieur, répondit-elle, c'est à madame de Morvilliers, qui a bien voulu me le demander pour son album.

— Vous ne voulez donc rien me donner à moi?

— Je vous ai donné tout ce que je pouvais vous donner.

— Quoi donc?

— Il ne vous en souvient pas?

— Vous allez me trouver bien ingrat. Je ne m'en souviens pas. Ne pourriez-vous m'aider un peu?

— Volontiers... C'était le soir même de votre arrivée... Un soir bien triste, n'est-ce pas?

— Oh! ne parlez pas ainsi, mademoiselle, d'une soirée dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. N'est-ce pas ce soir-là que vous m'êtes apparue, au milieu de mon agonie, comme mon ange gardien? N'est-ce pas ce soir-là que vous m'avez arraché des mains de la mort? Je vous devais déjà ma régénéra-

tion morale, mademoiselle, je vous dois la vie à présent. Est-ce là ce que vous vouliez dire tout à l'heure ?

— Oh ! non pas !

— Qu'est-ce donc alors ?

— Demandez à votre mère.

— Que vous êtes cruelle !

— Peut-être est-ce un tout autre reproche qu'on aurait à me faire ; et si mon oncle savait jamais... ce qui s'est passé... je crains fort qu'il ne me refusât l'absolution.

— Vous me mettez à la torture, ô le plus adorable des sphinx !

— Eh bien ! j'ai pitié de vous. Vous me demandiez un dessin tout à l'heure. Tenez, si vous voulez me promettre de ne pas regarder ce que je ferai, je suis prête à vous complaire. Mais ce sera un dessin pour vous seul, entendez-vous ?

— Oh ! que vous êtes bonne ! Je promets tout ! s'écria Tristan que ces dernières paroles avaient enivré.

— Et vous, reprit la jeune fille en préparant ses crayons, qu'allez-vous faire pendant ce temps-là, puisqu'il est bien convenu que vous ne regarderez pas ?

— Moi ! je ne sais pas dessiner, malheureu-

sement. Autrement j'eusse essayé de faire votre portrait. Je vais écrire.

— Eh bien! c'est le meilleur moyen de ne pas me gêner. Travaillons chacun de notre côté.

Au bout d'un quart d'heure environ, Tristan dit à Louise :

— Mademoiselle, votre dessin avance-t-il?

— Oh ! répondit-elle, c'est une simple esquisse ; encore quelques coups de crayon et j'ai terminé. Et vous?

— Moi, j'ai écrit ce que j'avais à écrire. Voulez-vous en prendre lecture?

— Bien volontiers.

La jeune fille lut ce qui suit :

« A Louise. »

— C'est donc une lettre que vous m'adressez, dit-elle en s'interrompant, en vérité je ne sais si je dois...

— Oh! lisez! je vous en prie.

— Non, je préfère que vous lisiez vous-même.

Tristan lut d'une voix émue le quatrain suivant qu'il venait de composer :

« A l'heure où le jour tombe, où tout objet s'efface,
« Dieu lui-même nous dit de prier ou d'aimer.

« Louise, le jour tombe, à vos pieds que j'embrasse,
« Je prie... Oh ! dites-moi que vous voulez aimer !... »

Et, comme la jeune fille interdite, palpitante, baissait les yeux et se taisait sous le poids des émotions qui venaient de s'emparer d'elle, Tristan reprit timidement :

— Vous ne répondez pas?... Vous aurais-je offensée encore? Oh! croyez-le bien, ce n'est pas mon intention; mais, depuis cette soirée où, pour la première fois, j'ai osé vous parler de mon amour et où vous m'avez repoussé si cruellement, je me suis demandé bien souvent comment je pourrais vous en parler encore. C'est ainsi que l'idée m'est venue, tout à l'heure, d'associer, dans ces vers que vous venez d'entendre, deux mots qui résument si bien toute l'existence des femmes, deux mots qu'en vous voyant je retrouve incessamment dans mon âme et sur le bord de mes lèvres : « Prier, aimer » ; ces deux mots, vous les accueilliez presque avec raillerie; il y a un mois, à la même heure, à Paris, dans l'hôtel de ma mère. Serez-vous encore aujourd'hui sourde au plus ardent de mes vœux? Louise, répondez-moi, je vous en supplie.

Pour toute réponse, Louise plaça dans les

plis de son corsage les vers que lui offrait Tristan, puis elle lui tendit à son tour le papier sur lequel elle venait de tracer rapidement au crayon l'esquisse d'une scène qui avait décidé du destin de sa vie.

Cette esquisse représentait deux têtes au trait, dont la ressemblance était frappante. L'une était celle de Tristan couché sur son lit de mort, l'autre était celle de Louise imprimant sur le front glacé du moribond son premier baiser.

— Ah! Louise! s'écria le comte en se précipitant à ses genoux, ce baiser auquel je dois la vie et, avec la vie, le bonheur de vous aimer, d'être aimé de vous... car vous m'aimerez à présent, n'est-ce pas?... ce baiser, par grâce, laissez-moi vous le rendre!

. . . .

A ce moment, un éclat de rire presque sauvage retentit sur la route, de l'autre côté du saut-de-loup. Tristan et Louise en tressaillirent jusqu'à la moelle des os. Une femme à cheval, en costume d'amazone, dardait sur les deux amants un regard de vipère. Cette femme donna à sa monture un vigoureux coup de cravache et partit au grand trot.

C'était Florentine!...

XI

La chaumière de Landry, le garde-chasse, était située (le lecteur le sait déjà) à quelque distance du château de Fenestrange et à l'une des portes du parc. Le soleil venait de se lever et semblait incendier le chaume de la toiture ; ses premiers rayons, tamisés dans le feuillage de la vigne qui serpentait devant les carreaux étroits et enfumés de la fenêtre, pénétraient au sein de l'humble demeure et y éclairaient quelques meubles grossiers en bois de chêne, les por-

traits de Charrette et de Lescure, une image de faïence coloriée, représentant la Vierge, et le vieux fusil de munition qui avait servi dans les guerres de la Vendée.

Le jour naissant n'avait réveillé chez Landry, comme d'habitude, que des pensées de piété et l'amour du travail. Après avoir fait ses prières, il s'était mis à fourbir le fusil de chasse dont son maître lui avait fait cadeau, en 1832, pour remplacer celui qui reposait maintenant, appendu au-dessus de la cheminée, à la fois comme un symbole et un trophée de l'antique chouannerie. Tout à coup le trot précipité d'un cheval se fit entendre à peu de distance; le cheval s'arrêta brusquement devant la chaumière, et, quelques secondes après, une main levait familièrement le loquet de la porte, et le vicomte de Fenestrange entrait sans façon chez son ancien serviteur.

Landry s'inclina respectueusement; le vicomte lui serra cordialement la main et se jeta sur l'unique fauteuil qui se trouvait dans la cabane.

— Bonjour, mon vieux Landry, s'écria-t-il, c'est encore moi qui viens te surprendre. Je suis parti à cheval, avant le jour, du château de Morvilliers où j'habite depuis quelque temps. J'at-

tends des amis aujourd'hui. Il faut que tu m'aides à les bien recevoir et à leur prouver que l'hospitalité n'a pas dégénéré chez les Fenestrange!.. Tu m'aideras avec plus de plaisir que jamais à leur faire bon accueil, quand tu sauras que tu vas voir la marquise de Morvilliers, dont tu m'as entendu parler d'ancienne date, et son fils, que tu ne connais pas encore : un charmant cavalier, ma foi! qui vient d'être bien gravement malade et auquel nous faisons faire aujourd'hui une promenade de convalescence en l'amenant au château de Fenestrange; c'est sa mère qui s'est chargée de lui : il vient avec elle dans sa voiture; car il n'aurait pu supporter une si longue course à cheval. La marquise et son fils sont pour moi une famille; je veux finir ma vie avec eux, et avec une autre personne encore.

La physionomie de Landry s'éclaira à ce dernier mot comme s'il avait attendu cette mystérieuse addition du vicomte.

— Mais cette personne, reprit Fenestrange, je ne l'attends pas aujourd'hui.

— Ah! tant pis! fit naïvement Landry.

— Tiens, tu la regrettes comme si tu la connaissais! reprit Fenestrange.

Landry allait ouvrir la bouche pour expliquer au vicomte le sens de son exclamation, mais cette

discrétion qui scellait pour ainsi dire chez lui le dévouement, l'empêcha d'insister, et le vicomte, sans y faire autrement attention, lui demanda du feu pour allumer son cigare.

— Mon cher Landry, continua-t-il, mes hôtes arriveront après déjeuner ; mais lorsqu'ils auront parcouru le château et le parc, ce qui leur prendra une grande heure au moins, je les ferai sortir par ici... Prépare-leur du lait et des fraises pour deux heures... la halte obligée avant d'aller parcourir les environs.

Landry n'avait pas besoin de répondre à son maître; mais si Fenestrange eût songé à l'observer, il eût deviné facilement chez l'honnête serviteur le désappointement d'une confidence espérée et refusée; désappointement où avaient plus de part, à coup sûr, les mécomptes du dévouement déçu que le dépit de la curiosité avortée.

Quoi qu'il en soit, Fenestrange, après avoir allumé son cigare et exprimé ses intentions, serra de nouveau la main du vieux garde-chasse, et, remontant sur son cheval qu'il avait attaché à la porte de la chaumière, il s'éloigna.

Une heure après, au moment où Landry rentrait avec les éléments de la collation qu'il devait offrir aux hôtes de son maître, il avisa une jeune femme, la tête couverte d'un ample chapeau de

paille et qui paraissait promener sur la route un regard interrogatif.

Landry n'y fit pas autrement attention ; mais, quelques instants après, cette même jeune femme se présentait à la porte de la cabane du garde-chasse, et ôtant avec un sans-façon qui semblait lui être habituel, l'ample chapeau qui la garantissait des ardeurs du soleil, elle offrit aux yeux de Landry des traits qui ne lui étaient pas inconnus ; toutefois ce dernier eut d'abord quelque peine à mettre ce qu'il voyait d'accord avec ses souvenirs ; car, au lieu de cette magnifique chevelure fauve qui repliait précédemment sur le sommet de cette tête séduisante ses spirales dorées, il ne retrouvait plus qu'une titus écourtée, qui pouvait à peine, çà et là, faire onduler quelques boucles naissantes.

Landry, dès qu'il reconnut la jeune femme, sembla vouloir attacher sur elle un regard d'affectueux respect et de dévouement presque passionné ; toutefois l'indécision qui restait encore empreinte dans ce regard même prouvait qu'il doutait de ce qu'il croyait deviner et de ce qu'il désirait tant.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, mon ami ? dit la jeune femme.

— Oh ! si fait, mademoiselle, répondit le

garde-chasse d'un ton mystérieux ; c'est mademoiselle qui est venue au château, il y a tantôt un mois, avec M. le vicomte.

— Allons, je vois que vous avez de la mémoire, reprit vivement la jeune étrangère, dans laquelle le lecteur aura sans doute déjà reconnu une personne qui a joué un grand rôle dans ce récit, l'artificieuse Florentine. Vous permettez, mon ami, que je vienne me reposer sous votre toit, après une promenade matinale ?

— C'est bien de l'honneur pour moi, mademoiselle... D'ailleurs, n'êtes-vous pas ici chez vous ?

Florentine, à ces derniers mots, se mit à considérer son interlocuteur avec un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au plus profond de son âme ; puis elle répondit avec insouciance et en souriant légèrement :

— Peut-être !..

Cette audacieuse déclaration, bien que lancée sous une forme dubitative, était-elle chez Florentine un pur et simple mensonge, ou bien croyait-elle facilement pouvoir ressaisir son empire sur Fenestrange, malgré le juste mépris avec lequel elle avait été traitée par lui ?... C'est là ce qu'il était assez difficile de décider, la fausseté comme l'outrecuidance étant également dans le caractère de Florentine.

Quoi qu'il en soit, la physionomie de Landry s'éclaira à cette parole, comme à une révélation décisive.

— J'en étais bien sûr, murmura-t-il. M. de Fenestrange va être bien content, ajouta-t-il tout haut, lui qui ne vous attendait pas aujourd'hui.

— Il vous a donc parlé de moi ? reprit Florentine.

— Sans doute, repartit Landry ; et comment ne m'en aurait-il point parlé ?... Oh ! j'avais bien deviné, moi... la première fois que vous êtes venue avec lui. Par mon saint patron, vous devez être la première personne qu'il désire conduire au château de Fenestrange.

Florentine sentit se réveiller en elle tous ses instincts de curiosité avide et de vengeance encore inassouvie, en pressentant quelque grave révélation qui deviendrait une arme entre ses mains.

— Et quand il m'a dit que madame la marquise de Morvilliers devait venir aussi aujourd'hui, continua Landry tout joyeux, je n'ai pas dû conserver le moindre doute ! Mais je vous parle de cela, ajouta-t-il avec embarras, et je ne sais si cela convient à M. de Fenestrange.

— Vous pouvez continuer, reprit Florentine

avec aplomb, il m'a instruite de tout, et spécialement de ce qui concerne madame de Morvilliers.

C'était là, surtout, ce que Florentine, on le comprend , désirait savoir.

— Il vous a tout dit ?... Au fait, reprit Landry, votre mère a, Dieu merci, assez expié sa faute !... Pauvre femme ! Elle a failli en mourir ! Ah ! vous devez bien l'aimer !

Florentine savait déjà, par la lettre qu'elle avait soustraite et livrée à une si scandaleuse publicité, qu'une liaison avait existé entre madame de Morvilliers et le vicomte de Fenestrange, et qu'une fille était née de cette liaison... Il lui était facile de voir que Landry la prenait pour cette enfant... L'excursion de Florentine au château, seule avec le vicomte , les allusions que ce dernier venait de faire devant Landry à une personne qu'il n'avait pas nommée et qui n'était autre que Louise, tout avait contribué à entretenir l'erreur du digne serviteur.

Il s'agissait maintenant pour Florentine de savoir ce que pouvait être devenue l'enfant issue de la liaison du vicomte et de la marquise. Or, si étrange que fût le jeu du sort dont elle désirait la réalisation , sa haine le lui faisait voir d'avance accompli.

— Oui... je savais tout, reprit-elle en pesant chacune de ses paroles, et en observant l'effet qu'elles produisaient sur Landry ; et l'ecclésiastique qui m'a élevée m'a dit quel respect je devais conserver pour madame de Morvilliers, pour ma mère... à qui *il* m'a enfin amenée et que j'ai pu embrasser à Paris.

— Oh ! s'écria Landry, c'est donc pour cela que M. de Fenestrange, quand je l'ai revu après cette longue absence, ne m'a pas demandé des nouvelles de la pauvre enfant qu'il avait laissée mourante, entre les mains de ma femme, c'est qu'il s'était déjà informé de son sort et qu'il avait été rassuré. Ah ! nous vous avons bien crue morte dans ces temps terribles ; mais quand je suis revenu au bout d'un an, que j'avais aidé M. le vicomte à se cacher et à s'embarquer... ma femme m'a dit, sous le sceau du secret : « Elle existe encore, cette chère enfant ! » Depuis, quand ma pauvre Simonne est morte, M. l'abbé Saturnin, qui était anciennement curé de cette paroisse, est venu vous chercher et s'est chargé de vous. J'ai su dans ces derniers temps, car je m'en suis informé dans le pays, après que j'ai eu revu mon maître, que M. l'abbé Saturnin avait été conduire à Paris, chez madame de Morvilliers, la jeune fille qu'il avait élevée... Alors, je

n'ai plus douté de rien, et cette jeune fille, c'est bien vous !

— Moi-même ! reprit Florentine avec une explosion de vengeance triomphale que le pauvre Landry prit pour le cri de la vérité.

— Vous êtes donc la fille de mon maître, le dernier rejeton de la maison de Fenestrange !.. répétait le digne serviteur. Mon Dieu ! je puis mourir... je suis sûr que cette noble descendance ne s'éteindra pas.

Et des larmes abondantes ruisselaient sur les joues ridées du vieux garde-chasse. Il s'agenouilla devant Florentine, et, de ses mains tremblantes, prit sa robe, qu'il porta à ses lèvres.

Florentine ne voyait même pas l'émotion touchante, l'attendrissement pieux du vieillard ; elle était toute à sa haine, que le hasard satisfaisait au delà de ses espérances.

— Écoutez, dit-elle à Landry, toujours agenouillé et défaillant presque de joie, il ne faut pas dire encore à madame de Morvilliers et à M. de Fenestrange que je suis ici.

— Je comprends, répondit Landry, c'est une surprise que vous voulez leur faire... Oh ! je ne vous trahirai pas, soyez tranquille, car je suis sûr que plus votre présence sera inattendue, plus elle leur fera plaisir.

— Donc, pas un mot ! reprit Florentine, en rejetant son large chapeau de paille sur sa tête et en recommandant encore le silence à Landry d'un doigt posé sur ses lèvres.

Et elle s'éloigna.

Le pauvre Landry la suivit des yeux, et, se reportant aux souvenirs qui le rattachaient au passé du vicomte, tout son cœur se fondit en allégresse et en douces illusions.

Deux heures sonnaient au rustique coucou de la chaumière, que madame de Morvilliers, appuyée sur le bras de Fenestrange, et suivie de son fils, entrait dans la cabane de Landry.

A la vue de l'ambigu improvisé par le vicomte, la marquise et Tristan se récrièrent sur le bon goût de cette hospitalité villageoise.

Mais ce qui faisait plus de plaisir encore à la marquise que cette délicate attention de son vieil ami, c'était la physionomie heureuse de Tristan ; la pâleur que lui avait laissée sa maladie commençait à se tempérer d'une teinte rosée, et la gaieté lui revenait en même temps que la santé. Tout trahissait, en un mot, chez l'héritier des Morvilliers les joies intimes de l'amour heureux.

Pendant que tous trois prenaient leur part de la collation champêtre, la marquise suivait avec une indicible effusion de cœur les mouvements

si résolus et si joyeux de Tristan, et Fenestrange, devinant sa pensée, lui répétait tout bas de temps à autre cet apophthegme :

— C'est un grand médecin que l'amour !

— Il tue quelquefois ! répondait la marquise en se reportant aux épreuves du passé.

— Eh bien ! disait Fenestrange, revenant aux plaisanteries qui ont été du domaine usuel de tous les temps, raison de plus pour qu'il soit un grand médecin !

Le repas achevé, on voulut faire continuer à la marquise sa promenade ; mais elle était déjà fatiguée, et, se refusant obstinément au désir de ses convives, qui voulaient la ramener au château, elle exigea que Fenestrange, en compagnie de Tristan, payât quelques instants de plus dans le parc tribut aux habitudes du cigare. Il fut convenu que Tristan viendrait reprendre sa mère ; la marquise demanda à se reposer dans le grand fauteuil de Landry, où elle s'installa ; elle n'avait pas besoin de compagnie ; son bonheur était là, qui restait pour lui parler, et elle savait que cet inépuisable interlocuteur ne se fatigue pas.

La marquise, demeurée seule, se demandait si elle avait mérité tout ce bonheur ; si les secrets ensevelis dans son passé (on sait qu'elle avait

ignoré la cause du duel de son fils), lui permettaient d'accepter cette félicité si pure qui ne devrait couronner que les consciences irréprochables... Le sentiment même de ses fautes accroissait pour elle le bien-être intime qu'elle ressentait de ses préjugés nobiliaires sacrifiés à Louise, de l'expiation qu'elle avait fait accepter à cette noble jeune fille !... enfin, à voir son fils si heureux de ce qu'elle avait su mépriser toutes les considérations mondaines, pour assurer la joie et la sécurité de toute sa vie, elle se demandait comment elle avait pu hésiter si longtemps entre le néant de pareils obstacles et les sublimes récompenses du résultat.

Il semblait à la marquise que son cœur allait éclater sous l'enivrement de pareilles pensées, lorsqu'un léger bruit, comme un frôlement de robe, attira son attention du côté de la porte ; elle tourna les yeux, et aperçut sur le seuil Florentine, dont la chevelure tailladée encadrait étrangement la figure pâle de haine. La courtisane dardait sur elle le regard fixe et mortel du serpent mutilé qui va épuiser sur sa victime le reste de son venin.

La marquise pâlit et n'eut même pas la force de se soulever sur le fauteuil de Landry.

— Vous me trouvez sans doute bien de l'au-

dace, madame, d'oser paraître devant vous, dit Florentine avec une humilité calculée qui devait faire mieux jaillir sa vengeance en la comprimant d'abord; et si vous me reconnaissez encore après le traitement que j'ai dû subir de la main de votre fils, vous devez vous demander comment une de ces créatures dont le nom est une dérision, dont la seule présence est un opprobre, peut encore affronter le regard de la marquise de Morvilliers... une grande dame dont la conscience est aussi pure que son nom est éclatant; qui n'aurait jamais exposé un époux aussi haut placé, un fils héritier d'un nom aussi illustre, à rougir l'un devant sa femme, l'autre devant sa mère... Aussi, croyez, madame, qu'il a fallu un motif bien impérieux pour me décider à braver toute la honte qui doit, sans doute, résulter pour moi d'une pareille entrevue; il n'a fallu pour moi rien moins que le désir de vous épargner un grand malheur, plus qu'un malheur, un tourment qui doit vous être bien inconnu, le remords! Veuillez donc écouter, madame, la révélation que j'ai dû me résoudre à vous faire.

La marquise ne répondait pas, dominée toujours par une sorte d'effroi magnétique, comme l'oiseau devant le reptile; elle comprenait qu'elle

était arrivée à l'heure de la solennelle expiation vaguement redoutée jusqu'alors par sa conscience.

— Votre fils, reprit Florentine avec son calme impitoyable, m'a longtemps aimée!... Mais vous avez compris enfin que le représentant d'une race illustre ne pouvait demeurer enchaîné toute sa vie à une créature perdue! Vous l'avez aidé à briser ces liens indignes, vous avez vous-même pris soin de concentrer ses affections sur une autre personne; et voyez jusqu'où avait pu aller la calomnie!... on disait que de vos nobles mains vous aviez ménagé vous-même une maîtresse à votre fils.

Ici Florentine s'arrêta pour calculer la profondeur des coups qu'elle avait portés à la marquise : mais celle-ci subissait, muette et presque insensible, les affronts de cette dégradante ironie... Elle les entendait à peine, elle n'avait qu'une préoccupation, le désir mêlé d'épouvante d'être tirée de l'horrible incertitude où elle se débattait sous les révélations de la courtisane.

— C'était une bien grande calomnie dont on avait osé souiller votre nom, madame, reprit-elle, car vous venez de prouver que, dédaignant tous les vains préjugés de la naissance, vous ne craigniez pas de donner le nom antique des Mor-

villiers à une pauvre fille inconnue ; ce n'est pas moi, à coup sûr, madame la marquise, qui aurais été vous faire reproche de l'obscurité de la jeune fille qui entre aujourd'hui dans votre famille, et de tout ce que peut voiler l'incertitude de sa naissance, si un hasard, hasard bien étrange sans doute, ne m'avait mise à même de soupçonner que cette jeune fille ne peut être la femme de M. Tristan de Morvilliers.

— Eh ! pourquoi donc? dit la marquise haletante.

— Pourquoi? reprit Florentine en martelant à dessein chacune de ses paroles, parce qu'elle est sa sœur!... Oh! pas pour le monde, il est vrai, reprit-elle en voyant chez la marquise un mouvement de dénégation désespérée ; lorsque les femmes d'un haut rang se laissent aller à quelque faiblesse, lorsqu'un enfant est né de quelque caprice couvert par les priviléges de leur rang, elles ne l'élèvent pas, elles l'abandonnent jusqu'au moment où Dieu, qu'elles vont prier si assidûment en public, leur ramène cet enfant qu'elles ne voulaient plus voir...

— Cette enfant! que me parlez-vous de cette enfant? cria la marquise en se dressant convulsivement sur son fauteuil et entraînée par la violence de ses émotions contradictoires, qui

évoquaient à la fois toutes les douleurs, toutes les fautes, toutes les affections de son passé, sou levée pour ainsi dire tout entière par cette joie imprescriptible d'une mère retrouvant son enfant, et l'embrassant encore à travers toutes les souillures dont l'a flétri sa naissance illégitime, mais en même temps déchirée par l'avortement de toutes les espérances où se rattachait le bonheur de son fils. Cette enfant!... répétait-elle!... Louise! Ce serait... Mais non! cria-t-elle dans un dernier paroxysme où les tourments de la mère abdiquaient toute la pudeur de la femme!... Non! ma fille est morte!...

— Vous le croyez, madame... mais ce brave homme qui habite ici, ce Landry m'a fait comprendre que M. de Fenestrange... — nierez-vous qu'il soit le père de cette enfant?..— a cru devoir vous annoncer sa mort, parce que cette enfant, au moment de son départ, était dans un état désespéré; mais elle a survécu... c'est bien l'enfant qui a été élevée par l'abbé Saturnin... c'est bien la jeune fille qui vous a été ramenée par cet ecclésiastique... peut-être avec une arrière-pensée que vous devez apprécier maintenant; c'est bien celle que vous alliez donner dans quelques jours pour femme à M. Tristan de Morvilliers!

La marquise, qui avait parcouru depuis quelques instants la chambre avec une rapidité que sa faiblesse habituelle ne lui eût pas permise sans l'agitation fébrile qui la dominait, retomba, à cette terrible révélation, comme inanimée dans le fauteuil où Florentine l'avait trouvée.

— Et maintenant, reprit la courtisane, croisant les bras, dépouillant tout ce respect affecté où s'aiguisait sa vengeance, s'installant, pour ainsi dire, dans son triomphe avec un orgueil impudent, maintenant, mesdames du haut rang, irez-vous encore nous jeter la pierre, à nous filles de rien, qui n'avons pas vos splendides manoirs patrimoniaux pour y cacher nos amours adultères ? Nous qu'on foule du talon dès qu'on ne nous entoure plus de ses bras ; nous qu'on a le droit de marquer au front d'un stigmate d'infamie, comme si nous n'étions pas des femmes, comme si la loi ne pouvait descendre jusqu'à nous protéger ; nous les impures, les courtisanes, quand des enfants naissent de nos faiblesses, nous les gardons, nous les avouons, nous les élevons, et du moins, de cette façon-là, nous ne nous exposons pas à les faire rencontrer un jour, à les faire s'aimer sans se connaître, à faire épouser le frère et la sœur !...

La marquise balbutiait des mots sans suite,

dépourvus de sens ; ses lèvres tremblaient, ses dents claquaient, une écume blanchâtre apparaissait sur ses lèvres, symptômes terribles de ces tempêtes intérieures qui dévastaient la frêle organisation de la malheureuse mère !

Florentine allait continuer, implacable... mais sa bouche, à peine rouverte, se ferma brusquement et la parole expira sur ses lèvres !... Un bras terrible l'avait saisie et clouée accroupie sur le sol en la ployant en deux.

— A genoux, misérable ! à genoux devant ma mère que tu oses insulter de ta présence ! criait d'une voix terrible Tristan entré tout à coup. A genoux, pour demander pardon, à moins que tu n'aimes mieux que ce soit pour ta dernière prière !

— Arrêtez ! arrêtez ! mon fils, dit la marquise avec effort en étendant vers Tristan un bras suppliant. Arrêtez ! ne faites point de mal à cette femme !... Ce n'est plus elle qui est coupable envers vous, c'est moi ! Le mal qu'elle vous a fait, mon fils, il n'existe plus, il est réparé... Mais le coup terrible qui va briser votre avenir, c'est à moi seule que vous devez le reprocher... c'est moi seule que vous devez maudire !

Les mains crispées de Tristan, qui avaient saisi à la fois et les vêtements et l'épaule de Flo-

rentine, et qui broyaient la courtisane de leur pression, se détendirent machinalement sous l'effroi des cruelles révélations que la marquise faisait entrevoir à son fils.

Florentine, toute meurtrie, presque brisée, vaincue par la douleur si elle restait inaccessible aux remords, put se relever et se traîner jusqu'à un escabeau, à l'extrémité de la pièce.

— O mon fils! mon fils! j'ai pourtant bien pleuré ma faute ! s'écria la marquise en éclatant en sanglots, et tout devait excuser devant Dieu un cœur qui n'avait pu rencontrer de bonheur et d'amour dans un mariage imposé !... Le veuvage, la solitude au fond d'une province, me livraient sans défense, sans conseils, aux séductions d'un amour qui puisait de la force même jusque dans les obstacles qui auraient dû me le faire repousser !.. L'homme qui en était l'objet et qui en était digne, me reprochait de me faire une arme d'un mariage qui l'avait précédemment enchaîné... Il m'accusait de repousser une passion qui ne pouvait se parer à mes yeux du prestige de son nom et de sa fortune... Oh ! tout semblait réuni pour me perdre !... Et j'avais cru pourtant depuis lors, que dix-huit années d'une vie irréprochable, consacrée uniquement à tous les devoirs, souvent vouée aux inquiétudes, aux

souffrances de la maternité, que tant de prières que j'avais adressées au ciel, que toutes celles que j'avais sollicitées parmi des malheureux toujours soulagés par mes soins, que ces remords éternels qui, souvent, devant toi, mon fils, m'ont fait si douloureusement hésiter à approcher mes lèvres de ton front ; j'avais cru que tout cela m'aurait obtenu grâce devant Dieu !... Non !... il faut, tôt ou tard, que l'expiation s'accomplisse ! mais cette expiation, elle est plus implacable, plus terrible que jamais je n'aurais dû la redouter... Mon fils ! Tu allais être enfin heureux avec la jeune fille que tu as choisie... qui était digne de toi, que tu as payée par tant d'épreuves et de souffrances ! Eh bien ! tu ne peux pas l'épouser !... car cette jeune fille... elle est ta sœur !

Un nuage passa sur les yeux de Tristan ; il chancela et s'appuya sur le fauteuil d'où sa mère venait de se lever ; dans l'exaltation à laquelle il était en proie, un froid sépulcral semblait avoir passé dans les veines de l'infortuné ; il en était à ce point où l'homme, las de combattre le malheur, renonce à la lutte, semble s'affaisser sur lui-même, et prend l'excès de son découragement pour la mort qu'il espère.

Tristan ne demanda pas un mot d'explication

à sa mère... Quand même sa raison aurait pu lui permettre encore d'espérer, son cœur n'en aurait pas eu la force.

— Nous sommes donc à jamais condamnés et maudits !... murmura-t-il ; il n'y a qu'elle qui sera heureuse, ajouta-t-il en étendant sa main vers Florentine, comme une dernière et impuissante réprobation.

— Heureuse ! dit celle-ci avec toute l'amertume de la haine assouvie dans le vide ! heureuse, moi !... Ah! cria-t-elle avec emportement, presque avec envie, ton existence, à toi, au sein de ta famille, ce sera encore la consolation dans la douleur!... La mienne, ce sera l'enfer dans le plaisir !

Et Florentine s'éloigna, laissant madame de Morvilliers agenouillée devant son fils tombé comme foudroyé dans le fauteuil du vieux garde-chasse, et couvrant les deux mains inertes de Tristan de baisers et de larmes !

XII

De retour dans sa paroisse, après avoir pieusement accompli le temps de la retraite à l'évêché, le vieux curé était assis dans la salle basse de son presbytère, accoudé sur l'un des bras de son grand fauteuil de cuir, et tenant une lettre à la main. Louise était auprès de lui sur un escabeau, dans l'attitude la plus délicieusement câline qu'il soit possible d'imaginer. Le vieux chien Toby dormait couché à leurs pieds.

— Vous le voyez, mon bon oncle, disait la jeune fille, il s'est passé de bien grandes choses

pendant votre absence. Vous m'aviez laissée triste et les yeux et le cœur pleins de larmes; vous me retrouvez le sourire sur les lèvres et toute rayonnante de joie. Cette lettre que madame la marquise de Morvilliers m'avait remise pour vous avant son départ pour le château de M. de Fenestrange, où elle est allée passer la journée avec son fils, et toutes les explications que je viens de vous donner à l'appui, ne me laissent plus rien à vous apprendre. Maintenant, c'est à vous de parler, mon bon oncle, c'est à vous de me dire que vous consentez à accueillir la demande qui vous est faite par madame de Morvilliers. C'est la confirmation de mon bonheur que j'attends de votre bouche.

Le curé, après avoir gardé le silence pendant quelques instants, hocha mélancoliquement la tête ; puis il répondit :

— Sans doute, la demande de madame la marquise de Morvilliers m'honore infiniment, ainsi que toi, ma chère Louise; mais je ne veux pas te le cacher, elle me peine encore plus profondément. Le bonheur dans le mariage est d'ordinaire, avant toutes choses, fondé sur l'égalité des conditions entre l'époux et l'épouse. Or, comment cette égalité pourrait-elle exister à aucun titre entre un jeune homme noble et ri-

che, élevé dans le luxe et les plaisirs, et une jeune fille pauvre, sans famille, qui ne doit le bienfait de l'éducation qu'elle a reçue, dans un couvent, qu'à l'esprit charitable des bonnes religieuses?

— Mais, mon oncle, répliqua Louise avec empressement, M. de Morvilliers m'aime tant! Est-ce que cela ne rapproche pas bien des distances? Est-ce que vous-même ne m'avez pas dit et redit bien souvent que tous les hommes sont égaux ici-bas?

— Oui, ma fille, égaux devant Dieu sans doute, mais dans le monde nullement. Ce grand mot d'égalité qu'on affiche sur les murs, en temps de république, n'est qu'un grand mensonge, et je te crois trop sensée, je te sais trop bonne Vendéenne, d'ailleurs, pour ajouter foi à de pareilles sornettes. Maintenant, que M. de Morvilliers ait une vive affection pour toi. Seigneur, mon Dieu! je n'en doute nullement; mais M. de Morvilliers est homme, et tous les hommes sont changeants. Cette affection, tu risques d'autant plus de la perdre promptement, qu'elle est peut-être plus déréglée. Alors, que vous restera-t-il à tous deux? A lui, un amer repentir; à toi, des regrets qui ne s'éteindront qu'avec ta vie. Ma chère Louise, crois-

moi, prie la sainte Vierge de t'assister, et renonce à un pareil mariage!

— Ah! mon oncle, mon bon oncle, prenez pitié de moi! Je sens que si je ne puis appartenir à M. de Morvilliers, j'en mourrai de chagrin.

Un sourire plein de tristesse effleura les lèvres du prêtre, qui reprit aussitôt.

— Que de fois, ma pauvre enfant, dans le cours de ma longue carrière sacerdotale, j'ai entendu retentir cette phrase à mon oreille! Eh bien! faut-il te le dire? aucune de celles qui se sont exprimées ainsi devant moi, au tribunal de la pénitence ou ailleurs, n'a réalisé ce lugubre pronostic. C'est se défier de la miséricorde divine, ma chère Louise, que de parler ainsi, et c'est là un gros péché et une grosse erreur; car la miséricorde divine est infinie.

— Hélas! mon oncle, je vous crois, je veux vous croire tout au moins; mais si vous saviez combien toutes vos paroles m'affligent, vous qui êtes si bon pour moi, vous me les épargneriez, j'en suis sûre. Tenez, moi qui étais si joyeuse quand vous êtes arrivé ce matin de l'évêché, me voilà toute triste à présent!

En prononçant ces derniers mots, Louise, cédant aux douloureuses émotions qui venaient

de s'éveiller dans son âme, se mit à fondre en larmes.

— Pardonne-moi, ma pauvre enfant! s'écria le bon vieux prêtre en la baisant au front, pardonne-moi de t'affliger ainsi : c'est un devoir que j'ai rempli. Il est d'ailleurs certains secrets que tu ignores et que je ne saurais te révéler, qui sont de nature à s'opposer aussi à ton mariage avec M. le comte de Morvilliers. Ces secrets, puisses-tu les ignorer toujours!

— Ces secrets, quels sont-ils? Oh ! mon Dieu ! vous me faites trembler, mon oncle.

— Ces secrets, je puis d'autant moins te les confier, mon enfant, qu'ils ne m'appartiennent pas. Je n'en suis que l'humble dépositaire. Mais il se fait tard ; il faut que j'aille visiter ma pauvre église que j'ai laissée veuve pendant si longtemps de son pasteur. Aussi bien, c'est l'heure des confessions; je ne rentrerai qu'après la nuit close, pour le souper.

Et comme Louise, pâle, la tête mélancoliquement penchée sur sa poitrine, demeurait silencieuse et absorbée dans sa douleur, le curé ajouta, en lui touchant légèrement la joue du bout de ses doigts :

— Allons, mon enfant, du courage; sèche tes larmes, la fin de tes épreuves n'est peut-être pas

bien éloignée maintenant; et puis, je t'ai dit ce que j'avais à te dire; mais que le bon Dieu me préserve de plonger ma chère petite Louise dans une affliction dont elle ne se consolerait pas! Avant de répondre à la lettre de madame la marquise de Morvilliers, nous reparlerons encore ensemble de cette grande affaire.

Là-dessus le digne et excellent prêtre se coiffa de son tricorne, et se rendit à son église, laissant sa nièce qui souriait à travers ses larmes.

Lorsque Louise se trouva seule, elle se mit à réfléchir sur la conversation qu'elle venait d'avoir avec son oncle, et, sous l'influence bienfaisante des dernières paroles du vieillard, il lui sembla qu'elle s'était alarmée à tort des graves exhortations qu'elle avait reçues de lui tout d'abord. Quelque fondées que pussent être en général ces exhortations, Louise pensa qu'elles n'étaient en particulier susceptibles d'aucune application, du moment où il s'agissait d'elle et de Tristan. C'est le propre de tous les amoureux de s'isoler complétement du reste du monde, et de se constituer une individualité qu'ils sont toujours tentés de considérer comme en dehors des lois générales qui régissent l'humanité. Ils sont tellement habitués à se considérer comme étant dans l'exception, qu'il semble qne pour

eux la terre ait un mouvement de rotation spécial.

Louise passa bien vite en conséquence de l'extrême découragement à une confiance presque absolue, bâtissant mille châteaux en Espagne sur sa prochaine union avec le jeune comte, et rêvant des lunes de miel qui devaient se prolonger jusque dans l'éternité. Afin de s'affermir encore davantage dans ces douces croyances, dans ces illusions, si l'on veut, elle retirait des plis de son corsage tous les gages d'amour qu'elle s'était complu à y enfouir discrètement et dont elle s'était bien gardée, on le croira sans peine, d'entretenir son oncle. C'étaient d'abord les vers que Tristan avait composés pour elle et qu'il lui avait lus d'une voix si émue et si pénétrante; puis, quelques fleurs qu'il lui avait offertes dans le cours des promenades sentimentales dont le parc était journellement le théâtre. Pauvres fleurs! elles étaient toutes desséchées maintenant; mais si des baisers avaient pu les rendre à la vie, comme elles eussent été belles encore d'éclat et de fraîcheur!

Au milieu du récolement de ce poétique inventaire d'amour, Louise pensait avec un vif sentiment d'allégresse qu'une promesse lui avait été faite, la veille même, par Tristan, et que le

moment approchait où cette promesse allait être remplie. Le jeune comte, qui avait profité du retour annoncé du curé pour déférer au vœu de son vieil ami, en allant visiter le château de Fenestrange, avait dit à Louise qu'il ne pouvait se faire à l'idée de passer une journée entière sans la voir. « Je n'aperçois qu'un moyen, « avait-il ajouté, de conjurer une semblable « fatalité, c'est d'aller vous faire ma visite le « soir, en revenant, ainsi qu'à votre excellent « oncle, dont je serai enchanté de faire la con- « naissance. » Ce n'est pas sans quelques scrupules que Louise avait donné son acquiescement à un projet dont la réalisation empruntait quelque gravité à la situation, tout au moins fort délicate, dans laquelle Tristan se trouvait vis-à-vis d'elle. Cependant, sur les instances du comte, elle s'était rendue et elle attendait sa visite avec une impatience fiévreuse que la conversation qu'elle avait eue avec son oncle surexcitait encore. C'était pour la jeune fille comme un premier rendez-vous d'amour, et, au fait, l'entrevue accordée à Tristan n'en différait guère, si l'on songe que cette entrevue devait presque forcément avoir lieu en l'absence du curé, retenu dans son église par les devoirs du saint ministère.

Louise s'était habillée et coiffée en conséquence avec plus de soin que de coutume, et elle avait garni la salle basse de toutes les fleurs qu'elle avait pu trouver dans le jardin du presbytère. Le désir de solenniser le retour du curé dans sa paroisse avait servi de prétexte à ces apprêts extraordinaires. C'était un subterfuge sans doute; mais du moment où elle se prend à aimer, la jeune fille la plus innocente et la plus pure en vient bien vite à de semblables artifices.

Ce n'était pas tout. Louise avait résolu de surprendre agréablement Tristan ce jour-là, en lui chantant une nouvelle cantilène qu'elle avait apprise et dont les paroles naïves, empruntées à une tradition toute populaire dans cette partie de la Vendée qui avoisine la Bretagne, présentaient une analogie frappante avec la situation respective du jeune comte et de sa bien-aimée.

Afin de se distraire complétement de toutes les sombres pensées qui venaient de l'agiter, la jeune fille se plaça devant l'antique clavecin du presbytère et se mit à chanter, en s'accompagnant, les paroles suivantes sur une mélodie pleine de charme et d'originalité :

Il est un sentier qui mène
De mon village au manoir,

Et du manoir y ramène
Le fils du seigneur nous voir.

Il aime le frais ombrage,
Les fraîches fleurs d'un buisson
Qui naquit à son passage,
Au bord du sentier, dit-on.

J'en voudrais être une branche...
Un bouton rose... une fleur,
Qu'il me prît de sa main blanche.
Et me plaçât sur son cœur [1].

Il serait difficile de rendre l'expression avec laquelle Louise chanta la dernière strophe de cette cantilène. Elle avait des larmes dans la voix et dans les yeux, et tout en elle trahissait le sentiment intime qui s'était emparé de tout son être et sous l'influence duquel elle s'appropriait si bien des paroles tout à fait en harmonie avec l'état de son âme.

Tout à coup, Toby dressa la queue et les oreilles, et se mit à aboyer avec vigueur. En même temps, Catherine, la grosse Catherine, entra tout effarée dans la salle basse, en annonçant que M. le comte de Morvilliers en personne marchait sur ses pas, et venait d'entrer dans le presbytère.

[1] Ces strophes, traduites de la chansonnette originale et si charmante, populaire en Bretagne, sous le titre des *Hirondelles*, sont empruntées à l'ouvrage déjà cité de M. Th. de la Villemarqué.

Louise se leva toute palpitante, et, les joues animées d'une pudique rougeur, elle s'avança au-devant du jeune comte auquel elle tendit la main avec une affectueuse familiarité. C'est alors seulement qu'elle put s'apercevoir de la pâleur presque sépulcrale empreinte sur le visage de Tristan, dont les yeux brillaient d'un éclat étrange et tout fébrile. En même temps, à travers le gant qui recouvrait la main de M. de Morvilliers, elle sentit comme un froid de glace.

— Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? lui dit-elle en l'invitant à s'asseoir. Ce voyage vous a fatigué; je vous le disais bien, vous n'êtes pas encore remis complétement de votre blessure, et vous avez commis là une imprudence que vous me permettrez de blâmer sévèrement, en me substituant pour cela à M. le docteur Godard, puisque vous l'avez laissé repartir pour Paris.

— Oh! reprit Tristan d'une voix succadée et qui semblait à chaque instant sur le point de lui faire défaut, tant sa respiration était génée, dans votre sollicitude pour ma santé, vous vous exagérez... la fatigue de ce petit voyage; sans doute, je me sens ce soir... un peu mal à l'aise; mais demain... suivant toute apparence, je serai mieux. Je l'espère... du moins.

— Dieu le veuille! En attendant, soyez le bienvenu dans cette humble demeure! Je vous dois d'autant plus de remercîments d'avoir accompli votre promesse, que vous étiez moins en état de le faire. Ces remercîments, j'aurais dû déjà vous les adresser, et vous m'en voulez un peu, n'est-ce pas? d'avoir tant tardé, car vous me semblez sombre, préoccupé. Oh! je vous en prie en grâce, ne soyez pas ainsi avec moi... j'en ai tant de peine! Si je vous ai offensé, pardonnez-moi!

— Louise, reprit le comte avec angoisse, moi, vous pardonner! Eh! que m'avez-vous fait, grand Dieu! si ce n'est de m'accabler des témoignages d'une affection dont j'ai été à la fois bien fier et bien heureux? Mais tenez, ne me parlez plus ainsi, ne me regardez plus même avec ces yeux qui me troublent et me fascinent à la fois! Je sens que je ne pourrais plus vous quitter, et j'ai si peu d'instants à passer avec vous!

— Comment! à peine arrivé, vous parlez déjà de partir?...

— Il le faut, Louise. Ma mère m'attend. Je me suis échappé à grand'peine pour vous voir. Oh! il me semble que je voudrais vous voir dure et cruelle pour moi, comme au temps passé! J'aurais plus de force.

— Le passé est passé, Tristan, et il ne reviendra jamais.

— Hélas!

— Le regrettez-vous donc?

— Moi!... je ne sais... Peut-être...

— Mon Dieu! vous m'effrayez! ces paroles entrecoupées, ce trouble... cette pâleur... Est-ce que vous seriez repris par la fièvre? Donnez-moi votre main. Vous savez que je m'y connais un peu.

— Je sais que vous avez fait auprès du chevet d'un pauvre malade l'apprentissage d'une vertu nouvelle et je sais que ce malade ne l'oubliera de sa vie! Mais rassurez-vous, Louise, je n'ai pas la fièvre... Tenez, c'est trop vous occuper de moi. Parlons de ce qui vous intéresse : Votre oncle est revenu? Vous avez eu bien du plaisir à le revoir, n'est-ce pas?

— Oh! oui, sans doute; mais vous, Tristan, ne voudrez-vous pas le voir aussi?

— C'est bien mon intention... mais plus tard... Ce soir, je ne puis... Vous chantiez, Louise, quand je suis entré?

— Oui, c'est une chansonnette de notre pays que j'ai apprise à votre intention.

— Chère Louise!

— Vous plaît-il de l'entendre? Je suis sûre que vous en serez content.

— Oui... plus tard... demain...

— Vous avez raison ! demain vaudra mieux parce que je pourrai m'accompagner sur le piano du château. Cela vous sera plus agréable que ce vieux clavecin. Mon oncle viendra avec moi sans doute. Il sera si heureux de vous voir ! Ah ! j'ai besoin qu'il vous voie ; car, j'oubliais de vous le dire, il est bien contraire jusqu'à présent au projet que vous savez.

— Ah ! votre oncle est... contraire à ce projet ?

— Mon Dieu ! comme vous me dites cela froidement ! Il se passe quelque chose d'étrange, à coup sûr. Je vous en supplie, ne me cachez rien ! J'aurai du courage... Mon Dieu ! depuis le soir où cette vilaine femme nous est apparue au bout du parc, sur la route, un soir dont il devrait pourtant ne me rester que de bien doux souvenirs, depuis ce soir-là, j'ai peur !... Deux mots seulement : ou vous êtes bien malade aujourd'hui, Tristan, ou vous ne m'aimez plus !...

— Moi, ne plus vous aimer, Louise ! Ah ! quel blasphème vous venez de prononcer ! Mais regardez-moi donc !

Et le jeune homme, hors d'état désormais de maîtriser les émotions cruelles auxquelles il était en proie, se mit à fondre en larmes.

— Je vous crois, maintenant, je vous crois, dit la jeune fille. Eh bien! il faut que j'aie du courage pour tous deux. Vous êtes souffrant, ce soir; rentrez, rentrez vite au château, avant que la nuit ne vienne. Demain, j'irai savoir de vos nouvelles. A demain, Tristan! vous penserez à moi d'ici là, n'est-ce pas?

— O ciel! elle me demande si je penserai à elle!... Adieu, adieu! Louise, souvenez-vous!...

Le comte n'acheva pas; mais, après avoir couvert de baisers et de larmes la main que lui tendait la jeune fille, il s'élança hors du presbytère, comme un insensé.

Demeurée seule, Louise se jeta à genoux devant une image de la Vierge Marie, pour laquelle elle avait une dévotion toute particulière et elle se mit à prier avec ferveur, demandant à la mère du Sauveur de rendre la santé à Tristan et d'aplanir, par sa puissante intercession, les obstacles qui semblaient s'opposer à une union devenue l'objet dé toutes ses pensées et de tous ses vœux. Pendant qu'elle était ainsi en prière, la cloche de l'église du village fit entendre son glas mélancolique. C'était l'Angelus qu'on sonnait; mais, dans les premiers moments, Louise ne s'en rendit pas compte, et il lui sembla que cette cloche tintait comme pour des funérailles.

Étaient-ce donc les funérailles de son amour?

Lorsque cette pensée traversa l'esprit de la jeune fille, elle eut un frémissement, et une sueur froide coula sur son front. Au même instant, par une étrange coïncidence, les claquements du fouet d'un postillon se firent entendre, et une voiture roula à peu de distance du presbytère. Louise, qui était restée agenouillée, se releva vivement et courut à une fenêtre d'où l'on apercevait la route qui serpentait au bas de la colline prochaine. La nuit était déjà venue sur ces entrefaites, une nuit sans lune et sans étoiles. Soit qu'un accident fût arrivé à la voiture, soit que le postillon fût descendu pour resserrer quelque courroie ou pourvoir à quelque détail de ce genre, la voiture s'était arrêtée, et, autant que l'obscurité permettait d'entrevoir les objets, Louise crut reconnaître (c'était une hallucination sans doute) qu'un voyageur, descendu de la voiture, s'était mis à genoux sur le bord de la route. Le voyageur demeura quelques instants dans cette attitude, puis il remonta en voiture et l'on entendit le bruit des roues et le grelot des chevaux qui se remettaient en mouvement, puis tout disparut et le bruit se perdit dans le lointain.

Louise réfléchissait encore à cet incident,

lorsque Catherine, la servante de son oncle, entra, tenant à la main une lumière avec une lettre sur laquelle la jeune fille reconnut bien vite l'écriture de Tristan. Cette lettre était renfermée dans une enveloppe d'assez grande dimension, scellée du cachet des Morvilliers. Louise s'en saisit avec une anxiété fiévreuse, et ayant brisé convulsivement le cachet, elle lut ce qui suit :

« Je pars, je vous quitte pour toujours, ô Louise! que j'ai tant aimée, que j'aime encore de toute mon âme! Tout à l'heure, je suis venu pour vous le dire, mais le courage m'a manqué. Plaignez-moi! Ce mariage que j'ai poursuivi de tous mes efforts, auquel se rattachaient toutes mes pensées comme tous mes rêves, ce mariage ne saurait avoir lieu. Je vous demande comme une dernière grâce de ne jamais chercher à en connaître la cause. Je vous demande aussi, en souvenir d'une affection qui ne saurait être douteuse pour vous et qui ne s'éteindra qu'avec ma vie, d'accepter ce qu'il m'est, hélas! interdit désormais de partager avec vous. Dans l'exil auquel je me condamne loin de vous, Louise, ce sera pour moi un adoucissement à mes maux de savoir qu'une part de cette fortune qui m'est

devenue inutile a servi à assurer votre indépendance, je ne dis pas votre bonheur, car je vous aime et vous estime trop à la fois pour croire que, vous aussi, vous puissiez jamais être heureuse séparée de celui qui vous avait juré de n'avoir d'autre femme que vous, et qui tiendra son serment.

« TRISTAN DE MORVILLIERS. »

A cette lettre était joint l'extrait d'un contrat notarié, qui assurait à Louise, par donation entre-vifs, la propriété de plusieurs fermes et métairies, d'un rapport d'environ 12,000 fr. Trois donateurs figuraient au contrat : la marquise de Morvilliers et son fils, et le vicomte de Fenestrange.

Louise, atterrée, se laissa tomber sur un siége, en versant des larmes amères. Son oncle, en rentrant de l'église, la trouva dans cet état. Comme il l'interrogeait avec inquiétude sur la cause de son chagrin, la jeune fille se jeta dans ses bras, en lui disant d'une voix entrecoupée par ses sanglots :

— Ah ! mon oncle, mon bon oncle, vous aviez bien raison de me détourner de ce mariage ! Tenez, ajouta-t-elle en mettant sous ses yeux le

dernier envoi de Tristan, voilà les présents de noce qu'on offre à votre nièce!...

— Ma pauvre enfant, reprit le vieux curé, Dieu te frappe! sois patiente et résignée. Je venais t'engager à ne pas m'attendre pour le souper. Je suis mandé au château pour affaire importante.

— Vous allez au château! repartit Louise en déchirant vivement l'extrait de la donation qui venait d'être constituée à son profit; tenez, vous pourrez rapporter aux hôtes de ce domaine les lambeaux de cet acte, dont je les remercie. Vous leur direz que je n'ai plus besoin que de payer mes habits de religieuse, et que vous êtes assez riche pour cela!

XIII

Au commencement du mois d'août de l'année dernière, quatre des personnages de cette histoire se trouvaient réunis, par une soirée brumeuse, sur la jetée du Havre, et paraissaient beaucoup plus préoccupés de leur situation réciproque que de l'aspect imposant de la mer ou du pittoresque profil de la tour de François Ier. A la taille mince et élevée, à l'attitude flegmatique de l'un, et surtout à sa moustache éminemment tartare, on reconnaîtra sans peine le prince Ratanoff, tenant au bras sa dulcinée,

mademoiselle Fernande Corniquet; les cheveux gris, le large ruban bariolé qui pare la boutonnière du personnage placé en face d'eux, et la tournure obèse en même temps que la calvitie précoce du quatrième interlocuteur, indiqueront suffisamment le baron Gédéon de Pontauriol et le docteur Hector Godard.

— Décidément, mon cher prince, dit Godard en articulant à très-haute voix chaque syllabe à l'oreille du boyard, vous ne me paraissez pas devoir prendre votre patrie en patience.

— Mon gracieux souverain le czar l'a voulu, répondit le prince Ratanoff, qui avait entendu par extraordinaire ce que lui disait Godard, probablement parce que le vent portait. Sa Majesté Impériale ayant appris que j'avais eu un duel avec un de mes amis, et que je l'avais presque tué, a trouvé que je m'amusais trop en France.

Et le boyard laissa échapper un soupir sur la protestation qu'il osait risquer contre l'autocrate, dont les décisions sont toujours si respectées de tous ses sujets; encore comptait-il qu'on lui garderait le secret sur cette protestation presque insurrectionnelle.

— Heureusement que vous aurez là deux amis pour vous rappeler la France, continua Godard, encouragé auprès du prince par un

succès d'audition si inespéré. D'abord, la charmante Fernande Corniquet...

— Oui, parlons-en, reprit celle-ci avec humeur et maintenant sa parole au diapason où elle savait que pas une syllabe n'arriverait à l'oreille du boyard. Comme c'est gai de s'en aller à cinq cents lieues de chez soi!... Ah! si je n'avais pas de famille!... Et puis mon agent de change qui vient de lever le pied... toutes mes économies y ont passé!... C'est à recommencer avec cette vieille scie de prince russe. Ayez donc de l'ordre et de la conduite! Voilà à quoi cela sert.

— Vous êtes bien tendrement aimé de Fernande, prince, dit Godard de toutes ses forces et avec le sérieux le plus complet; et puis, continua-t-il dans la même tonalité, n'aurez-vous point là-bas le baron de Pontauriol que sa mission chorégraphique attire en même temps que vous en Russie?

— Silence donc! interrompit Gédéon, en donnant les signes de l'effroi le plus vif, et mettant presque la main sur la bouche de l'indiscret docteur... Silence donc! au nom du ciel! L'administration de l'Opéra, qui m'honore de sa confiance, m'a chargé d'aller enlever à Saint-Pétersbourg un premier sujet de la danse avec

qui Londres est déjà en marché... Et vous allez ébruiter ici ma mission, en plein air, comme s'il s'agissait du plus simple traité de commerce entre les deux nations !... Godard, en vérité, si vous compromettez à ce point les intérêts du premier des arts... je dis le premier des arts, ajouta-t-il gravement, parce qu'il les résume tous... Godard, vous nous ferez repentir d'avoir accepté l'offre que vous nous avez faite de venir nous conduire jusqu'au Havre... Que diable ! mon cher, il suffit de la plus simple indiscrétion pour faire manquer une négociation de cette importance. Vous êtes venu ici pour vous amuser, soit ! amusons-nous !... Mais quand il s'agit d'affaires sérieuses, soyons sérieux.

Et le baron, les mains dans les entournures de son gilet, tourna le dos d'un air mécontent.

— Oh ! messieurs ! repartit tristement le prince, qui avait complétement reperdu le fil de cette conversation, tout ce que vous me dites d'aimable me fera regretter encore plus la France.

— Tiens, quelle est cette femme qui se promène là, à quelques pas, sur la jetée ? fit Godard, en avisant une personne vêtue de noir et voilée ; il me semble que j'ai soigné cette tournure-là.

— Ça, reprit Fernande, mais c'est Florentine... Vous ne la reconnaissez pas?... Je la reconnais, moi, à une de ses hanches plus forte que l'autre; on n'en convenait pas parce qu'elle était à la mode; maintenant elle s'en va en Amérique, toujours accompagné de son beau ténébreux.

— Et qui donc? fit Godard.

— Eh! parbleu, repartit Fernande, qui ça peut-il être, si ce n'est Tristan?

— Tristan!... fit Gédéon avec un mouvement de surprise indicible.

— Tristan!... dit Godard à son tour; Dieu des Juifs, tu l'emportes!...

— Dame, reprit Fernande, c'est là le bruit du foyer de la danse, à ce que m'écrit une petite qui était dans les marcheuses, il y a un mois, qui me devait de l'argent et qui ne me paye pas.

— Eh! en effet, s'exclama Godard, Tristan a dû se marier, mais c'est manqué, on ne sait pas pourquoi. Et, tenez, ne voyez-vous pas Tristan lui-même au bord de la jetée, suivi de son domestique qui porte ses bagages?... Pauvre garçon! comme il est pâle et triste! Ne croirait-on pas voir un homme qui, par miracle, n'a pas succombé à un empoisonnement, mais dont la

constitution ruinée en a conservé les traces indélébiles ? Et au fait, l'amour n'est-il pas le plus terrible de tous les poisons ?

— Pardieu ! murmura Gédéon, j'ai toujours remarqué que, du moment où une danseuse a le cœur pris, il n'y a plus à compter sur ses jambes.

— Allons donc ! reprit Godard, allez-vous nous faire croire, baron, que Florentine ait jamais eu un cœur ? Un estomac, je ne dis pas. Ah ! je l'ai toujours prédit, cette Florentine est une dangereuse créature ; et du moment que certaines maladies passent à l'état chronique, elles deviennent incurables.

— Cependant, répliqua Gédéon, un peu plus au fait que les autres de tout ce qui s'était passé précédemment dans la maison de Morvilliers, remarquez que Tristan et Florentine ne paraissent pas se douter mutuellement de leur présence au Havre.

— C'est pour mieux cacher leur jeu, repartit Fernande. Eh ! mais, voyez : Florentine l'a aperçu et ne le quitte pas des yeux... et si Tristan n'a pas l'air de faire attention à elle, dame ! c'est que Florentine s'est conduite comme une pas grand'chose, et que Tristan l'a drôlement traitée... Mais, c'est égal, il n'y a de bonheur

que pour ces farceuses-là ; tandis que celles qui ont de la moralité, une conduite rangée...

— Parbleu ! j'en aurai le cœur net, fit Gédéon sans écouter la panégyrique que Fernande Corniquet allait continuer d'elle-même à elle-même devant l'indifférence du docteur Godard et la surdité impassible du prince Ratanoff.

Et il alla au-devant de Tristan, qui venait de donner des ordres à son domestique, en lui désignant un paquebot à vapeur dont la cheminée commençait à couronner d'un panache noir les plantations nombreuses de mâts circonvoisins qui semblaient changer en forêt mobile la rade du Havre.

— Vous vous embarquez donc, mon bon? dit-il au jeune comte de Morvilliers qui, tout en s'approchant machinalement la tête baissée, avait épargné à Pontauriol et à ses compagnons la moitié du chemin.

— Ce soir, dans une demi-heure, répondit Tristan en levant la tête à cette interpellation à laquelle il avait différé de répondre pendant le temps nécessaire pour reconnaître celui qui la lui adressait.

Tristan semblait si accablé de ses pensées, qu'il ne parut même pas préoccupé de savoir l'étrange hasard qui lui amenait ainsi ses an-

ciens commensaux. Il tendit seulement la main à Gédéon et à Godard qui l'avait suivi.

— Vous allez en Amérique, mon bon? reprit Gédéon.

— Oui, à la Nouvelle-Orléans, je crois, repartit Tristan distrait.

— Moi, je vais à Pétersbourg, répliqua Gédéon. Le prince Ratanoff, qui est là derrière avec Fernande, vous a vu ; mais il n'approche pas ; il craint que vous ne lui en vouliez encore.

— Il a raison, repartit Tristan d'une voix profondément altérée, je lui en veux de ne pas m'avoir tué tout à fait.

Un silence de quelques instants suivit cet aveu échappé au désespoir de Tristan.

— Mais pourquoi ce départ? ajouta Gédéon.

Un froncement de sourcils à peine perceptible de Tristan, un tressaillement nerveux d'impatience mal contenue, indiquèrent suffisamment que le jeune comte de Morvilliers ne voulait pas être interrogé sur ce sujet.

Mais Gédéon tenait du moins beaucoup à savoir ce qu'il devait penser des conjectures invraisemblables qu'il avait entendu formuler sur les liens où était retombé Tristan.

— Au moins, dit-il enfin, vous ne partez pas avec elle, mon bon ?

Et il lui désigna du doigt Florentine qui s'éloignait lentement de la jetée.

— Qui, elle ? s'exclama Tristan, avec le soubresaut d'un homme qui croit avoir posé le pied sur un serpent.

— Eh ! parbleu, Florentine, qui se dirige en ce moment vers le paquebot où tout à l'heure elle a vu que vous veniez d'envoyer vos bagages.

L'œil éteint de Tristan s'alluma ; il considéra alternativement Florentine et l'océan, comme si la présence coïncidente de ces deux éléments de destruction lui eût suggéré la sinistre pensée de les faire absorber l'un par l'autre.

— Calmez-vous, mon cher, dit Godard en prenant dans ses mains celles de Tristan, et lui appuyant simultanément le doigt sur le pouls, vous avez une fièvre chronique qui va passer à l'état aigu.

Puis il ajouta :

— Vous ignoriez donc qu'elle s'embarquât aussi ?

Tristan leva violemment les épaules comme un homme qui ne comprenait pas ce doute offensant.

— J'étais bien sûr, dit triomphalement Gédéon à Godard, qu'il ne s'en allait pas avec cette abominable drôlesse, qui n'était même pas digne du rang de coryphée.

— Elle est bien mal inspirée de me suivre, dit Tristan les dents serrées, et suivant Florentine de ses yeux creusés par la souffrance.

Elle avait déjà traversé la planche posée du quai au bord du paquebot pour le passage des voyageurs; la forme noire de la danseuse se perdit bientôt aux regards parmi celles des autres voyageurs sur le pont du bâtiment, en ce moment voilé lui-même par les brumes du soir.

— Pauvre diable de Tristan, dit Godard bas à Gédéon, s'il part ainsi sans amis, sans consolation, il n'ira pas loin... c'est tout au plus s'il lui restera bientôt la force d'étrangler Florentine! J'avais toujours dit que cette créature le perdrait.

La cloche retentit à bord du paquebot qui allait se mettre en route pour les États-Unis.

Cependant, les quelques passagers qui n'étaient pas encore à bord traversent le pont improvisé.

Tristan, après avoir serré machinalement la main de ses amis, passe le dernier, et semble hésiter à se transporter sur le bord où l'attend

le génie infernal qui plane encore sur son existence qu'il a brisée.

Le second coup de cloche retentit du hautbord ; on presse Tristan, qui se décide à franchir ce dernier passage... Tout à coup, une voix retentit derrière lui.

— Tristan ! dit la voix, tu ne pars pas, tu ne peux pas partir !

Tristan se retourne... c'est Fenestrange.

— Je te dis, reprend Fenestrange couvert de sueur, haletant et ajoutant une pantomime expressive à sa parole entrecoupée par une course précipitée, je te dis qu'il faut que tu restes ! Louise et ta mère sont là !... tu seras heureux !... tu dois être heureux !...

Et tirant en arrière Tristan, presque au risque de le faire chavirer dans la rade, il le ramène sur la terre, pendant que, d'une voix où il rassemble toute la force de ses poumons, il répond à l'interrogation du marinier prêt à retirer la planche :

— Monsieur ne part pas !

La planche est retirée, le pyroscaphe se met en mouvement ; on voit s'agiter sur le pont une forme féminine, sous des vêtements de couleur sombre, et il semble qu'une scène violente se passe entre cette femme et le marinier qui, au

signal inexorable, a détruit les derniers moyens de communication entre la terre et le bâtiment.

Fenestrange entraîne Tristan qui se laisse guider comme un enfant.

— Laisse partir le bâtiment, dit notre gentilhomme à son jeune ami, et quoi que tu aies pu y laisser, tu ne le regretteras pas.

Tristan suit machinalement le vicomte, et n'ose demander l'explication de son bonheur ; il craint que l'illusion à laquelle il s'abandonne en quelque sorte désespérément ne lui échappe dès qu'il cherchera à en faire la réalité.

Entraîné par Fenestrange, le jeune homme se laisse conduire à la porte d'un vaste hôtel ; Fenestrange lui montre une fenêtre éclairée derrière laquelle semblent passer des ombres.

— Elles sont là ! dit-il, viens.

— Oh ! pas encore ! pas encore ! dit Tristan, dont le cœur semble prêt à se briser sous le poids de ses émotions ; fût-ce réellement le bonheur, il me semble que je n'ai pas la force de le supporter.

Et Tristan tombe défaillant entre les bras de Fenestrange ; celui-ci le soutient et l'entraîne dans une salle basse.

— C'est ma chambre, dit-il, et, au fait, il

vaut mieux que je te raconte tout d'abord.

Là-dessus, le vicomte fit asseoir sur un fauteuil Tristan épuisé, et dont la physionomie semblait implorer et craindre à la fois le mot de cette étrange énigme.

— C'est la chose la plus simple, tu vas voir.

Ici, le gentilhomme s'interrompit, et après s'être gratté la tête un instant, il ajouta :

— Je ne croyais pas que ce fût aussi difficile à dire. Mon garçon, fit-il enfin avec un grand effort, nous autres hommes, nous sommes destinés à être toujours et en tout trompés. Dans ce roman de ma jeunesse dont tu as dû connaître quelques chapitres, j'avais pris pour confident Landry et sa femme. Landry était bien à moi, mais sa femme était complétement dévouée à madame de Fenestrange dont elle était la sœur de lait. Or, quand l'enfant que je lui avais confié mourut, pendant une excursion que Landry avait faite avec moi sur les côtes pour assurer mon embarquement, madame de Fenestrange était dans un cruel embarras, et... comment te dire cela ?...

Les regards de Tristan imploraient la suite, ceux de Fenestrange l'évitaient.

— Oui, la vicomtesse de Fenestrange, ce modèle de pureté, d'honneur, digne descen-

dante d'une famille de bourgeoisie irréprochable... elle avait failli... tout comme tant d'autres !... Après cela, il faut dire, mon garçon, que j'avais été bien des fois coupable envers elle, et puis, une Bretonne qui avait un cousin à la mode de son pays, des souvenirs d'enfance; mes torts qui lui ont été révélés perfidement; tout cela a fait que lorsque Landry est revenu dans son ménage, il a trouvé la petite fille morte remplacée par une autre, et pour que le secret de la substitution concertée entre sa femme et madame de Fenestrange fût mieux gardé, on ne lui en avait point fait part, à ce digne Landry; en sa qualité de mari, il fallait bien qu'il fût trompé aussi.

— Mais, comment avez-vous pu savoir !... reprit Tristan haletant.

— Patience, patience, reprit Fenestrange, ces choses-là se savent toujours. Ce brave ecclésiastique, qui était absent de son presbytère et en retraite à l'évêché pendant que ton mariage se nouait, l'abbé Saturnin est revenu. Or, il faut que tu saches que l'abbé Saturnin était anciennement desservant de ma paroisse, et, à ce titre, admis dans l'intimité de madame de Fenestrange dont il était le directeur spirituel. C'est à lui que la vicomtesse avait cru devoir s'adres-

ser dans la position fâcheuse où elle se trouvait. L'abbé Saturnin, ému de compassion, avait promis d'avoir soin de l'enfant, et, pour mieux cacher la faute de la mère, il a consenti à la faire passer pour sa nièce. C'est un secret qu'il aurait sans doute emporté avec lui dans le tombeau, si les événements qui viennent de se passer ne l'avaient déterminé à rempre le silence. Devant le malheur de Louise, devant le tien, il n'a pas dû hésiter à faire les déclarations les plus expresses ; il avait toutes les preuves : l'acte de décès du premier enfant, l'acte de naissance du second, et bref... Louise est l'enfant de madame de Fenestrange... Elle peut être à toi... tu es heureux, et moi, je suis... mais il n'est pas question de moi... Après cela, je ne l'avais pas volé.

— Oh ! maintenant, menez-moi vers elle, vers ma mère, dit Tristan, qui s'était levé avec une force qui lui semblait invincible, et qui ne sentait plus ni ses émotions, ni son épuisement.

Tristan et Fenestrange montèrent rapidement l'escalier... mais toute la terreur de son bonheur reprit Tristan, lorsqu'il se trouva devant cette porte qui le séparait seulement de sa mère et de Louise ; il s'agenouilla instinctivement.

En ce moment la porte s'ouvrit; les deux femmes avaient entendu et reconnu le pas de Tristan, pendant qu'il montait, guidées, pour ainsi dire, par ce sixième sens qui est dans le cœur de tous ceux qui aiment.

Madame de Morvilliers debout, mais chancelante, tendait les bras à son fils sur le seuil ; la jeune Vendéenne, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée, semblait encore accepter un devoir dans les joies intimes au-devant desquelles toute son âme s'élançait.

ÉPILOGUE.

Le bonheur si chèrement acheté de Louise et de Tristan n'a pas besoin d'histoire ; mais quelques mots seulement sur les autres personnages qui ont figuré dans le cours de ce récit.

Florentine avait eu une violente attaque de nerfs lorsqu'elle avait vu que Tristan ne la suivait pas sur ce bâtiment où elle n'était venue que pour l'attendre ; mais l'inexorable force motrice à laquelle le paquebot obéissait l'avait entraînée ; toutes ses dispositions avaient été prises d'ailleurs pour renoncer à la France, et il lui avait bien fallu accepter le nouveau monde.

Elle avait débuté au théâtre de New-York sous la dénomination de première danseuse du

grand Opéra de Paris, après avoir préalablement fait insérer dans les journaux de la localité un récit très-dramatique et beaucoup plus honorable que la vérité, pour expliquer aux lorgnettes américaines l'étrange parcimonie de sa fauve chevelure.

Ce succès à la Titus avait été néanmoins assez médiocre, ce que Florentine avait attribué à une cabale montée par ses anciens adorateurs qu'elle avait ruinés, et qui avaient passé, comme elle, l'Atlantique pour se refaire. Cependant un négociant de New-York avait flegmatiquement jeté son dévolu sur cette livraison de France, et s'en était fait écouter, comme on dit, moyennant une prime honnête et fin courant ; seulement, peu accoutumé aux petites trahisons, à toutes les roueries de détail que Florentine multipliait pour lui en raison même des ressouvenirs amers de son pays et de son dégoût de sa nouvelle patrie, l'estimable négociant avait pris le parti de la rouer tous les jours, après la bourse, de coups de cravache méthodiques.

Ennuyée de cette exactitude commerciale, Florentine avait cherché à se faire aimer d'un jeune attaché de la légation française de Washington, qui revenait en France en passant par

New-York. Elle espérait, par cette voie diplomatique, être ramenée dans sa patrie. A-t-elle réussi ? C'est peu probable ; car le dernier journal de New-York nous a appris qu'une femme, une rivale sans doute, intéressée dans la question, a jeté du vitriol au visage de Florentine ; elle est défigurée complétement, et l'on craint qu'elle ne perde un œil... Elle qui aimait tant la vengeance, elle a subi à son tour l'inexorable loi du talion. Il est douteux que les seules qualités de son cœur, auxquelles elle va se trouver réduite, lui promettent un sort bien brillant.

Le prince Ratanoff se promène inconsolable sur les bords de la Néva ; il regrette toujours la France, ce beau pays, où il usait de sa liberté pour s'amuser si sérieusement.

Fernande, ce prototype de la poupée économe, mais non pas économique, reconstitue ses rentes ; elle calcule qu'il ne lui faut pas plus de trois ou quatre années encore de boyard forcé, pour rentrer dans sa patrie et se retirer à la campagne ; on n'ajoute pas qu'elle fera des rosières... cela revient trop cher.

Gédéon a éprouvé un désappointement dont il a failli tomber sérieusement malade ; il a été en retard de douze heures sur Londres, qui lui a enlevé le premier sujet qu'il convoitait pour

le compte de la rue Lepelletier. Mais il a ramené une troupe de petites danseuses, façon Viennoise; il prétend qu'on ne peut plus trouver d'exactitude que là, parce que celles-là n'ont pas encore d'amants.

Quant à Godard, il laisse toujours passer les événements avec ce scepticisme épicurien que nous lui connaissons; et il paraît de plus en plus décidé à croire qu'il n'y a pas de passion qui vaille que l'on risque, pour la satisfaire, une mauvaise digestion.

Terminons par une grande nouvelle. Le vicomte de Fenestrange, témoin journalier du bonheur de Tristan et de Louise, et désireux d'ailleurs de réparer enfin tous ses torts envers madame la marquise de Morvilliers, vient d'obtenir son consentement à un mariage destiné à légitimer bien des fautes passées. En annonçant à ses amis cette conclusion solennelle de son existence si longtemps aventureuse et évaporée, il ne manque pas d'y ajouter son apophthegme favori : IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE.

FIN.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 05 01 004 6